This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

HARVARD
DIVINITY
SCHOOL
Andover-Harvard
Theological Library

5538
70

BIBLIOTHÈQUE CHRÉTIENNE

DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

HARVARD
DIVINITY
SCHOOL
Andover-Harvard
Theological Library

5538
70

BIBLIOTHÈQUE CHRÉTIENNE

DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

PARIS. — IMPRIMERIE D'ALEXANDRE BAILLY,
Rue du Faubourg-Montmartre, 10.

DÉFENSE
DU CHRISTIANISME
PAR LES PÈRES
DES PREMIERS SIÈCLES DE L'ÉGLISE,
CONTRE LES PHILOSOPHES, LES PAÏENS ET LES JUIFS.

TRADUCTIONS PUBLIÉES,

PAR M. DE GENOUDE.

DEUXIÈME SÉRIE

CONTENANT :

LES ŒUVRES CHOISIES DE SAINT CLÉMENT D'ALEXANDRIE

ET LES DISCOURS DE SAINT BERNARD.

PARIS.

LIBRAIRIE DE PERRODIL, ÉDITEUR,

Place du Palais-Royal, 241.

1846

DIVINITY SCHOOL LIBRARY HARVARD UNIVERSITY

ANDOVER-HARVARD THEOLOGICAL LIBRARY
HARVARD DIVINITY SCHOOL

601
Genoude

AVANT-PROPOS.

Dans un des volumes précédents de la *Bibliothèque chrétienne du XIXe siècle*, nous avons donné l'*Exhortation aux Gentils* de saint Clément d'Alexandrie. L'accueil que le public éclairé et pieux a fait à ce Traité nous a fait penser qu'il ne recevrait pas avec moins de faveur les deux ouvrages du même saint qui composent ce volume : le *Pédagogue* et *Quel riche sera sauvé?*

Le Pédagogue est divisé en trois livres. Cet ouvrage, selon toute apparence, était destiné aux catéchumènes dont saint Clément dirigeait l'instruction dans l'Église d'Alexandrie. C'est pour cette raison qu'il l'intitule *Pédagogue*. On sait que le mot *pédagogue* ne se prenait pas chez les anciens dans l'acception que nous lui donnons. Le pédagogue était chargé de diriger les mœurs et de régler la conduite des jeunes gens qui lui étaient confiés. Ces fonctions, loin d'être méprisées, étaient au contraire en grande vénération. *Pedagogi non*

negligendi, dit Cicéron, *sed quodam modo colendi*. Si donc les pédagogues étaient l'objet d'une espèce de culte, saint Clément a pu sans inconvénient donner ce titre à J.-C.; car le pédagogue qu'il fait parler n'est rien moins que le Sauveur des hommes, le Verbe incarné. Sous le voile de ce nom divin, saint Clément trace des règles de conduite aux catéchumènes de l'école fondée par saint Marc, qui n'étaient pas, comme aujourd'hui, des enfants que l'on dispose à la première communion, mais des hommes faits, conquis la plupart sur le paganisme ou la philosophie. Saint Clément entre dans les détails les plus circonstanciés sur ce qui concerne la nourriture et les vêtements; il indique même les heures du coucher et du lever, la manière de passer la nuit. En parlant du travail et du délassement, il marque les occupations qui regardent les hommes et celles qui conviennent aux femmes. Il recommande à tous la pureté, la modestie, la frugalité. Cet ouvrage n'est pas seulement précieux en ce qu'il représente le tableau des mœurs chrétiennes au second siècle, il l'est encore par les règles de conduite qu'il nous trace à nous-mêmes après un si long temps écoulé, et pour les sentiments de piété qu'il inspire.

Le discours *Quel riche sera sauvé*, outre la profondeur de la doctrine, étincelle de beautés du premier ordre pour l'éloquence de la chaire. Il finit par ce trait si connu de la vie de l'apôtre saint Jean : la conversion d'un voleur plongé dans toutes sortes de désordres.

PRÉFACE.

Les discours de saint Bernard sur le *Cantique des cantiques* sont peut-être les plus estimés de ses nombreux ouvrages. Tout ce que les saints Pères ont écrit pour former et corriger les mœurs et enflammer le zèle de la piété ; tout ce qu'ils ont dit pour faire haïr le vice et aimer la vertu, tout ce qui touche enfin à la vie spirituelle, se trouve répandu dans ses discours. La solidité et la sublimité des doctrines chrétiennes, développées à l'aide de mystiques allégories, y laissent apercevoir leurs secrets d'une manière aussi haute que douce et aimable, en sorte que ces discours peuvent être considérés comme les plus chastes délices des hommes pieux.

Dans cet ouvrage, et principalement dans les dix-sept premiers discours que nous donnons au lecteur, la manière de

penser et de s'exprimer de saint Bernard a de nombreux rapports avec celle de saint Clément. Dans l'un et dans l'autre il s'agit de la règle de la piété et des mœurs, et tous deux y procèdent par l'allégorie. Tous deux font le même usage fréquent de la Sainte-Écriture, se plaisent par des similitudes à en dévoiler le sens caché. On ne s'étonnera donc point que nous ayons songé à les réunir dans le même volume, persuadés que nous sommes que leurs leçons se prêteront un mutuel secours pour faire entrer dans les âmes l'amour de la piété et la lumière qui conduit au salut.

OEUVRES CHOISIES

DE

SAINT CLÉMENT D'ALEXANDRIE.

LE DIVIN MAITRE,

OU

LE PÉDAGOGUE.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Qu'est-ce que le divin Maître?

Il y a trois choses dans l'homme : Les mœurs, les actions, les passions. Les mœurs, le Verbe en réclame la direction, comme nous exhortant. Il est le chef de la religion, la pierre fondamentale de l'édifice de la foi. C'est par lui que, remplis de joie et abjurant nos vieilles erreurs, nous devenons jeunes pour le salut, chantant avec le prophète : « Que le Dieu d'Israël est bon pour ceux dont le » cœur est droit ! » Quant à toutes nos actions, le Verbe règne sur elles comme précepteur. Nos passions, il les guérit comme consolateur. Ce Verbe, ainsi multiplié, n'est qu'un seul et même Verbe, arrachant l'homme aux habitudes mondaines dans lesquelles il a été élevé, et le conduisant à

Son âme n'est pas l'esclave des passions. C'est un Dieu revêtu de la figure humaine, qui n'est taché d'aucune souillure, soumis sans réserve à la volonté paternelle; Verbe-Dieu qui est dans le Père, qui est à la droite du Père, qui est Dieu avec un corps. C'est une image pure et sans tache, à la ressemblance de laquelle doivent tendre tous nos efforts. Il est entièrement affranchi de toutes les passions humaines; il est le seul qui nous juge, parce qu'il est le seul qui ne pèche point. Faisons donc tous nos efforts pour pécher le moins possible. Ce que nous devons faire avant tout, c'est de nous débarrasser des passions et des maladies de notre âme; ensuite, il faut éviter de tomber facilement dans l'habitude du péché. Le premier degré de la perfection est de ne pas pécher du tout; mais cette impeccabilité est l'attribut de Dieu. Le second, qui est le propre de l'homme sage, est de ne jamais pécher volontairement. Le troisième, est d'éviter de tomber fréquemment dans des fautes involontaires; il appartient à ceux-là seulement qui se laissent instruire et diriger par le Pédagogue. Le quatrième, enfin, est de ne pas rester longtemps dans l'état de péché; mais le retour au bien par la pénitence exige de nouveaux combats.

Les paroles suivantes, que le Pédagogue place dans la bouche de Moïse, me paraissent renfermer un sens admirable : « Si quelqu'un meurt subitement en votre présence, » votre tête sera souillée et devra être rasée. » Il appelle le péché involontaire une mort subite. C'est une tache qui, selon lui, souille la pureté de l'âme; et, pour l'enlever, il y applique le remède le plus prompt, en ordonnant que la tête du pécheur soit rasée à l'instant même; c'est-à-dire que les ténèbres de l'ignorance, qui obscurcissent la raison, dont le siége est dans le cerveau, soient dissipées et détruites, afin que, libre du poids du vice de la même manière que la tête est débarrassée de cette épaisse forêt de cheveux,

l'âme revienne rapidement à la vérité par la pénitence. Quelques paroles plus loin, il ajoute : « L'aveuglement » dure encore pendant les premiers jours ; » voulant nous faire entendre qu'il s'agit ici des péchés qui se commettent contrairement à la raison. D'une part, il fait voir que tout péché est un acte contre la raison. C'est pour cela que le Pédagogue emploie tous ses soins à le défendre et à le prévenir. Examinez à ce sujet cette manière de s'exprimer si familière à l'Écriture : « C'est pour cela que le Seigneur » dit ». Ces mots, *c'est pour cela*, ne vous montrent-ils pas que, parce que vous avez péché, vous serez jugés et punis. Vous les retrouverez à chaque instant dans la bouche des prophètes : « Si vous n'aviez point péché, vous n'au- » riez pas été menacés. » Et c'est pour cela que le Seigneur dit : « Comme vous n'avez point prêté l'oreille à ce dis- » cours, voici ce que dit le Seigneur ; » et « Voilà pour- » quoi le Seigneur dit. » Ces prophéties n'ont pas d'autre but que de nous porter, d'un côté, à l'obéissance ; de nous détourner, d'un autre côté, de la désobéissance ; et de nous faire voir qu'à cause de l'une nous serons récompensés, et qu'à cause de l'autre nous serons punis.

L'ancienne loi procédait à notre instruction par la menace ; notre Pédagogue guérit les maladies de notre âme par les exhortations. L'art de guérir les maladies du corps est appelé proprement la médecine ; elle est le résultat de la sagesse humaine. Le Verbe, issu du Père, est le seul médecin des infirmités humaines ; il guérit par un saint enchantement les maladies de l'âme. « Sauvez, ô mon Dieu ! s'é- » crie le roi prophète, sauvez votre serviteur qui espère » en vous ; ayez pitié de moi, Seigneur, car mes cris et mes » plaintes ne cesseront pas de s'élever vers vous tout le jour. » La médecine, dit Démocrite, guérit les maladies du corps ; la sagesse guérit les âmes des passions qui les troublent. Oui,

mais notre Pédagogue, qui est la sagesse même, qui est le Verbe du Père, qui a créé l'homme, a soin de toutes ses créatures. Il guérit tout à la fois le corps et l'âme, et suffit à nos besoins comme médecin et comme sauveur. « Levez-» vous, dit-il au paralytique, emportez le lit sur lequel vous » êtes couché et rentrez dans votre maison. » Aussitôt celui qui ne pouvait marcher, se lève, et rentre chez lui sans soutien. Il dit à un mort : « Lazare, sortez de la tombe. » Le mort sort de sa tombe, tel qu'il était avant d'être malade, faisant en quelque sorte l'apprentissage de la résurrection future. Non-seulement il guérit le corps, mais il guérit l'âme par ses préceptes et ses grâces. Quant à nous, aussitôt que nous avons été créés par sa pensée, nous avons reçu de sa sagesse l'organisation la meilleure et la plus solide. Cette sagesse a d'abord créé le ciel et la terre, s'est occupée à tracer la rotation circulaire du soleil et le mouvement des astres, dans le but d'être utile à l'homme. Ensuite, elle a formé l'homme lui-même, l'objet unique de tous ses soins. Et regardant cet ouvrage comme le plus beau de la création, elle lui a donné la sagesse et la prudence pour gouverner son âme. Elle a orné son corps de beauté et de proportions convenables. Quant aux actions des hommes, elle a répandu en elles la droiture et le bon ordre qui provient d'elle-même.

CHAPITRE III.

De la bonté du divin Maître et de son amour pour les hommes.

Le Seigneur nous est utile et nous aide en toutes choses comme homme et comme Dieu : nous remettant nos péchés, comme Dieu ; nous enseignant de ne pas pécher, comme homme. C'est avec justice que l'homme est aimé de Dieu, puisqu'il est sa créature. Il a jugé à propos de ne se servir

que d'un ordre pour tirer les autres créatures du néant; ses mains ont pétri l'homme; par un souffle, il lui a communiqué quelque chose qui n'est propre qu'à lui. Puisqu'il a bien voulu nous créer à son image, il est évident qu'il l'a fait, ou à cause de l'excellence de notre nature, ou par un autre motif également digne de sa sollicitude et de son amour. S'il nous a créés à cause de la bonté de notre nature, ce Dieu, la bonté même, a aimé en nous ce qui est bon; car il y a effectivement dans l'homme quelque chose d'aimable, et c'est ce qui provient du souffle de Dieu. Si c'est par un autre motif, c'est sans aucun doute que, sans cette création, les autres ouvrages de Dieu, privés de la faculté de connaître et d'adorer leur auteur, n'eussent point assez hautement rendu témoignage à sa perfection. Dieu n'aurait point créé les choses pour lesquelles il a créé l'homme, si l'homme lui-même n'avait point été créé. Ainsi, Dieu a créé les choses matérielles, pour un motif tout à fait étranger à ces choses mêmes, et seulement à cause de l'homme. Il savait ce qu'il allait faire, et il a fait ce qu'il a voulu; car il n'est rien qu'il ne puisse faire. L'homme, créature de Dieu, est donc un être aimable par lui-même. Or, Dieu ne saurait s'empêcher d'aimer effectivement tout ce qui mérite d'être aimé. Il nous aime donc; et comment ne nous aimerait-il pas, puisque, de son sein paternel, il envoie vers nous son fils unique, cette source inépuisable d'amour et de foi? Le Seigneur lui-même avoue cet amour, lorsqu'il dit en s'adressant à nous: « Mon père vous aime » parce que vous m'avez aimé. » Il l'avoue encore lorsque, s'adressant à son père, il lui dit: « Vous les avez aimés » comme vous m'avez aimé. » Ainsi donc vous apparaissent la volonté du Pédagogue, la nature de ses secours, et la manière tendre et affectueuse dont il vous invite au bien et vous détourne du mal. Il est clair encore que ce Verbe divin

exerce en votre faveur un autre office dont le but est de vous instruire dans les choses cachées, spirituelles et mystérieuses.

Mais comme il n'est pas question dans ce moment de cet enseignement, il me suffit ici de vous faire observer combien il est juste de payer de retour un Dieu dont l'amour nous conduit au souverain bien, et de conformer notre vie à ses commandements, non seulement en exécutant ce qu'il nous ordonne, ou en évitant de faire ce qu'il nous défend, mais en cherchant à lui ressembler de la manière la plus parfaite qu'il nous soit possible, à l'aide des exemples qu'il met sous nos yeux, soit pour les imiter, soit pour les fuir. Nous errons, en effet, dans cette vie comme dans des ténèbres profondes et nous n'y saurions marcher sans l'appui d'un guide qui ne se trompe point, d'un guide sûr et fidèle. Ce guide par excellence est le Pédagogue. Ce n'est point, comme dit l'Écriture, un aveugle conduisant d'autres aveugles dans le précipice; c'est le Verbe dont la vue perçante pénètre les plus secrets replis de notre cœur. Comme donc il n'y a point de lumière qui n'éclaire, point de moteur qui ne fasse mouvoir quelque chose, point de force aimante qui n'aime avec ardeur, il est impossible aussi que le souverain bien ne soit point utile aux hommes, et qu'il ne les conduise pas au salut. Tirons donc nos préceptes de ses exemples et de ses œuvres. Le Verbe a été fait chair pour mieux nous enseigner la pratique et la théorie de la vertu. Qu'il soit notre unique loi; regardons ses préceptes et ses avis comme la voie la plus courte et la plus directe pour nous conduire à l'éternité. Ses commandements ne respirent que la persuasion, et la crainte en est bannie.

CHAPITRE IV.

Le Verbe instruit également les hommes et les femmes.

Embrassons donc de plus en plus cette obéissance salutaire; livrons-nous tout entiers au Seigneur; attachons-nous fortement aux cordages du vaisseau de la foi, et soyons bien persuadés que les vertus qu'elle nous ordonne de suivre sont l'égal apanage de l'homme et de la femme. S'ils ont, en effet, un seul et même Dieu, ils ont aussi un seul et même Pédagogue, une seule et même Église. La modération, la tempérance, la pudeur sont des vertus communes aux deux sexes. Ils se nourrissent des mêmes aliments, ils s'unissent par le mariage; la respiration, la vue, l'ouïe, l'intelligence, l'espérance, la disposition à écouter les commandements de Dieu, la charité, tout leur est commun. Si l'homme et la femme ont le même genre de vie, ils ont également part aux mêmes grâces et au même salut. Ils sont aimés de Dieu avec le même amour, instruits avec les même soins, « Les enfants de ce siècle, nous dit le » Seigneur, épousent des femmes, et les femmes des maris; » c'est la seule différence qu'il y ait entre eux. Mais après » la résurrection, cette différence n'existera plus dans le » ciel. » Les récompenses, destinées aux vertus qui font de la société chrétienne une sainte communauté, ne sont pas plus promises à l'homme qu'à la femme; elles le sont à l'homme en général, et on peut dire qu'il n'y a aucune différence entre l'un et l'autre, si ce n'est celle qu'établit la concupiscence.

Aussi nous voyons que le mot générique d'homme comprend l'homme et la femme; c'est pour cela, je crois, que les Athéniens donnent le nom d'enfant aussi bien aux jeu-

nes garçons qu'aux jeunes filles. Si Ménandre est une autorité à laquelle je peux m'en rapporter, voici les paroles qu'il met dans la bouche d'un père dans sa pièce intitulée *Rapizoméné :* « Ma fille, car il m'est bien doux de t'appeler » mon enfant. » Ils donnent également le nom d'agneau aux mâles et aux femelles, cet animal si faible et si doux qu'il est le symbole de la simplicité. Quant à nous, le Seigneur lui-même nous paît dans les siècles des siècles. *Amen*. Ni les troupeaux ne peuvent vivre sans berger, ni les enfants sans Pédagogue, ni les serviteurs sans maître.

CHAPITRE V.

Tous ceux qui marchent dans les voies de la vérité sont enfants de Dieu.

Il n'est pas besoin d'expliquer que la *pédagogie* a pour but la conduite des enfants, c'est-à-dire leur instruction ; l'étymologie seule de ce mot le prouve assez. Mais il nous reste à examiner quels sont les enfants dont parle l'Écriture, et à les placer sous la direction d'un Pédagogue. Ces enfants, dont parle l'Écriture, c'est nous. Elle nous donne souvent le nom d'enfants, employant à ce sujet une foule d'allégories diverses qui expriment toutes la même pensée, pour nous faire voir sous plus d'une forme quelle doit être la simplicité de notre foi. « Comme le Seigneur, nous dit » l'Évangile, se fut arrêté sur le rivage, il adressa ces » paroles à ses disciples qui étaient occupés à pêcher : Mes » enfants, n'avez-vous là rien à manger ? » Le Seigneur appelle ici ses enfants ceux que l'usage et une longue habitude de vivre avec eux lui ont rendus familiers. « Alors, » nous dit encore l'Évangile, on lui présenta de petits en» fants, afin qu'il leur imposât les mains et qu'il les bénît.

» Or, ses disciples les repoussaient; mais Jésus leur dit : » Laissez ces petits enfants, et ne les empêchez pas de venir » à moi; car le royaume des cieux est à ceux qui leur res- » semblent. » Le Seigneur nous explique le sens de sa pensée, lorsqu'il nous dit ailleurs : « Si vous ne vous con- » vertissez et si vous ne devenez comme de petits enfants, » vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. » Il ne parle point ici d'une régénération allégorique, il parle de la simplicité qui est naturelle aux enfants et il nous recommande de devenir simples comme eux. L'esprit prophétique nous désigne également sous le nom d'enfants de Dieu. Voyez ce que dit l'Évangile : « Une foule d'enfants coupaient » des branches d'olivier et de palmier; et, sortant au-devant » du Seigneur, ils s'écriaient : Hosanna au fils de David! » Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! » C'est-à-dire, lumière, gloire, louange et supplications au Seigneur! car tel est le sens du mot *hosanna*, si on le traduit de l'hébreu en grec.

Il me semble que l'Évangile a cité la prophétie qui précède pour nous faire honte de notre paresse et de notre lenteur. Vous l'avez certainement remarqué : « C'est de la » bouche des enfants et de ceux qui sont encore à la ma- » melle, que vous avez fait sortir mes louanges. » C'est encore pour cette raison que le Seigneur, prêt à remonter à la droite de son père, excite ses disciples à l'écouter plus attentivement, et s'efforce de leur inspirer un plus ardent amour de ses instructions, leur faisant sentir qu'il ne tardera pas à les quitter, et qu'en conséquence ils doivent recevoir avec plus d'avidité la parole de la vérité, et se hâter de jouir de sa présence, tant qu'il n'est pas encore parti pour le ciel. De nouveau donc, il les appelle ses petits enfants. « Mes petits enfants, leur dit-il, je suis » avec vous pour peu de temps encore. » Il compare le

royaume des cieux à des enfants assis dans la place publique et qui crient à d'autres enfants : « Nous avons joué de » la flûte pour vous, et vous n'avez point dansé ; nous avons » pleuré et vous n'avez point gémi. » Vous trouvez dans l'Évangile mille autres passages semblables et conformes à celui-ci. Mais ce sentiment n'est pas seulement celui de l'Évangile ; il est encore celui des prophètes. Écoutez ce que dit David : « Enfants, louez le Seigneur ; louez le nom » du Seigneur. » Écoutez encore ce que l'Esprit saint met dans la bouche d'Isaïe : « Me voici, et les enfants que Dieu » m'a donnés. »

Vous vous étonnez que le Seigneur appelle des gentils ses enfants ; vous ignorez sans doute que les Attiques, qui ont un nom différent pour les filles libres et les filles esclaves, les réunissent cependant quand elles sont jeunes sous une appellation commune, à cause de la fleur de leur âge. Lorsque le Seigneur nous dit que les agneaux seront à sa droite, il entend de simples enfants, plus semblables en effet à des agneaux et à des brebis qu'à des hommes. Le Seigneur a donné la préférence à ce terme d'agneau, pour faire voir que, dans l'homme, la douceur et la simplicité d'esprit sont la marque de l'innocence. De même, lorsqu'il nous compare à des veaux qui tettent leur mère, à une colombe innocente et sans fiel, ce sont des figures qu'il emploie pour nous désigner. Quand il nous ordonne par la bouche de Moïse d'offrir en expiation de nos péchés deux petits de colombes ou une paire de tourterelles, il nous donne cet ordre afin de nous faire sentir que l'innocence du jeune âge, l'inexpérience du mal, la facilité à oublier les injures, si naturelle aux enfants, sont des vertus infiniment agréables à Dieu ; le semblable s'expie par son semblable. La timidité naturelle aux colombes est une image de la crainte que le péché doit nous inspirer. Que le Seigneur nous appelle ses petits,

l'Écriture l'atteste assez lorsqu'elle s'exprime ainsi : « Comme » la poule rassemble ses petits sous ses ailes. » De cette manière nous sommes les petits du Seigneur ; et ce terme de tendresse dont se sert le Verbe, ce terme tiré de la faiblesse de l'enfance exprime d'une manière mystique et admirable quelle doit être la simplicité de notre âme. Il n'est point de nom doux et tendre que le Seigneur ne nous donne et qu'il ne répète à chaque instant. Mes enfants, mes petits, mes petits enfants, mes fils, mes chers fils, peuple récent, peuple nouveau. « Un nouveau nom, dit-il, » sera donné à mes serviteurs. » Nouveau, c'est-à-dire éternel, sans souillure, simple, ingénu, véritable, couvert de bénédictions sur toute la face de la terre.

Il nous appelle encore allégoriquement de jeunes poulains, voulant dire que nous ne sommes pas soumis au joug du vice, et que nous n'avons pas été domptés par la malice ; voulant dire que nous sommes simples, et que nous bondissons seulement pour courir vers notre Père ; que nous vivons dans l'heureuse ignorance de ces passions furieuses qui rendent l'homme semblable aux bêtes ; que notre âme est libre et innocente comme celle des enfants qui viennent de naître ; que nous courons vers la foi et la vérité ; que nous sommes prompts pour arriver au salut ; que nous méprisons et foulons aux pieds les richesses et les voluptés du monde. « Tressaille » d'allégresse, fille de Sion ; pousse des cris de joie, fille de » Jérusalem ; voilà que ton roi vient vers toi, juste, doux et » sauveur, monté sur une ânesse et sur le fils de l'ânesse. » L'Écriture ne se contente pas de se servir du terme d'ânon, elle ajoute que cet ânon était né depuis peu, exprimant ainsi avec simplicité comment le Christ est nouveau selon la chair, et éternel selon sa génération divine. Comme le Seigneur dirige cet animal faible et timide, il nous donne à nous qui sommes ses enfants, la nourriture et la direction qui nous

David, en parlant du démon : « Le Seigneur abhorre l'homme » de sang. » David lui donne le nom d'homme parce que le démon est parfait et consommé dans le mal. Le nom d'homme est aussi donné au Seigneur pour exprimer la perfection de sa justice; Voici, en effet, ce que dit l'apôtre dans une de ses épitres aux Corinthiens : « Je vous ai fiancés à cet unique » époux, qui est Jésus-Christ, pour vous présenter à lui » comme une vierge toute pure. » Il s'explique encore plus clairement dans son épître aux Éphésiens, et il y éclaircit en ces termes la question qui nous occupe : « Jusqu'à ce que » nous parvenions tous par l'unité de la foi et de la connais- » sance du fils de Dieu, à être l'homme parfait et à atteindre » la nature complète de l'âge de Jésus-Christ, afin que nous » ne soyons plus flottants comme des enfants et que nous ne » nous laissions plus emporter à tout vent de doctrine par la » malice des hommes et par l'adresse qu'ils ont à nous enve- » lopper dans l'erreur ; mais que, proférant le langage de la » vérité en toute charité, nous croissions en Jésus-Christ. » L'apôtre s'exprime ainsi pour arriver à l'édification du corps de notre Seigneur Jésus-Christ, qui est la tête et l'homme en quelque sorte, le seul qui soit parfait et consommé dans la justice. Mais nous, qui sommes des enfants, nous devons prendre garde d'être emportés par les vents de l'hérésie et ne point ajouter foi aux paroles de ceux qui nous instruisent d'une manière contraire aux doctrines de nos pères. Le seul moyen de devenir parfaits est d'accepter Jésus-Christ pour notre chef, et de faire partie de son Église.

Je dois faire remarquer aussi, à propos du terme d'enfant, *népios*, qu'on ne donne pas ce nom aux insensés ; on les appelle *néputioi*.. Quand on dit *népios*, c'est la douceur qu'on veut exprimer. *Népios* est composé de la syllabe *né* et *épios*, qui veut dire doux. C'est ce que le bienheureux Saint Paul exprime clairement en ces termes : « Lorsque

» nous aurions pu vous être à charge comme apôtres de Jé-
» sus-Christ, nous avons été doux (*épioi*) au milieu de
» vous, semblables à de petits enfants qu'une nourrice
» échauffe sur son sein. » L'enfant est naturellement simple et doux; mais ceux qui sont enfants selon Dieu ajoutent à cette douceur une simplicité qui ignore la ruse et la dissimulation, un cœur plein de droiture et d'élévation. C'est là le véritable fondement de la simplicité et de la vérité. « Sur
» qui arrêterai-je mes regards, dit le Seigneur, si ce n'est sur
» l'homme doux et tranquille ? » les jeunes gens parlent avec une franchise en quelque sorte virginale; on ne remarque dans leurs discours ni ruse ni dissimulation. De là vient que nous avons coutume d'appliquer aux jeunes gens de l'un et de l'autre sexe des épithètes qui expriment la flexibilité et la douceur de leur caractère. Quant à nous, ce n'est point la faiblesse de notre âge qui nous rend semblables aux enfants, mais la facilité avec laquelle nous nous laissons persuader et conduire au bien, l'absence de toute espèce de fiel et de tout mélange de perversité. L'ancienne génération est perverse et a le cœur dur; la nouvelle l'a simple et innocent comme celui d'un enfant. C'est nous, dis-je, qui sommes cette génération nouvelle, et l'apôtre exprime vivement combien lui plaisent cette simplicité et cette innocence, lorsque, dans son épître aux Romains, il définit, pour ainsi dire en ces termes, le véritable caractère de l'enfance : « Je désire que vous soyez
» sages dans le bien et simples dans le mal. »

Dans le mot *népios*, qui veut dire enfant, la particule *né* n'est point privative, quoique les grammairiens décident que telle est ordinairement la force de cette particule. Si donc quelques personnes, se fondant sur le sens faux qu'ils attribuent au mot *népios*, nous traitait d'insensés, ce serait Dieu lui-même qu'ils blasphémeraient, en regardant comme des insensés ceux qui se réfugient dans le sein de Dieu. Si, au

Christ, rendent constamment témoignage à sa divinité par de perpétuelles actions de grâces. Ce serait donc là ce jeu mystérieux de la joie et de la patience pour consoler et soutenir les fidèles. Jésus-Christ, qui est notre roi, contemple nos jeux du haut de sa gloire, et lorsque, pour me servir des termes de l'Écriture, il voit à travers la fenêtre nos actions de grâces, nos bénédictions, notre joie, cette patience qui prête son appui à tout, l'ensemble enfin, la réunion de toutes ces choses, il reconnaît son Église, et, lui montrant sa face, il lui donne la perfection qui lui manquait.

Mais quelle est cette fenêtre au travers de laquelle se montre le Seigneur? Cette fenêtre est la chair dont il s'est revêtu. Lui-même est Isaac; car Isaac (nous pouvons encore le prendre en ce sens) est le type et la figure du Seigneur, comme enfant et comme fils. Il est en effet le fils d'Abraham, comme le Christ est le fils de Dieu. Victime offerte en holocauste comme le Seigneur, quoique son sacrifice n'ait pas été accompli, ainsi que celui du Christ, il a porté le bois qui devait le consumer comme Jésus-Christ le bois de sa croix. Son rire mystérieux exprime la joie dont le Seigneur doit nous remplir en nous délivrant de la corruption et de la mort par l'effusion de son sang. Isaac n'est point immolé, afin de laisser au Seigneur la plus noble part du sacrifice. On peut même dire qu'en ne mourant pas il fait voir la divinité et l'immortalité du Christ. De même qu'Isaac échappe à la mort, de même Jésus-Christ sort du tombeau victorieux et impassible.

Je citerai encore un autre passage qui appuie et défend, on ne peut mieux, le sujet que je traite. Le Saint-Esprit, prophétisant par la bouche d'Isaïe, donne le nom d'enfant à Jésus-Christ; « Voilà qu'un enfant nous est né ; un fils nous » est donné; il porte sur son épaule le signe de sa domina- » tion et est appelé l'ange du grand conseil. » Quel est cet

enfant ? C'est celui que nous imitons en nous faisant enfants. L'Esprit saint, par la bouche du même prophète, nous raconte et nous fait admirer la grandeur de cet enfant divin. Il l'appelle l'admirable, le conseiller, Dieu, le fort, le Père éternel, le prince de la paix. Il lui donne ce nom, parce qu'il sait compléter notre éducation, et que la paix qu'il apporte au monde n'aura point de fin. Quelle puissance dans ce Dieu! quelle perfection dans cet enfant! Comment les instructions que nous recevons de cet enfant ne seraient-elles pas parfaites, ces instructions, dis-je, qu'il nous donne comme Pédagogue, à nous qui sommes ses enfants? Il étend sur nous ses mains, ses mains qui ont répandu la foi dans le monde. Saint Jean, le plus grand des prophètes entre les enfants des femmes, rend aussi témoignage de cet enfant : « Voici, dit-il, l'agneau de Dieu. » Et, en effet, l'Église qui donne le doux nom d'agneau aux petits enfants, donne également au Verbe qui est Dieu, qui s'est fait homme à cause de nous, et qui a voulu nous ressembler en tout, le nom d'agneau de Dieu, de fils de Dieu, d'enfant du Père.

CHAPITRE VI.

Contre ceux qui pensent que le nom d'enfant nous est donné comme une marque de la faiblesse naissante de notre instruction.

Il doit, sans doute, nous être permis de reprendre ceux qui se plaisent à reprendre les autres. Le nom d'enfant ne nous est point donné, parce que notre instruction est encore faible et méprisable, comme nous le reprochent ceux à qui leur science inspire un orgueil insensé. Non, sans doute; car du moment où nous fûmes régénérés, nous reçûmes cette perfection à laquelle tendaient tous nos efforts; nous avons

reçu la lumière, c'est-à-dire la connaissance de Dieu. Est-ce être imparfait que de connaître ce qui est parfait; et me reprendra-t-on, si j'avoue que je connais Dieu? Le Verbe lui-même l'a dit : celui qui connaît Dieu est libre. A l'instant même où le Seigneur recevait le baptême, une voix descendit du ciel, et, rendant témoignage à l'amour que Dieu lui portait, s'écria : « Tu es mon fils bien-aimé; je t'ai engendré aujourd'hui. » Interrogeons donc les sages. Le Christ régénéré aujourd'hui est-il parfait; ou, ce qui est le comble de l'absurdité, lui manque-t-il quelque chose pour l'être? Dans cette dernière hypothèse, il aurait dû apprendre quelque chose. Mais il n'est pas convenable de croire qu'il ait eu la moindre chose à apprendre, étant Dieu. Y a-t-il eu quelqu'un de plus grand que le Verbe? Le maître par excellence a-t-il eu besoin d'un maître? Ou plutôt nos adversaires ne seront-ils pas forcés d'avouer, même en dépit d'eux, que le Verbe né d'un Père parfait, est parfait lui-même, et qu'il a été parfaitement régénéré d'après un ordre préexistant et mystérieux? Pourquoi donc, s'il était parfait, fallait-il qu'il fût baptisé? Il le fallait, disent-ils, afin qu'étant homme il remplît tous les devoirs imposés à l'humanité D'accord. Du moment qu'il est baptisé par Jean, il devient parfait. Je l'accorde encore. N'a-t-il point encore appris de lui quelque chose? Nullement. Le baptême a suffi pour le rendre parfait, l'Esprit saint est descendu sur lui pour le sanctifier. Telle est la vérité.

La même chose nous arrive à nous qui sommes, si je puis m'exprimer ainsi, des copies de ce divin modèle. Baptisés, nous recevons la lumière; éclairés, nous sommes faits enfants de Dieu; enfants de Dieu, nous devenons parfaits; parfaits, nous devenons immortels. « Je l'ai dit, vous êtes tous les fils « du Très-Haut. » Plusieurs noms divers distinguent cette opération divine et mystérieuse. On l'appelle grâce, illumi-

nation, perfection, baptême. Baptême, parce qu'elle efface et lave nos péchés; grâce, parce qu'elle nous remet les peines que nos péchés méritent; illumination, parce qu'elle nous fait voir cette lumière sainte et salutaire au travers de laquelle nous apercevons les choses divines; perfection, parce qu'il ne manque rien à celui qui la reçoit. Que manque-t-il en effet, à celui qui connaît Dieu? Ne serait-il pas absurde d'appeler grâce de Dieu une grâce qui ne serait point parfaite et entière? Un Dieu parfait peut-il nous accorder des grâces imparfaites? Non. Comme la création de toutes choses a eu lieu en même temps que l'ordre qu'il a donné, nous n'avons besoin que de sa volonté pour recevoir la pleine et entière effusion des grâces. Lorsque Dieu agit, ce qui paraît le temps aux yeux des hommes disparaît devant lui par la force de sa volonté. La fin du mal est le commencement du salut.

Nous autres chrétiens, nous sommes les seuls qui soyons parfaits dès notre début dans la carrière. Nous vivons aussitôt que nous nous sommes soustraits à l'empire de la mort. Le salut consiste à suivre Jésus-Christ, parce que ce qui est en lui est la vie. « En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui « écoute ma parole et croit à celui qui m'a envoyé à la vie « éternelle, et il ne sera point condamné. » Il a passé de la mort à la vie. Ainsi la perfection dans la vie repose sur la foi et sur la régénération. Dieu, en effet, n'est jamais ni faible ni impuissant. Comme donc sa volonté est l'ouvrage même de ses mains, et que sa volonté s'appelle le monde, ainsi sa volonté est le salut de l'homme, et cette volonté s'appelle l'Église. Il a connu, dès le commencement, ceux qu'il a appelés et sauvés. Ils ont été appelés et sauvés tout à la fois. « C'est Dieu lui-même, dit l'apôtre, qui vous a instruits. » N'est-ce pas un crime de penser que ceux qu'il instruit restent imparfaits? Ce que nous apprenons de lui, c'est l'éternel

salut que nous recevons de notre éternel rédempteur *à qui grâces en soient rendues dans les siècles des siècles. Amen.* A peine sommes-nous baptisés que les ténèbres qui nous aveuglaient se dissipent et que la lumière de Dieu nous éclaire.

Nous sommes semblables à ceux qui viennent de s'éveiller d'un profond sommeil, ou plutôt à ceux qui, faisant tomber une taie de dessus leurs yeux, ne se donnent point pour cela la faculté visuelle qu'il n'est pas au pouvoir de l'homme de se donner, mais rendent la liberté à leur prunelle en la débarrassant de l'obstacle qui empêchait la lumière d'y pénétrer. Ainsi le baptême, en nous lavant de nos péchés, qui sont comme d'épaisses ténèbres, ouvre notre âme à l'esprit divin. L'œil de notre âme devient aussitôt clair et lucide; l'Esprit saint descend en nous, et nous voyons clairement les choses divines. Nous sommes capables d'apercevoir les choses éternelles et la lumière éternelle. Le semblable cherche son semblable; ce qui est saint est naturellement porté à aimer celui qui est la source de la sainteté, et proprement appelé la lumière. « Car, vous étiez autrefois ténèbres, vous » êtes maintenant lumière dans le Seigneur. » C'est pour cela, je pense, que les anciens Grecs appelaient l'homme *phôtà*, c'est-à-dire lumière. Mais, disent-ils, il n'a point encore reçu la plus parfaite des grâces. J'en conviens; mais il marche dans la lumière, et les ténèbres ne l'arrêtent point dans sa marche. Il n'y a point de milieu entre la lumière et les ténèbres. La résurrection est la fin dernière des croyants. Il ne s'agit d'autre choses pour eux que de recueillir le fruit de la promesse. La fin et les moyens ont l'un et l'autre une époque différente, comme le temps et l'éternité ne sont point une seule et même chose, non plus que le deuil et la jouissance. Il est vrai que l'un conduit à l'autre, et qu'ils n'ont tous deux qu'une visée. Mais je dirai que le désir est la foi qui prend naissance dans le temps, et que la jouissance

est la possession de la promesse qui durera dans les siècles des siècles. Le Seigneur nous révèle lui-même la stabilité de l'état du salut : « Quiconque voit le fils et croit en lui a la » vie éternelle et je le ressusciterai au dernier jour. »

Nous sommes parfaits autant que nous pouvons l'être en ce monde que Jésus-Christ appelle ici le dernier jour, et dont la durée est subordonnée à la volonté de son Créateur. La foi est la perfection de la doctrine. « Celui qui croit au fils a » la vie éternelle. » Si donc la vie éternelle est le prix de la foi, peut-on dire qu'il y ait quelque chose au-dessus de la possession de ce prix? La nature de la foi est d'être entière et parfaite. S'il lui manquait quelque chose, elle ne serait point; elle ne peut être faible et défectueuse. Elle n'attend pas les croyants dans l'autre monde; c'est dans celui-ci qu'elle leur donne des arrhes à tous et indistinctement; en sorte que c'est pour avoir cru d'abord en ce monde ce qui arrivera à la résurrection, que nous serons récompensés; afin que cette parole s'accomplisse : « Qu'il vous soit fait se- » lon votre foi. » La foi suppose nécessairement une promesse; la perfection de la promesse est son accomplissement. La lumière donne la science, la science produit le repos, repos éternel dont la possession satisfait et termine nos désirs. Comme l'inexpérience est corrigée par l'expérience, et le doute détruit par la certitude, les ténèbres le sont nécessairement par la lumière. Les ténèbres sont cette ignorance qui nous entraîne dans le péché en fermant nos yeux à la vérité; la lumière est cette science qui dissipe l'ignorance et nous communique la faculté de voir. Vous le voyez, rejeter le mal c'est déjà connaître le bien. Le bandeau que l'ignorance avait attaché sur nos yeux est arraché par la science; les liens qui nous retenaient dans le mal sont brisés, d'un côté par la foi de l'homme; d'un autre côté par la grâce de Dieu.

pur et incorruptible, régénérés que nous sommes et purifiés de la souillure du vice, comme des nourrissons de Dieu.

L'apôtre saint Paul a décidé cette question en termes fort clairs, lorsqu'il a dit, dans sa première épître aux Corinthiens : « Mes frères, ne soyez point sans prudence et sans » discernement comme les enfants; mais soyez comme des » enfants pour le vice, et comme des hommes faits pour la » prudence. » Ces expressions du même apôtre, dont il se sert en parlant de lui-même : « Quand j'étais enfant, je parlais en » enfant, je jugeais en enfant; » ces mots signifient la conduite qu'il menait, sous l'empire de l'ancienne loi, alors que ses paroles et ses actions n'étaient pas celles d'un homme simple, mais celles d'un insensé; alors qu'il persécutait les disciples du Verbe, qu'il outrageait le Verbe lui-même par des injures et des blasphêmes. Il faut remarquer ici que le mot *népios*, qui veut dire enfant, se prend aussi dans le sens de fou ou insensé. « Mais lorsque je suis devenu homme, » ajoute-t-il, je me suis dégagé de tout ce qui était de l'en- » fance. » L'apôtre ne parle point ici d'un âge moins avancé, ni du temps que la nature a fixé à la vie de l'homme. Il ne fait point allusion à ces sciences profondes et abstraites où les hommes faits peuvent seuls atteindre; il ne méprise pas non plus cette véritable enfance, dont, au contraire, il annonce le nouveau règne dans tous ses écrits. Mais il appelle enfants ceux qui, soumis à la loi, sont troublés par de vaines craintes, comme les enfants le sont par des masques de théâtre. Au contraire, il nous appelle hommes faits, nous qui, maîtres de notre volonté, obéissons au Verbe et croyons en lui; nous qui, sauvés par son choix volontaire, n'éprouvons pas de folles terreurs, mais une crainte sage et réglée. L'apôtre rend témoignage de cette vérité, lorsqu'il dit que les juifs sont héritiers, suivant l'ancien Testament; et nous,

suivant la promesse: «Je dis plus : Tant que l'héritier est » encore enfant, il ne diffère en rien du serviteur, quoi- » qu'il soit le maître de tous; mais il est sous la puis- » sance des tuteurs et des curateurs jusqu'au temps marqué » par son père; ainsi nous, lorsque nous étions encore en- » fants, nous étions assujettis aux premiers éléments qui » ont été enseignés au monde. Mais lorsque les temps ont » été accomplis, Dieu a envoyé son fils formé d'une femme » et soumis à la loi, afin qu'il rachetât ceux qui étaient » sous sa loi, et que nous devinssions par lui enfants de » Dieu.

Voyez comme il appelle enfants ceux qui sont soumis à la crainte et au péché, comme il appelle fils et ensuite hommes faits ceux qui vivent sous la foi, afin de les mieux distinguer des enfants; c'est-à-dire de ceux que la loi gouverne. « Au- » cun de vous, dit-il au même endroit, n'est plus esclave, » mais fils; et s'il est fils, il est aussi héritier par la grâce de » Dieu. » Que manque-t-il donc au fils qui hérite? Voici l'explication que l'on peut donner à ces paroles de saint Paul: « Quand j'étais encore enfant, c'est-à-dire quand j'étais juif » (l'apôtre, en effet, était juif de naissance), je pensais en » enfant, parce que je suivais la loi; lorsque je suis devenu » homme, c'est-à-dire d'une manière digne du Christ, que » l'Écriture appelle l'homme par excellence, comme nous » l'avons déjà dit, je me suis dégagé de tout ce qui était de » l'enfance. » Mais l'enfance, selon le Christ, est la perfection. Nous devons donc ici défendre notre enfance contre l'enfance de la loi; et ici nous devons encore donner l'interprétation des paroles suivantes du même apôtre : « Je vous ai fait » boire du lait comme à des enfants dans le Christ; je ne » vous ai pas donné une autre nourriture parce que vous » n'en étiez pas alors capables, et à présent même vous ne » l'êtes pas encore. » Je ne crois pas qu'il faille entendre

cette parole d'une manière judaïque, et je lui opposerai cette autre parole de l'Écriture : « Je vous conduirai dans une » terre fertile où coulent le lait et le miel. » Un doute extrême naît de la comparaison de ces deux passages. Si le commencement de la foi en Jésus-Christ est l'enfance désignée par le lait, et si cette enfance doit être méprisée comme futile et de nul prix, comment se fait-il que le repos accordé après le festin à l'homme parfait et au vrai Gnostique soit figuré par le lait, qui semble ne devoir être que le soutien de l'enfance? Ne pourrait-on pas éclaircir la difficulté que présentent ces deux passages, en lisant le premier de la manière suivante : « Je vous ai donné un breuvage en Jésus- » Christ, » et ajouter, après un court intervalle, « comme » à des enfants, » afin que de la séparation que j'indique dans la prononciation il résulte ce sens : Je vous ai instruits en Jésus-Christ, j'ai fait couler dans votre âme une nourriture simple, naturelle, spirituelle, telle qu'est le lait, qui est la nourriture des animaux, jaillissant de mamelles pleines d'amour, comme une fontaine de sa source. Ainsi, on entendra le passage de l'apôtre de la manière suivante : « Com- » me les nourrices prodiguent leur lait aux enfants nais- » sants, ainsi je vous ai nourris du Verbe, du lait de Jé- » sus-Christ, en versant dans votre âme une nourriture » spirituelle. »

Le lait est donc le plus parfait des aliments, et il conduit à la vie éternelle. De là vient que l'Écriture nous promet le lait et le miel après la cessation de nos fatigues. C'est avec justice également que le Seigneur promet le lait aux justes, afin de prouver que le Verbe est deux choses à la fois, l'alpha et l'oméga ; le commencement et la fin. Il semble qu'Homère ait deviné, comme malgré lui, cette nature mystérieuse du lait, lorsqu'il donne aux hommes vertueux, un nom qui signifie qu'ils se nourrissent de lait. On peut

encore prendre dans le même sens cette parole du même apôtre : « Et moi, mes frères, je n'ai pu vous parler com- » me à des hommes spirituels, mais comme à des personnes » encore charnelles, et comme des enfants en Jésus-Christ. » L'apôtre entend par les personnes spirituelles ceux qui croyaient déjà au Saint-Esprit, et par les personnes charnelles, les catéchumènes qui n'étaient pas encore purgés de leurs anciennes erreurs. Il les appelle charnels, parce que leurs pensées, comme celles des Gentils, étaient encore des pensées selon la chair. « Puisqu'il y a parmi vous des jalou- » sies et des disputes, n'est-il pas visible que vous êtes » charnels et que vous vous conduisez selon l'homme ? » C'est donc pour cela qu'il leur dit : « Je vous ai nourris de lait, » c'est à dire j'ai répandu en vous, par mes instructions, des connaissances qui vous serviront de nourriture pour la vie éternelle. Ce mot, je vous ai donné à boire du lait, est le symbole de la félicité parfaite qu'ils attendent. En effet, les hommes faits boivent, et les enfants tètent. « Mon sang, dit » le Seigneur, est un véritable breuvage. » Lors donc que l'apôtre dit qu'il nous a donné à boire du lait, n'est-il pas clair qu'il veut parler de cette joie parfaite, c'est-à-dire la connaissance de la vérité qu'on trouve dans le Verbe, qui est notre lait, notre nourriture ? Ces mots qu'il ajoute, « je ne vous ai pas nourris de viandes solides, parce que » vous n'en étiez pas encore capables, » peuvent signifier, sous la figure d'une plus forte nourriture, cette grande ré- vélation qui aura lieu dans la vie future, lorsque nous ver- verrons Dieu face à face. — « Car maintenant, dit le même » apôtre, nous voyons comme à travers un miroir ; nous » verrons alors face à face. » Poursuivant le même sujet, il ajoute : « Mais vous ne le pouvez pas maintenant, car » vous êtes encore charnels. Vos pensées, vos désirs, vos » amitiés, vos jalousies, vos colères enfin sont toutes char-

» nelles. » Car nous ne serons plus alors dominés par la chair, comme quelques uns l'ont pensé, mais ayant avec notre chair un visage semblable à celui des anges, nous verrons la promesse face à face.

Comment donc, si l'accomplissement de cette promesse nous attend au sortir de la vie, comment peuvent-ils se vanter de savoir « des choses que l'œil n'a point vues, que » l'esprit humain ne saurait comprendre, » puisque tout ce qu'ils savent ils l'ont appris par le ministère des hommes plutôt que par le ministère du Saint-Esprit ! Comment comprendraient-ils ces mystères qui n'ont été révélés qu'à celui qui fut ravi au troisième ciel, mystères impénétrables qu'on lui ordonna de couvrir d'un profond silence ? Mais si c'est la sagesse humaine qui les fait parler, et c'est le seul motif que nous puissions leur prêter, ne peut-on pas dire qu'ils tirent une vaine gloire de leur science ? Écoutez la règle que prescrit l'Écriture : « Que le sage ne se glorifie point dans sa » sagesse, ni le fort dans sa force ; mais que celui qui se » glorifie ne se glorifie que dans le Seigneur. » Nous donc que le Seigneur a instruits, nous nous glorifions dans le nom du Christ. Comment donc ne pas supposer que l'apôtre a parlé ici du lait que l'on donne aux enfants, puisque nous sommes les pasteurs qui gouvernons les églises à l'image du bon pasteur, et que vous êtes les brebis qui nous sont confiées ? En disant que le Seigneur est le lait du troupeau, ne dit-on pas allégoriquement qu'il en est le gardien ? Mais appliquons de nouveau notre esprit au véritable sens de ces paroles : « Je ne vous ai nourris que de lait, et non point d'une » nourriture solide, parce que vous n'en étiez pas alors ca- » pables. » C'est-à-dire que vous ne soupçonniez pas qu'il y eût d'autre nourriture que le lait qui est cependant une nourriture aussi substantielle que les autres. Car le Verbe est tour à tour doux et fluide comme le lait, tour à tour

compacte et resserré comme les autres aliments. En y réfléchissant bien, nous comparerons le lait à la prédication de la parole divine qui coule et se répand de tous côtés, et la nourriture solide à la foi qui, aidée de l'instruction, devient le fondement inébranlable de toutes nos actions. Par cette nourriture, notre âme se change pour ainsi dire en un corps ferme et solide. Telle est la nourriture dont le Seigneur nous parle dans l'évangile selon saint Jean, lorsqu'il nous dit : « Mangez ma chair et buvez mon sang. » Cette nourriture est l'image évidente de la foi et de la promesse. Par ce breuvage et cet aliment, l'Église, semblable à un homme formé de plusieurs membres, est arrosée et solidifiée. Elle nourrit son corps et son âme : son corps, de foi; son âme, d'espérance. Elle devient comme le Seigneur, qui est un composé de chair et de sang. L'espérance est le sang de la foi, c'est elle qui l'anime et la fait vivre dans notre âme. Détruisez l'espérance, la vie de la foi s'éteint comme celle d'un homme qui perd son sang.

Si quelques personnes veulent s'opiniâtrer à dire que l'apôtre, sous le symbole du lait, a entendu parler des premières instructions qui sont comme la première nourriture de l'âme, et que par les aliments plus solides il a entendu les connaissances spirituelles qui leur servent de degré pour arriver à une plus haute science, qu'ils sachent, lorsqu'ils disent que la chair et le sang de Jésus-Christ sont une nourriture solide, que cette science, dont ils sont si vains, les abuse. Le sang est, en effet, la première chose qui se fasse dans la formation du corps de l'homme. C'est même pour cela que quelques philosophes n'ont pas craint de le regarder comme l'essence de l'âme. Le sang, après que la femme a conçu, change de nature comme par une espèce de coction. Il s'épaissit, il se décolore, il perd de la vie. L'amour maternel croît en même temps pour assurer l'existence de l'en-

a donné la naissance. Il est son père et sa mère, son Pédagogue et sa nourrice. « Mangez ma chair, nous dit-il, et » buvez mon sang. » C'est la nourriture exquise que le Seigneur nous donne : il offre sa chair, il verse son sang, afin que ses enfants ne manquent de rien pour se nourrir et pour croître.

O mystère qui surpasse la raison. Il nous ordonne de dépouiller l'homme charnel et corrompu ; de nous abstenir des anciens aliments, afin que, participant à la nouvelle nourriture qu'il nous a préparée, et le recevant lui-même dans notre sein, lui notre Père et notre Sauveur, nous puissions par sa présence purifier notre âme des passions ! Désirez-vous de ces mystères une explication moins savante et plus commune ? Écoutez ce que je vais vous dire. Le Saint-Esprit, qui a formé la chair du Sauveur, est le symbole de la chair ; le sang nous désigne le Verbe. Le Seigneur, qui est à la fois l'esprit et le Verbe, car le Verbe s'est répandue dans la vie, comme un sang riche et fécond, le Seigneur est la réunion du Verbe et de l'Esprit. Le Seigneur, qui est à la fois l'Esprit et le Verbe, est la nourriture des enfants. Cet aliment est notre Seigneur Jésus-Christ ; cet aliment est le Verbe de Dieu ; cet aliment est l'Esprit fait chair, la chair céleste sanctifiée, le lait du Père, la seule nourriture des enfants ; le Verbe qui est notre ami et notre nourricier, dont le sang a coulé pour nous, le Sauveur de l'humanité, par qui nous croyons en Dieu, par qui nous courons nous désaltérer à la mamelle du Père, dont le lait nous fait oublier nos peines. C'est lui seul qui dispense à ses enfants le lait de l'amour. Heureux, véritablement heureux ceux qu'il abreuve et nourrit de cette mystérieuse boisson !

Voilà pourquoi l'apôtre Saint-Pierre disait : « Dépouillez-vous donc de toute sorte de malice, de tromperie, de

» dissimulation, d'envie et de médisance; et comme des » enfants nouvellement nés, désirez le lait spirituel, afin » qu'il vous fasse croître pour le salut, si toutefois vous » avez goûté combien le Seigneur est doux. » Nos adversaires prétendent-ils que le lait n'est point un aliment solide? il est facile de leur prouver qu'ils se trompent et qu'ils n'ont pas bien étudié les opérations mystérieuses de la nature. Lorsque l'hiver resserre les pores du corps, et ne laisse à la chaleur intérieure aucune issue pour s'exhaler, les aliments bien digérés portent une grande abondance de sang dans les veines, d'autant plus que le corps ne perd rien par la transpiration. De là vient que les nourrices ont plus de lait en cette saison qu'en toute autre; car nous avons prouvé un peu plus haut que le sang se change en lait dans les femmes enceintes, sans que ce changement altère en rien sa substance. Il en est de même de la chevelure des vieillards, qui devient blanche, de blonde qu'elle était auparavant. Pendant l'été, au contraire, les pores étant plus ouverts, cette circonstance est cause que la nourriture se digère plus rapidement; aussi le lait est moins abondant, et le sang pareillement, parce que la nourriture n'y contribue pas tout entière.

Si les aliments préparés par la chaleur naturelle se changent en sang, et si le sang se convertit en lait, on ne peut nier que le sang ne soit la matière première du lait, comme le vin vient de la vigne. A peine sommes-nous sortis du sein de nos mères, qu'on nous donne du lait, symbole de la nourriture dont le Seigneur fait vivre nos âmes; à peine sommes-nous régénérés, que nous sommes bercés de l'espérance du repos dans la céleste Jérusalem qu'on nous annonce, où il doit pleuvoir du miel et du lait, suivant l'Écriture : marquant ainsi par un aliment matériel la nourriture spirituelle qui nous est promise. « Car

le corps ne s'y nourrira point d'aliment, » comme dit l'apôtre. Mais la nourriture dont il est parlé ici sous l'emblême du lait, nourrit les habitants de la cité celeste et ceux qui conduisent les chars des anges, et elle a pour objet de nous ouvrir les portes du ciel. Comme le Verbe est une source d'où jaillit la vie, et qu'il est appelé un fleuve d'huile, c'est pour continuer cette allégorie que Saint Paul lui donne avec raison le nom de lait, et qu'il ajoute : « Je vous ai donné à boire. » Car le Verbe se boit; le Verbe, nourriture de vérité. La boisson est certainement un aliment liquide ; la même substance peut fournir à boire et à manger, selon les diverses manières de l'envisager ; le lait condensé sert d'aliment, le lait liquide sert de boisson. Je ne veux point présentement chercher d'autres exemples; il me suffit de dire que la même substance peut donner deux espèces d'aliment. Le lait seul suffit pour nourrir es petits enfants ; il les désaltère et les nourrit. « J'ai à manger, dit » le Seigneur, d'une nourriture que vous ne connaissez » point ; ma nourriture est de faire la volonté de celui qui » m'a envoyé. » Voici donc encore une autre espèce de nourriture, allégorique comme le lait, la volonté de Dieu.

Bien plus, il a donné le nom de calice aux souffrances destinées à sa passion ; à ce calice amer qu'il devait boire seul et jusqu'à la lie. Ainsi la nourriture de Jésus-Christ, c'était l'accomplissement de la volonté de son père. A nous autres qui sommes enfants, à nous autres qui suçons en quelque sorte le lait du Verbe, le Christ est notre nourriture. Les Grecs se servent du mot *masnusai*, pour exprimer l'action d'un enfant qui cherche la mamelle de sa mère. Nous ressemblons à ces enfants, lorsque nous cherchons le lait du Verbe, dont la tendresse pour nous est inépuisable. Enfin le Verbe déclare lui-même qu'il est le pain des cieux : « En » vérité, en vérité, je vous le dis, Moïse ne vous a point

» donné le pain du ciel ; mais mon Père vous donne le véri-
» table pain du ciel ; car le pain de Dieu, est celui qui est
» descendu du ciel et qui donne la vie au monde. Le pain
» que je vous donnerai est ma chair, ma chair que je
» donnerai pour la vie du monde. » Remarquez ici le mystère de ce pain que Jésus-Christ appelle sa chair. Comme un grain de blé est ensemencé, et pourrit avant de s'élever en épi, de même la chair sortira du tombeau. Elle sera également une nourriture qui comblera l'Église de joie, comme le blé, lorsqu'il se trouve transformé en pain par la cuisson.

Mais nous traiterons plus ouvertement de cette matière au livre de la résurrection. Le Seigneur a dit : « Le pain
» que je vous donnerai, c'est ma chair. » Or, la chair est arrosée par le sang, à qui l'on donne allégoriquement le nom de vin. Il faut savoir que le pain, coupé par petits morceaux et jeté dans du vin trempé, attire le vin à lui et laisse l'eau. Ainsi la chair du Seigneur, qui est le pain des cieux, attire le sang ; c'est-à-dire qu'elle nourrit pour l'incorruptibilité ceux qui aspirent au ciel, et qu'elle abandonne à la corruption les passions charnelles. On représente le Verbe sous plusieurs allégories. On l'appelle chair, pain, sang, lait, tout ce qui nourrit et désaltère, parce que le Seigneur se donne à nous qui croyons en lui, sous toutes ces formes, pour nous faire jouir de lui. Qu'on ne me blâme donc point de donner le nom de lait au sang de notre Seigneur, puisque l'Écriture lui donne aussi le nom de vin : « Celui qui lave sa
» robe dans le vin et son manteau dans le sang de la vigne. »
L'Écriture dit qu'elle aimera dans son esprit le corps du Verbe, comme elle nourrira dans son esprit ceux qui ont faim du Verbe. Que le sang fait le Verbe ou la parole, cela est prouvé par le sang d'Abel, qui crie vers Dieu. Le sang n'élèverait point la voix, si le sang n'était pas le Verbe. L'ancien juste est l'image et le type du nouveau juste ; l'ancien

sang qui crie vengeance, crie vengeance pour le nouveau. Le sang qui est le Verbe, interpelle Dieu, pour indiquer les souffrances futures du Verbe.

Mais la chair et le sang qui est en elle sont arrosés de lait, en retour de ce qu'ils le produisent, et lui doivent une nouvelle reproduction. Car la formation de l'enfant, dans le sein de sa mère, a lieu par suite du mélange de la semence de l'homme avec le sang de la femme, après la purification mensuelle. Cette semence a la faculté de réunir le sang en globules autour d'elle, comme la presure fait coaguler le lait, et forme enfin une substance, qui devient le corps de l'enfant, ni trop froide, ni trop ardente; une nature bien tempérée est généralement productive; les tempéraments dont les qualités sont extrêmes, sont une cause de stérilité. C'est ainsi que le grain pourrit dans une terre trop délayée par les eaux, et qu'il se flétrit dans une terre excessivement sèche. Au contraire, une terre où les sucs abondent, ni trop humide, ni trop ferme, conserve le grain et le fait pousser. Quelques naturalistes établissent que la semence des animaux est l'écume de leur sang. Aussi Diogène Apolloniate a appelé ces opérations *aphrodisia*, mot qui veut dire provenant de l'écume.

Il est donc clair, d'après ce que nous venons de dire, que le sang est la substance du corps humain. D'abord, le sang déposé dans l'utérus, est une espèce de substance humide et laiteuse. Cette substance devient compacte et se fait chair; elle devient embryon et prend vie. C'est le même sang qui nourrit l'enfant, lorsqu'il a vu le jour. Il est dans la nature du sang de couler en lait. Le lait est la source de la nourriture pour l'enfant. C'est la marque par où l'on connaît qu'une femme est véritablement mère, et le principe de cette tendresse naturelle qu'elle a pour ses enfants. C'est pourquoi le Saint-Esprit, qui était dans l'apôtre, nous dit

mystiquement, en se servant du langage du Seigneur : « Je » vous ai donné du lait à boire. » Si, en effet, nous sommes régénérés dans le Christ, celui qui nous a régénérés nous nourrit du lait qui lui est propre, c'est-à-dire de sa parole. Car il est juste que celui qui donne la vie prenne aussitôt le soin de nourrir l'enfant à qui il l'a donnée. Comme cette régénération est toute spirituelle, il faut aussi que la nourriture le soit. Nous sommes donc intimement unis à Jésus-Christ ; d'abord, nous sommes ses parents et ses alliés par son sang, qui lui a servi à nous racheter ; nous sympathisons avec lui par la parole dont il nous nourrit ; enfin, nous serons incorruptibles, si nous voulons suivre ses institutions. « Il arrive souvent que les nourrices ont pour les enfants » qui leur sont confiés un amour plus vif et plus tendre que » les véritables mères de ces enfants. » Ce sang donc, qui est la même substance que le lait, est le symbole de la passion et de la doctrine de Jésus-Christ.

Chacun de nous est donc en droit de se glorifier d'être enfant de Dieu et de s'écrier : « Je me glorifie d'être issu » d'un bon père et d'un sang illustre. » Il est évident que le lait se forme du sang, comme nous l'avons déjà prouvé. Ce qui arrive aux vaches et aux brebis en est encore une autre preuve. En effet, ces animaux, durant la saison du printemps, où l'air est plus humide et où les herbes qui les nourrissent, tout imprégnées de rosée, ont plus de suc, se remplissent d'abord de sang, comme on peut le voir à la grosseur des veines de leurs mamelles entièrement tendues. Cette abondance de sang produit aussi une grande abondance de lait. Au contraire, en été, leur sang brûlé et desséché par la chaleur, fournit peu de lait : aussi les traites sont-elles moins abondantes qu'au printemps. Il y a de grands rapports entre le lait et l'eau, comme entre la nourriture spirituelle et le baptême spirituel. Les personnes qui

mêlent un peu d'eau froide dans leur lait en éprouvent de suite d'heureux résultats. L'affinité qui existe entre l'eau et le lait ne permet pas à ce dernier de s'aigrir, à cause de l'espèce de sympathie que ces deux liqueurs ont entre elles. Il y a entre le lait et l'eau le même rapport à peu près qu'entre le Verbe et le baptême. Le lait, qui est celui de tous les liquides qui suporte le mieux le mélange de l'eau, purifie le corps de l'homme, comme le baptême purifie l'âme par la remise des péchés. On mêle encore le lait et le miel, et ce mélange est une nourriture agréable pour le corps et le purge en même temps. Le Verbe, la parole tempérée par l'amour des hommes, nous guérit tout à la fois de nos passions et nous purge de nos vices. Ces paroles : « Ses discours » couleront plus doux que le miel, » me paraissent pouvoir être appliquées au Verbe, qui est le miel. Les prophètes, en mille passages, élèvent la douceur du Verbe au-dessus de celle d'un rayon de miel. On mêle enfin le lait avec le vin doux. Ce mélange est fort salutaire pour le corps : il me présente l'image des passions corrigées par une union avec la pureté. Le vin attire les sérosités du lait et tous les corps étrangers qui pourraient le troubler ou l'altérer. Telle est aussi l'union spirituelle de la foi avec l'homme qui est sujet aux passions. Elle étouffe la malignité de ses concupiscences charnelles, le conduit à l'éternité et lui fait partager l'immortalité de Dieu. Il en est qui se servent de la partie grasse du lait qu'on appelle beurre pour nourrir le feu de leur lampe. C'est encore une allégorie représentant la miséricorde infinie du Verbe lumineux qui seul nourrit, fait croître et éclaire les enfants. C'est pour cela que l'Écriture dit du Seigneur : « Il les a nourris des productions des champs; ils ont ex- » primé avec leur bouche le miel de la pierre et l'huile du » rocher, le beurre des vaches et le lait des brebis et la graisse » des agneaux. » Et plus loin on lit : « voici ce qu'il leur a

» donné. » Un autre prophète prédisant la naissance de l'enfant, disait : « Il mangera le beurre et le miel. » Je me surprends souvent à admirer l'audace de ceux qui ne craignent pas de se regarder comme parfaits et vrais Gnostiques, qui sont enflés de leur vaine science, et qui ont d'eux-mêmes une opinion beaucoup plus haute que l'apôtre n'avait de son propre mérite. Voyez, en effet, ce qu'il dit : « Non que j'aie » déjà atteint jusque-là, ou que je sois déjà parfait, mais je » poursuis ma course pour tâcher de parvenir où Jésus-» Christ m'a destiné en me prenant. Non, mes frères, je ne » pense point être encore arrivé au but. Mais tout ce que je » prétends, c'est qu'oubliant ce qui est derrière moi et m'a-» vançant vers ce qui est devant moi, je m'efforce d'atteindre le but pour remporter le prix auquel Dieu m'a appelé » d'en haut par Jésus-Christ. » L'apôtre ne se croit parfait que parce qu'il a renoncé à son ancienne vie pour s'attacher à une meilleure ; il ne se vante point d'avoir des connaissances parfaites, mais il désire la perfection. Voilà pourquoi il ajoute : « Nous donc qui voulons être parfaits soyons dans ce » sentiment, » nous donnant ainsi à entendre que la perfection consiste à renoncer au péché et à être régénéré dans la loi de celui qui est seul parfait pour marcher dans une voie toute-à-fait différente de celle qu'on a laissée.

CHAPITRE VII.

Quel est notre Pédagogue et quelle est son institution.

Après avoir démontré que nous sommes tous appelés enfants par l'Écriture sainte ; que ce nom a été principalement donné par allégorie à ceux qui suivent les traces de Jésus-Christ ; qu'il n'y a que Dieu, le père de l'univers, qui soit parfait ; que le Fils est en lui et le père dans le Fils ; nous dirons maintenant, pour suivre un ordre méthodique, quel

est notre Pédagogue. Son nom est Jésus; mais lui-même se donne souvent le nom de pasteur : « Je suis, dit-il, le bon pasteur. » Métaphore prise des bergers qui conduisent les troupeaux. Celui qui conduit les enfants doit être regardé comme un Pédagogue : c'est un pasteur qui gouverne les enfants. Les enfants peuvent être comparés à des brebis pour la simplicité. « Ils ne formeront plus, dit-il, qu'un » seul troupeau, et il n'y aura qu'un seul pasteur. » Le Verbe est donc à bon droit appelé Pédagogue, puisqu'il nous conduit au salut, nous qui sommes ses enfants. C'est évidemment de lui-même qu'il parle, lorsqu'il prête ces paroles au prophète Osée : « Je suis votre instituteur. » L'institution est la religion qui est l'enseignement du culte divin, et la science qui nous conduit à la vérité. C'est une règle et une méthode de vie qui nous fait arriver au ciel.

Le mot d'institution se prend dans plusieurs sens. C'est l'action de celui qui est dirigé et instruit, aussi bien que celle de celui qui dirige et instruit. Ce mot se prend aussi dans le sens de conduite et enfin pour les choses mêmes qu'on ordonne de faire, telles que les préceptes. Qu'est-ce donc que l'institution divine? C'est une direction que la vérité nous prescrit elle-même pour nous conduire à la contemplation de Dieu. C'est un modèle d'actions saintes qu'elle met incessamment sous nos yeux pour nous faire persévérer dans la justice. Comme un bon général gouverne sagement sa phalange et prend soin de la vie de chacun de ses soldats, comme un sage pilote dirige le gouvernail de son navire de manière à sauver tous ceux qui le montent, ainsi le Verbe Pédagogue, plein de sollicitude pour ses enfants, les conduit dans une route qui doit assurer leur salut. En un mot, tout ce que nous demandons raisonnablement à Dieu nous sera accordé si nous obéissons au Pédagogue. Comme le pilote ne cède pas toujours aux vents,

mais lutte contre eux et leur résiste en opposant la proue de son navire à la violence de la tempête, ainsi le Pédagogue ne cède jamais au souffle inconstant des lois de ce monde, et il n'expose pas plus son enfant au choc violent et brutal des passions, que le pilote n'expose son vaisseau à être brisé par les rochers. Mais il ne déploie les voiles qu'au vent prospère de la vérité et il s'attache à maîtriser le gouvernail de son enfant ; c'est-à-dire qu'il s'empare de ses oreilles pour que le mensonge n'y pénètre jamais, jusqu'à ce qu'il l'ait conduit sain et sauf dans l'heureux port du royaume des cieux. Les coutumes auxquelles ils donnent le nom de coutumes de leurs ancêtres, passent rapidement ; les institutions divines durent éternellement.

Phœnix, dit-on, fut le précepteur d'Achille, et Adraste celui des enfants de Crésus. Alexandre eut pour précepteur Léonide, et Philippe Nausithoüs. Mais Phœnix brûlait pour les femmes d'un amour insensé. Les crimes d'Adraste l'avaient fait bannir. Léonide ne put étouffer dans le cœur d'Alexandre l'arrogance macédonienne, ni Nausithoüs guérir Philippe du vice de l'ivrognerie. Le Thrace Zopire ne réprima point l'impudicité d'Alcibiade. Zopire d'ailleurs était un esclave acheté à prix d'argent. Les enfants de Thémistocle eurent pour précepteur Sicimus, esclave frivole et efféminé, inventeur d'une danse à qui les Grecs ont donné son nom. Personne n'ignore que les rois de Perse confiaient l'éducation de leurs enfants à quatre hommes choisis parmi les plus distingués de la nation, et qu'on appelait instituteurs royaux ; mais ces enfants des rois de Perse n'apprennent qu'à tirer de l'arc, et, à peine parvenus à l'âge de puberté, on les voit semblables à des béliers, se livrer à toutes sortes d'impudicités avec leurs sœurs, leurs mères et une infinité de femmes qu'ils rassemblent dans leur palais, sous le nom d'épouses et de concubines. Mais notre Péda-

gogue est Jésus, Dieu saint, le Verbe, chef suprême de l'humanité tout entière, plein de douceur et de clémence.

C'est de lui que l'Esprit saint dit quelque part dans le cantique : « Le Seigneur a fourni à son peuple dans le désert » tout ce dont il avait besoin ; il l'a défendu contre la soif et » la faim dans des lieux arides et sauvages ; il l'a instruit, il » l'a gardé comme la prunelle de son œil. De même que » l'aigle protége ses petits et leur donne des marques de sa » tendresse, ainsi le Seigneur a étendu ses ailes sur son » peuple et il l'a pris, et il l'a porté sur ses épaules. Le » Seigneur seul fut son guide et aucun dieu étranger n'était » avec lui » Ces paroles de l'Écriture font, il me semble, connaître notre Pédagogue et la manière dont il nous conduit. Il avoue lui-même qu'il est effectivement notre Pédagogue, lorsqu'il dit de sa propre bouche : Je suis le Seigneur » ton Dieu, qui t'ai tiré de la terre d'Égypte. » Qui donc a le pouvoir de faire entrer et de faire sortir ? n'est-ce point le Pédagogue ? Il apparut à Abraham et lui dit : « Je suis le » Seigneur ton Dieu, sois agréable à mes yeux. » Ensuite il lui donne les meilleurs avis qu'un Pédagogue puisse donner à un enfant qui lui est cher : « Sois irrépréhensible, lui dit-il, » et j'établirai une alliance entre moi et toi, ainsi qu'entre mo » et ta race. » Ces paroles sont bien le signe d'une amitié bienveillante et protectrice tout à la fois. Je trouve en Jacob une frappante image du Pédagogue. C'est pour cela que Dieu lui dit : « Voilà que je suis avec toi, je te garderai partout où tu » iras, je te ramènerai en cette terre ; et je ne te délaisserai » point jusqu'à ce que j'aie accompli tout ce que je t'ai pro» mis. » On dit encore que Dieu lutta avec lui : « Il demeura » seul, et voilà qu'un homme lutta avec lui jusqu'au matin. »

Cet homme était le Pédagogue qui agissait et souffrait, qui instruisait son élève, l'exerçant à soutenir et à repousser les attaques de l'esprit malin. Les paroles suivantes font

assez connaître que c'était le Verbe, le Pédagogue du genre humain, qui était alors l'adversaire de Jacob : « Jacob l'in- » terrogea, et il lui dit : Dis moi quel est ton nom ? et il lui » répondit : pourquoi me demandes-tu mon nom ? » Dieu, qui ne s'était pas encore fait homme n'avait pas encore de nom. « Jacob appela ce lieu du nom de Phanuel, disant : » j'ai vu le Seigneur face à face et mon âme a été délivrée. » Le Verbe est la face de Dieu, il l'éclaire et nous la fait connaître. Jacob fut surnommé Israël du jour où il eut vu le Seigneur son Dieu. C'est encore le Verbe qui est avec lui et qui lui dit longtemps après : Ne crains pas d'aller en Égypte.

Voyez comme le Pédagogue accompagne en tout lieu le juste, comme il l'exerce au combat et lui apprend à vaincre son ennemi ! C'est encore lui qui instruit Moïse à bien remplir le ministère de Pédagogue. Le Seigneur dit, en effet : « J'effacerai de mon livre quiconque aura péché contre » moi ; mais, toi, va, conduis ce peuple où je t'ai dit. » Le Seigneur était, dans la personne de Moïse, le Pédagogue de l'ancien peuple ; mais il est par lui-même celui du nouveau, et se montre à lui face à face. « Voilà que le Seigneur dit à » Moïse : Mon ange marchera devant toi. » Cet ange représente sa puissance évangélique comme Verbe, son autorité et sa dignité comme Dieu. Le jour, dit-il, où je les visiterai, je leur ferai porter la peine de leurs crimes ; c'est-à-dire le jour où je leur apparaîtrai comme juge, je mesurerai le châtiment à l'offense. Le Verbe est, en effet, tout ensemble notre Pédagogue et notre juge : il juge et punit ceux qui désobéissent ; mais, plein d'une tendre bonté, il ne leur tait point leurs péchés, au contraire, il les leur montre et les leur reproche, afin de les exciter à la pénitence. Le Seigneur ne désire pas la mort, mais le repentir des pécheurs. Il les menace pour nous instruire, il nous montre le châtiment pour nous détacher du péché. Quels crimes n'ont-ils pas commis ?

Ils ont massacré des hommes dans leur colère, ils ont mutilé des animaux ; colère horrible et abominable ! Quel maître est donc plus doux et plus humain que le Verbe ? La crainte était le mobile de l'ancienne loi, l'amour est celui de la nouvelle. La crainte s'est changée en amour. Le Verbe était un ange terrible; il est le doux, le tendre Jésus. Tu craindras, disait-il, le Seigneur ton Dieu ; il dit maintenant : Tu l'aimeras. Voici donc ses nouveaux ordres : Ne péchez plus comme autrefois, accoutumez-vous à bien faire, fuyez le mal, faites-le bien, brûlez d'amour pour la justice et d'horreur pour l'iniquité. Cette nouvelle alliance est une suite de l'ancienne. Ne lui reprochez donc pas sa nouveauté. » Ne dites pas, dit le Seigneur, dans Jérémie, ne dites pas » que je suis jeune. Avant que je vous eusse formé dans le » sein de votre mère, je vous ai connu ; avant que vous en » fussiez sorti, je vous ai sanctifié. » Cette prophétie, appliquée à l'homme, peut signifier ceux que Dieu voyait et savait fidèles, avant la création du monde, ces élus de Dieu, qui sont appelés ses enfants, parce que, appelés depuis peu au salut, ils ont depuis peu accompli sa volonté. L'Esprit divin ajoute : « Je t'ai établi prophète pour les nations, prophétise » et ne prends pas pour une injure un nom nouveau qui » convient à ceux qui le sont. » La loi est l'ancienne grâce que le Verbe donnait aux hommes par le ministère de Moïse. Remarquons la manière dont l'Écriture s'exprime à ce sujet. La loi a été donnée par Moïse, c'est-à-dire par le Verbe, dont Moïse était le serviteur et l'envoyé ; voilà pourquoi la douleur n'a duré qu'un temps. Mais la grâce et la vérité nous sont venues directement de Jésus-Christ ; voilà pourquoi la nouvelle grâce est éternelle. L'Écriture dit de la loi qu'elle a été donnée ; elle ne dit point de la vérité, qui est la grâce du père, et l'éternel ouvrage du Verbe, qu'elle ait été donnée ; elle dit qu'elle a été faite par Jésus-Christ

sans lequel rien n'a été fait. Moïse, animé d'un esprit prophétique, voit le Verbe dans l'avenir; et, cédant à sa perfection, il recommande au peuple d'obéir fidèlement aux préceptes de ce nouveau guide. « Dieu, leur dit-il, suscitera » du milieu de vous un prophète semblable à moi. » Il parle ici de Josué; mais nous savons que Josué est, dans l'Écriture, la figure de Jésus-Christ. Il donne au peuple les conseils qu'il sait leur devoir être utiles : « Vous écouterez ce » prophète, leur dit-il; celui qui ne l'écoutera point, sera « puni. » Cette prophétie nous apprend le nom de notre divin Pédagogue et nous montre son autorité. Elle met entre ses mains les marques de sa sagesse, de son empire et de sa puissance. Ceux que le Verbe ne guérira point par la persuasion seront menacés ; ceux que les menaces ne guériront point seront châtiés; ceux que le châtiment trouvera incorrigibles, le feu de l'enfer les dévorera. Un rejeton naîtra de la tige de Jessé. C'est le Pédagogue, plein de sagesse, de douceur et d'autorité. Il ne jugera point, selon les vains discours, les vaines opinions des hommes; mais il rendra justice à l'humble, et confondra les orgueilleux. « Le Sei- » gneur, disait David, m'a chatié avec sévérité, mais il ne m'a » pas laissé en proie à la mort. » Être chatié par le Seigneur, c'est être instruit par le Pédagogue, c'est être délivré de la mort. Le même prophète dit encore : vous les conduirez avec une verge de fer. C'est la même pensée qui agite l'apôtre lorsqu'il dit aux Corinthiens : « Lequel aimez-vous mieux, » que je vous aille voir, le reproche à la bouche ou avec » charité et dans un esprit de douceur? Le Seigneur, dit » David, va faire sortir de Sion le sceptre de votre autorité. » Le même prophète dit ailleurs : « Votre houlette me fortifie, » votre verge me console. » La puissance du Pédagogue est donc, vous le voyez, une puissance grave, vénérable, consolante et salutaire.

CHAPITRE VIII.

Contre ceux qui croient que celui qui est juste n'est pas bon.

Il est des hommes qui s'élèvent ici contre nous, prétendant que Dieu n'est pas bon parce qu'il effraie, menace et châtie. Ils ne comprennent point ces paroles de l'Écriture : « Celui qui craint Dieu se convertira en son cœur, » et ils oublient que par un excès d'amour le Seigneur s'est fait homme pour nous sauver. Lorsque le prophète lui adresse avec abandon cette prière pleine de tristesse « Souvenez-vous » de nous parce que nous ne sommes que poussière, » c'est comme s'il lui disait, ayez pitié de nous, vous qui, ayant revêtu notre chair, en connaissez toute la faiblesse. Comment donc accuser notre bon et divin Pédagogue de ne pas nous aimer, lui qui, par un excès de clémence et d'amour, souffre pour ainsi dire dans les souffrances de chacun de nous? Il n'est rien que Dieu haïsse, car il ne peut haïr une chose et la vouloir en même temps; il ne peut point vouloir qu'elle ne soit pas et être la cause qui la fait exister. Son aversion seule suffit pour qu'elle ne soit pas. Or, il n'est rien que Dieu n'ait créé, il n'est donc rien que Dieu haïsse. Ce que je dis de Dieu, je le dis du Verbe; car le Verbe et Dieu ne font qu'un. Lui-même l'a dit : « Au commencement était le Verbe, et le » Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu. » Dieu ne hait aucune de ses créatures : il les aime donc toutes, et principalement l'homme, la plus noble qui soit sortie de ses mains, la seule qui soit capable de le connaître, de l'aimer et de le servir. L'homme est donc l'objet de l'amour de Dieu, et par conséquent de celui du Verbe. Celui qui aime, s'efforce d'être utile à l'objet aimé. Ce qui est utile est préférable à ce qui ne l'est pas. Rien n'est préférable à ce qui

est bon ; ce qui est bon est donc utile. Dieu est bon, Dieu donc est utile, et sa bonté, qui se communique naturellement, nous est utile en toutes choses. Dieu ne nous est pas seulement utile, il prend encore soin de nous ; il ne prend pas seulement soin de nous, il nous sert avec la plus tendre sollicitude. Cette tendre sollicitude prouve qu'il nous secourt volontairement et avec joie ; mais l'envoi qu'il fait du Verbe le prouve encore mieux, du Verbe qui a pour les hommes la même bienveillance que le Père. Ni Dieu n'est bon ni la justice bonne, précisément pour quelque vertu qui soit en lui ou en elle : Dieu est appelé bon parce qu'il est la bonté même ; la justice est bonne parce que sa nature est de l'être. Elle n'est point agréable, elle est utile ; car elle n'accorde rien à la faveur et donne tout au mérite. Mais, disent nos adversaires, si Dieu est bon et aime les hommes, d'où vient qu'il s'irrite contre eux et les punit? Expliquons ceci en aussi peu de mots que nous le pourrons. Cette explication ne sera pas d'un faible secours aux enfants. Les passions cèdent souvent à la rigueur et à la sévérité des préceptes, elles meurent devant la crainte des supplices. Les réprimandes sont à l'âme ce que la chirurgie est au corps ; elles guérissent nos passions les plus invétérées ; elles purifient notre âme des souillures d'une vie impudique et licencieuse; elles coupent les chairs de l'orgueil comme les instruments de chirurgie coupent les chairs malades de notre corps ; elles nous ramènent ainsi à la sainteté qui est notre état naturel, et nous conduisent au salut. Un chef d'armée qui punit les crimes de ses subordonnés, tantôt par l'amende, tantôt par la prison, quelquefois du dernier supplice, agit ainsi pour assurer son empire dans l'esprit des autres par la crainte des mêmes châtiments. Il en est de même du Verbe, ce maître de tout l'univers; il s'efforce de ramener à lui, par des exemples menaçants, ceux que leurs passions en éloignent; il n'oublie rien

pour les ramener à l'obéissance, pour les délivrer de l'esclavage et de l'erreur, pour leur faire vaincre leur ennemi et les faire entrer dans le séjour paisible de l'éternelle paix. Comme il persuade, exhorte et console, il loue, il blâme, il reproche. N'est-ce pas un admirable artifice, et peut-on dire que ces reproches qui sont une marque de bienveillance en soient, au contraire, une de haine? sans doute nos amis et nos ennemis nous reprochent également nos fautes; mais ceux-ci le font par raillerie et ceux-là par bienveillance. Dieu donc ne hait point les hommes parce qu'il les menace, puisque, pouvant justement les perdre, il est mort pour les sauver. Il se sert de la menace comme d'un fouet pour nous réveiller. Au moment de punir il s'arrête, il exhorte encore. Ceux que la louange n'émeut point, il les blâme; ceux que le blâme laisse insensibles, il s'efforce, par la menace, de » les conduire à la vérité. « Il réveille d'un sommeil profond et semblable à la mort. » Il exprime d'une manière allégorique ses soins innombrables pour nous, lorsqu'il dit : « Je » suis la vraie vigne, et mon père est le vigneron; il retran- » chera toutes les branches qui ne portent point de fruit en » moi, et il émondera toutes celles qui portent du fruit, » afin qu'elles en portent davantage. » Toute vigne qui n'est point taillée devient sauvage et cesse de produire. Il en est de même de l'homme, et comme le vigneron retranche avec soin les rameaux inutiles de la vigne, ainsi le Verbe retranche de notre âme les passions mauvaises qui la corrompent. Lorsqu'il reprend ceux qui pèchent, c'est leur salut qu'il considère; il les reprend d'une manière conforme à leur esprit et à leurs mœurs, ceux-ci d'une manière forte et sévère, ceux-là avec douceur et tendresse. « Ayez bon courage, dit » Moïse, quand le Seigneur vous éprouve; il s'est approché » de vous, afin que sa crainte vous retienne et que vous ne » péchiez point. »

Platon dit admirablement : « C'est être bon envers les » coupables que de les châtier, car le châtiment les corrige » et les rend meilleurs. » Cette pensée de Platon prouve que la justice et la bonté sont une seule et même chose. La crainte elle-même nous est utile. « L'esprit qui craint Dieu » vivra. » L'espérance produit la crainte, la crainte produit le salut. Le même Dieu, qui est le Verbe, nous punit et nous juge. C'est de lui que le prophète Isaïe a dit : « Le » Seigneur l'a livré pour nos péchés ; » C'est-à-dire que le Seigneur l'a choisi pour corriger et châtier les pécheurs. Lui seul a le pouvoir de nous remettre nos péchés, parce que Dieu l'a nommé notre Pédagogue ; lui seul peut discerner l'obéissance de la désobéissance à ses lois. Ses menaces prouvent clairement qu'il n'a aucune intention de nous faire du mal, aucun désir de les accomplir, mais qu'il s'efforce de nous inspirer une frayeur salutaire du péché. Elles prouvent, dis-je, sa bienveillance envers nous, puisque, nous montrant sans cesse le châtiment, il le diffère aussi longtemps qu'il le peut. Le serpent, qui est mauvais, mord aussitôt qu'il est blessé. Dieu, qui est bon, avertit longtemps avant de frapper. J'assemblerai sur eux les maux et j'épuiserai sur eux mes flèches. Ils périront par la faim et ils seront la pâture des oiseaux de proie. J'enverrai contre eux la rage des bêtes féroces, la fureur des serpents et de tous les animaux qui rampent sur la terre. Le glaive les dévastera au dehors, et au dedans l'épouvante. Dieu ne s'irrite point contre nous, comme quelques-uns le pensent, mais son inépuisable bonté ne se lasse pas de nous montrer le chemin qu'il faut suivre, le chemin qu'il faut éviter.

N'est-ce pas un soin admirable, effrayer pour n'avoir pas à punir ? La crainte du Seigneur dissipe le péché, et celui qui est sans crainte ne pourra devenir juste. Le Seigneur ne nous punit point dans un esprit de colère, mais dans un es-

peit de justice. Sa justice est toute à notre intérêt et notre avantage. Chacun de nous choisit le supplice lorsqu'il choisit le péché; la faute de ce choix nous appartient et ne peut être imputée à Dieu. Que si notre injustice fait paraître davantage la justice de Dieu, que dirons-nous? « Dieu, pour » parler selon l'homme, n'est-il pas injuste de nous punir? » Non, sans doute; car si cela était, comment serait-il le » juge du monde? Écoutez-le quand il menace : Si j'aiguise » mon épée comme la foudre, et si mon bras s'arme du ju- » gement, je me vengerai de mes ennemis et je leur paierai » leur salaire. J'enivrerai mes flèches de leur sang, et mon » épée dévorera leur chair et s'abreuvera du sang des tués. » Ceux donc qui ne haïssent ni le Verbe ni la vérité, ceux qui ne haïssent point leur propre salut, n'auront point de part à ces cruelles vengeances. Pourquoi Dieu les traiterait-il en ennemis? « La crainte du Seigneur est la couronne de la sa- » gesse. » Le Verbe nous rend raison de sa conduite dans ce passage du prophète Amos : « Je vous ai détruits comme » autrefois le Seigneur avait détruit Sodome et Gomorrhe; » vous avez été comme un tison arraché à l'incendie, et vous » n'êtes pas revenus à moi, a dit le Seigneur. » Voyez comme le Seigneur cherche partout le repentir; comme ses intentions bienveillantes brillent à travers ses menaces : « Je » détournerai ma face de dessus eux, et je leur montrerai » ce qui est en eux. Là, en effet, où regarde Dieu, là est la » paix et la vertu. » Là où il cesse de regarder, pénètrent le vice et le désordre; la malignité humaine, contenue et étouffée par sa présence, reparaît dès qu'il se retire. « Considé- » rez donc, dit l'apôtre, la bonté et la sévérité de Dieu; sa » sévérité envers ceux qui sont tombés, et sa bonté envers » vous, si toutefois vous persévérez dans l'état où sa bonté » vous a mis; autrement vous serez aussi retranché. » Celui qui est bon de sa nature, hait naturellement le vice et s

plait à châtier ceux qui s'y abandonnent; car le châtiment leur est bon et utile. La vengeance divine est une punition du crime commis, punition avantageuse au coupable. Comment, sans cela, la vengeance plairait-elle à Dieu, lui qui nous ordonne de prier pour ceux qui nous offensent. La bonté de Dieu n'a pas besoin d'être prouvée; tout le monde la reconnaît et l'avoue. Je n'aurai besoin, pour prouver sa justice, que de vous mettre sous les yeux ce passage de l'Évangile : « Afin que tous ils soient un, comme vous, mon père, en » moi et moi en vous, qu'ils soient de même un en nous, » afin que le monde croie que vous m'avez envoyé; et je » leur ai donné la gloire que vous m'avez donnée, afin » qu'ils soient un comme nous sommes un. Je suis en eux » et vous êtes en moi, afin qu'ils soient consommés dans » l'unité. » Dieu est un au-delà de l'un et au-dessus même de l'unité, de sorte que cette particule, *vous*, a une force démonstrative pour faire connaître ce Dieu, être unique, qui est, qui a été et qui sera; ce nom d'être renferme ces trois différences de temps. Que ce Dieu qui est unique soit aussi le seul qui soit juste, le même Évangile le prouve : « Mon père, je désire que là où je suis, ceux que vous m'a- » vez donnés soient aussi avec moi, afin qu'ils contemplent » la gloire que vous m'avez donnée, parce que vous m'a- » vez aimé avant la création du monde. Père juste, le » monde ne vous a point connu; mais moi je vous ai connu, » et ceux-ci ont connu que vous m'avez envoyé, et je leur » ai fait connaître votre nom, et je le leur ferai connaître, » afin que l'amour dont vous m'avez aimé soit en eux et moi » en eux. » « Je suis, dit-il ailleurs, le Seigneur ton Dieu, » le Dieu fort, le Dieu jaloux, poursuivant l'iniquité des » pères sur les enfants, l'iniquité de ceux qui me haïssent; » et faisant miséricorde mille fois à ceux qui m'aiment et

» gardent mes commandements. » C'est lui qui place les uns à sa droite, les autres à sa gauche.

Nous attribuons la bonté au Père et la justice au Fils, qui est le Verbe du Père, parce que ces vertus sont inséparables comme leurs personnes, et que leur puissance est infinie et égale comme leur amour. Il jugera l'homme selon ses œuvres, nous faisant auparavant connaître Jésus, qui est sa justice; et Jésus nous faisant connaître son Père, qui est sa bonté. La miséricorde et la colère l'accompagnent, car il est aussi patient que puissant, et menace pour pardonner. Sa miséricorde et sa colère ont un même but, le salut des hommes. Le fils de Dieu nous dit que la bonté de son Père s'étend également sur les bons et sur les méchants. « Soyez donc, dit-il, miséricor-
» dieux comme votre père est miséricordieux. Personne
» n'est bon, si ce n'est mon Père qui est dans les cieux, qui
» fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et
» fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes. C'est lui
» qui a fait le soleil et les nuages qui donnent la pluie; il les
» distribue à toutes ses créatures dans une même pro-
» portion, prouvant ainsi à la fois sa miséricorde, sa justice
» et son unité. » « Je verrai les cieux, dit le prophète, qui
» sont l'ouvrage de vos mains. Celui qui a créé les cieux ha-
» bite dans les cieux; et le ciel est votre demeure. » Le Seigneur priant son père lui dit : « Notre Père, qui êtes
» dans les cieux. » La demeure des cieux appartient à celui qui les a créés. Notre Seigneur Jésus-Christ est donc le fils du Créateur, c'est-à-dire de celui qui est juste, puisque la justice du créateur n'est mise en doute par personne. Saint Paul comprend ainsi cette justice et cette bonté réunies, et les explique en ces termes, afin de rendre témoignage à la vérité : « Mais maintenant la justice que Dieu donne sans la loi nous a été découverte; elle a été attestée par la loi et les

prophètes, et cette justice que Dieu donne par la foi en Jésus-Christ est pour tous ceux et sur tous ceux qui croient en lui; car il n'y a point de distinction, parce que tous ont péché et n'ont rien dont ils puissent se glorifier, si ce n'est en Dieu; étant justifiés gratuitement par sa grâce, par la rédemption qu'ils ont en Jésus-Christ. » Ce qui est juste est nécessairement bon. Voilà pourquoi il est écrit: La loi est sainte, le précepte est saint, juste et bon. La justice et la bonté forment le pouvoir divin. « Personne, dit-il, n'est bon, si ce » n'est le Père. » Mais le Fils, qui est dans le Père, n'est-il pas bon aussi et n'est-ce pas le sens de ces paroles: « Per- » sonne n'a connu le Père? » car le père était tout avant que le Fils vînt au monde. Il n'y a donc qu'un seul Dieu, bon, juste, créateur, père et fils tout ensemble, à qui grâces soient rendues dans les siècles des siècles. *Amen*. Il est naturel à la douceur du Verbe de menacer ceux qu'il veut sauver. C'est un digne remède de sa bonté toute divine, de nous faire rougir de nos fautes et de nous en détourner par la honte. Si le blâme est utile, les menaces le sont aussi. Elles réveillent l'âme de l'engourdissement où elle périrait, et bien loin de la blesser mortellement, elles la ramènent à la vie par une légère douleur. La sagesse du Pédagogue éclate en mille façons différentes; il rend témoignage en faveur des bons, il les connaît, les appelle à lui, et les rend meilleurs. Ceux, au contraire, qui vont l'offenser, il les en détourne et leur montre le droit chemin où ses nouvelles lois les vont diriger. Est-il une grâce plus grande que ce témoignage qu'il rend de nous? C'est notre sauveur qui rend témoignage devant notre juge. Nous devons même lui savoir gré de sa colère, si l'on peut appeler colère les avertissements pleins de bienveillance que son amour pour nous lui fait nous donner, et songer que si Dieu ressent nos passions, c'est qu'il s'est fait homme pour nous sauver.

CHAPITRE IX.

Il appartient à la même puissance de faire du bien et de punir justement. — De la méthode qu'emploie le Verbe pour nous conduire.

Notre Pédagogue emploie toutes ses forces; notre Verbe divin, toute sa sagesse pour nous conserver. Il avertit, il réprimande, il blâme, il accuse, il menace, il guérit, il promet, il donne, ne négligeant rien pour enchaîner et détruire le désordre de nos désirs. Pour tout dire, en un mot, le Seigneur agit envers nous comme nous agissons nous-mêmes envers nos enfants, « As-tu des fils, dit la sagesse, instruis-» les avec soin et accoutume-les au joug dès leur enfance. » As-tu des filles ? conserve la pureté de leur corps et ne » leur montre pas un visage trop riant. » Celui qui ne reprend pas ses enfants dans leurs fautes, de peur de les affliger, ne les aime point. Celui, au contraire, qui les reprend avec sévérité leur bâtit un long bonheur sur un chagrin d'un moment. Le Seigneur ne nous désire point la volupté de la terre, qui passe si vite, mais la béatitude du ciel, qui ne passe point.

Étudions donc avec soin les leçons du Verbe, et cherchons dans les livres saints sa méthode de nous instruire qu'il y a gravée lui-même. Il avertit d'abord, et ses premiers avertissements sont comme mêlés d'un tendre blâme, bien propre à faire revivre la sagesse dans les cœurs qui l'ont oubliée. Écoutez-le lui-même dans l'Évangile : « Jérusalem, Jérusa-» lem, qui tues les prophètes et lapides ceux qui sont envoyés » vers toi, combien de fois ai-je voulu rassembler tes en-» fants, comme une poule rassemble ses petits sous ses ailes, » et tu ne l'as pas voulu ! » Écoutez-le dans Jérémie : « Ils

» ont adoré le bois et la pierre, ils ont brûlé leur encens de-
» vant Baal. » C'est ici une des plus grandes preuves de la bonté de Dieu, qui, connaissant tout l'orgueil, toute l'insolence du peuple révolté contre lui et contre sa loi, ne laisse pas d'en avoir pitié et de l'exhorter à la pénitence par la bouche d'Ézéchiel : « Fils de l'homme, tu habites au milieu des
» scorpions, parle-leur cependant, peut-être t'écouteront-
» ils. » Écoutez-le dire à Moïse : « Va, et dis à Pharaon de
» laisser mon peuple ; mais je sais qu'il ne le laissera point
» aller. » Le Seigneur, vous le voyez, connaît l'avenir ; mais il nous laisse toute notre liberté, afin de nous offrir l'occasion d'une pénitence volontaire. Ne se lassant jamais d'avertir, il dit à son peuple, par la bouche d'Isaïe : « Ce peuple m'ho-
» nore des lèvres, mais son cœur est loin de moi. » Il fait suivre ses avertissements répétés d'un blâme accusateur : « Ils
» m'honorent sans raison, enseignant les doctrines et les com-
» mandements des hommes. » Ce blâme montre à la fois le péché, et le remède qu'il faut employer pour en effacer la souillure. Le blâme est un reproche jeté aux actions honteuses. En voici un exemple dans Jérémie : « Ils sont devenus
» comme des chevaux qui courent et qui hennissent après
» les cavales : chacun d'eux a poursuivi la femme de son
» voisin. » « Ne visiterai-je donc point ces crimes, dit le Sei-
» gneur ; et mon âme ne se vengera-t-elle pas de cette na-
» tion ? » Il joint partout aux reproches un motif de crainte, parce que la crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse. « Ne les visiterai-je point, dit-il encore, par la bou-
» che d'Osée ; eux qui se sont mêlés à d'impudiques courti-
» sanes et aux sacrifices des initiés, eux qui, comprenant
» toute l'horreur de leurs crimes n'ont pas laissé de les
» commettre ? » Leur crime est bien plus grand, puisqu'ils le connaissaient et qu'ils l'ont commis volontairement et avec réflexion. L'intelligence est l'œil de l'âme. Le nom d'Israël,

donné au peuple choisi, signifie qui voit Dieu, c'est-à-dire qui le connaît. La plainte est un blâme adressé à la négligence et au mépris. Le Pédagogue l'emploie dans ce passage d'Isaïe : « Cieux, écoutez; terre, prête l'oreille, le Seigneur a » parlé. J'ai nourri des enfants, je les ai élevés, et ils se sont » révoltés contre moi. Le taureau connaît son maître; l'âne, » son étable; Israël m'a méconnu. » N'est-ce pas une indi- » gnité que celui qui qui a connu Dieu ne connaisse pas son maître ? que le bœuf et l'âne, qui sont des animaux pesants et stupides, connaissent la main qui les nourrit et qu'Israël ne la connaisse point? Après plusieurs plaintes semblables, il ajoute, par la bouche de Jérémie : « Et ils m'ont aban- » donné, dit le Seigneur. » Le blâme se change ensuite en une accusation véhémente. C'est de ce remède que se sert le Pédagogue dans ce passage d'Isaïe : « Malheur aux enfants dé- » serteurs : Vous ne m'avez pas appelé dans vos conseils, vos » traités n'ont pas été scellés de mon esprit. » Il se sert de la crainte pour resserrer les cœurs, de la menace pour les ouvrir. C'est ainsi qu'on serre fortement les laines qu'on veut teindre, afin que la couleur les pénètre mieux. Lorsque la foi s'affaiblit et semble prête à s'éteindre, il jette au milieu des pécheurs l'horrible image de leurs péchés. « Vous avez, » leur dit-il, dans Isaïe, vous avez abandonné le Seigneur » et excité l'indignation du Saint d'Israël. » « Leur crime, dit » Jérémie a rempli le ciel de stupeur et frappé la terre d'é- » pouvante. Mon peuple a fait deux maux : il m'a abandon- » né, moi, source d'eau vive, pour se creuser des citernes, » fosses entr'ouvertes, qui ne peuvent retenir l'eau. Jéru- » salem, dit-il encore, s'est enfoncée dans son péché ; c'est » pourquoi elle est devenue chancelante : tous ceux qui » l'honoraient l'ont méprisée, parce qu'ils ont vu son igno- » minie. » Lorsque l'image de leur crime a rempli d'horreur les coupables, le Pédagogue les console et les encourage

comme il le fait dans les paroles de Salomon, où brille sa tendresse pour ses enfants : « Mon fils, ne repousse point » les instructions du Seigneur et ne t'irrite point contre ses » reproches : le Seigneur châtie celui qu'il aime, il punit le » fils qu'il reçoit en grâce, mais le pécheur fuit le reproche » et le châtiment. » L'Esprit saint fait dire au prophète : « Que le juste me frappe, je reconnais sa miséricorde : ses » reproches sont un parfum exquis. »

Le châtiment est un blâme qui rend l'intelligence à ceux qui l'avaient perdue. C'est un remède que le Pédagogue connaît et qu'il met souvent en usage. « Combien de temps » crierai-je sans être écouté? Leurs oreilles sont comme » celles des incirconcis; semblable aux nations infidèles, ce » peuple est incirconcis de cœur. Il n'y a plus d'obéis- » sance dans mon peuple, il n'y a plus de foi dans mes fils. » Il attend encore cependant, il attend leur retour. Quelle admirable patience ! Mais enfin il se montre, et sa parole devient plus forte et plus incisive. C'est alors qu'il s'écrie : « Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes et lapides » ceux qui sont envoyés vers toi. » Cette répétition redouble l'horreur du crime et la gravité du reproche. Comment, en effet, celui qui connaît Dieu en peut-il persécuter les ministres? « A cause de vos crimes, leur dit-il, votre maison » deviendra déserte. Je vous dis : Vous ne me verrez plus » jusqu'à ce que vous disiez : Béni soit celui qui vient au » nom du Seigneur. Si, en effet, vous n'êtes point touchés » de ma bonté; si vous ne la reconnaissez point, vous re- » connaîtrez mon pouvoir. »

Il maudit quelquefois ceux qu'il veut ramener. La malédiction est un discours énergique et un remède violent. En voici deux exemples : « Malheur, dit Isaïe, à la nation per- » verse, au peuple chargé de crimes, à la race d'iniquité, » à ces enfants corrupteurs! » « Serpents, race de vipères,

» dit l'évangéliste saint Jean. » L'accusation, dans la bouche de Dieu, est un blâme dirigé contre ceux qui commettent l'injustice. C'est encore un autre genre de remède que le roi David et le prophète Jérémie emploient dans les passages suivants : « Un peuple que je ne connaissais point, dit le » saint roi, m'a servi; il a prêté une oreille attentive à ma » voix. Mes enfants, devenus rebelles, ont menti contre » moi; ils se sont écoulés, ils ont rompu leurs digues. » « J'ai donné à Israël l'écrit de répudiation, dit Jérémie, et » la perfide Juda n'a pas craint. La maison d'Israël m'a mé- » prisé, et la maison de Juda a menti envers le Seigneur. » Quelquefois, par un artifice tendre et secourable, il rappelle et déplore les châtiments terribles dont les pécheurs endurcis deviennent la proie. Entendez les plaintes de Jérémie : « Comment est-elle assise solitaire, la ville pleine de peuple? » Elle est devenue comme veuve, la maîtresse des nations. » La reine des cités est tributaire; elle a été vue pleurant » dans la nuit. » Quelquefois il ajoute au blâme de cruelles injures. Écoutez encore le prophète Jérémie : « Tu t'es mon- » trée comme une courtisane frappante de beauté et de » vices. Tu ne m'as point appelé dans ta détresse, moi ton » père et le gardien de ta virginité; courtisane, dis-je, im- » pudente et empoisonneuse. » Il n'insulte à ses débauches que pour la rappeler à la pudeur. Quelquefois il s'indigne contre ses fils mêmes, que ses faveurs enorgueillissent outre mesure. Nous reconnaissons l'emploi de ce remède, dans les deux passages suivants de Moïse et d'Isaïe : « Fils coupable, » dit le premier, race dépravée et perverse; c'est donc là ce » que tu rends au Seigneur, peuple fou et stupide? N'est-ce » pas lui qui t'a possédé, qui t'a fait et qui t'a créé? » « Tes » princes, dit Isaïe, sont rebelles et les compagnons des bri- » gands; ils aiment les présents et recherchent un salaire. » Ils ne rendent point justice à l'orphelin. » Pour tout dire,

en un mot, ces divers artifices qu'il emploie pour nous effrayer, sont comme une source et une fontaine de salut. Comme sa nature est d'être bon, sa volonté est de nous sauver. Sa miséricorde s'étend sur toute chair. Il nous menace, il nous châtie pour nous conduire, comme un bon pasteur son troupeau. Il aime et secourt tous ceux qui s'attachent à sa doctrine; mais il s'affectionne plus tendrement à ceux qui s'y livrent avec plus d'ardeur. C'est ainsi qu'il conduit à travers le désert les six cents mille hommes qu'il a rassemblés. Tantôt il les frappe dans la dureté de leur cœur; tantôt il les avertit avec une douceur toute divine. Sa bonté patiente ne se lasse jamais ni de punir, ni de pardonner, et il les environne, jusqu'à la fin, de sa miséorde et de sa justice comme d'un rempart. Comme ses miséricordes sont sans mesure, ses reproches le sont aussi. Il est beau, sans doute, de ne pas pécher; mais il est bon aussi, quand on a péché, de se repentir et de faire pénitence. Il en est de même de la santé qui est préférable, sans doute, à la convalescence, sans que pour cela la convalescence soit à mépriser. « N'éloigne pas » le châtiment de l'enfant, disait Salomon; car si tu le frap- » pes de la verge, il ne mourra point; tu le frapperas de la » verge et tu délivreras son âme de la mort. »

Les reproches sont comme des coups qui pénètrent l'âme, et, la châtiant de ses crimes, l'empêchent de mourir. Ils inspirent la modération et la tempérance à ceux que la violence de leurs passions est au moment d'emporter. Platon était tellement persuadé de l'efficacité des reproches, pour empêcher le vice ou pour le guérir, qu'il assure que les plus criminels et les plus vicieux d'entre les hommes sont toujours ceux qui les ont repoussés; les plus vertueux, au contraire, ceux qui les ont écoutés avec docilité et reconnaissance. Si les princes et les magistrats ne sont point un objet de crainte aux citoyens, comment Dieu le serait-il pour ceux qui ne

l'offensent point ? « Si vous faites le mal, craignez, dit l'apôtre. » C'est pour cela que le même apôtre, imitant les discours de Dieu, fait aux Églises d'aigres reproches, certain qu'il est de sa force et de la faiblesse de ceux qui l'écoutent. C'est encore pour cela qu'il dit aux Galates : « Suis-je » devenu votre ennemi pour vous avoir dit la vérité ? » Celui qui se porte bien n'a pas besoin de médecin, mais bien celui qui est malade. Nous donc, qui luttons en cette vie contre une multitude sans cesse renaissante de passions honteuses et de désirs criminels ; nous, que les flammes du vice, allumées dans notre âme, menacent à chaque instant de dévorer, ne sommes-nous pas malades, n'avons-nous pas besoin d'un médecin ? Ce médecin, c'est le Sauveur. Les remèdes qu'il nous donne ne sont pas toujours doux et agréables, ils sont quelque fois acres et violents. Il emploie la crainte, comme il ferait le suc d'une racine amère et bienfaisante, pour arrêter les envahissements du péché qui ronge notre cœur. L'amertume de ce remède n'en détruit pas la salutaire influence. Malades donc, nous avons besoin de ses secours pour guérir ; égarés, de sa main pour nous diriger ; aveugles, de sa lumière pour voir ; il désaltère ceux qui ont soif, et leur donne à boire des eaux d'une fontaine vivifiante, qui apaisent d'avance toute soif à venir. Il donne la vie à ceux qui sont morts ; il est le pasteur des brebis ; il est le maître des enfants.

La nature humaine tout entière a besoin de ses innombrables et divins secours. Sans lui nos péchés demeurent en nous, nous oppriment et nous condamnent ; avec lui nous sommes séparés de la paille et nous devenons le pur froment qui remplit les greniers célestes. Il tient le van dans sa main, et il nettoiera son aire ; il amassera son froment dans le grenier, et il brûlera la paille dans un feu qui ne s'éteindra point. Voulez-vous comprendre et sentir toute la sagesse

avec laquelle le divin pasteur, le Pédagogue tout-puissant, le Verbe paternel, nous instruit et nous dirige, réfléchissez à l'allégorie sous laquelle il se présente à nous, disant de lui-même qu'il est le pasteur des brebis; c'est-à-dire le Pédagogue des enfants. Voyez-le expliquant aux prêtres, par la bouche d'Ézéchiel, la tendre sollicitude dont il est animé pour son troupeau; sollicitude admirable qu'ils doivent prendre pour modèle : « Je ferai paître mes brebis moi-même, je chercherai celles qui étaient perdues, je relèverai » celles qui étaient tombées, je banderai les plaies de celles » qui étaient blessées, et elles paîtront dans de fertiles pâtu- » rages sur les montagnes d'Israël. » Tels sont les soins du bon pasteur. Paissez-nous, Seigneur, comme des brebis; paissez-nous de votre miséricorde et de votre justice. Conduisez-nous sur votre montagne sainte, à cette Église qui est élevée au-dessus des nues et qui touche le ciel. « Je serai » moi-même leur pasteur, je serai moi-même auprès d'eux, » les entourant comme la robe entoure le corps; ils m'ap- » pelleront, et je leur dirai : Me voici. » Vos bontés, Seigneur, ont été plus rapides que mon espérance. « Ils mar- » cheront, dit le Seigneur, et ils ne tomberont point. » Nous ne tomberons point parce que, pour arriver là où la chute n'est plus possible, il nous prête l'appui de son bras. Telle est sa bonté infinie. Le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir. Aussi l'Évangile nous le montre accablé de fatigue, ne reculant devant aucune des souffrances qu'il s'est imposées pour notre salut, et promettant de donner son sang pour la rédemption de plusieurs. N'est-ce pas le véritable caractère du bon pasteur? n'est-ce pas une libéralité magnifique, donner sa vie pour son troupeau? De quelle utilité n'est-il pas aux hommes? de quelle bienveillance ne fait-il pas preuve envers eux, lui qui, pouvant être leur maître, a mieux aimé se faire homme pour

être leur frère, et mourir pour les sauver? Il crie vers nous dans sa justice : « Si vous venez directement à moi, je viendrai » directement à vous ; si vous y venez par des chemins dé- » tournés, j'entrerai dans ces mêmes chemins. » Ces chemins détournés signifient les reproches qu'il fait aux pécheurs ; les chemins droits, sa bonté, qui est constante et inaltérable. « Parce que j'ai appelé et que vous vous êtes » éloignés, dit le Seigneur ; parce que vous avez dédaigné » mes conseils et négligé ma menace. » Les reproches qu'il nous fait nous sont donc de la plus grande utilité. « Race » indocile et rebelle, dit David ; race dont le cœur n'a pas » été droit et dont l'esprit n'a pas été fidèle au Seigneur. » Telles sont les causes qui appellent enfin le châtiment ; mais la bonté de Dieu retarde, autant qu'elle peut, l'heure de la justice, afin de laisser au coupable un dernier moment pour la désarmer et éviter la mort. Voyez la cause de ces menaces : ils ont oublié ses bienfaits et les miracles qu'il a manifestés. Quand il les frappait, alors ils le cherchaient, ils revenaient à lui, ils l'imploraient avec ardeur, ils se souvenaient que le Seigneur était leur force, et le Très-Haut leur appui. Ainsi la crainte seule les convertissait, et ils méprisaient sa bonté. On méprise la bonté parce qu'elle est toujours bienfaisante ; on respecte la bonté unie au pouvoir et à la justice. Il y a deux espèces de crainte. L'une, qui est mêlée de respect, c'est celle que les sujets ont de leurs princes et nous de Dieu ; celle que les fils sages et vertueux éprouvent devant leurs parents : « Un cheval indompté devient intraitable, et » l'enfant abandonné à lui-même devient téméraire. » L'autre espèce de crainte est mêlée de haine ; c'est celle que les esclaves ont de leurs maîtres ; celle que les Hébreux avaient du Seigneur, qu'ils regardaient comme leur maître bien plus que comme leur père.

Les respects volontaires et spontanés ont bien plus de

prix devant le Seigneur que les hommages contraints et forcés. Dieu est miséricordieux, il aura pitié des pécheurs ; il les guérira et ne les perdra point ; il retiendra sa colère, il n'allumera point son indignation. Vous le voyez, la justice du Fils brille dans ses reproches ; la bonté du Père, dans ses miséricordes. David, ou plutôt l'Esprit saint qui parle par sa bouche, réunit ainsi ces deux vertus dans un seul et même Dieu. « La justice et le jugement sont le fondement » de votre trône ; la miséricorde et la vérité marchent devant » votre face. » Le prophète avoue qu'il appartient au même pouvoir de juger et de faire du bien. Ce double pouvoir constitue la Divinité : il n'est pas plus possible de le diviser que de la diviser elle-même. Direz-vous au miroir qui vous montre votre laideur que c'est lui qui la cause ? Accuserez-vous le médecin qui vous annonce une maladie de l'avoir fait naître ? Non sans doute. Ne regardez donc pas comme votre ennemi celui qui vous reproche vos crimes ; car il le fait pour vous les faire haïr et pour vous empêcher d'en commettre de nouveaux. Dieu est bon par lui-même et juste à cause de nous. Sa justice naît de sa bonté. Il ne nous laisse donc point ignorer ce qui est juste, mais il envoie son propre fils pour nous l'apprendre. Avant d'être créateur, il était Dieu, il était bon. C'est parce qu'il est Dieu qu'il a voulu être créateur ; c'est parce qu'il est bon qu'il a voulu être père. L'amour est le principe de la justice. Leur réunion fait luire le soleil dans les cieux et descendre le Fils sur la terre. Le Fils lui-même nous annonce en ces termes cette inséparable union de la justice et de la bonté : « Personne n'a » connu le Fils, si ce n'est le Père, et personne n'a connu » le Père si ce n'est le Fils. » Cette connaissance mutuelle que le Père et le Fils ont éternellement l'un de l'autre est le symbole de la justice primitive. La justice descend enfin elle-même au milieu des hommes, les excitant à la pénitence

prudents, que nous devons cette connaissance dont le même prophète exalte encore le prix dans un autre endroit : « Écoute, Israël, les ordres qui donnent la vie, écoute, afin » de devenir prudent. » Sa bienveillance envers les hommes, et les récompenses qu'il leur prépare, s'ils marchent dans ses voies, brillent dans les promesses qu'il fait à son peuple par la bouche de Moïse : « Je vous introduirai dans cette » terre fertile que j'ai juré à vos pères de vous donner. » « Je vous conduirai sur ma montagne sainte et je vous com- » blerai de joie, dit-il encore par la bouche d'Isaïe. »

L'espérance d'une vie heureuse est encore une autre espèce d'instruction. « Heureux celui qui ne pèche point, di- » sait David, il sera comme l'arbre planté près du courant » des eaux, qui donne des fruits en son temps et dont les » feuilles ne tombent point. » Les paroles qui suivent semblent annoncer le mystère de la résurrection : « Toutes les » entreprises de l'homme de bien lui succéderont. » Il veut nous rendre bons, afin que nous lui donnions le pouvoir de nous rendre heureux. Aussi nous montre-t-il le châtiment de l'autre côté de la balance, et l'égalité de sa justice. Après nous avoir avertis que les pécheurs seront punis, que leurs œuvres périront comme la paille et la poussière livrées à la fureur des vents, le Pédagogue nous montre le supplice pour nous détourner du péché qui le produit, et il nous montre la récompense pour nous exciter à la mériter. Il nous fait connaître la route que nous devons suivre. Si vous marchez dans la voie du Seigneur, vous habiterez le séjour de l'éternelle paix. Il promet aux uns la récompense de leurs bonnes œuvres, aux autres le pardon de leurs crimes. « Convertissez- » vous, nous crie-t-il, convertissez-vous. » Sa bonté nous excite à une pénitence sincère qui satisfasse sa justice. Il remet lui-même dans le bon chemin ceux qui se sont égarés. Voici ce que dit le Seigneur : « Arrêtez-vous et voyez, de-

» mandez les voies éternelles du Seigneur, choisissez la voie » droite, suivez-la, et vous trouverez la sanctification de vos » âmes. » Il dit encore, dans ce même désir de nous conduire au salut par la pénitence : « Si tu fais pénitence, le » Seigneur purifiera ton cœur et le cœur de tes fils. » J'aurais pu, en cette matière, appuyer mon sentiment de celui des philosophes qui disent que la vertu doit être louée et récompensée, le vice blâmé et puni ; mais comme la plupart d'entre eux n'ont aucune idée du véritable bonheur et de la bienveillance de Dieu envers les hommes, comme plusieurs séparent ce qui est bon de ce qui est juste, j'ai cru devoir dire tout ce que j'ai dit et ne pas m'appuyer de leur témoignage.

Je pourrais ajouter que la louange et le blâme à l'égard des hommes sont parfaitement placés dans la bouche du Pédagogue divin, puisque la folie appartient à l'homme et la sagesse à Dieu, et que la sagesse parfaite est la seule qui mérite de véritables louanges. Mais je ne veux point me servir de ce moyen. J'ajoute seulement que la louange et le blâme me paraissent les remèdes les plus nécessaires à l'homme et les plus propres à le guérir de ses faiblesses. A ceux dont le mal est invétéré, la guérison lente et difficile, il faut adresser sans relâche des reproches, des injures et des menaces, comme on emploie, pour travailler le fer, le feu, le marteau et l'enclume. A ceux au contraire, qui marchent facilement et comme d'eux-mêmes dans les voies de la vérité et de la justice, il suffit d'adresser de tendres louanges. Les louanges font croître la vertu comme l'eau des fleuves les arbres. Le philosophe Pythagore, qui avait bien compris ces vérités, les exprime en ce peu de mots : « Si tu fais le mal, blâme-toi ; » réjouis-toi si tu fais le bien. » Le blâme est un avertissement donné à l'âme pour la réveiller. L'étymologie des mots grecs qui expriment l'avertissement et le blâme implique ce sens. Du reste, les préceptes qui portent l'homme au bien et

le détournent du mal sont innombrables. « Il n'est point de paix pour les impies, dit le Seigneur. » Salomon instruit ainsi les enfants : « Mon fils, si les pécheurs cherchent à te » séduire, fuis leurs caresse ; s'ils disent : Viens avec nous, » dressons des embûches de mort, tendons des piéges à l'in- » nocent qui l'est en vain ; comme l'enfer, engloutissons-le » tout vivant ; comme la fosse, dévorons-le tout entier. » Ces paroles contiennent une allusion frappante à la passion de notre Seigneur. Enfin, par la bouche du prophète Ézéchiel, il nous apprend quelles règles il faut suivre, quels commandements il faut garder pour avoir la vie : l'âme qui a péché mourra. « Si un homme est juste, s'il agit selon » l'équité et la justice ; s'il ne mange point sur les montagnes, » et s'il ne lève point les yeux vers les idoles de la maison » d'Israël ; s'il ne souille pas la femme de son prochain ; s'il » ne s'approche pas de sa femme au jour de sa souffrance ; » s'il ne contriste personne ; s'il rend son gage à son débiteur ; » s'il ne ravit rien par violence ; s'il donne de son pain à ce- » lui qui a faim ; s'il couvre de ses vêtements ceux qui sont » nus ; s'il ne prête point à usure et ne reçoit pas plus qu'il » n'a donné ; s'il détourne sa main de l'iniquité et s'il rend » un jugement équitable entre un homme et un homme ; » s'il marche dans la voie de mes préceptes et garde mes ju- » gements pour accomplir la vérité, celui-là est juste, et » il vivra de la vie, dit le Seigneur Dieu. » Voilà le vrai modèle de la vie chrétienne et une admirable exhortation pour nous faire remporter le prix de l'éternelle béatitude.

CHAPITRE XI.

Que le Verbe remplissait l'office de Pédagogue au moyen de la loi et des prophètes.

Nous avons montré, autant que nous l'avons pu, combien est grand l'amour du Verbe pour les hommes, et innom-

brables les moyens dont il se sert pour les instruire. Lui-même, en se comparant à un grain de moutarde qu'on sème, et qui devient un grand arbre, a exprimé d'une manière admirable la nature et les effets merveilleux de sa divine parole. Sa parole, semée dans les cœurs, y germe, y croît, y grandit, les remplissant des lumières de la raison et de la magnificence de la sainteté, tandis que, par la mordante acreté de ses reproches, elle les guérit et les purifie des souillures du péché. Comme le miel, par son trop de douceur, produit la bile; comme le trop de bonté engendre le mépris qui devient l'occasion du mal, la moutarde, au contraire, par sa bienfaisante amertume, diminue la bile, c'est-à-dire la colère, détruit le flegme, c'est-à-dire le faste et l'orgueil. Les âmes nourries de cette divine parole brillent donc d'une santé éternelle et toujours égale. Le Verbe se servit d'abord de Moïse pour remplir son office de Pédagogue; plus tard, il se servit des prophètes. Moïse est lui-même un prophète. La loi est comme un maître sévère pour les enfants révoltés que le frein a peine à retenir. « Rassasiés, dit l'apôtre, ils se levèrent pour se réjouir. » Le mot grec dont l'apôtre se sert pour exprimer *rassasiés* signifie aussi remplis de foin. Il emploie ce terme a dessein, afin de faire sentir que leurs aliments étant semblables à ceux des bêtes, leur conduite et leurs jeux l'étaient aussi. C'est pour cela que la loi se servait de la crainte pour les détourner du mal et les conduire au bien. Elle préparait ainsi leurs oreilles à s'ouvrir aux instructions futures du vrai Pédagogue, de ce même Verbe divin qui nous instruit maintenant par la douceur, et qui se prêtait alors à la malignité de leur nature, en les instruisant par les terreurs de la loi.

Les terreurs de la loi ont cessé à l'avènement du Christ. » Le Christ donc, comme l'a dit l'apôtre saint Paul, seul bon, » seul juste, seul vrai, Fils et Verbe de Dieu, dont il est l'i-

» mage et la ressemblance parfaite, est notre unique Péda-
» gogue. Dieu nous a mis entre ses mains et recommandés à
» ses soins, comme un bon père recommande ses fils à l'a-
» mitié de leur frère. » Il nous a en ces termes ordonné de
« lui obéir : C'est ici mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis
» toute mon affection ; écoutez-le. » Comment ne l'écoute-
rions-nous pas? Trois qualités brillent au plus haut degré
dans ce divin Pédagogue pour attirer et mériter notre con-
fiance : la science, la bienveillance, et une liberté absolue
de tout dire que lui seul peut posséder. La science, c'est la
sagesse de son père. Toute sagesse vient de Dieu et demeure
éternellement. La liberté de parler ; il a tout créé ; et sans
doute le créateur a le droit de parler à ses créatures. Tout a
été fait par lui ; et rien n'a été fait sans lui ; la bienveillance
n'est pas autre chose que la volonté de faire du bien à son pro-
chain ; dans le seul intérêt de son prochain même.

CHAPITRE XII.

Le Pédagogue mêle avec une sagesse admirable, dans ses instructions paternelles ; la douceur et la sévérité.

Ces instructions terminées, notre bon Pédagogue Jésus
nous donne les règles d'une vie sainte et pure qui nous rende
semblables à lui. Ces règles ne sont ni trop sévères ni trop
indulgentes ; et en nous les donnant il a soin de nous inspirer
la force qui nous est nécessaire pour les mettre en pratique.
Il a formé l'homme de terre, il l'a régénéré par l'eau, il
l'a sanctifié par l'esprit ; enfin il l'a placé, par la puissance
de sa parole et la sainteté de ses préceptes, dans la route
du salut ; il l'a fait son fils d'adoption ; et par sa seule pré-
sence sur la terre, changeant en une flamme pure et céleste
tout ce qu'il y a de terrestre en lui, il a accompli dans toute

son étendue cette magnifique promesse : « Faisons l'homme » à notre image et à notre ressemblance. » Oui, cet oracle de Dieu, c'est le Christ qui l'a accompli, changeant le vieil homme en un homme nouveau, la créature mortelle en une créature divine. Nous donc, fils d'un bon père, accomplissons sa volonté; élèves d'un bon Pédagogue, obéissons à sa parole; faisons si bien que toute notre vie soit une image vraie et frappante de la vie salutaire de notre Sauveur. Méditons dès à présent les formes célestes de cette vie, dont l'imitation, nous élevant au rang des anges, nous environne et nous pénètre d'une joie incorruptible comme d'un parfum précieux; cette vie, dis-je, heureux symbole de la bienheureuse immortalité. Suivons, sans nous lasser jamais, les traces de ce divin guide qui, connaissant seul le véritable bonheur, est aussi le seul qui puisse et qui veuille nous le procurer. Contentons-nous de peu pour vivre, méprisons tout bien superflu, rejetons loin de nous tout fardeau inutile, afin d'être toujours prêts à reconquérir notre céleste patrie. N'est-ce point là le sens de ces paroles : « Ne vous mettez » pas en peine du lendemain? » Tout disciple du Christ, content du sort dans lequel son divin maître l'a placé, doit se servir lui-même et trouver suffisante sa nourriture de chaque jour. Les doctrines du Christ n'inspirent point l'inquiétude et les soucis, mais la paix et la tranquillité. Les inquiétudes se trouvent dans le tumulte des richesses du monde; les soucis cuisants, dans ses vaines délices. La paix et la charité, ravissantes sœurs, vivent loin du bruit des affaires dans une fraternelle union : le Verbe suffit seul à leur nourriture; le Verbe seul apprend à l'homme les douceurs d'une vie simple et frugale. Seul il lui inspire le mépris du faste, l'amour d'une sage liberté, la bienveillance envers ses frères, l'ardent désir de la vertu. Il le conduit des plaines de la terre aux montagnes du ciel; mais comme sa

bonté envers nous est infatigable, il faut que notre obéissance envers lui et notre amour de la vertu le soient aussi. A cette condition nous deviendrons tels que nous aurions pu espérer de devenir.

Comme les hommes, dans le monde, adoptent divers genres de vie qui indiquent et font reconnaître leur profession, la vie chrétienne a des marques particulières qui la distinguent entre toutes. C'est d'abord un amour ardent, généreux, désintéressé, pour la vertu, et une volonté forte de ne s'en écarter jamais. Les vrais chrétiens ne font rien qui ne soit dicté par une saine et droite raison. Démarche, sommeil, nourriture, tout est réglé chez eux par la décence et l'honnêteté. Toute leur conduite, simple et uniforme, est également éloignée d'une folle ardeur et d'une mollesse honteuse. Tel est le fruit des doctrines de leur divin maître, du Sauveur généreux des hommes, à qui nous donnons le nom de Verbe parce que c'est sa parole qui nous guérit et qui nous sauve. Dans sa parole, en effet, sont contenus tous les remèdes souverains dont il se sert pour dissiper les ténèbres qui obscurcissent notre raison, et que sa bonté nous administre toujours dans le moment le plus opportun. Nous reprochant le mal que nous nous faisons à nous-mêmes par nos offenses envers Dieu, nous découvrant les causes de nos passions, arrachant jusqu'à leur dernière racine celles qui s'opposent au libre exercice de la raison et de la vertu, nous montrant celles qui nous menacent sans cesse et contre lesquelles il faut incessamment nous défendre, il a des remèdes souverains pour toutes les maladies de notre âme et de notre cœur, et ne nous en épargne aucun. C'est que le salut de la nature humaine est l'ouvrage le plus grand, le plus magnifique de Dieu. Les malades s'irritent contre le médecin qui ne leur découvre point la cause de leur maladie et ne fait rien pour les délivrer. Mais notre divin maître nous épargne-

t-il les avertissements, les menaces et les remèdes? Comment donc ne lui rendrions-nous pas chaque jour de notre vie de tendres actions de grâces? Il semble que l'homme, cet animal doué de raison, ne se doive occuper que des choses du ciel. Mais, forcé par sa nature de vivre sur la terre, il faut qu'il y vive d'une manière conforme aux règles éternelles de la vérité, et qu'en suivant les maximes de son divin maître, maximes si pleines de justice et de bienveillance, il ne se lasse jamais de les admirer. Nous surtout qui nous attachons ici à les expliquer et à vous porter à les suivre, nous devons vous donner toujours l'exemple de l'obéissance et faire si bien que nos actions ne démentent jamais nos discours.

CHAPITRE XIII.

Les actions vertueuses sont conformes à la raison : le péché y est contraire.

Tout ce qui est contraire à la droite raison est péché. Les passions, disent les philosophes, sont des mouvements violents de l'âme qui n'obéissent point à la raison. Le fils de Dieu étant la raison même, la désobéissance envers lui produit nécessairement le péché, et l'obéissance envers lui produit la vertu. La vertu est, en effet, un mouvement doux et régulier de l'âme, toujours soumis et en toute circonstance à l'empire de la raison. Lorsque le premier homme pécha et désobéit à Dieu, il devint, dit l'Écriture, semblable aux bêtes. Ayant manqué volontairement aux lois de la raison, c'est avec justice qu'il est comparé aux animaux qui ne les suivent point. De là vient que la sagesse compare l'adultère à un cheval furieux qui poursuit la cavale sans que le cavalier puisse le retenir. « L'homme, dit-elle encore, ne

» parle plus. La parole est la marque de la raison; la perte » de l'une entraîne celle de l'autre. » L'homme, ainsi, devient semblable aux bêtes, que leur grossier instinct commande et livre à tous leurs appétits, sans qu'elles puissent jamais les retenir et leur commander. Le véritable devoir de l'homme doit donc être d'obéir à la raison. Cette obéissance est dirigée par des règles certaines, dont le but est de lui faire aimer et connaître la vérité. La fin de la piété et de la religion est le repos éternel dont on jouit en possédant Dieu; notre fin est le commencement de l'éternité. Ce sont les œuvres de l'homme, et non ses discours, qui témoignent de son obéissance à la piété et à la vertu. C'est donc de bien agir qu'il faut avoir soin. Les actions véritablement chrétiennes sont inspirées par un jugement droit et solide, enflammé de l'amour de la vérité; l'âme qui les conçoit ordonne au corps de les exécuter. Tout chrétien doit surtout avoir une volonté ferme et constante de suivre en cette vie Dieu et le Christ, volonté qui ne s'écarte jamais de la vertu, afin de vivre éternellement. La vie chrétienne, dont nous posons ici les bases, est donc une suite et un enchaînement d'actions raisonnables et vertueuses; enchaînement que rien ne peut rompre, et que nous appelons la foi. Elle se compose des préceptes du Sauveur, sentences divines, avertissements spirituels, écrits pour le salut de tous les hommes, et qui reviennent vers celui qui les explique aux autres comme la balle retourne vers celui qui l'a lancée. De ces préceptes, les uns sont pour régler la vie civile, les autres la vie vertueuse. Les premiers ont été souvent expliqués. Nous allons nous occuper des seconds, et apprendre à vivre selon la vertu pour arriver à la vie éternelle, à l'aide des secours que nous donneront les maximes des livres saints.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

Des règles qu'il faut observer en mangeant.

Poursuivant donc le but que nous nous sommes proposé d'atteindre, et choisissant à cet effet les divers passages de l'Écriture qui peuvent le plus appuyer nos instructions, nous décrirons brièvement quel doit être et se montrer tous les jours de sa vie celui qui porte le nom de chrétien. La première chose à examiner, c'est nous-mêmes, et l'harmonie à établir entre notre âme et notre corps, de manière que la matière obéisse toujours à l'esprit. Il est facile de se convaincre, par la contemplation et une étude assidue de notre nature, que notre devoir est de mépriser les choses extérieures, et de maintenir notre âme pure et notre corps chaste. Libres ainsi des liens qui nous attachent à la terre, nous marcherons directement et sans détour à la connaissance de Dieu ; et quoi de plus noble et de plus utile ?

Mais il est des hommes qui vivent seulement pour manger, semblables aux animaux privés de raison, dont le ventre est toute la vie. Mangez pour vivre, nous dit le Pédagogue ; un plaisir brutal n'est point votre but ; soutenez votre corps puisqu'il le faut, mais n'oubliez pas que vous êtes nés pour être immortels et incorruptibles. Il faut donc faire un choix

éclairé entre les aliments qui sont à notre usage. Les plus simples sont les plus convenables. Point de recherche, point d'apprêt, point d'artifice; la vérité et le nécessaire, non le mensonge et la volupté. La santé et les forces constituent essentiellement la vie humaine, et l'aliment le plus simple est aussi celui qui les conserve le mieux, parce que, facile à digérer, il entretient le corps souple, libre et dispos. Je ne veux point dire ces forces outrées et misérables qu'une nourriture nécessaire à leur état impose aux athlètes, mais une santé et des forces toujours justes, égales et proportionnées. Nous devons donc nous abstenir de ces aliments dont les qualités nuisibles dérangent les habitudes du corps et troublent les fonctions de l'estomac, après avoir d'abord souillé et corrompu le goût par l'art détestable et funeste avec lequel ils ont été préparés. Cet art impur, qui dessèche rapidement les sources de la vie, il est des hommes qui osent l'appeler besoin de vivre et de se nourrir. C'est en vain que l'habile médecin Antiphane affirme que cette variété de mets est presque l'unique cause de toutes les maladies, ils s'irritent contre cette vérité, et, poussés par je ne sais quelle vaine gloire, ils méprisent, ils rejettent tout ce qui est simple, frugal, naturel, et ils font chercher avec anxiété leur nourriture au-delà des mers. Mais hélas! je les plains de leur maladie, et je les entends qui célèbrent leurs folles délices. Rien n'échappe à leur avidité; ils n'épargnent ni peines, ni argent. Les murènes des mers de Sicile, les anguilles du Méandre, les chevreaux de Mélos, les poissons de Sciato, les coquillages de Pélore, les huîtres d'Abydos, et jusqu'aux légumes de Lipare; que dirai-je encore? les bettes d'Ascrée, les pétoncles de Métymne, les turbots d'Attique, les grives de Daphné et les figues de Chélidoine, pour lesquelles le Perse insensé envahit la Grèce avec une armée de cinq cent mille hommes; enfin les oiseaux du Phase, les

faisans d'Égypte, les paons de Médie, ils achètent et dévorent tout. Ils font de ces mets recherchés des ragoûts plus recherchés encore qu'ils regardent l'œil enflammé et la bouche béante. Tout ce qui marche sur la terre, tout ce qui nage dans les eaux, tout ce qui vole dans les espaces immenses de l'air, suffit à peine à leur voracité. Inquiets, avides, insatiables, ils enveloppent le monde entier de leur volupté comme d'un réseau. Au bruit des viandes qui sifflent et bouillonnent sur les fourneaux enflammés, ils mêlent les cris d'une joie tumultueuse; ils s'agitent, ils se pressent à l'entour, hommes voraces et omnivores, de qui la bouche semble être de feu. Le pain même, cet aliment simple et facile, n'est point à l'abri de leurs raffinements; ils extraient du froment les parties les plus nutritives, ils lui ôtent sa force et font ainsi eux-mêmes de cette indispensable nourriture l'opprobre de leur volupté. Leur gloutonnerie délicate n'a plus de bornes, ils la poursuivent sous toutes ses faces, ils l'excitent, ils la réveillent, quand elle se lasse, par mille sortes de friandises. On peut dire, il me semble, de pareils hommes, qu'ils sont tout bouche et tout mâchoire. « Ne désirez point les mets des riches, nous dit » l'Écriture; leur vie est honteuse et n'a rien de vrai. » Ces mets auxquels ils donnent tous leurs soins ne sont bientôt plus que fumier; mais nous, qui cherchons le pain du ciel, il faut que nous commandions à notre ventre, à tout ce qui lui plaît et le flatte. « Les aliments sont pour l'estomac, et » l'estomac pour les aliments; et un jour Dieu détruira l'un » et l'autre. » Car il a horreur de la gourmandise.

Les aliments sont le soutien de cette vie charnelle, qui est suivie de la mort; mais il est des hommes qui, se servant d'un langage impie, osent donner le nom d'agape à des repas d'où s'exhale l'odeur de toutes sortes de viandes, deshonorant, par je ne sais quels ragoûts préparés exprès,

ce noble et salutaire ouvrage du Verbe, et l'enveloppant misérablement dans le vin, les délices et la fumée. Ils se trompent, s'ils se flattent de pouvoir obtenir par ces repas impurs l'effet des promesses divines. Ces assemblées, qui n'ont d'autre cause et d'autre but que le plaisir, nous leur donnons avec justice les noms de dîner, de souper, de festins, mais le Seigneur ne les a point appelés agapes, c'est-à-dire charités. Aussi nous dit-il lui-même quelque part : « Quand vous serez conviés à des noces, ne prenez pas la » première place, de peur qu'il ne se trouve parmi les con- » viés quelqu'un de plus considérable que vous ; mais quand » vous aurez été invité, allez vous mettre à la dernière » place. » Et il ajoute : « Lorsque vous donnerez à dîner » ou à souper, appelez-y surtout les pauvres, les infirmes, » les boîteux et les aveugles. » Enfin, il propose cette parabole que vous connaissez : « Un homme prépara un grand » festin où il invita beaucoup de convives. »

Je comprends que la gourmandise cherche à déguiser ses excès sous un nom honorable et spécieux, et qu'elle trouve dans sa folie, comme dit un poète comique, une absurde cause de joie ; car ils n'ont pas appris que Dieu a permis à l'homme le boire et le manger pour la nécessité et non pour le plaisir. Il n'est point dans la nature du corps humain d'être fortifié et entretenu par la variété et la délicatesse des aliments ; nous voyons, au contraire, que les hommes dont la nourriture est la plus simple et la plus commune sont plus sains, plus forts et plus robustes ; les valets le sont plus que leurs maîtres, et les paysans que leurs seigneurs. Ils ne sont pas seulement plus robustes, mais plus sages ; car les philosophes le sont plus que les riches. C'est que leur esprit n'est ni accablé par l'excès des viandes, ni usé par la volupté. L'agape est une nourriture céleste, un festin raisonnable ; la charité supporte tout, elle

espère tout, elle souffre tout, elle ne finira jamais. Heureux celui qui assistera au festin du royaume de Dieu! Quelle chute, si la charité, qui ne peut mourir et qui habite le ciel, s'abaissait aux honteux plaisirs de la terre! Pensez-vous que ces repas, qui seront abolis, je les estime quelque chose? « Et quand je distribuerais toutes mes richesses pour nour-» rir les pauvres, dit l'apôtre, si je n'ai point la charité, tout » cela ne me sert de rien. » Tout dépend de cette vertu; vous serez parfaits si vous aimez le Seigneur votre Dieu et votre prochain. C'est dans les cieux qu'est le banquet céleste, dont le nom grec signifie repos; celui de la terre reçoit de l'Écriture le nom de Cène. La Cène est l'œuvre de la charité, mais n'est point la charité elle-même. Elle est la marque d'une bienveillance fraternelle qui se plaît à faire part aux autres de ce qu'elle possède.

N'exposez pas aux médisances des hommes le bien dont nous jouissons, car le royaume de Dieu ne consiste pas dans le boire et dans le manger, mais dans la justice, dans la paix, et dans la joie que donne le Saint-Esprit; c'est-à-dire que la nourriture céleste n'est point passagère, mais éternelle. Celui qui en mangera possèdera le royaume de Dieu par la charité de la sainte Église qu'il aura méditée ici-bas. Sa charité est une vertu pure et digne de Dieu. Son office est de se communiquer. Sa charité est l'amour de la sagesse et l'observation de ses lois. Les joies charitables des festins terrestres accoutument d'avance aux joies du ciel. La Cène donc n'est point la charité; mais il faut qu'elle en dépende entièrement. « Que vos enfants, Seigneur, qui sont l'objet de votre » complaisance, apprennent que l'homme ne se nourrit pas » seulement de fruits, mais que votre parole conserve ceux » qui croient en vous. » Le juste ne vit pas seulement de pain. Que notre table soit simple et frugale, propre à la veille, sans mélange et multitude de mets, digne des maxi-

mes du Sauveur. La charité est comme la nourrice et le lien de la société humaine; elle a tout en abondance parce que le nécessaire lui suffit, et comme elle mesure ses aliments à ses besoins, elle a toujours de quoi donner aux autres. Sa santé est le fruit de sa sobriété. Mais ceux qui mangent ou qui boivent au delà de leurs besoins se détruisent eux-mêmes: leur âme devient inerte et impuissante, leur corps faible et maladif. Cet amour qu'ils montrent pour les mets exquis, recherchés et voluptueux, les couvre de honte et de ridicule. Gourmands, lâches, gloutons, voraces et insatiables, telles sont, avec mille autres, les épithètes déshonorantes qu'ils s'attirent et qu'ils méritent. C'est encore avec raison qu'on flétrit du nom de mouches les flatteurs, les gladiateurs, les parasites, race impure et détestable. Ils vendent au plaisir de leur ventre, les uns leur raison, les autres leur amitié, et ceux-là leur vie; serpents qui rampent sur la terre, monstres à face humaine, mais semblables, par leur infernale voracité, au démon, qui est leur père. Ceux qui les ont appelés prodigues leur ont donné un nom qui leur convient parfaitement, parce que, selon l'étymologie grecque, cette dénomination marque le peu de soin qu'ils ont de leur salut.

Cette vie incessamment livrée aux impurs désirs de la gourmandise, cette recherche assidue des mets exquis, des ragoûts variés sous toutes les formes, n'est-elle pas ce qu'il peut y avoir au monde de plus vil et de plus abject? Ces malheureux ne sont-ils pas réellement des fils de la terre, eux qui mangent comme s'ils n'étaient pas destinés à vivre? Oui, ce sont des malheureux, l'Esprit saint le proclame en ces termes par la bouche d'Isaïe, enlevant d'abord à leurs festins, qui blessent la raison, le saint nom d'agape qui en serait souillé, en ces termes, dis-je: Mais partout règnent la joie et les plaisirs; on égorge des béliers et des génisses, on prodigue les vins et les viandes dans la salle des festins: man-

geons, buvons, disent-ils, nous mourrons demain. Et le prophète ajoute aussitôt pour faire sentir l'énormité de leur péché, « oui, vous mourrez, a dit la voix du Seigneur à mes » oreilles, et votre iniquité ne sera point pardonnée. » Le prophète ne parle point de la mort visible, mais de la mort éternelle, juste châtiment du péché.

Il faut faire ici mention des viandes immolées aux idoles, et dire en quelles circonstances on est obligé de s'en abstenir. Ces viandes, sur le sang desquelles volent les ombres et les esprits infernaux, me paraissent exécrables et abominables. « Je désire, dit l'apôtre, que vous n'ayez aucune société avec » les démons. » La nourriture de ceux qui périssent et de ceux qui se sauvent ne doit point être la même. Il faut donc s'en abstenir, non point que nous les craignions, car il n'y a en elles aucune vertu, mais à cause de notre conscience, qui est sainte ; à cause de la haine que nous portons aux démons, à qui elles sont dédiées ; à cause enfin de la conscience de ceux dont la faiblesse, craignant tout et jugeant mal des choses, est facilement alarmée et blessée. Le manger n'est pas ce qui nous rend agréables à Dieu, car ce n'est pas ce qui entre dans la bouche de l'homme, mais ce qui en sort, qui souille l'homme. De sorte que l'usage de toutes sortes de viandes en soi est indifférent. Si nous mangeons, nous n'aurons rien de plus devant lui, ni rien de moins si nous ne mangeons pas ; seulement nous ne devons pas manger avec les démons, nous qui avons été jugés dignes d'une nourriture divine et spirituelle. « N'avons-nous pas, dit l'apôtre, » le pouvoir de manger et de boire, et de mener partout avec » nous une femme ? C'est à nos voluptés qu'il faut comman- » der, afin d'étouffer les mauvais désirs. Mais prenez garde » que cette liberté ne soit aux faibles une occasion de chute. »

Nous ne devons donc pas vivre d'une manière dissolue et licencieuse comme l'enfant prodigue dont parle l'Évangile,

ni abuser des dons de notre père, mais en faire usage. Il faut leur commander constamment; nous sommes faits pour régner sur eux et non pour en être les esclaves. Rien n'est plus beau et plus désirable que d'élever les yeux en haut vers la vérité et de nous attacher intimement, par la contemplation, à cette nourriture céleste qui ne rassasie jamais; car la nourriture du Christ nous apprend que c'est là la charité qu'il faut embrasser. Mais c'est la chose la plus honteuse et la plus indigne, de s'engraisser comme une brute, pour préparer une victime à la mort; de n'avoir que des pensées terrestres et l'esprit toujours occupé de viandes, mettant tout son bonheur à mener une vie molle et délicate, comptant la bonne chère pour le souverain bien, et faisant plus de cas d'un cuisinier que d'un laboureur. Je ne prétends pas qu'on ne doive avoir aucun soin de sa nourriture, je ne condamne que l'excès et les mauvaises habitudes qui peuvent entraîner des suites funestes. Il faut donc éviter le luxe, se contenter de peu, ou, pour mieux dire, de cela seulement qui est précisément nécessaire. Si un infidèle vous invite à manger chez lui, et que vous y vouliez aller, mangez de tout ce qu'on vous servira sans vous informer de rien, par scrupule de conscience. « Achetez également, et sans aucune recherche » vaine et curieuse, de tout ce qui est exposé en vente au » marché. » Tels sont les conseils de l'apôtre. Nous ne sommes donc pas forcés de nous interdire certaines viandes, nous pouvons manger de toutes; mais il ne faut avoir pour notre manger ni inquiétude ni empressement. On peut manger indifféremment de tout ce qu'on sert, pourvu qu'on le fasse avec la réserve qui convient à un chrétien; honorant celui qui nous a conviés, tenant une conversation simple, chaste et prudente; regardant comme indifférents les mets les plus exquis et les méprisant comme des choses d'une si courte durée. « Que celui qui mange ne méprise point celui

» qui n'ose manger de tout, et que celui qui ne mange pas » ne condamne pas celui qui mange. » L'apôtre explique un peu plus loin la cause de ce précepte : « Celui qui mange, » dit-il, le fait pour la gloire du Seigneur, car il en rend » grâces à Dieu ; et celui qui s'abstient de certaines viandes, » s'en abstient en vue du Seigneur, et il rend grâces à Dieu. » De sorte qu'une juste nourriture est une action de grâces.

Or, celui qui rend à Dieu de perpétuelles actions de grâces ne s'abandonne point à de coupables voluptés. Si nous-mêmes nous prions aussi quelques personnes à manger à cause de leur vertu, il faut nous abstenir des mets exquis et recherchés, et leur donner le bon exemple que Jésus-Christ nous a donné. « C'est pourquoi, dit l'apôtre, si ce » que je mange scandalise mon frère, je ne mangerai jamais » aucune viande, pour ne pas scandaliser mon frère. » Une légère abstinence peut être l'occasion du salut d'un homme. N'avons-nous pas la liberté de manger et de boire ? Nous savons qu'une idole n'est rien dans le monde, et qu'il n'y a qu'un seul Dieu, qui est le père, duquel procèdent toutes choses, et qu'il n'y a qu'un seul Seigneur, qui est Jésus-Christ ; mais notre science sera cause de la perte de ce frère encore faible pour qui Jésus-Christ est mort. Ceux qui blessent la conscience d'un frère encore faible pèchent contre le Christ. Voilà pourquoi l'apôtre nous ordonne de choisir même ceux de nos frères avec qui nous pouvons manger. « J'ai » entendu, dit-il, que si votre frère est impudique, ou » avare, ou idolâtre, ou médisant, ou ivrogne, ou ravisseur » du bien d'autrui, vous ne mangiez pas même avec lui. La » parole est un aliment, et la table des démons nous est dé- » fendue de crainte qu'elle ne nous souille. »

Enfin, il est bien de ne pas manger de la viande et de ne pas boire du vin, c'est le conseil de l'apôtre et des Pythagoriciens. Cela est, en effet, plus des bêtes sauvages que de

l'homme. Il s'en exhale des vapeurs épaisses et troubles qui obscurcissent l'intelligence. Celui toutefois qui en mange ne pèche point, pourvu qu'il en use modérément ; qu'il ne s'y livre point, qu'il n'en dépende point, et ne les prenne point avec une avidité dévorante, car une voix murmurera à ses oreilles ces paroles de l'apôtre : « Ne perdez pas, à cause de » votre nourriture, celui pour qui Jésus-Christ est mort. » C'est être insensé que d'admirer les festins publics après avoir goûté les secrètes délices du Verbe ; mais c'est le comble de la folie de suivre des yeux chaque plat avec une telle avidité qu'il semble que les domestiques portent en même temps votre gourmandise. Comment n'est-il pas honteux de se lever de son siége pour regarder les plats, les voir de plus près, et aspirer avidement d'avance l'odeur qu'ils exhalent? Comment la raison peut-elle souffrir qu'on y porte, qu'on y jette incessament une main rapace, non point pour s'en nourrir, mais pour s'en remplir et s'en accabler ? Ce sont des animaux immondes plutôt que des hommes ; ils se hâtent tellement de se remplir, que leurs deux joues s'enflent et rendent leur visage monstrueux ; la sueur en découle de tous côtés, parce que l'excès avec lequel ils mangent les gonfle et leur ôte la respiration. Ils mangent avec tant de précipitation et une avidité si indécente, qu'il semble que leur estomac soit un réservoir où ils font un amas et des provisions pour longtemps, au lieu de penser à se nourrir. Tout excès est un mal ; mais l'excès en fait de nourriture est le pire de tous. La gourmandise est une sorte de folie et de rage. Voici les paroles mêmes de l'apôtre contre ceux qui s'abandonnaient à ce vice : « Lors donc que vous vous » assemblez comme vous faites, ce n'est plus manger la » Cène du Seigneur, car chacun y mange ce qu'il a apporté » pour le repas sans attendre les autres ; et ainsi les uns » n'ont rien à manger pendant que les autres sont dans l'i-

» vresse. N'avez-vous pas vos maisons pour y boire et pour » y manger ? Pourquoi méprisez-vous l'Église de Dieu et » humiliez-vous ceux qui sont pauvres ? » Ces gens insatiables, qui mangent au-delà des bornes de toute pudeur, se couvrent eux-mêmes de honte auprès des riches. Les uns et les autres commettent le mal ; les premiers, en outrageant les pauvres, les seconds en se déshonorant, par leur gourmandise, aux yeux des riches. L'apôtre tonne avec une juste indignation contre ces malheureux qui ont dépouillé toute pudeur et de qui les festins les plus magnifiques ne peuvent assouvir la voracité. C'est pourquoi, mes frères, lorsque vous vous assemblez pour manger, attendez-vous les uns les autres. Si quelqu'un a faim, qu'il mange chez lui, afin que vous ne vous assembliez pas pour votre condamnation.

Il faut donc s'abstenir de toute intempérance, et se garder de toute action basse et servile. Il faut manger avec bienséance et prendre garde de salir ou ses mains, ou sa barbe, ou le siége où l'on est assis. Que l'on ne mange point avec une avidité qui altère les traits du visage ; qu'on ne se tourne point de côté et d'autre ; que l'on porte la main au plat avec modestie et par intervalle ; qu'on ne parle point la bouche pleine, parce que la langue ne peut rendre qu'un son confus et inintelligible. Il ne faut pas non plus boire et manger tout à la fois. Ces deux actions différentes ne doivent point être confondues en une seule. Cela est de la plus grande intempérance. Soit que vous mangiez ou que vous buviez, faites tout pour la gloire de Dieu. N'oubliez jamais d'avoir devant les yeux la frugalité comme un but que vous voulez atteindre. Il me semble que le Seigneur a voulu exprimer cette vertu, lorsqu'il bénit les cinq pains et les deux poissons dont il fit un repas à ses disciples, nous montrant, par son exemple, qu'il ne faut point rechercher les mets exquis et délicats. Le poisson que prit saint Pierre, sur l'or-

dre de son maître, est le symbole d'une nourriture frugale, divine et ennemie des passions. Il nous invite, par ce qui sort de l'eau, à goûter l'appât de la justice et à réprimer l'avarice et la luxure. C'est là trouver la pièce d'or dans la bouche du poisson ; c'est combattre la vaine gloire, payer le tribut aux publicains, rendre à César ce qui est à César, et garder pour Dieu ce qui est de Dieu. Nous n'ignorons pas qu'on peut donner d'autres explications de ce tribut dont parle l'Évangile ; mais ce n'est point le temps d'en parler, et il suffit de les rappeler en poursuivant l'œuvre que nous nous sommes imposé de conduire, par les doctrines du Verbe, à la source divine de la grâce. Tout m'est permis, mais tout ne m'est pas expédient. Ceux qui font tout ce qui leur est permis seront bientôt entraînés à faire ce qui leur est défendu. Comme la justice ne naît point de l'avarice et de la cupidité, de même les délices des festins ne peuvent produire la raison chrétienne. Il faut bannir de nos tables tout ce qui flatte les sens et irrite la volupté. Quoique tout ait été fait principalement pour l'usage de l'homme, il n'est pas bon qu'il use de tout, et toujours : le temps, l'occasion, la manière, les circonstances influent beaucoup sur l'utilité des choses. Cette attention à faire un juste choix est surtout propre à combattre et à détruire la gourmandise, dont les richesses allument et entretiennent les flammes ; non point ces richesses divines qui éclairent l'esprit, mais ces immenses trésors terrestres qui l'aveuglent. Personne ne manque du nécessaire, et l'homme d'ailleurs n'est jamais oublié et méprisé de Dieu. C'est lui qui nourrit les oiseaux, les poissons et tous les animaux de la terre : rien ne leur manque, quoiqu'ils n'aient aucun soin de leur nourriture Nous leur sommes supérieurs, puisque Dieu nous a établis leurs maîtres, et d'autant plus semblables à Dieu, que nous sommes plus tempérants. Nous n'avons pas été créés pour manger et

pour boire, mais pour connaître Dieu. Le juste mange et nourrit son âme, le méchant est insatiable, parce qu'il se livre à des désirs honteux qui n'ont point de fin.

Le luxe et la magnificence des festins ne servent pas seulement à l'usage d'un seul, mais se communiquent à plusieurs; c'est pourquoi il se faut abstenir des mets qui nous excitent à manger sans faim, et qui trompent notre appétit par une sorte de prestige et d'enchantement. La frugalité n'a-t-elle pas, pour se réjouir modérément, mille mets variés? Les ognons, les olives, diverses sortes de légumes, le lait, le fromage, les fruits et mille autres choses qui se cuisent sans aucun apprêt. S'il est nécessaire d'user de quelque viande rôtie ou bouillie, on peut le faire. « Avez-» vous là quelque chose à manger, dit le Seigneur à ses dis-» ciples après sa résurrection. » et comme ils observaient une austère frugalité, d'après l'exemple qu'il leur en avait donné, ils lui présentèrent un morceau de poisson et un rayon de miel. Après avoir mangé devant eux, il prit ce qui restait et le leur donna. Le miel donc peut être d'usage sur les tables frugales. Les mets les plus propres à la nourriture du Chrétien sont ceux dont on peut user sans feu, parce qu'ils sont toujours prêts; après ceux-ci, ce sont les plus simples et les plus communs, comme nous l'avons déjà dit un peu plus haut. Un démon gourmand gouverne ceux qui se livrent au luxe des tables et nourrissent eux-mêmes leurs maladies; j'appelle ce démon le démon du ventre; c'est le plus méchant et le plus pernicieux de tous. Il est semblable vraiment au démon appelé ventriloque. Il vaut mieux être heureux que d'avoir un démon qui habite en vous: la félicité est dans l'usage de la vertu. L'apôtre saint Mathieu se nourrissait de légumes et de fruits, et ne faisait usage d'aucune sorte de viandes. Saint Jean, poussant plus loin la frugalité, vivait de sauterelles et de miel sauvage. Saint

Pierre s'abstenait de la chair de porc; mais il changea de sentiment après la vision qu'il eut, et dont il est parlé dans les actes des apôtres. Il vit le ciel ouvert, et comme une grande nappe suspendue par les quatre coins qui descendait du ciel en terre, et où étaient toutes sortes de quadrupèdes, de reptiles et d'oiseaux du ciel; une voix vint à lui : « Lève » toi, Pierre, tue et mange. » Or, Pierre dit : « Non, Sei- » gneur, car je n'ai jamais mangé rien d'impur ni de souillé. » La voix, une seconde fois, dit : « N'appelle pas impur ce » que Dieu a purifié. » Il est donc indifférent en soi de se nourrir d'une chose ou d'une autre. Ce n'est pas ce qui entre dans la bouche de l'homme qui le souille, mais le vice de la gourmandise. Et Dieu, qui a créé l'homme, lui a dit : « Tout vous servira de nourriture. » Les légumes avec la charité valent mieux qu'un veau avec le mensonge. C'est nous rappeler clairement ce qui a déjà été dit, que les légumes ne sont point la charité, mais que la charité doit présider à nos repas, et que la médiocrité qui est bonne en toutes choses, l'est surtout dans les apprêts d'un festin. Les extrêmes sont dangereux; la vertu est dans un juste milieu, et en ceci le juste milieu est d'avoir le nécessaire. C'est tout ce qu'il faut pour satisfaire les besoins naturels.

La loi des Juifs leur faisait de la frugalité un des principaux devoirs, et le Pédagogue, par l'organe de Moïse, leur défendit l'usage d'une infinité de choses, défenses dont les motifs spirituels restaient cachés, et dont les causes charnelles auxquelles ils crurent leur étaient ouvertes. Il leur défendit de manger des animaux dont la corne du pied n'est pas fendue, de ceux qui ne ruminent point; et parmi les poissons, de tous ceux qui n'ont point d'écailles, de sorte que le nombre des animaux à manger est très restreint. Il leur défendit encore non-seulement de manger, mais même de toucher les animaux morts, étouffés ou sacrifiés aux

idoles. L'habitude des mets délicats étant presque impossible à déraciner, il s'efforce de l'empêcher de naître en contrariant sans relâche ce penchant inné et impétueux de l'homme vers le plaisir. La volupté est presque toujours pour l'homme une source de maux et de chagrins. L'excès des viandes abrutit le corps et hébète l'âme. On dit que les enfants dont on ne satisfait pas tout l'appétit sont ceux qui croissent et grandissent le mieux, parce que les esprits qui nourrissent le corps y pénètrent et s'y répandent plus facilement; tandis que l'excès de la nourriture ferme les passages de la respiration. De là vient que Platon a tellement condamné une vie molle et luxurieuse, qu'il semble avoir fait jaillir dans ses écrits quelques étincelles de la vérité des saintes Écritures. Lorsque je fus venu, dit-il, en Italie et à Syracuse, et que j'y eus pris connaissance de cette vie prétendue heureuse qu'on y passe dans des festins continuels, elle ne me plut nullement, comme de manger sans mesure deux fois par jour, ne jamais dormir seul la nuit, et mille autres excès de semblables sortes; car aucun des hommes qui vivent sous le ciel, quelle que soit l'excellence de son naturel, ne peut être sage et prudent, s'il a pris la funeste habitude de vivre ainsi dans sa jeunesse. Platon avait sans doute appris que le saint roi David, plaçant l'arche sainte dans le tabernacle au milieu de la ville, ordonna des réjouissances publiques et fit distribuer à chaque Israélite un pain cuit sous la cendre et une sorte de gâteau fait à la poële. Cette nourriture frugale suffit aux Israélites; il faut aux Gentils du superflu. Les gourmands ne s'efforceront jamais d'acquérir la sagesse, parce que leur âme est comme ensevelie dans leur ventre, semblables à ce poisson que les Grecs appellent âne et qui seul entre tous les animaux, au rapport d'Aristote, a le cœur placé dans le ventre. Tels sont ces hommes dont leur ventre est l'unique Dieu; qui font leur

qu'elle n'affaiblisse les sucs nutritifs de l'aliment. Beaucoup d'eau nuit à la digestion, un peu la favorise.

L'excès du vin est incompatible avec la méditation des choses céleste ; ennemi de la tempérance, il étouffe et détruit toute sagesse. Le soir, on peut à son souper user d'un peu de vin, parce que d'ordinaire les occupations du soir sont moins sérieuses et demandent moins d'application. L'air devient plus froid et la chaleur naturelle qui s'affaiblit a plus besoin d'une chaleur étrangère. Mais à cette heure il n'en faut user qu'avec la plus grande modération, et prendre garde d'aller jusqu'à l'excès.

On peut permettre aux vieillards de boire un peu plus de vin pour réveiller leur vigueur que l'âge a ralentie, et rétablir, par ce remède innocent, leurs forces usées. Les naufrages de l'ivresse ne sont plus guère à craindre pour les vieillards. La raison et l'expérience sont comme des ancres qui les attachent au port, et ils surmontent facilement les tempêtes passionnées que l'ivresse excite et déchaîne. Il leur est même permis de plaisanter avec grâce et modestie durant le repas. Enfin, ils peuvent boire, mais de manière à conserver toujours, avec la mémoire et la raison, un corps droit et immobile qui ne chancelle point sous le poids du vin. Ne vaut-il pas mieux, en effet, s'arrêter avant de tomber?

Artorius, si je m'en souviens bien, dans son livre de la *Longue vie*, pense qu'il faut boire seulement pour humecter les aliments, et que c'est le plus sûr moyen de s'assurer une longue vie. Le vin donc doit être employé par les uns comme remède, par les autres comme joie et délassement. Le vin rend un homme, qui a bu un peu plus qu'à l'ordinaire, d'une humeur égale, complaisant envers les conviés, doux et commode envers les domestiques, agréable à ses amis ; mais si on le choque, il repousse aussitôt l'injure par l'injure.

Comme le vin est naturellement chaud et plein d'un suc agréable, pris modérément, sa chaleur dissout les excréments grossiers, et sa bonne odeur corrige les humeurs âcres et malignes. Aussi l'Écriture sainte dit elle avec raison : » Le vin a été créé dès le commencement pour réjouir » l'âme et le cœur ; mais il est bon de le mêler avec beau- » coup d'eau, afin d'éviter la folie et l'imbécilité de l'i- » vresse. » L'eau et le vin étant deux ouvrages de Dieu, leur mélange est utile à la santé, parce que la vie consiste dans ce qui est nécessaire et ce qui est utile. Il faut donc mêler à ce qui est nécessaire un peu de ce qui est utile ; c'est-à-dire un peu de vin à beaucoup d'eau. L'excès du vin épaissit la langue, agite les lèvres, tourne et détourne les regards ; les yeux, humides, nagent dans leur orbite comme dans une fontaine ; tout tourne autour d'eux ; ils ne peuvent plus ni compter ni distinguer nettement les objets même les plus proches. Il me semble voir deux soleils, disait le vieillard thébain ivre. C'est que l'œil, agité par la chaleur du vin, multiplie pour lui le même objet en le saisissant plusieurs fois. Il importe peu que ce soit l'œil ou l'objet qui remue, l'effet est le même. C'est l'agitation qui ôte à l'œil la faculté de distinguer. Le pied tremble et fléchit sous le corps comme s'il marchait sur les vagues ; enfin les nausées et les vomissements achèvent et couronnent ces tristes plaisirs.

Le poète tragique l'a dit : l'homme ivre est vaincu par la colère et abandonné par la sagesse ; ses discours, pleins de folie, font plus tard le sujet de sa honte et de ses regrets. Le sage aussi avait dit avant le poète : « le vin bu avec excès » amène la colère, et l'emportement, et la ruine. » C'est pourquoi plusieurs pensent qu'il faut se relâcher un peu dans les festins, et remettre au lendemain les choses sérieuses. Mais moi je pense, au contraire, que la raison surtout

y doit présider, afin de nous retenir si nous nous laissions imprudemment tomber, et, de peur que les joies de la table ne nous entraînent et ne nous fassent descendre jusqu'à la honte de l'ivresse. Si personne ne ferme les yeux avant de se mettre au lit, pourquoi bannir la raison avant de nous mettre à table ; la raison ne doit jamais nous quitter, ni cesser un instant de faire son office ; nous devons l'inviter même à notre sommeil. La parfaite sagesse, qui est la connaissance des choses divines et humaines, qui contient et embrasse tout, est la science et l'art de la vie, en tant qu'elle prend soin du troupeau des hommes, et par cette raison elle nous est toujours présente et accomplit en nous son bienfaisant office tant que nous vivons. Mais les malheureux qui bannissent toute tempérance de leurs repas, se persuadent que les fausses joies auxquelles ils se livrent constituent une vie heureuse, et cette vie n'est qu'une longue débauche dans le vin, l'ordure et l'oisiveté. Vous en pouvez voir quelques-uns, demi-morts, chancelants, courronné de fleurs comme des amphores, et se passant l'un à l'autre de larges coupes de vin sous un vain prétexte de bienveillance ; d'autres, hébétés par la crapule, tout souillés, le visage pâle et livide, et ajoutant à l'ivresse de la veille encore une ivresse nouvelle. Il est bon, ô mes amis, il est bon que ce ridicule et misérable spectacle nous apprenne à détester ce vice et à régler et épurer nos mœurs, craignant de donner nous-mêmes aux autres ce même spectacle honteux.

On l'a dit avec grâce et justesse : le vin éprouve le cœur des hommes superbes comme l'eau brûlante de la fournaise éprouve le fer. L'excès du vin produit l'ivresse, qui enfante à son tour l'impudence crapuleuse, les dégoûts pesants et pénibles à eux-mêmes, et ces mouvements imprévus de la tête et des membres que la raison ne gouverne plus. La sagesse divine, méprisant cette vie, (si l'on peut appeler vie cette

habitude oisive et lâche d'une passion qui éteint toutes les lumières de l'âme), recommande à ses enfants : « Ne » sois pas parmi ceux qui s'enivrent de vin et qui se rem- » plissent de viande ; car ceux qui se livrent au vin et qui » apprêtent des banquets seront chassés de l'héritage de leurs » pères ; la paresse sera vêtue de haillons. Le paresseux est » celui qui ne veille point dans la sagesse, et que l'ivresse » ensevelit dans le sommeil. Le débauché sera vêtu de hail- » lons et deviendra à tous les yeux un objet de dégoût et de » mépris. » Le pécheur, en effet, dont le corps est comme ouvert et déchiré par les passions, laisse voir à travers la honte de son âme, et les désirs impurs qui le dévorent et l'éloignent de plus en plus du salut. Voilà pourquoi le sage ajoute : A qui les désirs effrénés ? à qui l'emportement ? à qui les débats ? à qui les regrets inutiles ? Voyez le débauché déchirant lui-même son âme et son corps, mépriser la raison et s'abandonner à l'ivresse. Écoutez les nombreuses et terribles menaces que l'Esprit de Dieu leur adresse. Mais l'Écriture ajoute encore à ces menaces : « A qui les yeux li- » vides ? » N'est-ce point à ceux qui passent leur vie dans les débauches du vin ? à ceux qui les aiment et les cherchent partout ? Ces yeux livides, signes de mort, témoignent qu'ils sont déjà morts devant Dieu. Car l'oubli des choses qui appartiennent à la véritable vie, cet oubli conduit à la mort. De là vient que le Pédagogue, plein de soin pour notre salut, nous crie avec force : « Ne buvez point jusqu'à l'ivresse. » Car comment prierez-vous, si vous êtes ivres ? « Votre bou- » che ne sait que des paroles impures, et vous ressembles » à un pilote couché et enseveli dans les profondes vagues » de la mer. » Le vin, ajoute un poète, est comme un feu qui dévore le cœur de l'homme ; il le trouble, il l'agite, il le soulève avec la même fureur que les vents soulèvent les flots irrités. Il tire ses secrets du fond de son âme, et les répand

sur ses lèvres par une maligne influence à laquelle il ne peut résister. Vous le voyez, c'est un naufrage prochain et inévitable. Le cœur est accablé par l'ivresse ; la force du vin est comparée à celle de la mer. Le corps y demeure enseveli comme un navire dans les vagues. La profondeur de sa honte égale la profondeur des flots. Le pilote, c'est-à-dire l'âme, enveloppé et jeté çà et là par la violence de la tempête, se trouve plongé dans de profondes ténèbres qui l'aveuglent, et il s'éloigne de plus en plus du port de la vérité, jusqu'à ce que, donnant contre des rochers cachés sous les flots, il s'y brise, et se perd lui-même dans le gouffre des voluptés.

» Ne vous livrez pas, dit l'apôtre, aux excès du vin d'où » naît la dissolution. » L'ivresse et la luxure sont inséparables. Le fils de Dieu changea, il est vrai, l'eau en vin aux noces de Cana, mais il ne permit pas aux conviés de s'enivrer. Le mélange de l'eau et du vin dans le sacrement de l'Eucharistie représente l'union de la loi nouvelle et de la loi ancienne, union qui forme aujourd'hui le vrai culte offert par le Christ, et agréable à Dieu. L'eau est l'ancienne loi, le vin est le sang du Christ qui est le fondement de la loi nouvelle. Les soins de Dieu pour l'homme se sont suivis sans interruption depuis Adam jusqu'à nous. « Le vin est tumultueux » et l'ivresse turbulente ; quiconque s'y livre ne sera jamais » sage, » nous dit l'Écriture. Cependant on en peut boire en hiver contre le froid, et dans les autres saisons comme remède aux maladies de l'estomac. On mange pour apaiser la faim, ainsi on ne doit boire que pour se désaltérer. Enfin, il faut user du vin avec les plus grandes précautions, de peur de tomber ; car il n'est rien de plus glissant et de plus dangereux que cet usage. Ainsi notre âme sera pure, sobre et lumineuse. La sobriété de l'âme en fait la sagesse et la force; en cet état elle conserve toutes ses facultés contemplatives ; elle n'est point souillée des vapeurs malignes que le vin ex-

hale, ni resserrée et épaissie, si je l'ose dire, en une masse inerte et flottant au hasard, comme les nuages. Pourquoi rechercher les vins de prix? Est-il besoin, pour apaiser la soif, d'un vin ardent et fumeux? Ces vins délicieux qu'on transporte à grands frais sur mer, de Lesbos, de Crète, de Syracuse, ou de quelques contrées de l'Égyte et de l'Italie, il les faut laisser à ces insensés, à qui le désordre de leurs désirs ôte la raison avant même que l'ivresse la leur ait ôtée. Les diverses qualités de ces vins sont innombrables comme leurs noms. Un homme modéré doit se contenter d'une seule espèce de vin. Le vin que produit son pays ne peut-il pas suffire à chacun? Ou faut-il encore imiter ces rois insensés qui envoyaient, jusques dans l'Inde, chercher de l'eau du fleuve Choaspe, eau qui paraît, dit-on, aussi bonne à ceux qui en boivent que le meilleur vin aux ivrognes. L'Esprit saint, par la bouche du prophète Amos, proclame le malheur des riches. « Malheur à vous, leur dit-il, qui buvez un vin exquis » dans de larges coupes, et qui vous étendez mollement sur » des lits d'ivoire. » Il faut surtout respecter la pudeur et la bienséance.

La fable nous dit de Minerve qu'elle cessa de jouer de la flûte parce qu'on n'en peut jouer sans que le visage s'enfle et se défigure. Quelle qu'ait été réellement cette Minerve, les païens en avaient fait la déesse de la bienséance. Il faut tenir la tête ferme en buvant, et ne pas la tourner de côté et d'autre; avaler doucement et sans avidité, et prendre garde de rien répandre sur soi en buvant d'un seul trait. Quand on boit trop brusquement, on fait un bruit désagréable comme si l'on versait quelque liqueur dans un vase d'argile; c'est donner aux assistants le spectacle le plus ridicule et le plus honteux. Rien, d'ailleurs, n'est plus nuisible que cette avidité. Pourquoi donc vous hâter de vous faire du mal? on ne vous ôte point le verre, vous pouvez boire, il vous attend;

mais ne vous jetez point dessus, prenez-le posément, et buvez à votre aise. Votre soif s'apaise d'autant mieux par cette sage lenteur, que la boisson a le temps de descendre et de circuler librement dans tous vos membres; et puis, en buvant ainsi, vous vous conduisez avec bienséance. Ce qu'on ôte à l'intempérance n'est pas perdu. « Ne mettez point » votre force, dit le sage, à boire beaucoup. » L'excès du vin abrutit l'homme et le rend inutile. Les Scythes, les Celtes, les Ibères et les Thraces, nations belliqueuses, s'adonnent à l'ivrognerie, et croient que ce vice est honorable, et qu'il constitue le véritable bonheur de la vie; mais nous, qui sommes une nation pacifique, nous éloignons de nous le tumulte et les injures, et nous buvons avec décence et sobriété, donnant à nos festins un nom convenable, image de la sainte amitié qui nous unit. Comment pensez-vous que le Seigneur a bu, étant homme? Avec impudence, comme nous, ou avec honnêteté, tempérance et circonspection? Sans doute, il a fait usage de vin; car il l'a béni lui-même et il a dit: « Prenez, » et buvez, ceci est mon sang, » le sang de la vigne. Le Verbe, répandu pour plusieurs et pour la rémission des péchés, est le symbole de la joie. Par la sobriété qu'il a montrée, il nous montre quelle doit être la nôtre. C'est bien le vin lui-même qu'il a béni, ses paroles le prouvent. En effet, il dit à ses disciples: « Je ne boirai plus désormais de » ce fruit de la vigne, jusqu'au jour où je le boirai tout » nouveau avec vous, dans le royaume de mon Père. » C'est bien du vin qu'il buvait, puisqu'il disait de lui même en reprochant aux Juifs la dureté de leur cœur: « Le Fils » de l'Homme est venu, mangeant et buvant, et ils disent: » C'est un homme insatiable et adonné au vin, ami des » publicains et des pécheurs. » Ces passages sont des preuves irréfragables contre les erreurs des Encratites.

Que les femmes surtout, se souvenant toujours de la

pudeur et de la modestie convenables à leur sexe, ne plongent pas leurs lèvres dans de vastes coupes, et ne baissent pas indécemment la tête sur leur verre de manière à découvrir aux hommes ce qu'elles peuvent de leur cou et de leur sein, imitant leurs débauches et consumant leur vie dans les folles délices du luxe et de la table. Rien de ce qui est honteux et blamable ne convient à l'homme, à plus forte raison à la femme, à qui la seule pensée de ce qu'elle est, doit inspirer la pudeur. « La femme qui s'enivre excite une grande colère, » dit le sage. » Pourquoi? Parce que sa honte et son ignominie ne seront point cachées. Pour elle, en effet, de la volupté au crime il n'y a qu'un pas. Nous ne défendons point l'usage des coupes d'albâtre, mais toute manière orgueilleuse de s'en servir. Nous voulons qu'on se serve des choses simplement et sans vanité, et qu'on prenne toutes sortes de précautions pour ne jamais rien faire contre la bienséance. Il ne faut en aucune manière permettre aux femmes de montrer nue aux hommes quelque partie que ce soit de leur corps, de peur que tous deux ne tombent, les uns en regardant avec avidité, les autres en attirant avec plaisir ces regards avides. Il faut toujours agir, parler et se conduire comme en la présence de Dieu, de peur encore que l'apôtre, s'irritant contre nous comme autrefois contre les Corinthiens, ne nous dise : « Lors donc que vous vous assemblez comme » vous faites, ce n'est plus manger la Cène du Seigneur. » On peut dire, il me semble, des gourmands, des impudiques et des ivrognes, que ce sont des monstres sans tête. Car leur raison ne siège plus dans leur cerveau; mais dans leur ventre, où elle sert de jouet et d'esclave à la colère et à la cupidité. Semblables à cet Elpénor qui se cassa la jambe dans une chute qu'il fit étant ivre, leur cervelle, obscurcie par les fumées de vin, tombe dans le cœur et dans le foie; c'est-à-dire dans la colère et dans la volupté avec plus de rapi-

dité et de force que Vulcain, selon le dire des poètes, ne fut précipité par Jupiter du ciel sur la terre. La fatigue, la veille, la colère, les tourments de toute sorte habitent avec l'homme insatiable. L'Écriture sainte nous apprend l'indécence que commit Noé dans l'ivresse, afin de nous détourner par un exemple frappant de ce vice honteux. Elle nous apprend aussi, dans le même but, que ceux qui couvrirent sa honte furent bénis de Dieu. Enfin Salomon a renfermé en un seul mot tout ce qu'on peut dire sur cette matière : « Un » peu de vin suffit à un homme sensé et il dormira d'un som- » meil paisible. »

CHAPITRE III.

Il ne faut point rechercher la possession des meubles riches et précieux.

Les vases d'or, d'argent, ou de quelque pierre précieuse, ne sont bons qu'à charmer et séduire les yeux. Leur usage est inutile et vain. Les remplissez-vous d'une liqueur chaude, vous ne pouvez les toucher sans douleur ; d'une liqueur froide, la qualité du vase altère celle de la liqueur, et cette riche boisson devient dangereuse. Loin de nous donc les vases de Thériclée et d'Antigone, les coupes bachiques et ces mille sortes de riches bassins et cuvettes dont les usages et les noms sont devenus innombrables. La possession de l'or et de l'argent, soit publique, soit particulière, excite l'envie dès qu'on en abuse. Il est rare de l'acquérir, difficile de la garder, plus difficile encore d'en bien user. Loin de nous encore la vaine gloire que l'on met à posséder des verres de cristal délicatement ciselés. La sainteté de nos lois nous en interdit l'usage ; mais ne nous en plaignons pas, car ils sont si fragiles qu'on n'y peut boire sans craindre de les

briser. Point de sièges, de plats, de bassins, d'assiettes, d'aiguières d'argent; point de meubles de riches métaux pour la table ou d'autres usages que j'aurais honte de nommer; point de trépieds de cèdre, d'ébène ou d'ivoire; point de lits à colonnes et à pieds d'argent, où l'ivoire, l'or et l'écaille forment mille figures bizarrement entrelacées; point de tapis de pourpre et d'autres couleurs précieuses et recherchées, éclatantes preuves d'un luxe orgueilleux, insidieux plaisirs d'une vie lâche, enviée et molle. Ces vaines recherches n'ont rien d'utile et de propre à notre nature. Rappelez-vous ces paroles de l'apôtre: « Le temps est » court. »

Enfin il ne faut pas se parer ridiculement et imiter ces insensés que nous voyons dans les fêtes publiques exciter par leur parure l'admiration et l'étonnement, tandis qu'ils sont intérieurement remplis de misère. L'apôtre, en effet, expliquant plus au long la pensée que nous venons de citer, ajoute: « Ainsi il faut que ceux qui ont des femmes soient « comme s'ils n'en avaient point; ceux qui achètent, » comme s'ils ne possédaient point. » Si l'apôtre parle ainsi du mariage, dans lequel Dieu a dit: « Croissez et multi- « pliez, » comment ne pensez-vous pas qu'il veut que vous vous défassiez surtout du faste et de l'orgueil? Jésus-Christ a dit à ce sujet: « Vendez ce que vous possédez et donnez-le » aux pauvres, puis venez et suivez-moi. » Suivez Dieu, dépouillé d'orgueil et d'une pompe momentanée, et possédant ce qui est à vous, ce qui est bon, ce que personne ne vous peut enlever; c'est-à-dire la foi en Dieu, l'adoration de sa Passion et la bienveillance envers les hommes, seules richesses qui soient réelles et précieuses. Pour moi, je loue Platon d'avoir expressément défendu les grandes richesses et tous les meubles dont l'usage n'est pas absolument nécessaire: voulant que le même meuble servît à des usages différents

afin qu'une possession variée ne variât pas nos besoins. L'Écriture-Sainte dit quelque part admirablement, dirigeant ses paroles vers ceux qui sont pleins d'orgueil et de complaisance pour eux-mêmes : « Où sont les princes des nations » qui dominaient les animaux de la terre; qui se jouaient des » oiseaux du ciel; qui amassaient l'or et l'argent, en qui les » hommes se confient et qu'ils recherchent sans relâche; et » ceux qui travaillent l'argent avec art, et qui en faisaient » les plus beaux ouvrages? Ils ont été exterminés, ils sont » descendus dans les enfers. » L'enfer est le prix de l'orgueil.

Lorsque nous avons besoin de quelque outil pour cultiver nos champs, soit bèche, soit charrue ou faucille, nous ne les faisons point fabriquer d'or et d'argent; nous ne regardons point à la richesse, mais au travail auquel ils sont propres. Qui donc empêche que nous pensions de même par rapport aux différents meubles destinés à nos usages domestiques? Pensez-vous, je vous prie, qu'un couteau de table ne coupe point s'il n'est garni de clous d'argent ou que le manche n'en soit d'ivoire? Faut-il aller chercher jusqu'aux Indes du fer pour couper notre viande? L'eau avec laquelle nous lavons nos pieds ou nos mains les nettoiera-t-elle moins bien pour être contenue dans des bassins de terre? Une table aux pieds d'ivoire portera-t-elle d'ailleurs sans indignation un pain grossier et à vil prix? Une lampe faite par un potier éclaire-t-elle moins que la lampe faite par un orfèvre? Pour moi, je dis que le sommeil qu'on prend sur le plus humble grabat n'est pas moins doux que sur un lit d'ivoire. Puisqu'il suffit, pour nous couvrir, des peaux de brebis et de chèvres, pourquoi chercher des tapis de pourpre et d'écarlate? Quelle vaine erreur, quelle trompeuse apparence du beau et de l'honnête nous aveugle au point de préférer à la sainte frugalité ces folles délices qui nous ont déjà été si

fatales? Voyez : le Christ mangea dans un plat de matière vile et commune; il fit asseoir ses disciples sur l'herbe, il leur lava les pieds et les leur essuya avec un linge grossier; Dieu sans faste et sans orgueil, quoiqu'il fut le créateur et le maître de toutes choses! il ne se fit point apporter du ciel un bassin précieux. Il demande à boire à la samaritaine qui puisait de l'eau dans un puits avec un vase de terre, ne demandant point un vase précieux, et nous montrant qu'il est aisé de se désaltérer. C'est que son but était d'établir l'usage utile de chaque chose, et non une excessive et vaine magnificence. Il mangeait et buvait dans les festins, mais il n'avait garde de creuser la terre pour y chercher de l'argent et de l'or, et se pouvoir servir de ces vases prétendus précieux qui exhalent toujours la rouille et l'odeur du métal dont ils sont formés.

La nourriture, les vêtements, les meubles, en un mot, la vie tout entière du Chrétien, se doivent accorder avec la sainteté de sa foi. Il faut que ses actions soient utilement réglées d'après la personne, l'âge, l'état et le lieu. Puisque nous sommes tous les ministres du même Dieu, il faut que nos biens et nos meubles portent le même caractère d'une vie honnête et frugale, et que chacun de nous en particulier fasse connaître, par une conduite uniforme et réglée, la sincérité d'un même amour et d'une même foi. Les choses qu'on acquiert sans difficulté, on s'en sert de même; on les loue, on les garde, on les prête avec facilité. Les plus utiles sont les meilleures; les plus communes valent mieux que les plus rares. En un mot, les richesses mal administrées sont comme une citadelle de crimes et de vices dont les possesseurs ne peuvent entrer dans le royaume des cieux; malades qu'ils sont de l'incurable maladie du monde, et vivant au milieu des délices qui les enflent d'un fol orgueil. Ceux qui s'efforcent de faire leur salut doivent bien se persuader que

l'usage se réduit à l'utile, et qu'il n'y a d'utile que ce qui est absolument nécessaire. C'est une chose bien vaine, que cette insatiable fureur d'amasser et de garder pour son seul usage tant de possessions précieuses. Amasser sans cesse, et ne faire part à personne de ce que l'on possède, c'est mettre le grain dans un tonneau percé, c'est se causer mille maux, c'est se ruiner et se perdre. Rien n'est plus digne surtout de ridicule et de mépris que de satisfaire les nécessités honteuses de la nature dans des vases d'or et d'argent, comme ces femmes riches et fières que leur sot orgueil accompagne jusque sur leur chaise percée. Pour moi, je voudrais que pendant toute leur vie elles n'estimassent pas plus l'or que du fumier. La convoitise de l'argent est devenue la mère et la nourrice de tous les vices. L'apôtre l'appelle lui-même la racine de tous les maux : « Car, dit-il, l'avarice est la source » de tous les maux; et quelques-uns en étant possédés, se » sont égarés de la foi et se sont jetés dans de grandes dou- » leurs. » La pauvreté des passions est la vraie richesse. La grandeur de l'âme ne consiste point à jouir pour soi seul et à s'enorgueillir de ses richesses, mais à les mépriser. Il est honteux au suprême degré de vanter la magnificence de ses meubles. Pourquoi s'enorgueillir de ce que chacun peut achêter au marché ? Mais l'argent de la terre ne peut acheter la sagesse ; c'est une marchandise céleste, et pour se la procurer il faut posséder le Verbe, la seule monnaie qui ait cours dans le ciel.

CHAPITRE IV.

De quelle manière il est permis de se réjouir dans les festins.

Il faut bannir des tables, où la raison préside, les excès de toute sorte, et ces longues veilles surtout, qui se plaisent

et s'allongent encore dans la médisance et la calomnie, les troubles et les injures. Loin de nous les chaînes honteuses dont nous lient ces nocturnes débauches! Loin de nous l'amour et l'ivrognerie, passions viles et aveugles! Les chants libres et déshonnêtes règnent de concert avec l'insolence, dans les festins licencieux. La veille excite l'ivresse, allume les sens, et inspire ainsi l'audace des choses honteuses. Ceux qui se plaisent aux sons lascifs des instruments de musique, aux chœurs, aux danses, aux applaudissements, à tous ces bruits tumultueux et vains, ne se plairont plus à la modestie, à la pudeur, à aucune règle de sagesse et de discipline; devenus sourds, pour ainsi dire, à tout autre bruit qu'à celui de ces cymbales et de ces tambours, qui résonnent et retentissent à leurs oreilles pour les tromper et les séduire. Ces festins dissolus sont à mon sens un théâtre d'ivrognerie. » Quittons donc les œuvres de ténèbres, et revêtons-nous des » armes de lumière; marchons avec pudeur comme durant le » jour, et non dans la débauche et dans les festins, dans les » impudicités et dans les dissolutions, dans les querelles et » dans les jalousies. » Laissons le chalumeau aux bergers, et la flûte aux adorateurs impurs des idoles. Ces instruments doivent être bannis de nos tables; ils ne conviennent qu'à des brutes ou à des hommes privés de raison. On raconte des biches, que le son d'une flûte les apprivoise, et que les chasseurs les attirent, au bruit du chant, dans leurs filets. Lorsque les chevaux se mêlent aux cavales, on leur chante sur la flûte comme une sorte de chant d'hymen, dont les musiciens ont même fait un genre de musique. Il ne faut ni rien regarder, ni rien écouter de honteux; et pour tout dire, en un mot, nous devons fermer dans notre âme tout accès à l'intempérance, prendre garde à nos yeux, prendre garde à nos oreilles, de peur que la volupté ne les chatouille; fuir les chansons lascives ou trop tendres, et cet art impur d'une mu-

sique dégénérée, qui corrompt les mœurs et redouble l'ardeur de la débauche. Nous devons employer les instruments de musique à chanter les louanges de Dieu. « Faites retentir ses louanges, nous dit l'Esprit saint, au son de la trompette, sur la lyre et sur la harpe. Chantez-le en chœur, au bruit des tambours; chantez-le sur l'orgue et sur tous les instruments à corde; que l'air résonne du bruit de vos cymbales. Louez le Seigneur. »

Ces instruments dont parle l'Esprit saint, ce sont la bouche, le cœur, les lèvres et l'esprit de l'homme, car l'homme est un instrument vraiment pacifique. Mais voulez-vous approfondir davantage cette matière, vous trouverez des instruments guerriers qui enflamment les passions, qui allument l'amour, qui irritent et font jaillir la colère. Les Étrusques, dans leurs guerres, emploient la trompette; les Arcadiens, la flûte; les Siciliens, une sorte d'instrument qu'ils appellent *pectis;* les Crétois, la lyre; les Spartiates, la flûte; les Thraces, la trompe; les Égyptiens, le tambour; les Arabes, la cymbale. Les Chrétiens n'ont qu'un instrument, qui est le Verbe pacifique que nous offrons à Dieu pour l'honorer, ne nous servant plus de harpe, de trompette, de tambour et de flûte, comme avaient coutume de le faire les peuples avides de guerre et de sang, qui méprisèrent la crainte de Dieu et se réunirent en tumultueuses assemblées, n'épargnant ni soin ni harangues pour exciter leur fureur, ou la rallumer quand elle s'éteignait.

Une douce bienveillance doit nous animer dans le festin. Si vous aimez le Seigneur votre Dieu et votre prochain comme vous-mêmes, vous louerez Dieu d'abord, et lui rendrez des actions de grâces, ensuite vous vous montrerez doux et aimable envers votre prochain. « Que la parole de Jésus-Christ demeure en vous avec plénitude, » nous dit l'apôtre. Cette parole s'accommode et se rend conforme aux

temps, aux lieux, aux personnes, et maintenant même elle converse dans les festins. « Instruisez-vous, ajoute l'apôtre, » et exhortez-vous les uns les autres par des psaumes, des » hymnes et des cantiques spirituels, chantant de cœur, » avec édification, les louanges de Dieu. Quelque chose que » veus fassiez, soit en parlant ou en agissant, faites tout au » nom du Seigneur Jésus-Christ, rendant grâces par lui à » Dieu le père. » Tels doivent être nos festins, pleins de grâces et d'une joie sainte. Si vous savez jouer du luth ou de la harpe, vous le pourrez faire sans mériter de reproche; car vous imiterez ainsi ce saint roi des Hébreux, si agréable et si cher à Dieu. « Justes, nous dit ce saint prophète, célé- » brez le Seigneur dans des transports de joie. C'est aux » cœurs droits de chanter ses louanges. Chantez le Seigneur » sur vos harpes; célébrez le Seigneur sur la lyre à dix » cordes. Chantez à sa gloire un cantique nouveau. » Ce nombre dix, qui est le principe de tous les nombres, ne prouve-t-il pas que cet instrument est la figure du Verbe?

Avant de manger comme avant de boire, il est juste de louer Dieu, qui a créé et qui nous donne toutes les choses dont nous nous nourrissons. Avant de nous livrer au sommeil, il est pieux, il est saint de lui rendre grâces pour tous les bienfaits que nous en avons reçus, et afin de dormir paisiblement sous sa divine protection. Célébrez donc ses louanges; son ordre a tout créé, et aucun de ses ouvrages n'est imparfait ni défectueux. Les anciens Grecs, au milieu de leurs festins et des vases pleins de vin, chantaient, à l'imitation des psaumes des Hébreux, des chansons qui avaient un nom particulier, et que tous répétaient ensemble et d'une seule voix, s'excitant encore à boire les uns les autres dans les intervalles de ce chant. Ceux d'entre eux qui étaient plus habiles dans l'art musical jouaient en même temps de la lyre. Mais loin de nous les chants amoureux; nous ne de-

vons chanter que les louanges de Dieu. « Qu'ils chantent son » nom en chœur, nous dit le prophète ; qu'ils le proclament » sur le tambour et la cithare ; que sa louange réside dans » l'assemblée des saints ; qu'Israel se réjouisse dans son » Créateur ; que les filles de Sion se réjouissent dans leur » roi. » Et le prophète ajoute aussitôt : « Parce que le Sei- » gneur se complaît dans son peuple. » Nous admettons donc une harmonie modeste et chaste ; mais nous tenons aussi loin que possible, de nos pensées fortes et généreuses, une musique molle et énervante dont les concerts, étudiés et artificieux, nous conduiraient bientôt à la honte d'une vie molle et désordonnée. Les sons graves et sévères bannissent l'impudence et l'ivrognerie. Ce sont ceux qu'il faut employer, et laisser les sons énervants de la musique chromatique aux débauchés qui se couvrent de fleurs et se vautrent dans l'insolence et dans le vin.

CHAPITRE V.

Du rire.

Tout imitateur de choses ridicules ou d'actions risibles sera banni de notre république ; car les paroles étant l'expression de la pensée et des mœurs, il est impossible qu'il n'y ait pas quelque chose de ridicule dans les mœurs de celui qui se plaît à prononcer de ridicules paroles. C'est ici le cas d'appliquer ce passage de l'Évangile : « Tout arbre bon » produit de bons fruits ; et tout arbre mauvais, de mauvais » fruits. » Le discours est le fruit de la pensée. Or, si ceux qui excitent le rire doivent être bannis de notre république, il ne peut sans doute nous être permis de l'exciter nous-mêmes ; car il serait absurde que nous imitassions ceux qu'il nous est défendu d'écouter. Mais le comble de l'absurdité

serait de nous étudier à paraître ridicules ; c'est-à-dire d'attirer sur nous, de gaieté de cœur, la honte et le mépris. Si personne ne veut travestir son corps comme on le fait sur le théâtre, voudrons-nous travestir notre âme, et cela ouvertement et publiquement? Ne prenons donc pas un masque ridicule, et surtout gardons-nous bien de vouloir, dans nos discours, être ou paraître ridicules, nous faisant ainsi un jouet de la parole et de la raison, les plus précieuses qualités de l'homme. Ce jeu est méprisable au plus haut degré, puisque ceux qui s'y exercent ne méritent pas même d'être écoutés. D'ailleurs ces discours impertinents ont coutume de conduire à des actions honteuses.

Il faut parler d'une manière polie et agréable ; et loin de chercher à exciter le rire, il faut avoir soin d'en comprimer les éclats. La pudeur et l'honnêteté brillent dans un rire modeste, l'intempérance éclate dans un rire bruyant. N'ôtons rien aux hommes de ce qui leur est naturel, mais réglons-en l'usage sur le temps et les circonstances. Faut-il que l'homme rie toujours parce qu'il est doué de la faculté de rire? Non sans doute ; car le cheval, qui est doué de la faculté de hennir, ne hennit pas toujours. L'homme étant un animal raisonnable, il faut qu'il montre en tout une sage mesure, et que ni sa sévérité ni sa joie ne soient excessives. Ce doux relâchement des fibres du visage qui se fait comme par l'harmonie de quelque instrument est appelé d'un mot grec qui signifie sourire. Si le visage des hommes modestes s'épanouit davantage, c'est rire. Les éclats de rire qui défigurent le visage reçoivent un nom différent, quand ce sont des femmes ou des hommes qui les poussent. Le nom que l'on donne au rire éclatant des femmes signifie un rire immodeste et lascif et il ne convient qu'à des courtisanes. Celui que l'on donne au rire des hommes en exprime l'insolence et l'impureté. L'insensé, quand il rit, élève la voix ; mais le sage sourit à

peine, parce que le sage est tout autrement affecté que l'insensé. Il ne faut pas cependant être triste et morose, mais grave et réfléchi. Il vaut mieux que le visage demeure sévère en souriant; car ce sourire ainsi mitigé prête moins à la raillerie. Il ne faut point sourire de choses honteuses, mais bien plutôt en rougir, de peur que nous ne paraissions nous mêler et consentir à des joies coupables. Si l'on parle devant nous de choses affligeantes, il faut montrer un visage affligé. Ce serait une preuve de cruauté d'en agir autrement. Rien d'ailleurs n'est plus immodeste que de rire toujours. Il ne faut point rire devant des vieillards et des personnes à qui on doit du respect, à moins qu'eux-mêmes n'aient dit quelque chose d'agréable et de plaisant pour nous réjouir. Il ne faut pas non plus rire chez toutes sortes de personnes, ni en toute rencontre, ni pour toutes sortes de sujets. Le ris des femmes et des jeunes gens est aisément regardé comme une injure; mais d'un autre côté un visage trop rude écarte et effraie tout le monde. L'insolence s'arrête et recule devant une sage gravité. Le vin excite aux plaisirs honteux, à la danse, à la folle joie, et achève de corrompre les mœurs qui commencent à l'être. C'est de ces plaisirs que naissent les paroles licencieuses qui descendent bientôt jusqu'à l'obscénité, et poussent à dire tout haut ce qu'il vaudrait mille fois mieux taire. Les mœurs des hommes corrompus se montrent toutes nues dans la licence que produit le vin; ils dépouillent par elle toute crainte et toute dissimulation; par elle leur raison s'affaiblit et semble s'éteindre. Toutes leurs manières sont rudes et à demi sauvages : leur passion les asservit et les maîtrise.

CHAPITRE VI.

Des discours honteux.

Nous devons nous abstenir entièrement de tout discours honteux, et fermer la bouche à ceux qui en prononcent devant nous, tantôt par des regards sévères et méprisants, tantôt par des reproches rudes et amers. « Ce n'est pas ce » qui entre dans la bouche qui souille l'homme; mais ce » qui sort de la bouche, c'est là ce qui souille l'homme. » Cette obscénité dans les discours est une marque d'ignorance et d'impiété, de bassesse, d'insolence et de dissolution; il n'y a dans ceux qui les prononcent ni modestie, ni tempérance, ni honnêteté. Les choses honteuses pénètrent dans l'âme par les oreilles comme par les yeux; de là vient que le divin Pédagogue nous aide dans la lutte que nous avons à soutenir, par des discours chastes et modestes. Ces discours sont comme des remparts placés au-devant de nos oreilles pour empêcher le vice de s'y glisser et de porter dans notre âme le trouble et la corruption. Il dirige en même temps nos yeux vers le spectacle des choses honnêtes, nous disant qu'il est préférable que nos pieds soient la cause de notre chute que nos yeux. L'apôtre condamne en ces termes les discours obscènes : « Que votre bouche ne » prononce aucune parole mauvaise, mais que tout ce que » vous direz soit propre à nourrir la foi et communiquer la » grâce à ceux qui vous entendent. Qu'on n'entende parmi » vous ni parole déshonnête, ni folle gaîté, ce qui ne con- » vient pas à votre état, mais plutôt des actions de grâces. » Si celui qui appelle son frère fou, sera coupable au juge- » ment de Dieu, que dirons-nous de celui qui ne dit que » des folies ? » N'est-ce pas de lui qu'il est écrit : « Or, je

» vous dis que toute parole oiseuse que les hommes au-
» ront proférée, ils en rendront compte au jour du juge-
» ment; car vous serez justifiés par vos paroles, et condam-
» nés par vos paroles? » Quelle est donc la défense de nos oreilles et la sagesse de nos yeux? les conversations avec les justes, qui ferment toute voie à l'erreur. Les poètes profanes même nous disent que les discours mauvais corrompent les bonnes mœurs. « Le glorieux apôtre nous dit : « Ayez » horreur du mal, et attachez-vous constamment au bien; » car celui qui vit avec les saints sera sanctifié. » N'écoutez donc, ne dites, ne regardez rien de honteux, et surtout mettez tous vos soins à ne rien faire qui le soit, soit en découvrant ou regardant quelques parties secrètes du corps. Loin de se plaire à considérer la honteuse nudité du juste, la modestie filiale couvrit ce que l'ivresse avait découvert. Il ne faut pas se garder avec moins de soin et d'attention de ces paroles auxquelles doivent être fermées les oreilles de ceux qui ont cru en Jésus-Christ. Le pédagogue nous les défend d'abord ; et cette défense est comme un rempart élevé longtemps d'avance contre les assauts de l'incontinence. C'est avec un art admirable qu'il combat et arrache nos vices. Cette défense : « Vous ne commettrez point d'a-
» dultère, » est précédée et fortifiée par celle-ci, « vous ne convoiterez point. » L'adultère, en effet, est le fruit de la convoitise, détestable racine de tout mal. Les mots et les choses obcènes nous sont également interdits, et avec raison, car celui qui se plaît aux mauvais discours désirera bientôt les choses mauvaises ; mais celui, au contraire, dont les paroles sont chastes, s'accoutume à repousser courageusement les assauts des passions.

Du reste, nous avons déjà longuement expliqué que la honte n'est point dans les noms des diverses parties du corps humain qui servent à l'acte du mariage ou de la génération.

Elles exigent la pudeur et le respect, il est vrai, mais il n'y a point de honte réelle à les nommer et à s'en servir ; l'action illégitime est la seule honteuse ; car il n'y a de honteux que le vice et les actions qu'il fait commettre. J'appelle donc avec raison discours honteux ceux qu'on se plaît à tenir sur des actions vicieuses, tels que l'adultère, l'amour des garçons ou sur tout autre sujet de même nature. Ce n'est pas que les paroles inutiles et oiseuses soient permises aux chrétiens : « Le péché abonde dans la multitude des paroles. » Celui qui se tait est réputé sage, celui qui parle trop est odieux. Celui qui multiplie ses discours hait son âme.

CHAPITRE VII.

Des devoirs de ceux qui vivent ensemble.

Ne raillons personne ; de la raillerie s'élancent en foule les outrages, les querelles, les combats, les inimitiés. L'outrage est principalement au service de l'ivresse ; nous l'avons déjà remarqué. On juge d'un homme non-seulement par ses actions, mais encore par ses paroles. « Ne reprends pas » ton prochain lorsqu'il boit en un festin, et ne le méprise » pas lorsqu'il se réjouit, nous dit l'Écriture ; car s'il nous » est ordonné de converser, surtout avec les saints, à plus » forte raison est-ce un péché de les railler. Les paroles de » l'insensé sont comme le bâton sur lequel l'outrage se re- » pose et s'appuie. » Aussi je ne me lasse point d'admirer ces exhortations de l'apôtre : « Qu'on n'entende parmi vous » ni parole déshonnête ni folle gaîté, ce qui ne convient pas » à votre état. » Si c'est la charité qui vous rassemble en un festin, une bienveillance réciproque le doit doucement animer ; aucune raillerie déraisonnable, aucun doute insultant ne doit se mêler à la douceur prudente des conversations.

Comment, si la charité vous réunit, permettriez-vous à la raillerie de vous diviser et d'allumer en vous de coupables haines? Il est plus sage de se taire que de contredire en ajoutant péché sur péché. « Heureux l'homme qui n'est point » tombé par les paroles de sa bouche et qui n'est point » pressé par les remords du péché, » et le regret d'avoir offensé quelqu'un par ses discours! Les jeunes gens de l'un et de l'autre sexe doivent éviter tout festin, de peur de tomber là où il ne leur est point convenable d'aller. Des propos inaccoutumés, des spectacles peu décents ébranlent leur esprit où la foi est flottante encore. C'est peu de tomber eux-mêmes plus facilement dans le mal par la faiblesse de leur âge, ils entraînent encore la chute des autres en leur offrant ce spectacle doux et périlleux de la jeunesse et de la beauté. De là vient cette maxime du sage : « Ne t'assieds » jamais avec la femme d'un autre, et ne sois pas à table » avec elle nonchalamment appuyé sur le bras; » c'est-à-dire ne mange pas souvent avec elle. Le sage ajoute immédiatement : « Et ne bois pas de vin avec elle, de peur que » ton cœur ne s'incline vers elle et que ton sang ne t'en- » traîne à la perdition. » On glisse, en effet, aisément de la liberté qu'inspire le vin, dans le mal. Le sage nomme la femme mariée, parce qu'il y a un plus grand péril à s'efforcer de briser ce lien sacré, qui est la vie de la société. Si quelque nécessité imprévue nous force à les approcher, elles doivent se montrer à nous couvertes d'un voile au dehors, et de la pudeur au dedans. Quant à celles qui ne sont point au pouvoir d'un mari, il leur est de la dernière honte de se mêler aux joies des hommes dans les festins.

Une fois que l'on est entré dans la salle du festin, il y faut rester immobile, silencieux et attentif. Si vous êtes assis, ne changez point vos pieds de place, ne posez point vos jambes l'une sur l'autre, n'appuyez point votre menton sur

votre main, c'est une indécence qu'on ne pardonne pas même à des enfants, et c'est une marque de légèreté d'esprit et de caractère que de changer fréquemment de position. La modestie et l'honnêteté consistent à choisir ce qu'il y a de moins recherché dans les mets et dans les boissons, à ne montrer ni empressement ni hardiesse, soit au commencement, soit dans les intervalles du repas. Bien plus, il faut cesser le premier et ne témoigner aucun désir. Voyez les paroles du sage : « Use comme un homme tempérant de ce qui t'est servi. » Cesse le premier par pudeur. Et si tu es assis au milieu » d'un grand nombre de personnes, n'étends pas le premier » la main sur la table. »

Il ne faut donc montrer aucune sorte de gourmandise ; et quels que soient nos désirs, nous ne devons tendre la main qu'après un retard qui prouve notre tempérance. Il ne faut ni regarder les mets avec envie ni les saisir avec avidité comme des brutes, ni surtout manger avec excès ; car l'homme ne dévore point, mais se nourrit de pain. Voulez-vous être vraiment modeste ? levez-vous et sortez des premiers ; car il est écrit : « Lorsqu'est venu le temps de se le- » ver, ne sois pas le dernier, et retourne en ta maison. C'est » pourquoi les douze apôtres ayant appelé la multitude des » disciples, dirent : il n'est pas juste que nous délaissions la » parole de Dieu pour avoir soin des tables. » Les mêmes apôtres écrivaient encore à leurs frères d'Antioche, de la Syrie et de la Cilicie : « Car Il a semblé bon au Saint-Esprit » et à nous de ne point imposer d'autres fardeaux que ceux » qui sont nécessaires ; que vous vous absteniez des victimes » sacrifiées aux idoles, et du sang et des chairs étouffées, et » de la fornication, toutes choses dont vous ferez bien de » vous garder. » Il faut fuir la licence du vin à l'égal de la ciguë, car ce sont deux poisons mortels. Ne riez ni ne pleurez immodérément. Souvent, après avoir jeté de grands

éclats de rire, les gens ivres, par je ne sais quelle folle influence du vin, tout-à-coup descendent aux larmes. La faiblesse et l'insolence sont l'une et l'autre étrangères à la droite raison. Quant aux sages vieillards, qui regardent les jeunes gens comme leurs propres fils, quoiqu'ils ne doivent que bien rarement plaisanter avec eux, ils le peuvent cependant quelquefois, ayant soin de leur adresser quelque douce plaisanterie propre à les instruire de ce qui est beau et honnête. Voient-ils un jeune homme silencieux et modeste ; ils lui peuvent dire poliment et avec grâce : Mon fils ne cesse pas de parler. Cette douce plaisanterie augmente la modestie du jeune homme et lui montre les bonnes qualités qu'il possède, en lui reprochant faussement les vices qu'il n'a pas. Cette manière d'assurer ce qui est par ce qui n'est pas, est l'invention d'un maître habile. On peut encore, dans le même sens et le même but, reprocher à celui qui est sobre et ne boit que de l'eau, de trop aimer la bonne chère et le vin. Mais si nous nous trouvons parmi des railleurs de profession, laissons passer leurs vains discours, sans y prendre part, comme des coupes pleines. C'est là un jeu glissant et dangereux. « Le repentir est près de la bouche du téméraire. » Ne vous asseyez point avec l'homme injuste, n'écoutez point ses vagues accusations, ne soyez point son témoin dans ses calomnies, dans ses médisances, dans sa méchanceté.

Les personnes modestes doivent, il me semble, régler leur silence et leur voix ; il leur est permis de répondre et de parler chacune à leur tour. « Le silence est la vertu des » femmes ; » mais les jeunes gens le peuvent rompre sans péril ; s'ils parlent bien, ils sont assez âgés. Vieillard, parle dans les festins, c'est un droit de ton âge, mais parle sans embarras et avec sagesse. Jeune homme, parle aussi, la sagesse te le permet ; mais attends d'être interrogé, et que tes réponses soient claires et concises. Crier au lieu de parler, ou

parler si bas qu'on ne vous puisse entendre, ce sont les deux choses du monde les plus insensées : l'une est une marque d'insolence, l'autre d'abjection. Ne discutez point avec chaleur pour remporter la victoire dans une vaine dispute de mots. Nous devons éviter avec soin le tumulte et le trouble, c'est là ce que signifient ces paroles du Sauveur : « Que la » paix soit avec vous. » Écoutez, avant de répondre, ne parlez point d'un ton mou et languissant, mais simple et modéré; ne soyez ni diffus ni trop bref. La parole même a besoin qu'on lui impose de sages lois; point de clameur ni d'importunes exclamations. Le sage Ulysse châtia l'insolence de Thersite, dont les vociférations privées de sens et de respect, troublaient toute l'armée. La fin d'un grand parleur est funeste. Tout est usé dans un mauvais plaisant, il n'y a d'entier que la langue qui subsiste pour faire le mal. De là viennent ces sages maximes de l'Écriture : « Là où il y a » beaucoup de vieillards, parle peu et ne plaisante pas, » et pour nous prémunir contre l'inutilité des paroles, elle nous recommande de ne pas répéter les mêmes choses dans les prières que nous adressons à Dieu.

Les sifflements, les bruits que l'on fait avec les doigts pour appeler les domestiques, signes évidents d'un manque de raison, sont indignes de tout homme raisonnable. Il ne faut ni cracher fréquemment, et avec effort, ni se moucher dans un festin, de peur de manquer d'égards envers les convives et d'exciter leur dégoût. Nous ne devons point mettre la crèche à côté du fumier, comme les ânes et les bœufs, ni cracher, moucher et manger à la fois. S'il arrive, par hasard, que l'on éternue ou que l'on rote, il le faut faire avec le moins de bruit possible, de manière à ne pas appeler l'attention même de ses voisins. C'est accuser la plus mauvaise éducation que d'agir autrement. Si l'on est contraint de roter, il le faut faire en ouvrant doucement la bouche, et non

point comme des acteurs qui déclament sur un théâtre. Il faut retenir son haleine pour étouffer le bruit que l'on fait en éternuant, de sorte que les secousses de l'air étant arrêtées, on éternue sans que les autres s'en aperçoivent; et l'air, en sortant de la bouche, n'est chargé d'aucun excrément. C'est une marque d'insolence et d'orgueil de vouloir éternuer avec éclat au lieu d'en diminuer le bruit. Ceux qui nettoient leurs dents ou quelque plaie sont insupportables à eux-mêmes et aux autres. Ce sont de véritables démangeaisons de brute que de se frotter les oreilles ou de s'exciter à éternuer. Il faut fuir soigneusement toutes ces turpitudes, et les discours honteux qu'elles font naître. Que la contenance soit grave et modeste, la tête droite et immobile, les mouvements du corps et les gestes dans le discours, sagement et prudemment réglés. En un mot, le repos, la paix, la tranquillité sont le propre du Chrétien.

CHAPITRE VIII.

De l'usage des parfums et des couronnes.

Il ne faut faire usage ni des parfums, ni des couronnes; car ils excitent au plaisir et à une indolence voluptueuse, surtout lorsque la nuit est proche. Je n'ignore point qu'une femme repentante versa sur les pieds du Seigneur, au moment où il se mettait à table, un vase rempli de parfums, et que cette offrande lui fut agréable; je sais aussi que les anciens rois des Hébreux portaient des diadêmes enrichis d'or et de pierres précieuses. Mais cette femme, dont l'offrande fut agréable au Sauveur, ne connaissait point sa doctrine; car elle était encore pécheresse. Ce parfum était ce qu'elle croyait posséder de plus précieux, et elle lui en faisait hommage; elle faisait plus, elle lui essuyait les pieds avec ses che-

veux, le plus bel ornement de son corps, et lui offrait, en abondantes libations, les larmes que le repentir lui arrachait. Aussi ses péchés lui furent-ils pardonnés et remis.

Je crois voir, dans ce récit de l'Évangile, comme une image symbolique de la doctrine et de la passion du Sauveur. Ses pieds, inondés de parfums, sont l'image de sa doctrine, de cette doctrine divine qui envahit la terre entière avec une gloire toujours croissante. « Leur langage a retenti » jusqu'aux extrémités de la terre. » J'ajouterais même, si je ne craignais de paraître importun, que les pieds du Seigneur arrosés de parfums, ce sont les apôtres, et que ce parfum odoriférant était pour eux l'annonce prophétique des dons futurs de l'Esprit saint. N'est-il pas naturel, en effet, que les apôtres qui ont parcouru tout l'univers et prêché partout l'Évangile, soient appelés par allégorie les pieds du Seigneur? « Adorons-le, dit le Psalmiste, dans l'endroit » où ses pieds se sont arrêtés; » ses pieds, c'est-à-dire les apôtres, qui ont annoncé son nom aux nations les plus reculées de la terre. Les larmes de la pécheresse repentante expriment le repentir et la conversion des gentils; ses cheveux détachés, le détachement des vaines parures, les persécutions souffertes pour le Seigneur, avec une invincible persévérance, et le fol amour de la fausse gloire étouffé par la foi nouvelle. C'est encore une figure de la passion du fils de Dieu.

Jésus-Christ, dans un sens mystique, est une source d'huile par où sa miséricorde découle jusqu'à nous. Judas, qui le trahit, est une huile falsifiée dont les pieds du Seigneur furent oints un peu avant de quitter le monde; car c'est la coutume d'oindre les morts. Les larmes nous représentent encore, nous qui sommes pécheurs et qui, croyant en lui, en avons reçu le pardon et la rémission de nos péchés. Les cheveux épars sont l'image de la malheureuse Jérusa-

lem, la ville ointe et sacrée, sur laquelle ont pleuré tant de prophétiques lamentations. Le Seigneur nous montre en ces termes que Judas était un traître et un faux disciple : « Celui » qui porte la main dans le plat avec moi, me trahira. » Convive perfide, ce fut par un baiser qu'il trahit son maître et son Dieu. Hypocrite et menteur, il avait des baisers pleins d'artifice et de fraude, et il accusait, en l'imitant, l'ancienne hypocrisie de ce peuple, duquel il est écrit : « Ce » peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de » moi. » Il est donc assez probable que, comme disciple à qui le Seigneur avait fait miséricorde, Judas était la figure de l'huile; mais, comme traître, d'une huile impure et empoisonnée. Ce parfum, versé sur les pieds du Sauveur, annonçait l'approche de sa Passion et la trahison de Judas. Lui-même enfin, lavant les pieds de ses disciples et leur communiquant le pouvoir céleste qui leur était nécessaire pour faire entrer les nations en partage de sa parole et de ses bienfaits, répandit sur eux un parfum dont l'odeur suave a pénétré glorieusement tous les habitants de la terre. Sa passion, en effet, a été pour nous un parfum précieux, et pour les Juifs, un affreux péché. Vous le voyez manifestement dans ce passage de l'apôtre : « Au reste, je rends grâces à » Dieu, qui nous fait toujours triompher en Jésus-Christ, » et qui répand par nous, en tous lieux, la connaissance de » son nom. Nous sommes devant Dieu la bonne odeur de » Jésus-Christ, pour ceux qui se sauvent, et pour ceux qui » se perdent; aux uns, une odeur de mort pour la mort, et » aux autres, une odeur de vie pour la vie. »

Les rois Juifs dont la couronne était d'or diversement incrustée de pierres précieuses, les rois Juifs appelés Christs portaient, sans le savoir, sur leur tête le symbole de son éternelle royauté. Toute pierre précieuse, soit perle, soit émeraude, exprime le Verbe. L'or surtout, qui est incor-

ruptible, exprime son incorruptibilité. Ce fut de l'or que les mages lui offrirent à sa naissance parce que l'or est le symbole de la royauté. Couronne immortelle comme le Dieu dont elle est l'image, couronne dont l'éclat ne passe point comme ces fleurs de nos prairies qu'un même jour voit naître et mourir.

Les sentiments d'Aristippe de Cyrène, philosophe à la vie molle et licencieuse, ne me sont point inconnus. Voici le sophisme qu'il proposait : Le cheval et le chien qu'on oint de parfums ne perdent point leur vigueur, l'homme donc ne doit point la perdre. Mais l'usage puéril des parfums ne serait point aussi blamable dans ces animaux, privés de raison, que dans l'homme qui en est doué.

Il existe de nos jours une infinité de parfums dont la nature et les noms diffèrent : végétal, minéral, royal; celui qu'on extrait de la cire, celui que donne un arbrisseau d'Égypte. Le poète Simonide n'a point honte de dire dans ses Iambes qu'il employait ces parfums à un usage impudique. Parmi ces parfums, les plus estimés sont celui de Cypre et le nard. Viennent ensuite les essences de lys et de rose et mille autres dont les femmes se servent, soit en pâte, soit secs, soit liquides; elles s'arrosent et s'inondent de ceux-ci, elles respirent l'odeur de ceux-là. Chaque jour même on en invente de nouveaux, afin de satisfaire et rassasier cet insatiable désir qu'elles ont de paraître belles. Elles en arrosent leurs vêtements, leurs meubles et leurs lits; elles les brûlent dans l'intérieur de leurs appartements. Il n'est point enfin jusqu'aux vases destinés aux plus vils besoins qu'elles ne forcent à en répandre les voluptueuses odeurs. Ceux donc qui, ne pouvant souffrir cet amour outré des parfums, bannissent des villes bien policées, comme efféminant les hommes mêmes, non-seulement les artisans qui les composent et qui les vendent, mais ceux encore dont le

utilement, en divers cas, les jambes et les pieds des malades avec des herbes odoriférantes qui échauffent ou rafraîchissent, et dont l'influence salutaire attire vers les parties du corps les moins importantes les humeurs malignes qui embarrassent le cerveau. Mais il faut laisser les plaisirs inutiles aux voluptueux dont ils sont la honte, et qui s'en servent vainement comme d'un aiguillon pour réveiller leurs sens blasés. Il y a une grande différence entre la profusion des parfums et la simple onction : l'une n'appartient qu'aux efféminés, l'autre est souvent utile pour la santé. Le philosophe Aristippe, qui avait coutume de se parfumer, maudissait ces voluptueux qui, par l'abus qu'ils faisaient des bonnes odeurs, en avaient décrié l'usage. « Rends au mé-
» decin ce qui lui est dû. Le Très-Haut l'a créé ; car tout
» remède salutaire vient de Dieu. Le médecin préparera les
» breuvages. » Telles sont les paroles de l'Écriture, qui nous apprend ainsi que les parfums nous ont été donnés pour notre santé et non pour châtouiller voluptueusement les organes de nos sens. Il faut donc rejeter ce qu'ils ont de voluptueux, et choisir ce qu'ils ont d'utile ; car Dieu lui-même a fait naître les fruits qui produisent l'huile afin que nous y trouvions un secours contre les fatigues du travail. Les femmes dont le fol usage est de couvrir leurs cheveux de pommades et de les colorer quand ils sont blancs, les voient blanchir plus vite encore sous l'influence pernicieuse de ces aromates, qui dessèchent leur corps et le maigrissent. Il importe peu que ce soit le défaut de chaleur ou d'humidité qui produise cet effet, il n'en est pas moins réel. Comment donc pouvons-nous aimer des parfums qui absorbent l'humeur dont les cheveux se nourrissent, et qui les blanchissent, nous qui craignons tant de blanchir ? Comme les chiens de chasse découvrent à l'odeur les bêtes fauves qu'ils poursuivent, ainsi les parfums recherchés qu'exhalent les vo-

luptueux les trahissent soudain et nous les font reconnaître. C'est le vin et la débauche qui ont introduit dans les festins ce criminel usage des couronnes. Pourquoi me couronner de fleurs au moment où le doux printemps en revêt toute la nature? Dans ces prés brillants de rosée et parsemés de fleurs naissantes aux milles couleurs variées, n'est-il pas meilleur de se promener et d'en respirer, comme l'abeille, les suaves exhalaisons? Pourquoi dépouiller les prairies de leur ornement et s'en faire dans sa maison une ridicule parure? Pourquoi, dans les festins, charger sa tête de bouquets de roses, de lis, de violettes et de mille autres fleurs ou herbes brillantes? Cette folie, indigne de tout homme sage, est encore nuisible à tous ceux à qui elle est commune. L'humidité des fleurs refroidit le cerveau, déjà trop froid par lui-même, comme le prouvent assez les divers remèdes que l'expérience des médecins emploie pour le réchauffer. Il est donc absurde et dangereux de le charger de ces couronnes humides qui le refroidissent encore. D'ailleurs ceux qui se couronnent de fleurs se privent ainsi des plaisirs qu'il est de leur nature de procurer à la vue et à l'odorat. Placées sur leur tête, au-dessus des organes de ces sens, comment verraient-ils leurs fraîches couleurs, comment pourraient-ils respirer les doux parfums qu'elles exhalent? Il est dans la nature de la fleur, comme dans celle de la beauté, de charmer les regards des hommes; de leur peindre la gloire du Créateur, et de leur faire chanter ses louanges dans la reconnaissance de ses bienfaits. Mais ces choses, si douces à voir, sont dangereuses à toucher. Il ne s'en faut approcher qu'avec défiance; leur usage d'un jour laisse de longs regrets. Les fleurs refroidissent, la beauté brûle et enflamme quiconque les touche. Enfin des plaisirs qu'elles donnent, un seul est légitime, c'est celui de la vue; les autres sont trompeurs et criminels. Suivons donc en ceci

comme en tout, les instructions de l'Écriture, et que nos plaisirs sur la terre soient aussi purs, s'il est possible, que ceux qu'on goûte dans le paradis.

L'homme est le chef et l'ornement de la femme, le mariage est la couronne de l'homme. Les enfants qui naissent du mariage en sont comme les fleurs que le divin jardinier cueille dans des prairies vivantes. « Les enfants des enfants » sont la couronne des vieillards, et les pères sont la gloire » des enfants. » Jésus-Christ, qui est le père universel de la nature, est le chef et la couronne de l'Église universelle; les fleurs ont, comme les plantes et les racines, des qualités qui leur sont propres. De ces qualités les unes sont utiles, les autres nuisibles ou dangereuses. Le lierre est rafraîchissant. Le noyer exhale une vapeur léthargique qui engourdit et qui endort. L'odeur trop forte du narcisse attaque les nerfs et les affaiblit; l'odeur plus douce de la rose et de la violette calme et dissipe les pesanteurs du cerveau. Quant à nous, l'ivresse qui naît des parfums ne nous est pas moins défendue que celle que produit le vin. Le safran et le troëne procurent un doux sommeil. Un nombre infini d'autres fleurs réchauffent d'un parfum bienfaisant la froideur du cerveau et dissipent les vapeurs grossières qui s'y condensent. De là vient peut-être que le nom grec de la rose exprime la richesse de ses parfums, richesse prodigue qui l'épuise et la flétrit si vite.

Cet usage des couronnes était inconnu aux anciens Grecs. Nous ne le trouvons établi ni chez les amants de Pénélope ni chez les Phéaciens, peuple mou et efféminé. La première fois qu'on en ait distribué, c'est aux athlètes après le combat. D'abord on se contentait de les récompenser par de vifs applaudissements; ensuite on leur offrit des branches et des feuilles vertes; plus tard enfin, lorsque, après les triomphes de la Grèce sur la Perse et sur la Médie, les mœurs publi-

ques se furent amollies et corrompues, on chargea leurs têtes de couronnes.

Ceux qui vivent selon le Verbe, c'est-à-dire selon la raison, doivent s'interdire ce fol usage et ne pas enchaîner leur raison dans son siége même, qui est le cerveau. La couronne, en effet, n'est pas seulement le symbole de cette joie licencieuse qui s'allume dans les festins, elle est encore consacrée au culte impur des idoles. Sophocle appelle le narcisse l'antique couronne des grands dieux. Sapho couronne les muses de roses. Qu'avons-nous de commun avec les roses de ces divinités païennes? Le lis est consacré à Junon, et le myrthe à Diane. Ainsi les fleurs qu'un Dieu bienfaisant avait créées pour l'usage des hommes, et dont ils pouvaient jouir en lui en payant le prix par une juste reconnaissance, leur folie se les est ravies et les a transportées au ministère ingrat des démons. C'est donc un devoir de conscience de s'en abstenir. Ainsi employées, elles trahissent un amour oisif du repos et un lâche dégoût de tout mouvement. De là vient que les païens en couronnent les morts, attestant ainsi que les idoles, à qui ils rendent le même honneur, sont elles-mêmes des dieux morts. Ils ne peuvent sans ces couronnes célébrer les folles orgies de Bacchus, et il semble que cet ornement excite en eux une fureur plus ardente et plus insensée. Il ne faut donc ni communiquer avec les démons, ni couronner la vivante image de Dieu des mêmes fleurs dont on couronne des simulacres morts. On offre, il est vrai, une couronne d'amaranthe à celui qui se conduit bien; mais la terre ne produit point cette fleur, c'est une fleur céleste que le ciel seul peut produire. Est-ce à nous d'ailleurs, qui savons que notre Seigneur a été couronné d'épines, est-ce à nous d'insulter aux souffrances adorables de sa passion en nous couronnant de roses? Ne serait-ce pas le comble de la déraison et de la folie? La couronne d'épines

du Seigneur était le symbole de notre ancienne stérilité, stérilité qu'il a fait cesser en nous unissant à l'Église, dont il est le chef. Elle est de plus le type de la foi : de la vie, à cause de la substance du bois; de la joie, à cause du nom de couronne; de la douleur, à cause de l'épine, car il est impossible d'approcher du Verbe sans répandre du sang. Ces bouquets de fleurs tressés en couronne se flétrissent, sèchent et meurent; ainsi est morte la gloire de ceux qui ne crurent point au Seigneur. Ils l'élevèrent cependant et le couronnèrent, attestant ainsi la profondeur de leur aveuglement. Ils appelèrent, ils appellent encore outrage et infamie du Sauveur l'accomplissement d'une prophétie qui fait sa gloire et que la dureté de leur cœur les a empêchés de comprendre.

Ce peuple, qui s'était éloigné des voies du Seigneur, ne l'a point connu quand il s'est présenté à lui. Circoncis de corps, il ne l'était plus de raison et d'intelligence. Les ténèbres dont son orgueil l'avait entouré étaient si épaisses, que la lumière divine n'a pu les percer. Il a méconnu Dieu, il l'a nié, il a cessé d'être Israel. Il a persécuté Dieu, il a follement espéré de pouvoir outrager le Verbe; et celui qu'il a crucifié comme malfaiteur, il l'a couronné comme roi. Mais, dans cet homme qu'ils ont méconnu, ils reconnaîtront le Seigneur, Dieu juste et clément : sa divinité, que leurs outrages se sont efforcés de lui faire manifester à leurs yeux par quelque signe éclatant, eux-mêmes l'ont manifestée et lui ont rendu témoignage en l'élevant en haut et en plaçant sur sa tête, au-dessus de tout nom humain, ce diadème de justice dont l'épine n'a pas cessé depuis sa mort et ne cessera jamais de fleurir. Cette couronne fait la perte des incrédules et le salut des fidèles qu'elle rassemble et qu'elle entoure comme d'un rempart. Elle est la brillante et l'éternelle parure de tous ceux qui ont cru à la glorification du Sauveur; elle punit, elle blesse, elle ensanglante

ceux qui l'ont niée. Elle atteste la bonté infinie de Jésus-Christ, qui a chargé sa tête du poids de nos crimes, souffrant ainsi les peines que nous devions souffrir. Car lorsqu'il nous eût délivrés des épines de nos péchés par celles de sa passion; lorsqu'il eut vaincu le démon et anéanti sa puissance, il eut raison de s'écrier : « O mort, où est ton ai-» guillon? »

Nous cueillons des raisins parmi les épines et des figues sur les buissons; mais les mains du peuple infidèle et stérile vers lequel le Verbe étend vainement les siennes, s'y blessent et s'y déchirent. Ce sujet que je traite est tout plein de mysticité; car lorsque le Créateur tout-puissant de la nature commença à donner sa loi, et qu'il voulut manifester sa puissance à Moïse, il lui apparut en forme de lumière dans un buisson ardent, qui brûlait sans se consumer. De même lorsque le Verbe eut établit sa loi et cessé de converser avec les hommes, il remonta au ciel, d'où il était descendu, avec une mystique couronne d'épines sur la tête, unissant ainsi les deux époques de la promulgation de sa loi, afin de prouver que c'est un seul et même Dieu, le père et le fils, principe et fin du siècle, qui les a données. J'ai quitté la manière pédagogique pour prendre la dogmatique; mais je rentre dans mon sujet et je retourne à ma méthode.

Nous avons prouvé que les fleurs peuvent être employées comme remèdes contre les maladies et pour réjouir modérément la vue, et qu'on ne se doit pas priver de l'utilité des parfums qu'elles exhalent. Si quelqu'un me demande de quelle utilité elles peuvent être à ceux qui ne s'en servent point, je lui répondrai qu'on en compose divers onguents dont l'usage est très salutaire. L'onguent de lis, par exemple, est chaud et apéritif; il attire, il humecte, il nettoie, il remue les parties subtiles de la bile, adoucit l'âcreté des humeurs. L'onguent de narcisse fait à peu près les mêmes effets

que celui du lis. L'onguent de myrte constipe, mais il corrige les mauvaises odeurs que le corps exhale. L'onguent de rose rafraîchit. Enfin, tous ces parfums nous ont été donnés afin que nous en fassions un bon usage. « Une voix me dit : » Écoutez-moi, germes divins; fructifiez comme les rosiers » plantés près du courant des eaux; répandez des parfums » comme le Liban, et bénissez le Seigneur dans ses œuvres. » On pourrait dire encore une infinité d'autres choses sur ce que les parfums nous ont été donnés pour nous être utiles et non pour nous aider à nous plonger dans la mollesse et la volupté. Que si l'on veut accorder encore quelque chose à la faiblesse des hommes, il suffit qu'ils jouissent de l'odeur des fleurs; mais il ne faut jamais, et en aucun cas, qu'ils s'en tressent des couronnes. Le Créateur apprend lui-même à l'homme, qui est son ouvrage, tous les arts dont il a besoin pour subsister. « Le nécessaire pour la vie de l'homme, » dit l'Écriture, c'est l'eau, le feu et le fer; le sel, le lait et » le pain de fleur de farine; le miel et le raisin, l'huile et » les vêtements. » Toutes ces choses sont des biens pour les saints, et elles se changent en maux pour les méchants et pour les pécheurs.

CHAPITRE IX.

Du sommeil, et de la manière de s'y livrer et d'en jouir.

Il faut maintenant appliquer au sommeil les règles de la modestie chrétienne dont nous sommes ici les précepteurs. Le repas fini, après avoir béni et loué Dieu de ce qu'il a bien voulu nous accorder, avec l'usage des choses nécessaires à la vie, la faveur de passer heureusement le jour, nous nous préparerons au sommeil par la raison, en ayant soin de bannir de nos lits une vaine magnificence : les oreil-

lers, les couvertures enrichies d'or et de broderies, les manteaux précieux, les rideaux et les voiles étincelants d'une pourpre poétique, et mille autres inventions du luxe plus molles et voluptueuses que le sommeil même. Car, outre que cette volupté molle et excitante est aussi honteuse que blâmable, il est nuisible à la santé de dormir dans une plume moelleuse où le corps, entraîné par son poids, s'enfonce tout entier, et pour ainsi dire, s'ensevelit. La vive chaleur de cette plume, qui s'élève comme une montagne de chaque côté du corps, arrête la digestion, brûle, et corrompt les aliments. Les lits fermes et tout unis, qui sont comme le gymnase naturel du sommeil, facilitent la digestion, la rendent plus saine et moins incommode, et nous donnent la force, la souplesse et l'agilité dont nous avons besoin pour les actions du lendemain. Il ne faut dormir ni dans des lits à pieds et à colonnes d'argent, qui trahissent un excessif orgueil; ni dans des lits enrichis d'ivoire, cette dépouille inanimée de l'éléphant. Ces vaines recherches de l'art, follement appliquées au sommeil, sur lequel elles ne peuvent rien, sont expressément défendues aux disciples du Christ; ils ne doivent ni les aimer ni les désirer. L'usage de ces meubles n'est point interdit à ceux qui les possèdent; mais il ne faut point qu'ils s'y attachent avec une folle ardeur et ne les puissent perdre sans chagrin, car ils ne peuvent rien pour leur félicité.

C'est encore une vaine gloire dont l'exemple des cyniques nous fournit une preuve, que de s'exercer, comme Diomède, à dormir à terre sur des peaux de bêtes. Il ne le faut faire que lorsqu'une pressante nécessité nous y oblige. Ulysse relevait avec une pierre son lit nuptial, qui penchait d'un côté, tant était grande la simplicité primitive des meubles, non-seulement chez les particuliers, mais chez les rois et les chefs de l'ancienne Grèce. Qu'ai-je besoin toutefois

d'emprunter de pareils exemples? Jacob dormait sur la terre, une pierre était son oreiller; et cependant, dès ce temps-là même, il fut jugé digne d'avoir une vision au-dessus de la nature et de l'intelligence de l'homme. Nous qui vivons selon le Verbe, contentons-nous d'un lit simple et sans faste, convenable à la modération de nos habitudes; n'ayant absolument que ce qui est nécessaire pour nous protéger, suivant les saisons, contre le froid ou la chaleur. Qu'il ne soit point travaillé avec une vaine et curieuse recherche; que les pieds qui le supportent soient simples et tout unis. Les innombrables ciselures dont l'art du tourneur les embellit servent souvent de retraite à des insectes nuisibles qui s'y cachent et que la main n'y peut aller chercher pour les détruire. Un lit mou et efféminé ne convient pas à la noble virilité de l'homme; le sommeil ne doit point être une pleine dissolution, mais un relâchement des forces vitales. Il ne s'y faut point livrer par amour d'une lâche paresse, mais pour se préparer, par le repos, au mouvement et aux affaires. Il faut donc dormir de manière à se réveiller facilement. « Que vos » reins soient entourés d'une ceinture et que vos lampes » brûlent en vos mains, comme des serviteurs qui attendent » que leur maître revienne des noces, se tenant prêts à lui » ouvrir dès qu'il frappera à la porte. Bienheureux sont ces » serviteurs que leur maître trouvera veillant quand il vien- » dra. »

Le sommeil est inutile et silencieux comme la mort. Levons-nous donc souvent de notre couche durant la nuit pour louer Dieu. Bienheureux ceux qui veillent en lui et s'assimilent ainsi aux anges que nous appelons vigilants; c'est-à-dire qui ne dorment point! Celui qui dort n'a pas plus de prix que celui qui ne vit point. Mais le vrai chrétien veille dans les ténèbres et le sommeil même, qui n'ont point de pouvoir sur lui; il veille dans le Dieu qui l'éclaire; il est le

seul qui vive d'une véritable vie. En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes. « Heureux ceux qui gardent » mes voies ! heureux l'homme qui m'écoute, qui passe les » jours à l'entrée de ma maison, et qui veille au seuil de ma » porte ! Ne nous laissons donc point aller au sommeil comme » les autres, mais veillons et soyons sobres. Car ceux qui » dorment, dorment durant la nuit; et ceux qui s'enivrent, » s'enivrent durant la nuit; c'est-à-dire dans les ténèbres de » l'ignorance. » Mais nous qui sommes enfants du jour, « soyons sobres; car vous êtes tous des enfants du jour. »

Nous ne sommes les enfants ni des ténèbres ni de la nuit, mais de celui qui, nous apprenant la véritable vie et prenant de nous le plus tendre soin, s'est exercé aux plus longues veilles, et ne s'est réservé de sommeil que ce qui en était indispensable à sa santé. On ne craint les veilles que parce qu'on ne s'exerce point à les soutenir. L'habitude les rend faciles. Il faut éviter de manger trop, afin que le poids des viandes ne nous accable pas dans le sommeil, comme un lourd fardeau accable un nageur dans les ondes. Cette sobriété nous arrachera du sommeil comme d'un abîme, et nous réveillera sans effort à l'heure fixée pour la veille. Le sommeil, semblable à la mort, nous prive de l'usage des sens, et, abaissant nos paupières, empêche la lumière de pénétrer jusqu'à nos yeux. Nous qui sommes les enfants de la vraie lumière, ne nous privons pas volontairement de la douceur de ses rayons, rentrons en nous-mêmes, éclairons l'homme intérieur, contemplons le soleil de la vérité, et, participant aux flammes qui en découlent, que notre âme veille avec sagesse et prudence dans le sommeil même. L'oppression qui suit la débauche, les bâillements, les nausées, les mouvements forcés et involontaires qu'elle excite éteignent l'œil de l'âme, et peuplent l'imagination de vains fantômes qui la tourmentent. Sous ce poids qui opprime le

corps, l'âme elle-même devient insensible et inanimée. L'excès du dormir est nuisible au corps et à l'âme, et quoiqu'il soit selon la nature, il est contraire à ces actions qui vivent et tournent, sans en sortir, dans le cercle de la vérité. Le juste Loth n'eût pas commis un horrible inceste, si, enivré d'avance par ses filles, un lourd et long sommeil ne l'eût accablé. Soyons sobres, et nous dormirons sobrement. N'éteignons point toute la nuit cette lumière de la raison qui veille et habite en nous. Employons surtout la longueur des nuits, lorsque les jours deviennent plus courts, les hommes à l'étude des lettres ou à l'état que nous exerçons, les femmes au travail utile ou de l'aiguille ou du fuseau. En un mot, combattons sans cesse contre le sommeil, et efforçons-nous, en nous accoutumant sans relâche à le vaincre, de lui arracher le plus de notre vie que nous le pourrons; car, semblable à un publicain, il fait deux parts de notre vie, nous laissant l'une et prenant l'autre. Ne nous dédommageons pas, en dormant le jour, des veilles, même les plus longues, que nous aurons soutenues la nuit. Ces assoupissements inquiets, ces bâillements prolongés, ces troubles, ces palpitations, ne sont qu'un dégoût passager de l'âme. L'âme n'a pas besoin de sommeil; car sa nature est d'être dans une perpétuelle activité. Lorsque le corps, auquel elle est unie, s'affaisse et se détend dans le sommeil, n'agissant plus par lui, elle agit et pense par elle seule. De là vient qu'il y a de véritables songes, pensées libres d'une substance spirituelle dégagée du joug des passions, et n'ayant plus entre elle et sa volonté aucun obstacle qui l'empêche de choisir ce qui lui est bon. Si l'âme pouvait complètement cesser d'être active, elle cesserait d'être. C'est pourquoi, lorsqu'elle ne cesse pas d'agir en Dieu et de dompter le corps par les veilles, elle égale la nature de l'homme à celle de l'ange, unissant par la méditation le ciel à la terre et le temps à l'éternité.

CHAPITRE X.

De la procréation des enfants.

C'est aux seules personnes que le mariage unit à juger de l'opportunité de son action. Le but de cette institution est d'avoir des enfants; sa fin, que ces enfants soient bons: de même que le laboureur sème dans le but de se nourrir, et que la récolte est la fin de son travail. Mais le laboureur qui cultive une terre vivante est bien au-dessus de celui qui cultive une terre morte; l'un travaille seulement pour se nourrir un court espace de temps, l'autre pour entretenir et perpétuer l'univers; celui-là sème pour lui, celui-ci pour Dieu. Car c'est Dieu qui a dit: « Croissez et multipliez; » commandement après lequel il faut sous-entendre que l'homme devient l'image de Dieu, en tant qu'il coopère à la génération de l'homme. Toute terre n'est pas propre à recevoir la semence, ni tout laboureur à ensemencer celle même qui est propre à la recevoir. Il ne faut ni semer sur la pierre, ni outrager la semence, qui est le principe de la génération, et la substance par laquelle la nature se conserve et se perpétue dans les voies que Dieu lui a tracées. S'écarter de ces voies, et transmettre ignominieusement la semence dans des vaisseaux qui ne lui sont pas naturellement destinés, c'est le comble de l'impiété et du crime. Voyez sous quelle figure le sage Moïse défend l'ensemencement d'un sol infertile: « Vous » ne mangerez, dit-il, ni de la chair du lièvre, ni de celle » de l'hyène. » Dieu ne veut point que l'homme ait rien de commun avec la nature impure de ces animaux, ni qu'il égale leur lubricité, qui est si ardente, qu'elle les excite sans cesse à la satisfaire avec une sorte de fureur stupide. La femelle du lièvre a, dit-on, autant de matrices qu'elle a vécu

d'années ; ainsi, en nous défendant l'usage de la chair de cet animal, il nous défend l'amour des garçons. On dit de l'hyène qu'elle change annuellement de sexe, et de mâle devient femelle ; de là vient que la défense de sa chair équivaut à celle de l'adultère. Pour moi, je suis convaincu que le sage Moïse a eu en vue, par ces défenses, de nous interdire toute ressemblance avec ces animaux ; mais je ne crois point à la vérité de ces changements contre nature dont je me suis servi seulement comme d'une image symbolique.

La nature ne peut jamais être violentée à ce point. Ce qu'elle a fait, la passion ne peut le défaire. On corrompt l'usage des choses, on n'en détruit point l'essence. Plusieurs oiseaux changent de voix et de plumage suivant les saisons. Les plumes noires du merle deviennent jaunes, et son chant, qui était doux et harmonieux, se change en un son aigre et désagréable. Le plumage et la voix du rossignol éprouvent aussi des changements analogues ; mais on ne voit point que ces divers oiseaux changent de nature, ni que les mâles deviennent femelles. Leurs plumes, semblables à un vêtement nouveau, renaissent avec le printemps, et se teignent de couleurs brillantes, qui s'effacent bientôt après, et se flétrissent comme la fleur sous la rude influence de l'hiver. Leur voix, en même temps, s'affaiblit et s'éteint, parce que leur peau extérieure, resserrée par l'action du froid, comprime les artères de leur gosier, qui ne peut plus rendre qu'un son rauque et étouffé ; mais quand vient la belle saison, la douceur de leur voix renaît avec celle de l'air, car leurs artères se dilatent, et lui rouvrent le passage qu'elles lui avaient momentanément fermé. Leur chant, de faible et de languissant, redevient éclatant et harmonieux, et, se répandant au loin de tous côtés, il est l'hymne de la nature renaissant avec le printemps. Il ne faut donc pas croire que l'hyène change jamais de nature, comme on le dit. Le même animal n'a point

à la fois le double appareil mâle et femelle de la génération. La nature, qui est toujours égale et constante dans ses voies, ne se prête point aux écarts de notre imagination, et c'est pour n'avoir point réfléchi avec quel soin et quel amour elle conserve les êtres dont elle est la mère, que quelques hommes ont imaginé follement des hermaphrodites, c'est-à-dire des êtres possédant les deux sexes, moitié homme et moitié femelle, créations monstrueuses qui n'existent réellement point. Seulement, comme l'animal dont je parle, je veux dire l'hyène, est prodigieusement lascif, il a sous la queue, un peu au-dessus du canal par où passent les excréments, une certaine excroissance de chair parfaitement semblable aux parties honteuses de la femelle; mais cette masse de chair n'est qu'une cavité, sans utilité et sans issue, où la fureur lubrique de ces animaux se puisse assouvir quand les conduits naturels s'y refusent avec dégoût, occupés qu'ils sont par la conception du fœtus. Elle est commune au mâle et à la femelle, qui sont l'un et l'autre également et extraordinairement amoureux. Le mâle agit et souffre tour à tour; de sorte qu'il est très rare de trouver une hyène femelle. Enfin, cet animal conçoit rarement, parce qu'il fait un abus continuel et stérile de la semence destinée à reproduire son espèce; de là vient, il me semble, que Platon, dans le *Phèdre*, condamnant l'amour des garçons, appelle brutes ceux qui s'y livrent, parce qu'ils s'accouplent à l'exemple de ces animaux, et ensemencent un sol stérile. « C'est pourquoi, dit » l'apôtre, Dieu les a livrés aux passions de l'ignominie; car » les femmes, parmi eux, ont changé l'usage qui est selon la » nature en un autre qui est contre la nature. Les hommes, » de même, rejetant l'union des deux sexes qui est selon la » nature, ont été embrasés de désirs les uns pour les autres, » l'homme commettant avec l'homme des crimes infâmes,

» et recevant ainsi par eux-mêmes la peine qui était due à » leur égarement. »

La nature n'a pas permis que dans les animaux, même les plus lubriques, le conduit qui sert à l'éjection des excréments pût servir de passage à la semence; l'urine descend dans la vessie, l'aliment dans le ventre, les larmes dans les yeux, le sang coule dans les veines, les oreilles s'emplissent d'une sorte de boue, les narines servent de conduit à la morve, et le canal intestinal est encore un passage commun aux excréments. Il n'y a que l'hyène à qui la nature ait donné cette excroissance superflue de chair pour assouvir une passion stérile et infructueuse; mais cette cavité est aveugle et sans issue parce qu'elle n'a point été faite pour la génération. Il est donc défendu à l'homme, cela est clair et manifeste, de s'accoupler avec l'homme. Rien ne lui est permis, ni de ces ensemencements stériles ni de ces accouplements contre la nature et dans une situation qui lui est contraire, ni de ces unions monstrueuses tenant de l'homme et de la femme, et n'étant ni l'un ni l'autre; car la nature avertit l'homme, par la constitution même de son corps, qu'elle l'a fait pour transmettre la semence et non pas pour la recevoir. Lorsque le prophète Jerémie, ou plutôt le Saint-Esprit parlant par sa bouche, dit que la maison de Dieu est devenue semblable à la caverne de l'hyène, cette énergique allégorie veut nous faire entendre que nous devons détester le culte des idoles, qui sont des dieux morts, à qui l'on offre une nourriture morte, et que la maison du Dieu vivant serait profanée par leur présence. Ainsi Moïse a défendu l'usage de la chair de lièvre parce que cet animal, toujours en chaleur, s'accouple en toute saison et qu'il saillit naturellement sa femelle par derrière et dans une position qui paraît honteuse. La femelle conçoit tous les mois et reçoit le mâle

pendant même qu'elle est pleine. Après qu'elle a mis bas, elle s'accouple indifféremment avec tous les lièvres, ne se contentant pas d'un seul mâle, et elle conçoit incontinent, quoiqu'elle allaite encore ses petits. Elle a deux conduits dans sa matrice, parce qu'un seul ne lui saurait suffire pour contenir tout ce qu'elle reçoit. Lorsque l'un de ces conduits est plein, l'autre cherche à se remplir par une inclination naturelle à tout ce qui est vide; de sorte qu'elle désire le mâle et conçoit encore, toute pleine qu'elle est. Le sage Moïse, sous cette figure allégorique, nous défend la violence des désirs, l'approche des femmes enceintes, la fornication, l'adultère, l'impudicité. Ailleurs, parlant naturellement et sans figure, il nous dit : « Tu ne commettras point de for-
» nication et d'adultère, tu ne t'approcheras point d'un
» homme comme d'une femme. » Il faut observer exactement ces ordres fondés sur la raison, et ne jamais rien nous permettre de contraire aux lois et aux commandements de Dieu. Platon, qui avait lu sans doute ce passage du texte sacré : « Ils sont devenus comme des chevaux qui courent et qui
» hennissent après les cavales, » compare les hommes qui s'abandonnent à cette insolente lubricité, et cette lubricité elle-même, à un cheval indompté, furieux et sans frein. Les anges qui entrèrent dans Sodome nous apprendront de quel genre de supplice elle est punie. Ceux qui voulurent les outrager furent dévorés avec leur ville par le feu du ciel, pour nous apprendre, par ce prodige, que le feu est le supplice des impudiques. Les châtiments infligés aux anciens pécheurs sont écrits, comme je l'ai déjà dit, pour notre instruction, afin qu'évitant les mêmes vices, nous évitions les mêmes peines.

Il faut regarder chaque garçon comme notre fils, et les femmes d'autrui comme nos propres filles. La lubricité et la gourmandise sont des passions violentes auxquelles il est dif-

ficile, mais honorable de commander. Si, comme l'avouent les stoïques, la raison ne permet pas au sage de remuer même un doigt seulement, au hasard et sans motif, combien plus les véritables sages, qui sont les Chrétiens, ne doivent-ils pas s'efforcer de commander à ces parties du corps, que la nature a destinées à la génération? On les a, je pense, appelées honteuses à cause qu'il s'en faut servir avec plus de pudeur que de toutes les autres.

La nature permet l'usage du mariage, comme des aliments, autant qu'il est utile, convenable et nécessaire; elle permet de souhaiter d'avoir des enfants. Mais ceux qui n'y gardent point de mesures s'éloignent de ses sages intentions par l'abus même qu'ils en font, et ruinent leur santé par des plaisirs que leur excès rend criminels. Par dessus tout, il est défendu d'user des hommes comme des femmes. C'est à ce crime que Moïse fait allusion, lorsqu'il dit : « qu'on ne doit » point semer sur la pierre et sur les cailloux, parce que le » grain n'y saurait germer et prendre racine. » Ailleurs encore, obéissant au Verbe, qui parle par sa bouche, il dit ouvertement : « Tu ne coucheras point avec un homme » comme avec une femme, car c'est une abomination. » Platon, qui avait fondé sa loi sur divers passages de l'Écriture, défend d'avoir commerce avec une autre femme que la sienne. N'approchez point de la femme de votre prochain de peur de vous souiller par ses approches. Fuyez tout commerce adultère, et par conséquent stérile. Ne semez point où vous ne voulez point récolter. N'approchez d'aucune autre femme que de la vôtre, qui peut seule légitimer vos plaisirs par l'intention d'avoir des enfants. Respectez cette participation de l'homme à la puissance créatrice de Dieu, et n'outragez point la semence, qui en est l'instrument, en la répandant contre ce but.

Moïse défend aux Juifs d'approcher de leurs femmes pen-

dant qu'elles sont dans leur temps accoutumé, afin que cette semence créatrice, qui doit bientôt être un homme, ne soit point souillée par le mélange de ce sang impur; car la semence, détournée de sa voie, dégénère aussitôt et perd sa force. Il leur défend aussi l'approche de leurs femmes enceintes jusqu'à ce qu'elles soient délivrées de leur fruit, parce qu'il est contre la raison et contre les lois de ne rechercher que le seul plaisir dans l'acte du mariage. La matrice, avide de concevoir, s'ouvre pour recevoir la semence, et se referme quand elle a conçu. Je nomme sans honte, pour l'utilité de mes lecteurs, ces parties du corps où le fœtus se forme et se nourrit. Comment, en effet, aurais-je honte de les nommer, puisque Dieu n'en a point eu de les créer? Une fois que la matrice a conçu, elle se refuse à un plaisir désormais inutile et honteux. Ses désirs, qui s'assouvissaient tout à l'heure encore dans des embrassements amoureux, se concentrent en elle-même, et, ne s'occupant que de la formation du fœtus, y travaillent de concert avec la nature. Il est donc criminel de la détourner de ce travail légitime par une volupté qui ne l'est point. Cette volupté amoureuse prend mille formes et reçoit mille noms; portée au dernier excès, les Grecs l'appelèrent lubricité, mot qui signifie un penchant public, désordonné et incestueux au plaisir. De ce penchant sont nés une multitude infinie de maladies, le désir des mets délicats et des boissons excitantes, les recherches du luxe, l'amour outré des femmes et ces voluptés innombrables qui obsèdent l'homme, le tyrannisent, et font descendre les mœurs d'un peuple au dernier degré d'infamie.

Mais l'Écriture a soin de nous rappeler que ces vices ne demeurent point impunis. C'est encore pour cela que le sage dit : « Éloigne de tes serviteurs les espérances vaines et hon-
» teuses; éloigne de moi les cupidités; ne permets point que
» l'amour de la table et des femmes s'empare de moi »

Loin de nous donc les hommes corrompus, leurs maléfices et leur piéges! Loin de nous les parasites, les fornicateurs, les courtisanes ou tout autre monstre semblable de volupté! Ce n'est pas seulement la besace de Cratès, mais notre ville encore, qui leur est fermée. Occupons-nous toute notre vie à semer autour de nous de bonnes œuvres. En un mot, il faut, ou connaître les femmes par le mariage, ou ne les pas connaître du tout. C'est ce qui est ici en question, et ce que j'ai déjà examiné et résolu dans le livre où j'ai traité de la continence. Mais si l'on peut mettre en doute l'utilité même du mariage, comment en permettre les plaisirs sans règle ni mesure? Ces plaisirs répétés brisent les nerfs de l'homme comme de faibles fils qu'on tire avec trop de violence; ils obscurcissent les sens et détruisent les forces. Cet effet se remarque dans les animaux même privés de raison et dans tous ceux, soit hommes, soit brutes, qui se livrent à des exercices violents. La privation de ce plaisir conserve entières toutes leurs forces et leur fait vaincre leurs adversaires dans les combats: son usage, au contraire, les leur ravit et énerve leur âme et leur corps. Le sophiste d'Abdère, regardant cet acte comme un mal incurable, l'appelait une courte épilepsie. Ses effets désastreux sont aussi grands que la cause qui les produit: l'homme, en effet, est arraché de l'homme avec violence. Vous pouvez juger de la grandeur de sa perte par l'affaiblissement qu'il en éprouve. « Voici, dit-il, » l'os de mes os et la chair de ma chair. » Ce qu'il perd dans cet acte étant le principe de la vie, est-il étonnant que cette perte l'épuise? D'abord l'ébullition de la matière trouble et ébranle tout l'édifice de son corps. Celui donc à qui l'on demandait comment le traitaient l'amour et les femmes, fit une réponse tout à la fois honnête et enjouée, en disant qu'il les avait fui comme un maître cruel et insensé.

Cependant je n'attaque point l'institution du mariage en

elle-même, car c'est le moyen par lequel Dieu a voulu que la race humaine se perpétue. Mais il n'a point dit : Soyez voluptueux, et n'a point voulu que l'homme s'abandonne tout entier à ce plaisir comme s'il n'était né que pour lui. Ces paroles que le Pédagogue met dans la bouche d'Ézéchiel nous doivent remplir de honte : « Circoncisez votre fornication. » Les animaux, privés de raison, ne s'accouplent que dans certains temps : s'abstenir de sa femme de peur d'en avoir des enfants, c'est faire outrage à la nature, dont les intentions doivent toujours être consultées et respectées. Elle nous indique elle-même quel est l'âge propre au commerce des femmes. Elle en exclut les enfants et les vieillards; ceux-ci ne le peuvent plus, ceux-là ne le peuvent pas encore ; mais elle ne veut pas que les hommes faits abusent à tout moment du plaisir qu'elle leur accorde. Le but du mariage est la procréation des enfants et non la débauche. Nous marcherons dont sincèrement dans les véritables voies de la nature, si nous enchaînons nos passions, et si nous n'empêchons pas, par des artifices impies, la propagation de l'espèce humaine, qui est selon l'ordre et les vues de la providence divine. Il est des femmes, en effet, qui, pour ne pas interrompre le cours de leurs débauches, se dépouillent de tout sentiment humain et détruisent leur fruit dans leur sein par des remèdes malfaisants. Ceux à qui le mariage a été permis ont besoin des leçons divines pour jouir de ses privilége en temps convenable.

Le jour ne doit point éclairer ces actes mystérieux de la nature ; il ne faut les accomplir ni au sortir de l'Église, ni le matin, ni dans les moments destinés à la méditation, à la lecture et à la prière. Le soir, après avoir rendu grâces à Dieu des bienfaits de la journée, il faut jouir du repos qui nous est nécessaire. La nature même ne permet pas toujours cette action : moins elle est fréquente, plus elle donne de

plaisir. Enfin, il faut surtout prendre garde que les ténèbres de la nuit ne nous rendent intempérants et immodestes. La pudeur, qui est comme la lumière de la raison, ne doit jamais cesser d'éclairer notre âme. Si nous observons pendant le jour les règles de la tempérance et que nous les violions la nuit, nous serons comme Pénélope, qui défaisait la nuit l'ouvrage qu'elle avait fait le jour. S'il n'est jamais permis de rien faire contre l'honnêteté, à plus forte raison est-on obligé de donner à son épouse des exemples de pudeur et d'éviter toute impudicité dans le commerce qu'on a avec elle. Votre chasteté dans l'intérieur de votre maison doit répondre à vos frères de votre chasteté au dehors. Comment d'ailleurs votre femme pourrait-elle vous croire chaste si vous ne l'êtes pas dans les plaisirs que vous avez avec elle? L'amour insensé que vous prétendez lui prouver par vos emportements ne dure qu'un moment et vieillit avec le corps. Souvent même il vieillit avant par lassitude et dégoût d'un plaisir dont un usage modéré aurait sanctifié et prolongé la douceur.

Ignorez-vous que l'amour est une passion volage, sujette au dégoût, au changement, au remords, et qui souvent se tourne en haine? Ceux qui marchent sur les traces du saint apôtre ne doivent pas même connaître les noms et les mots qui servent à exprimer des choses obscènes et impudiques : « Qu'on n'entende pas même parler parmi vous de fornica- » tion, ni de quelque impureté que ce soit, ni d'avarice » comme il convient à des saints. » C'est donc avec raison que quelqu'un a dit que le commerce des femmes n'a jamais été avantageux à personne, et que le plus heureux est celui à qui il n'est point nuisible ; lors même qu'il est légitime il ne laisse pas d'être dangereux, si ce n'est quand il se borne à la procréation des enfants. Quant à celui qui est illégitime, l'Écriture sainte nous dit que la femme débauchée est sem-

blable à un sanglier, et que celle qui est au pouvoir d'un mari est un instrument de mort pour ceux qui l'approchent; elle compare l'amour des courtisanes à un amour de bouc et de sanglier ; elle dit que commettre clandestinement l'adultère, c'est chercher la mort ; elle maudit la maison et la ville où se commettent ces infamies. La poésie même profane tonne hautement contre ces vices : « O ville impure » et corrompue, dit-elle, ville souillée d'impudicité et de » luxure ! »Elle n'a point assez de termes d'admiration pour ceux qui, se conservant purs au milieu de tant de désordres, n'ont jamais honteusement désiré les plaisirs du lit d'autrui ni enfermé des hommes dans leurs infâmes embrassements.

Plusieurs pensent que les plaisirs contre-nature sont les seuls qui soient des péchés; d'autres, moins endurcis, avouent que toutes les impudicités sont effectivement des péchés; mais leurs passions les emportent, et les ténèbres servent de voile à leurs vices. Ils déshonorent la sainteté du mariage, et font eux-mêmes de leur femme une impudique courtisane; sourds à ces divines paroles : « L'homme qui sort de son lit, » méprisant son âme, et disant : Qui me voit? Les ténèbres » m'environnent et les murailles me couvrent, et nul ne m'a- » perçoit; qui craindrai-je! le Très-Haut ne se souviendra » pas de mes péchés. » Malheureux ! qui ne craint que les regards des hommes et s'imagine follement pouvoir échapper à ceux de Dieu ! Il ignore ce passage de l'Écriture : « Et cet » homme n'a pas su que les yeux du Seigneur, plus lumi- » neux que le soleil, pénètrent toutes les voies des mortels, » et la profondeur des abîmes, et l'intime des cœurs et les » lieux les plus cachés. » Le Pédagogue les menace encore par la bouche d'Isaie, leur disant : « Malheur à vous, qui » voulez cacher vos projets dans la profondeur de vos cœurs! » vous marchez dans les ténèbres et vous dites : qui nous » voit? » En effet, quelqu'un d'entre eux évitera peut-être

la lumière sensible du monde ; mais comment pourraient-ils éviter cette lumière intellectuelle qui pénètre tout ! Est-il possible, demande Héraclite, d'échapper aux rayons d'un astre qui ne se couche jamais ? N'espérons donc pas de lui échapper dans les ténèbres, car la lumière habite en nous, et les ténèbres ne l'ont point comprise. Une pensée honnête et chaste est comme un flambeau dans la nuit. Les pensées des hommes vertueux sont, dans le langage de l'Écriture, des lampes qui ne s'endorment point. S'efforcer de cacher ses actions, c'est pécher, cela est hors de doute ; celui qui pèche fait aussitôt injure, non point tant à son prochain, s'il corrompt sa femme, qu'à lui-même, pour l'avoir corrompue. Devenu plus vil et plus méchant, il est aussi plus méprisé.

Le péché avilit l'homme et le fait descendre au rang de la brute parce qu'il ne sait pas plus qu'elle commander à ses passions et les vaincre : le fornicateur est entièrement mort à Dieu, et son âme, privée de raison, ressemble à un cadavre que le souffle de la vie a abandonné. Il est naturel que ce qui est saint craigne l'approche de tout ce qui peut le souiller, et s'unisse volontiers à ce qui est saint. Le pur seul peut toucher le pur. Craignons, en dépouillant nos vêtements, de dépouiller aussi la pudeur ; cela n'est jamais permis au juste. Notre corps, qui est sujet à la corruption, devient en quelque sorte incorruptible, lorsque cette insatiable cupidité qui nous entraîne aux plaisirs charnels, vaincue par la continence et la haine du mal, n'empêche plus l'homme de marcher dans les voies de la tempérance éternelle. « Les » enfants de ce siècle épousent des femmes, et les femmes » des maris ; mais ceux qui seront dignes du siècle à venir et » de la résurrection des morts ne se marieront point, et ils ne » pourront mourir, car ils seront semblables aux anges.

Platon, philosophe païen, appelle, dans le *Philèbe*, impies et ennemis de Dieu ceux qui, en s'abandonnant au

vice, corrompent, autant qu'il est en leur pouvoir de le faire, le Dieu qui habite en eux; c'est-à-dire leur raison. Ceux donc qui sont sanctifiés et immortels en Dieu ne doivent plus jamais vivre mortellement. Ne savez-vous pas que vos corps sont les membres de Jésus-Christ? Arracherai-je donc à Jésus-Christ ses propres membres pour en faire les membres d'une prostituée? Ne savez-vous pas que votre corps est le temple du Saint-Esprit? en arracherez-vous le Saint-Esprit pour en faire le temple des passions impures? A Dieu ne plaise. Rappelez-vous que vingt-quatre mille hommes furent punis pour avoir été impudiques, et réfléchissez que leur châtiment a été écrit pour votre instruction. Écoutez ces avertissements frappants et si souvent répétés du saint Pédagogue : « Ne va pas à la suite de tes désirs, et détourne-toi » de ta volonté. Le vin et les femmes font tomber les sages » et accusent les hommes sensés. Celui qui se livre aux pro- » stituées sera dans la honte : la pourriture et les vers héri- » teront de lui, et il sera élevé comme un grand exemple, » et son âme sera retranchée du livre de vie. » Ne se lassant pas de nous instruire, il s'écrie ailleurs : « Celui qui hait » la volupté se tresse une couronne qui ne se flétrira » point. »

Ne vous laissez donc pas vaincre par ces plaisirs impurs, cela est honteux et criminel; ne courez point follement après eux, ne cédez point à des appétits brutaux et ennemis de la raison, ne désirez point vous-même votre souillure et votre honte. L'époux légitime, semblable à un laboureur, a seul le droit d'ensemencer une terre vivante, en choisissant le temps convenable. La raison est, contre ces plaisirs, le remède le plus sûr et le frein le plus solide; la sobriété, qui éteint les flammes de la concupiscence, nous est aussi du plus grand secours. Il ne faut donc ni se vêtir ni se nourrir avec recherche.

Dieu, qui a partagé ses préceptes entre l'âme et le corps et les choses extérieures, nous permet de nous procurer tout ce dont nous avons besoin pour la conservation de notre corps : par ses soins, l'âme gouverne le corps; lui-même instruit et gouverne l'âme. « Ne vous inquiétez point, dit-il, » pour votre vie de ce que vous mangerez, ni pour votre » corps comment vous vous vêtirez. » La vie n'est-elle pas plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement ? « Regardez, ajoute-t-il pour mieux nous instruire, regardez » les oiseaux du ciel, ils ne sèment, ni ne moissonnent, ni » n'amassent dans les greniers, et votre Père les nourrit. » N'êtes-vous pas beaucoup plus qu'eux ? » Voilà pour la nourriture. Voici pour les vêtements : Et pour le vêtement, de quoi vous inquiétez-vous ? Considérez comment croissent les lis des champs; ils ne travaillent ni ne filent. Or, je vous dis que Salomon même, dans toute sa gloire, n'était pas vêtu comme l'un d'eux. Quelles richesses cependant furent jamais égales à celles de Salomon, et quoi de plus beau que les lis et les roses? Si donc Dieu revêt ainsi l'herbe des champs, qui aujourd'hui est, et qui demain sera jetée dans la fournaise, combien plutôt vous, hommes de peu de foi ! Ne vous inquiétez donc point, disant : Que mangerons-nous, ou que boirons-nous, ou de quoi nous vêtirons-nous? Ces soins excessifs accusent un coupable amour des superfluités et des délices; car il faut manger simplement pour la nécessité. Tout ce qui va au-delà est superflu. « Or, ce qui est super- » flu vient du diable, comme le dit l'Écriture. » Ce que l'Évangile ajoute décide nettement la question : « Ne deman- » dez donc point ce que vous mangerez ou ce que vous boi- » rez, et ne tâchez point de vous élever : l'arrogance, les » délices, les superfluités transportent l'âme et l'entraînent » hors des voies de la vérité. » Aussi l'écrivain sacré ajoute-t-il immédiatement : « Car les gens du monde cherchent

» toutes ces choses. » Quels sont donc ces gens du monde? Ce sont tous ceux qui, sans mesure et sans raison, se plongent dans toutes les délices les plus infâmes de la bonne chère et de l'amour. Il ne faut se mettre en peine que de ce qui est précisément nécessaire pour apaiser la faim et la soif; car votre Père céleste sait que vous en avez besoin. Que s'il est dans l'homme de toujours désirer, au lieu de perdre cette noble faculté à désirer des choses impures, employons-la plutôt avec ardeur à la recherche de la vérité. « Cherchez » donc d'abord le royaume de Dieu et sa justice; et tout le » reste vous sera donné. »

Si donc Dieu condamne tout ce qu'il peut y avoir de superflu dans la manière de se vêtir et de se nourrir, de quel œil doit-il regarder l'amour immodéré des vaines parures, les couleurs d'étoffe vives et variées, les pierreries, les métaux précieux et artistement travaillés, et cet artifice des cheveux tressés et bouclés? Que ne doit-il pas dire encore du fard dont on teint les yeux et les joues, des poils que le caprice arrache, et de toutes ces préparations et artifices trompeurs et criminels? Ne peut-on pas dire de ceux qui les aiment et les recherchent ce que nous venons tout à l'heure de dire de l'herbe inutile des champs?

Le monde, en effet, est comme un champ cultivé dont nous sommes l'herbe que la grâce de Dieu arrose, et qui renaît après qu'elle a été coupée, comme il sera prouvé à plusieurs au jour et au livre de la résurrection. Cette foule, mêlée et tumultueuse, qui s'abandonne à une joie trompeuse et passagère, dont la vie n'a point de durée, follement avide de vains ornements et d'une fausse gloire, et, pour mieux dire, de tout ce qui n'est point la vérité, est comparée au foin et en reçoit le nom, parce que, comme lui, elle n'est bonne qu'à être jetée au feu. Le Seigneur nous propose cette parabole: « Un homme était riche, vêtu de pourpre et de lin,

» et donnait tous les jours de magnifiques repas. » Voilà le foin. « Et un homme nommé Lazare mendiait, couché à sa » porte et couvert d'ulcères, souhaitant de se rassasier des » miettes qui tombaient de la table du riche. » Voilà l'herbe. Or, il arriva que ce pauvre mourut, et qu'il fut porté par les anges dans le sein d'Abraham ; et le riche mourut aussi, et il fut enseveli dans l'enfer, tandis que le pauvre revivait, pour ne plus mourir, dans le sein du Père.

Je loue et j'admire l'ancienne république de Lacédémone, qui permettait aux seules femmes débauchées les habits de pourpre et les ornements d'or ; car, par cette seule raison qu'elle les permettait aux courtisanes, elle empêchait les femmes chastes de les porter. Les archontes d'Athènes, au contraire, ville corrompue et efféminée, foulant aux pieds leur dignité d'hommes et de magistrats, n'avaient pas honte de porter des robes traînantes d'une étoffe précieuse, et de mêler des cigales d'or dans leur chevelure ; accusant ainsi, par l'insolence de leur faste, leur corruption et leurs vices. Une folle émulation s'empara bientôt des peuples de l'Ionie, qui imitèrent ces modes impures, et dont Homère peint la mollesse par l'épithète de *peuples aux robes traînantes*, qui lui sert à les désigner.

Ceux qui recherchent de frivoles parures, préférant ainsi l'apparence du beau à sa réalité, et s'adonnant à une coupable idolâtrie, la vérité les repousse loin d'elle avec horreur, parce qu'ils jugent de la nature de la beauté d'après la seule folie de leurs préjugés et de leurs passions. Leur vie ici-bas n'est autre chose qu'un profond et ignorant sommeil. Mais nous, que Dieu lui même a pris soin d'éveiller, comment ne nous efforcerions-nous pas d'atteindre à la connaissance de la vraie beauté et à sa possession, laissant au monde les faux ornements du monde, et jouissant des vrais, en attendant que nous nous endormions du sommeil de paix ? Je dis donc

que l'homme n'a besoin d'habits que pour se mettre à l'abri du chaud et du froid, et ne pas être incommodé par les intempéries des saisons. Si c'est là l'unique cause de la nécessité de se vêtir, pourquoi les vêtements des femmes seraient-ils différents de ceux des hommes, puisque cette nécessité est commune aux deux sexes, comme celle de se nourrir? Pourquoi la forme de leurs habits serait-elle différente, puisqu'ils en font le même usage?

Les mêmes choses, en effet, doivent pouvoir satisfaire les mêmes besoins, et je ne crains pas de dire que le voile dont les femmes se couvrent les yeux ne serait pas inutile aux hommes; car, quoique la concupiscence s'allume plus facilement dans les femmes à cause de leur faiblesse qui leur est naturelle, il arrive cependant que les hommes, par la mauvaise éducation qu'on leur a donnée, sont souvent en cela plus femmes que les femmes mêmes. Exposés donc aux mêmes périls, pourquoi ne prendraient-ils pas les mêmes précautions? S'il faut accorder quelque chose à cette faiblesse naturelle des femmes, permettons-leur l'usage d'étoffes plus douces et moins grossières; mais défendons à leur vanité ces longs vêtements, travaillés avec une curieuse recherche, où brillent et s'entremêlent des fils légers d'or et de soie. Le ver à soie est d'abord un petit ver; mais en peu de temps il devient chenille, et, par une troisième métamorphose, il se change en un papillon à qui les Grecs donnent le nom de *nécudalos*, et il compose un tissu à peu près semblable à la toile de l'araignée. Ces voiles de soie légers et transparents trahissent une faiblesse vaniteuse et un coupable désir de laisser voir aux yeux ce qu'on fait semblant de leur cacher. En effet, loin de couvrir le corps, ils en font ressortir les formes en s'y attachant et s'y imprimant mollement, de sorte qu'il n'y a guère de différence entre une femme ainsi habillée et une femme entièrement nue. Il faut

aussi rejeter les couleurs éclatantes ; elles sont inutiles et attirent à la corruption de ceux qui s'en parent de justes reproches. Ces vêtements magnifiques n'ont rien de plus que les autres pour défendre contre le froid : je me trompe, ils ont de plus la honte et le blâme des mauvaises mœurs, et ils affaiblissent bientôt la vue par le plaisir trop vif qu'ils lui donnent.

Les hommes d'innocence et de vérité doivent avoir des vêtements simples comme eux, des vêtements qui soient, si je puis m'exprimer ainsi, blancs comme leur âme. « Je regardais, dit Daniel, jusqu'à ce que les trônes fussent placés, » et l'Ancien des jours s'assit. Son vêtement était blanc » comme la neige. » « Je vis sous l'autel, dit saint Jean dans » l'Apocalypse, les âmes de ceux qui ont donné leur vie » pour la parole de Dieu et pour lui rendre témoignage, et » on leur donna à chacun une robe blanche. » Si l'on veut se servir d'autres couleurs, il faut du moins qu'elles soient naturelles. Les vêtements semblables à des prés émaillés de fleurs ne sont propres qu'à la célébration des bacchanales et des autres fêtes païennes. Laissons-les donc à ces insensés. Les habits de pourpre, les vases d'or et d'argent sont utiles à la pompe des tragédies et inutiles à la vie. N'estimerons-nous pas notre vie plus qu'une vaine pompe ?

Toutes ces innombrables couleurs de mille différentes sortes sont le fruit d'une pensée pernicieuse qui détourne les vêtements de leur usage naturel, comme pour les faire servir seulement au plaisir des yeux. Loin de nous donc tous les habits où brille l'or, où la pourpre éclate, où flottent les plumes, où la richesse des couleurs se mêle à celle des parfums, et sur lesquelles sont imprimées les trompeuses images des fleurs, des plantes et des animaux ! Loin de nous ces vêtements impurs, et l'art corrupteur qui les produit ! Qu'y a-t-il de sage et de beau dans ces femmes chargées de

fleurs et imprégnées de fard ? « Ne te glorifie jamais en tes » vêtements, dit le sage, ne t'enorgueillis point d'une magni- » ficence illégitime, » L'Évangile ajoute par raillerie de ceux qui se couvrent d'étoffes moelleuses : « Ceux qui sont vêtus mollement habitent les palais des rois ; » c'est-à-dire les palais périssables, où sont la vaine opinion du bien, la fausse gloire, l'ambition, l'erreur et la flatterie. Mais ceux qui suivent la céleste cour où règne le Roi des rois ne cessent pas de sanctifier leur corps, afin d'en faire à leur âme un vêtement incorruptible et de se rendre immortels tout entiers. Comme la femme qui ne se marie point s'occupe de Dieu seul, dont aucun soin ne la sépare, ainsi l'épouse chaste partage sa vie entre son Dieu et son mari ; celle qui vit autrement, appartient tout entière à l'homme, et dès lors son mariage n'étant plus dans les voies de Dieu, on peut dire, quoique mariée, quelle appartient tout entière au vice. La femme modeste qui aime son mari aime aussi son Dieu. Il n'y a dans son amour et sa piété, qui sont également sincères, ni affectation ni artifice. Mais celle qui préfère à son mari de vains ornements, se sépare à la fois de lui et de Dieu, semblable à cette courtisane d'Argos qui vendit son époux pour une somme d'argent.

Je rends au sophiste de Cée les louanges qui lui sont dues pour avoir fait du vice et de la vertu deux portraits parfaitement appropriés à l'un et à l'autre. Il peint la vertu debout, dans une posture simple et modeste, vêtue d'un habit blanc et parée de sa seule pudeur, véritable modèle d'une femme chaste et vertueuse. Il peint au contraire le vice revêtu d'habits magnifiques, s'enorgueillissant de leurs vives et vaines couleurs, et dans une posture indécise et voluptueuse, semblable à celle qu'affectent les courtisanes. Ceux donc qui suivent la raison ne se doivent attacher à aucune honteuse volupté. Quoique le roi-prophète ait dit en parlant du

Seigneur : « La myrrhe, l'ambre et le santal s'exhalent de » vos vêtements et des palais d'ivoire, où les filles des rois » font vos délices et votre gloire; la reine, votre épouse, » est restée debout à votre droite, revêtue de l'or d'Ophir. » Ces louanges données aux vêtements célestes ne veulent point dire qu'ils soient réellement éclatants de luxe et d'orgueil; mais c'est une figure de la vraie foi, ornement parfait et incorruptible de ceux qui ont obtenu miséricorde, et de l'Église, dans laquelle Jésus-Christ, incapable d'artifice et de déguisement, brille comme l'or, tandis que les élus y sont représentés par les franges précieuses de ses vêtements.

S'il faut, en faveur des femmes, relâcher quelque chose de cette sévérité, on leur permettra des habits plus commodes, mais point de vaines peintures qui flattent les yeux. Ces couleurs s'évanouissent bientôt, et d'ailleurs les mille préparations qu'on est obligé de faire subir aux laines en détériorent la nature et en affaiblissent le tissu. Rien n'est plus contraire à une bonne économie, rien n'est plus ridicule que d'admirer ces vêtements bizarres, enfants d'un caprice insensé, voiles, manteaux, écharpes, dont Homère dit que la pudeur est enveloppée et comme étouffée. Rien ne m'indigne plus que de voir tant de richesses si honteusement prodiguées. De quoi le premier homme couvrait-il sa pudeur dans le paradis? de feuilles et de branches d'arbre; et nous, à qui la laine des brebis a été donnée pour cet usage, faudra-t-il donc qu'en en abusant nous nous montrions aussi privés de raison que les brebis-mêmes? Que sont les vêtements les plus somptueux? Rien autre chose que les poils de la brebis. Méprisons-les, repoussons-les; la raison divine, qui prend soin de nous éclairer, nous y exhorte et nous l'ordonne. Laissons Milet et l'Italie vanter la richesse de leurs étoffes; laissons une multitude insensée s'y complaire et les rechercher, et n'en ayons ni soins ni souci. Saint

Jean, ce bienheureux modèle d'une vie simple et sans artifice, rejeta la laine comme un vêtement trop voluptueux, et choisit, pour se vêtir, le poil rude et grossier des chameaux. Sa nourriture était des sauterelles et du miel sauvage, image des voies simples du Seigneur, qu'il était chargé de préparer et d'ouvrir. Il n'avait garde de se vêtir de pourpre après avoir foulé aux pieds le vain faste du monde. Dans le repos de la solitude, cherchant uniquement son Dieu, il s'était retiré en sa présence, et ne conversait qu'avec lui, libre des soins impurs des hommes mondains et de leurs coupables et honteuses frivolités. Le prophète Élie n'avait point d'autre habit qu'une peau de brebis serrée autour de son corps par une ceinture de poils. Isaïe allait nu et sans souliers; mais souvent il se couvrait d'un sac, vêtement de l'humilité. Une ceinture de lin était l'unique habit du prophète Jérémie.

Comme un corps, qui est nu, montre aussitôt sa force et sa vigueur, ainsi la beauté des mœurs, libre de tout ridicule ornement, montre plus vivement la grandeur et la magnificence de l'âme. Il est de la dernière arrogance de porter ces robes traînantes qui embarrassent la démarche et attirent après soi toutes les ordures du sol. Il faut les laisser à ces misérables saltimbanques qui étalent, sur un théâtre muet, leur détestable turpitude. Voulez-vous leur envier, avec ces longues et larges robes bariolées de mille couleurs, la honte de leur languissante et molle démarche? Si vous objectez que le Sauveur a porté une robe longue, je vous répondrai que cette tunique de diverses couleurs représente les fleurs de la sagesse, qui ne se flétrissent jamais; la différence des Écritures et des maximes du Seigneur, tout éclatantes des lumières de la vérité. C'est encore un habit de même sorte dont le roi prophète revêt le Seigneur dans ce passage : « Vous vous êtes revêtus de gloire et de beauté, » vous vous êtes couvert de la lumière comme d'un man-

rées, les pantoufles d'Athènes et de Sicyone, les souliers de Perse et d'Étrurie! Il suffit que les souliers remplissent bien l'usage naturel pour lequel ils ont été faits, c'est-à-dire de couvrir les pieds, et de les défendre, en marchant, contre tout ce qui peut les blesser. On accordera aux femmes des souliers blancs quand elles demeureront à la ville et qu'elles ne feront point de voyages; car, dans les voyages, on a besoin de souliers huilés et relevés de clous. Du reste, elles ne demeureront jamais les pieds nus, cela est contraire à la bienséance, et peut être nuisible à la délicatesse de leurs sens, plus facilement blessés que les nôtres. Quant aux hommes, il leur est honorable de ne point se servir de souliers, qui sont une espèce d'entrave et de liens; c'est même un exercice très utile pour la santé et pour la souplesse des membres que d'aller pieds nus quand on le peut faire sans s'incommoder. Si nous n'allons point en voyage, et qu'il nous soit impossible d'aller pieds nus, nous nous servirons d'une simple semelle à qui les Athéniens donnent un nom particulier qui indique, je crois, que cette espèce de chaussure laisse approcher le pied de la poussière. Le témoignage de saint Jean, disant qu'il n'était pas digne de délier la courroie des souliers du Sauveur, prouve assez qu'une chaussure simple et légère nous doit suffire. Celui qui montrait aux Hébreux le parfait modèle et le type de la véritable sagesse, n'avait sans doute rien d'affecté ou de recherché dans sa chaussure. J'expliquerai dans un autre endroit si cette figure ne peut pas recevoir un autre sens.

CHAPITRE XII.

Il est défendu d'admirer les parures précieuses, les perles et les pierreries.

Il n'est certainement pas d'un homme raisonnable de montrer une frivole admiration à la vue de ces pierres jaunes ou vertes que les mers étrangères rejètent sur leur rivage, ou qu'on retire du sein de la terre. Ceux à qui leurs vives couleurs inspirent un ardent désir de les posséder ne sont autre chose que des insensés, dont les yeux fascinent la raison. Quant aux femmes, qui attachent le plus haut prix à des colliers ou bracelets de perles, aux améthistes, aux topazes, aux émeraudes, elles sont comme des enfants que l'éclat du feu attire et excite à s'en approcher parce que l'expérience ne leur a pas encore appris combien il est dangereux de le toucher. Leur orgueil est si excessif, leur luxe si extravagant, que, non contentes de se parer de perles qui sont hors de prix, elles en décorent même leur lit avec une folle profusion. La perle naît dans une sorte de coquillage qui a de la ressemblance avec les nacres; elle est de la grosseur de l'œil d'un gros poisson, et ces malheureuses n'ont pas honte d'adorer presque un coquillage, elles qui se pourraient parer de la perle divine, je veux dire du Verbe de Dieu, que l'Écriture appelle une perle, le pur et brillant Jésus, l'œil de la chair, l'éclatante raison, par qui devient précieuse toute chair que l'on régénère.

Ce coquillage qui naît dans l'eau, renferme un poisson qui produit la perle. Nous savons que la sainte Jérusalem est bâtie de pierres précieuses, et que les douze portes de la cité céleste représentent, par leur richesse, la richesse de la prédication apostolique. Les couleurs font le prix des

pierres précieuses, leur matière même n'en a aucun. C'est donc avec raison que l'Écriture-Sainte en construit symboliquement la demeure des saints. Cette fleur inimitable des pierres précieuses exprime bien la nature de ces substances spirituelles qui ne sont point sujettes à l'action de la mort. Ces femmes, qui ne comprennent point ce qu'il y a de symbolique dans les divines Écritures, défendent dans les termes suivants la folle admiration qu'elles éprouvent pour ces parures : « Si le Seigneur nous les montre, pour-
» quoi craindrions nous de nous en servir ? Ce plaisir que j'ai
» sous les yeux, pourquoi m'en priver volontairement ; et
» pour qui donc ont-elles été faites, si ce n'est pour nous ? »
Telles sont les paroles de ceux qui ignorent et méconnaissent la volonté de Dieu. Car il donne d'abord à tous ce qui est nécessaire à tous, l'air et l'eau, tandis qu'il cache dans les entrailles de la terre, ou dans la profondeur des eaux, ce dont ils n'ont aucun besoin : ainsi l'or, ainsi les perles. Vous recherchez vainement ce qui ne peut vous être utile. Voilà que tout le ciel vous est ouvert, et vous ne cherchez point Dieu. Mais cet or que vous enviez, ces pierres dont vous faites vos délices, ce sont, parmi vous-mêmes, les criminels qui sont condamnés à les chercher et à les tirer du sein de la terre. Vous luttez contre l'Écriture, qui vous crie à haute voix : « Cherchez donc premièrement le royaume de Dieu
» et sa justice, et toutes ces choses vous seront données par
» surcroît. » « Tout m'est accordé et permis, dit l'apôtre,
» mais tout ne m'est pas expédient. »

Dieu a créé l'homme de telle sorte que nous entrions en communication de services les uns envers les autres ; lui-même a envoyé son Verbe pour le commun salut du genre humain, et tout ce qu'il a fait, il l'a fait pour tous, de peur que les riches ne prennent pour eux seuls ce qui est aux autres comme à eux. Ces mots, « je possède des biens plus

» qu'il ne m'en faut, pourquoi donc n'en userais-je pas à » mon plaisir ? » Ces mots, indignes de l'homme, sont destructifs de toute société. Ceux-ci, au contraire, sont pleins d'un tendre amour : « Je possède ces biens, pourquoi n'en ferais-je pas part aux pauvres ? » celui là est parfait, qui parle et agit ainsi. « Vous aimerez votre prochain comme vous-» même. » Ce sont les vrais plaisirs et les précieux trésors.

Je sais que Dieu nous a donné le pouvoir d'user, mais seulement jusqu'au nécessaire, et il veut que l'usage soit commun. Il est absurde, en effet, il est honteux qu'un seul homme vive dans les festins et la volupté, tandis que des milliers d'autres meurent de faim. Oui, certes, il y a plus de gloire à être bienfaisant que magnifiquement logé ; plus de sagesse à répandre ses biens sur les hommes qu'à les échanger contre des métaux et des pierres ; plus d'avantage à posséder des amis qu'on a ornés soi-même, que des ornements inanimés. Quel est celui à qui les biens ont profité autant que ses bienfaits ? Mais il nous reste à réfuter cette objection : qui donc possédera ce qui est somptueux et magnifique, si nous choisissons tout ce qui est humble et simple ? Nous-mêmes, répondrai-je, si nous en usons froidement et indifféremment, mais puisqu'il ne peut se faire que tous les hommes soient réglés et tempérants, il faut chercher, pour notre usage particulier, ce qu'il nous est facile de nous procurer, ce qui est nécessaire, et rejeter ce qui ne l'est pas. En un mot, aucune sorte de ces riches ornements que suivent le dégoût et l'ennui ne convient aux femmes chrétiennes, qui doivent mépriser la parure et le monde ; il faut qu'elles soient parées et belles intérieurement. La beauté ou la laideur est dans l'âme ; il n'y a que l'homme vertueux qui soit beau. La vertu brille comme une fleur sur les corps où elle habite, et les revêt d'une pure et douce lumière. La beauté de

chaque plante et de chaque animal est dans la vertu qui lui est propre. La vertu de l'homme est la justice, la tempérance, la magnanimité, la piété. C'est l'homme juste qui est beau; en un mot, c'est celui qui est vertueux, et non point celui qui est riche.

Les soldats veulent aussi que l'or brille sur leurs habits et sur leurs armes. Sans doute ils n'ont pas lu ce passage du poëte, qui dit, en parlant d'un guerrier, « qu'il s'avançait » couvert d'or comme une jeune fille. » Du reste, il faut déraciner entièrement cet amour des vaines parures, qui n'ont aucun rapport avec la vertu, et qui, n'ayant d'autre objet que le corps, donnent au soin d'une vaine gloire ce que nous devrions donner à la bonté et à l'honnêteté. Cet amour, en effet, qui parle au corps de choses qui ne lui conviennent point, tout autant que si elles lui convenaient, cet amour a produit la réflexion du mensonge et l'habitude de la ruse; ce n'est point l'honnêteté, la simplicité, la haine de la dissimulation, la véritable enfance, qui sont ses fils; mais le faste, l'arrogance, la mollesse et les impures voluptés. Les femmes dont je parle obscurcissent donc leur véritable beauté et l'accablent sous le poids de l'or; elles ne comprennent pas combien est grand le crime qu'elles commettent contre elles-mêmes en se chargeant d'innombrables chaînes, coutume insensée, qui rappelle celle de ces barbares qui attachent les criminels avec des chaînes d'or. Ces femmes me semblent envier le sort de ces captifs. Leurs colliers et leurs bracelets ne sont ils pas de véritables chaînes? Sans doute, et les Athéniens-mêmes leur en donnent le nom. Pourquoi donc, ô femmes mondaines, cet amour frivole et insensé de la parure? Prenez-vous plaisir à paraître enchaînées? Si la richesse de la matière en efface la honte, qui en effacera le vice? Quand je les vois ainsi s'enchaîner volontairement, il me semble les voir se glorifier des calamités de leurs richesses. Le poëte qui nous

peint Vénus surprise en adultère, et retenue dans des lieus précieux, nous a voulu faire entendre peut-être qu'ils sont les emblêmes et les signes de ce crime. Du moins il raconte que ces liens étaient d'or. Les femmes n'ont pas honte de revêtir les symboles même de l'esprit malin. Si Ève fut séduite par le serpent, elles le sont par de riches parures; c'est l'appât dont le serpent se sert pour les entraîner à leur honte. On en voit qui se parent de figures de serpents et de murènes. Les poëtes comiques, Nicostrate et Aristophane, ont fait à l'envi, pour les couvrir de honte, le dénombrement de leurs innombrables parures. Mais je m'indigne et me lasse de le répéter, ne comprenant pas même comment elles ne succombent pas sous le poids. Que de soins inutiles! quelle gloire frivole et insensée! Elles prodiguent leurs richesses comme des courtisanes, et se ruinent en se déshonorant! Elles abusent des dons de Dieu par une criminelle folie, et imitent la malice du démon. Le Sauveur du monde a appelé insensé ce riche qui avait fait de grands amas de grains, et qui disait en lui-même : Tu as de grands biens en réserve pour beaucoup d'années, repose-toi, mange, bois et fais bonne chère. Mais Dieu lui dit : « Insensé, en cette nuit même on te redemandera ton âme; et les choses que tu as, à qui seront-elles? » Un des élèves du célèbre peintre Apelle, ayant chargé d'or un portrait d'Hélène, son maître lui dit : « N'ayant pu la faire belle, tu l'as faite riche. » Les femmes d'aujourd'hui resemblent à cette Hélène : si elles ne sont pas belles, elles sont magnifiquement parées. L'Esprit saint leur prédit, par la bouche de Sophonie, que leur or et leur argent ne les sauveront point au jour de la vengeance du Seigneur.

Ce n'est point l'or, mais le Verbe, par qui brille l'or, qui doit parer la femme chrétienne. Les anciens Israélites eussent été heureux, si les parures qu'ils prirent à leurs femmes, ils les eussent détruites ou enfouies dans la terre. Mais ils en

firent un veau d'or, ils l'adorèrent et la punition qui suivit le crime de cette idolâtrie doit apprendre aux femmes le danger qu'il y a de les aimer et de s'en servir. Cette passion des bijoux et de l'or est une idole qu'éprouve le feu. Les délices du ciel ne sont pas réservées aux simulacres, mais à la vérité. De là ces paroles outrageantes que le prophète adresse aux Hébreux : « Ils ont fait Baal d'or et d'argent; c'est-à-» dire de leurs bijoux et de leurs meubles les plus précieux. » Le prophète ajoute la menace : « Je visiterai en elle les jours » de Baal, alors qu'elle brûlait l'encens, qu'elle se parait de » colliers, de pendants d'oreille; qu'elle poursuivait ses » amants, et qu'elle m'oubliait, » dit le Seigneur. Abandonnez donc au démon ces malicieuses folies. Ne participez point à ses pompes, de peur d'être entraînés, sous un prétexte spécieux, à connaître le crime de l'idolâtrie. Suivez, » ô femmes, les sages conseils de l'apôtre : Que les femmes » prient aussi, étant vêtues d'une manière honnête; qu'elles » se parent de modestie et de chasteté, et non avec des che-» veux frisés, des ornements d'or, des perles et des habits » somptueux, mais comme il convient à des femmes qui » montrent, par leurs bonnes œuvres, la piété dont elles font » profession. » Vous voyez qu'il leur défend toute parure extérieure. Si elles sont belles, l'art leur est inutile, si elles sont laides, la parure fait ressortir leur laideur. Que les chrétiennes donc soient humbles et toutes simples; car la frugalité, qui retranche tout superflu et se contente du nécessaire, est la mère de la sainteté. Son nom seul indique qu'elle est ennemie de tout faste et de tout orgueil, douce, bonne, égale, et se suffisant à elle-même. Or, se suffire à soi-même, c'est n'avoir ni trop ni trop peu. C'est la justice qui produit ce contentement, c'est la vertu qui le nourrit; état habituel de celui qui acquiert par lui-même les réalités de la vie heureuse. Que vos mains soient toujours ouvertes sur les pauvres, et vos

yeux sur votre famille. Celui qui donne aux pauvres prête à Dieu, et les mains des forts s'enrichissent. Il appelle forts ceux qui méprisent les richesses et se montrent faciles à les communiquer et à les répandre. Que vos pieds soient rapides pour faire le bien et pour marcher dans les voies de la justice. La pudeur et la modestie doivent être vos colliers et vos bracelets; car c'est la main de Dieu qui les a tressés. Heureux l'homme qui trouve la sagesse, et l'homme qui est riche en prudence! sa possession vaut mieux que tous les trésors; elle est plus précieuse que les plus précieuses perles; elle est le seul et véritable ornement. Ne percez donc pas vos oreilles pour y suspendre des perles; c'est faire violence à la nature, qui ne vous les a point données pour ce fol usage, mais pour entendre les saintes instructions de la divine parole. Vos yeux et vos oreilles sont faits pour entendre et contempler Dieu; le Verbe seul vous montrant cette véritable beauté que l'œil n'a point vue et que l'oreille n'a point entendue.

LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

De la véritable beauté.

La plus belle des sciences est donc de se connaître soi-même, puisque cette connaissance entraîne nécessairement la connaissance de Dieu. L'homme qui connaît Dieu lui ressemblera, non point certes en se couvrant de bijoux précieux et de vêtements magnifiques, mais en faisant le bien et en rétrécissant chaque jour davantage le cercle élastique et capricieux de ses besoins. Comme Dieu seul n'en a aucun, il voit avec une extrême complaisance ceux qui s'efforcent d'en avoir le moins possible, dont l'esprit est simple et le corps revêtu de tempérance comme d'un chaste vêtement. Des trois puissances de notre âme, la première est l'intelligence ou la faculté de raisonner. C'est l'homme invisible commandant à l'homme visible, et le faisant agir sous la direction immédiate de Dieu. La seconde est la colère, passion sauvage et furieuse, qui va jusqu'à la folie. La troisième est la cupidité, ardent désir des voluptés, prenant plus de formes que le démon changeant de la mer, se montrant ici sous une figure, là sous une autre; nous excitant à tous les désordres, et nous poussant des premières débauches jusqu'à l'adultère et l'inceste. « L'homme que la cupidité domine devient d'a-

» bord, dit le poëte, comme un lion farouche que sa crinière
» ondoyante fait reconnaître pour le roi des animaux; c'est
» dire assez que dans les commencements il conserve encore
» quelque chose de la noble figure humaine. Bientôt il de-
» vient semblable à un dragon qui rampe sur la terre, à un
» sanglier qui se roule dans la fange. » Cette ressemblance de l'homme avec l'homme s'efface peu à peu; les excès et l'intempérance la font enfin disparaître entièrement. Cet homme n'est plus même une bête forte et courageuse, c'est une eau courante, un arbre qui ne sent pas. La source impure de ses émotions s'épuise et tarit; ses plaisirs coulent comme l'onde sans qu'il puisse les arrêter. Un calme affreux, qui annonce la mort, succède dans son cœur aux folles tempêtes de l'amour. Sa beauté se flétrit et tombe plus vite encore que les feuilles de l'arbre insensible auquel le poëte l'a comparé. Elle tombe, elle sèche, elle expire avant que son automne soit venue.

La cupidité enveloppe l'homme d'un voile de mensonge et de dissimulation, au travers duquel on ne l'aperçoit plus. Elle lui fait prendre à son gré les mille formes différentes qu'elle prend elle-même pour se l'asservir. Mais l'homme qui lui résiste, et en qui habitent la raison et le Verbe, ne change jamais. Sa forme est celle de la raison, forme simple et invariable. Il ressemble à Dieu, il est beau; mais, pour le paraître, il ne se couvre point d'ornements frivoles; car il sait trop bien que Dieu seul est la véritable beauté. Cet homme, enfin, devient Dieu lui-même, parce que Dieu veut qu'il le devienne.

Héraclite a dit avec raison : « Les hommes sont des dieux,
» et les dieux des hommes. » La double nature du Verbe nous explique ce mystère. Il est Dieu et homme, il est homme et Dieu; et, par ses intercessions en notre faveur, il accomplit la volonté de son père. La Raison ou le Verbe, qui est

commun à la nature divine et à la nature humaine, est médiateur entre l'homme et Dieu. Le Verbe est le fils de Dieu, mais il est le Sauveur des hommes; il est le ministre de Dieu, mais il est le précepteur des hommes. « La chair est » esclave, dit l'apôtre saint Paul; pourquoi donc parer une » vile esclave? » La chair est le signe et la forme de notre esclavage. « Le Seigneur, dit le même apôtre, s'est lui-même » anéanti en prenant la forme de l'esclave; » il appelle esclave l'homme extérieur, avant que le Seigneur, descendant jusqu'à lui, se fût comme lui revêtu de chair. Car maintenant, par ce grand acte de miséricorde, il a fait libre la chair même; il l'a délivrée de la mort, d'un esclavage honteux et mortel; il l'a rendue incorruptible, et lui a donné pour ornement la durée sans fin de l'éternité.

Il est encore pour les hommes une autre beauté, je veux dire la charité. « La charité, dit l'apôtre, est patiente; elle » est douce et bienfaisante. La charité n'est point envieuse; » elle n'est point téméraire et précipitée; elle ne s'enfle point » d'orgueil. » Elle n'est point téméraire et précipitée, c'est-à-dire qu'elle rejette les parures vaines et superflues. « Elle » n'agit point contre la bienséance, » ajoute l'apôtre; c'est dire assez que, satisfaite de sa beauté naturelle, elle ne cherche point, par des ornements empruntés et menteurs, à s'en créer une autre qui lui soit étrangère. « Elle ne cherche » point ce qui est en elle, dit l'apôtre; » c'est-à-dire la vérité. La vérité, en effet, lui appartenant, pourquoi la chercherait-elle? Non, elle cherche ce qui lui est étranger, un trop grand amour de la parure, pour le blamer et le reprendre avec douceur, parce que cet amour des superfluités est contraire à Dieu, à la raison et à elle-même. Notre Seigneur dédaigna les beautés frivoles qui frappent les yeux. Voyez plutôt le portrait que nous en fait le prophète Isaïe : « Nous l'avons vu, il n'avait ni éclat ni beauté; son corps ni

» son visage n'avait rien de beau qui attirât les regards des » hommes. » La beauté du Seigneur est cependant sans égale. Mais que lui importait la beauté visible de la chair? C'était la beauté mystérieuse de l'âme et du corps qu'il voulait nous montrer. La beauté de l'âme, c'est d'être vertueuse; la beauté de la chair, c'est d'être immortelle.

CHAPITRE II.

Du mépris des vaines parures.

Ce n'est donc pas notre corps, mais notre âme qu'il faut orner, quoiqu'on puisse dire aussi que la chasteté est l'ornement de la chair. Les femmes que le soin de leur beauté extérieure préoccupe seul ne s'aperçoivent pas que, tandis qu'elles parent leur corps, leur âme demeure inculte, horrible et stérile. Tels sont les temples des Égyptiens : des bois sacrés, de longs portiques, des vestibules spacieux vous y conduisent; d'innombrables colonnes en supportent le dôme élevé; les murailles, revêtues de pierres précieuses et de riches peintures, jettent de toute part un éclat qui vous éblouit. Rien ne manque à cette magnificence. Partout de l'or, partout de l'argent, partout de l'ivoire. Vous vous étonnez justement que les Indes et l'Éthiopie aient pu, pour y suffire, produire assez de richesses. Cependant le sanctuaire se cache encore à vos regards sous de longs voiles de pourpre brodés d'or et de pierreries. Si, tout plein de ce grand spectacle, vous en rêvez un plus grand encore, et que, vous approchant, vous demandiez à voir l'image du dieu pour qui un temple si magnifique a été construit; si alors, dis-je, un des sacrificateurs qui l'habitent, vieillard au visage grave et vénérable, vient, au chant des hymnes sacrés, soulever le voile du sanctuaire comme s'il allait vous montrer un Dieu,

un sentiment amer de mépris succède dans votre âme à votre admiration trompée; ce Dieu puissant que vous cherchiez, cette magnifique image que vous aviez hâte de voir, c'est un chat, c'est un crocodile, c'est un serpent, ou tout autre monstre semblable, indigne, je ne dirai pas d'habiter un temple, mais dont la seule demeure doit être l'obscurité des cavernes ou la fange d'un marais impur. Ce dieu des Égyptiens est un monstre qui se roule sur des tapis de pourpre. N'est-ce point là l'image de ces femmes qui, toutes couvertes d'or, ne se lassant point d'abattre et de relever l'édifice de leur chevelure, les joues étincelantes de fard, les sourcils imprégnés de fausses couleurs, emploient, pour embellir leur corps et séduire de nombreux amants, le même art impur et menteur que les Égyptiens mettent en usage pour attirer des adorateurs au monstre qu'ils appellent leur Dieu? Si vous soulevez, en effet, le voile de ce nouveau temple; si vos yeux percent ces habits de pourpre, ces bijoux, ce fard, ces teintures dont elles sont couvertes et tout imprégnées; si vous pénétrez avidement jusqu'à leur âme, dans l'espoir d'y trouver une véritable beauté qui répondé à tant d'ornements, ce que vous trouverez, je le sais, vous repoussera et vous fera horreur. Ce temple magnifique est impur : l'image de Dieu ne l'habite plus. Vous l'y chercheriez vainement : un esprit d'orgueil et d'impureté en a pris la place, semblable à la bête immonde et magnifiquement parée que l'Égypte place sur ses autels. Ce serpent séducteur ronge et dévore leur intelligence par l'amour de la fausse gloire; de leur âme il fait sa caverne, et lorsqu'enfin il l'a tout inondée de venins mortels, lorsqu'il y a vomi de sa bouche impure et empoisonnée les passions infâmes dont il est le père, il change toutes ces femmes en autant de prostituées; devenu, dis-je, leur corrupteur, il fait métier et marchandise de leur corruption. Ce ne sont plus des femmes, ce sont des courtisanes éhon-

tées. Elles n'ont plus aucun soin de leurs maisons; plus aucun soin de l'administration de leurs familles ; elles dévorent, elles épuisent dans leurs débauches toutes les richesses de leurs maris. Il faut qu'elles paraissent belles ; il faut que de nombreux amants le leur disent et le leur fassent croire, et tandis que des esclaves, achetés à prix d'argent, vaquent aux occupations qu'elles devraient remplir, elles consument les longues heures de la journée à composer et décomposer l'artifice de leur parure. Vous diriez qu'elles veulent faire un ragoût de leur chair, tant elles s'étudient à la rendre molle et délicate. Cependant elles s'enferment dans leurs appartements et n'en sortent point de tout le jour, de peur que son éclat ne trahisse et n'efface l'éclat emprunté de leur teint. Il faut à ces beautés factices des lumières artificielles. C'est le soir seulement qu'elles osent sortir de leur antre. Alors l'ivresse des festins, la clarté pâle et presque obscure des flambeaux, viennent en aide à leur mensonge. Elles sont horribles et paraissent belles.

Le poète comique Ménandre, s'adressant à une de ces femmes corrompues : « Sors d'ici, lui dit-il, car il est honteux » qu'une femme chaste et modeste change la couleur de ses » cheveux. » J'ajouterai ce reproche : il est honteux qu'elle couvre ses joues de fard, ses sourcils et ses yeux de fausses couleurs. Cependant cette recherche impie d'une beauté factice détruit entièrement celle qui leur est propre. Mais ces infortunées ne le comprennent pas. Vous les voyez, dès le matin, se meurtrir, se déchirer, se serrer jusqu'à étouffer, et se déguiser sous une double couche de préparations vénéneuses. La clarté de leur teint s'efface, leur chair s'imbibe de poisons, et la fleur riante de leur beauté se flétrit et meurt sans retour. C'est peu de perdre leur beauté : les sucs de ces mixtions dangereuses, s'introduisant dans la chair à travers la peau, ouvrent un passage facile aux maladies et à la mort.

Alors elles rendent compte à leur Créateur de l'outrage qu'elles n'ont point cessé de lui faire pendant leur vie ; car il semble qu'elles lui reprochent de ne les avoir point faites aussi belles qu'elles avaient mérité de l'être.

Leur indolence est extrême, ai-je dit, pour tout ce qui touche à l'administration de leur famille. Eh ! comment ne le serait-elle pas, puisqu'il semble qu'elles sont nées, non point pour ces soins honorables, mais pour se montrer en spectacle aux yeux comme des tableaux ? « Que ferons-nous, » dit une de ces femmes mise en scène par le poète comique, » et s'adressant à ses compagnes, que ferons-nous aujour- » d'hui de remarquable ? Par quelle œuvre nous distingue- » rons-nous, toutes brillantes et parées de fleurs que nous » sommes, libres enfin du joug pesant de l'honnêteté et de » la pudeur ? Sera-ce la ruine de nos maisons qui nous oc- » cupera, ou l'adultère et le divorce, ou la discorde et les » dissensions à faire naître entre nos enfants ? »

Un autre poète comique, Antiphane, tourne en ridicule, dans une de ses pièces, leurs habitudes honteuses, dignes des plus viles courtisanes. Il insulte à leur affectation ridicule de parure et de propreté : « Elle vient, dit-il, elle approche, elle » passe ; non elle ne passe point, elle s'arrête, pour s'essuyer ; » elle vient enfin ; la voici, regardez-la tout inondée de flots » de fard et de savon, peignée, serrée, lavée ; elle s'admire, » elle s'ajuste, elle se parfume encore, elle se serre jusqu'à » étouffer et mourir. » Dignes en effet de mille morts, ces femmes qui font usage des excréments du crocodile et de l'écume des poissons ; ces femmes dont les sourcils sont noircis par la suie et les joues rougies par le fard ! Ces femmes que les poètes païens avaient prises en haine à cause de leurs mœurs, comment la vérité ne les repousserait-elle pas de sa présence ?

Le poète comique Alexis les accuse aussi dans le passage suivant, que je rapporterai tout entier, parce que ce poète y

entre dans une foule d'explications curieuses et détaillées qui prouvent que les femmes de nos jours n'ont point dégénéré de l'impudence de leurs devancières. Ce sont les mêmes infâmes mœurs, si même elles ne sont pas pires ; et certes je rougirais d'épargner ces femmes que les poètes comiques n'épargnent pas, et qu'ils livrent en spectacle à la risée publique. Elles sont la perte de leurs maris, car elles les aident dans toutes les injustices qu'ils peuvent commettre pour s'enrichir et dépouiller leurs parents, et les détournent de toute action honorable. Il n'est point de moyens de tromper qu'elles n'imaginent et ne mettent en usage. Celles qui sont petites attachent et cousent sous leur chaussure d'épaisses semelles de liége ; celles qui sont grandes ont, au contraire, des semelles extrêmement légères et amincies, et quand elles sortent, elles ont grand soin de tenir leur tête abaissée entre leurs épaules, afin de déguiser ainsi la hauteur de leur taille. Leurs hanches et leurs cuisses sont-elles plates et sans grâce, elles épaississent leurs vêtements par des pièces rapportées sur les parties de leur corps qui leur semblent défectueuses, afin que ceux qui les viennent visiter s'extasient sur l'élégance de leurs formes et de leur tournure. Leur sein est-il flasque et tombant comme celui des nourrices que les poètes comiques introduisent sur le théâtre, elles ont des machines pour le relever ; est-il trop plat et trop enfoncé, elles se donnent, pour le faire avancer, une torture perpétuelle. Si leurs sourcils sont blonds, elles les noircissent avec de la suie ; s'ils sont noirs, elles les blanchissent avec du blanc de céruse ; enfin, s'ils sont trop blancs, une mixtion faite exprès efface et détruit cette blancheur. Ont-elles quelque partie de leur corps où la peau soit plus blanche et plus fine, c'est celle-là qu'elles ont soin de montrer. Leurs dents sont-elles belles et bien rangées, elles rient sans cesse pour qu'on admire la beauté de leur bouche. Gaies ou tristes, il

n'importe, il faut qu'elles rient tout le jour, et, afin de n'y point manquer, elles placent entre leurs lèvres une petite branche de myrte qui les tient toujours entr'ouvertes.

La sagesse humaine m'a fourni ces leçons contre l'amour immodéré de la parure, et je n'ai pas craint d'en faire usage, parce que le Verbe ne dédaigne aucun des moyens qui peuvent nous instruire et nous corriger. Maintenant j'appellerai à mon aide les maximes de la sagesse divine, car la honte salutaire qu'on éprouve d'un blâme mérité et public détourne souvent du péché.

Comme les bandages dont on couvre et serre les blessés témoignent des blessures du corps, le fard et les fausses couleurs accusent et prouvent les maladies honteuses qui dévorent l'âme. N'approchez pas du fleuve étranger, nous dit notre divin Maître, c'est-à-dire n'approchez pas de ces épouses adultères qui, livrées à tout l'emportement de leurs passions, sont comme une source courante et incessament ouverte à tous ceux qui ont soif des plaisirs impurs. « Abstenez-vous, » nous dit-il encore, d'une onde étrangère, et ne buvez » point de l'eau de la fontaine d'autrui. » C'est-à-dire fuyez les jouissances coupables de la chair et de l'esprit. Ainsi vous vivrez longtemps, ainsi de nombreuses années seront ajoutées à celles que vous comptez déjà, la justice de Dieu vous récompensant de votre horreur pour les eaux impures de la volupté et de l'hérésie.

Le vice de l'ivrognerie et de la gourmandise, tout grand qu'il est, l'est moins encore que cet amour déréglé des vaines parures. Il suffit, pour le satisfaire, de mets abondants ou délicats, arrosés par de fréquentes libations. Mais cette soif de la parure, soif insensée qui s'abreuve d'or, de pourpre et de pierreries, rien ne peut la satisfaire et l'éteindre. Tout l'or que la terre a déjà produit, ajouté à celui qu'elle cache encore dans ses entrailles, ne suffirait point à

désaltérer ceux qui ont le malheur de brûler de cette soif ardente et inextinguible. En vain les vaisseaux innombrables qui sillonnent les mers de Tyr, de l'Inde et de l'Éthiopie leur apporteraient sans relâche les trésors enfermés dans leurs flancs; en vain le Pactole roulerait à leurs pieds ses eaux brillantes et imprégnées d'or; en vain, semblables à Midas, ils changeraient en or tout ce qu'ils touchent, croyez-moi, ils resteraient pauvres au milieu de ces richesses merveilleuses et inépuisables, car ils en désireraient d'autres, et mourraient avec ce désir. Mais si les richesses sont aveugles comme il est vrai qu'elles le sont, comment ceux qui les admirent et les adorent ne seraient-ils pas aveugles comme elles? Comment ces femmes, qui ne mettent aucune borne à l'emportement de leurs désirs, en mettraient-elles à la licence de leur conduite et de leurs mœurs? Aussi cherchent-elles partout des admirateurs, dans les théâtres, dans les promenades, dans les rues les plus fréquentées, dans les temples mêmes, orgueilleuses de la beauté de leur visage, insouciantes de la pureté de leur cœur. Vous reconnaissez ces femmes adultères au fard qui les couvre et les défigure, comme on reconnaît l'esclave fugitif aux stigmates dont l'a marqué le fer du bourreau. « Quand tu serais » vêtue de pourpre, dit le prophète; quand tu serais parée » d'or et de tous tes bracelets, et que le fard rehausserait » l'éclat de ton visage, ta beauté serait impuissante et mé- » prisée. »

Quelle absurdité et quel opprobre! Les animaux des champs, les oiseaux du ciel, bondissent dans les prairies ou s'élèvent joyeux dans les airs, satisfaits des ornements naturels qu'ils tiennent de la bonté de leur Créateur; ceux-là de leur crinière ondoyante, ceux-ci des couleurs vives et variées de leur plumage; la femme seule, comme si elle était inférieure à ces animaux, se croit assez laide et assez

difforme pour avoir besoin d'emprunter une beauté factice et trompeuse. Toutes ces bandelettes, tous ces réseaux de formes et de couleurs différentes dont elles attachent et enveloppent leur chevelure ; toutes ces tresses innombrables qu'elles entrelacent les unes dans les autres avec mille soins curieux et recherchés ; tous ces miroirs de forme et de matière magnifique à l'aide desquels elles composent leur visage et leur maintien, afin de mieux séduire ceux qui, comme des enfants privés de raison, se laissent prendre à ces trompeurs appas ; tous ces soins, dis-je, toutes ces recherches proclament leur opprobre et leur corruption. Dépouillées de toute pudeur, faisant un masque de leur visage, est-ce leur faire injure que de les comparer à des courtisanes et de leur en donner le nom ? « Ne considérez point, dit l'a-» pôtre, les choses visibles, mais les invisibles ; car les » choses visibles sont passagères, mais les invisibles sont » éternelles. » Peut-on imaginer rien de plus absurde que la conduite de ces femmes ? Elles se créent une beauté fausse, et, comme si elles avaient fait un superbe ouvrage, elles inventent un miroir pour la regarder, au lieu d'un voile pour la couvrir et la cacher. Ni les fables grecques ne les instruisent, ni les divines Écritures. Le beau Narcisse meurt de la contemplation de sa ressemblance ; Moïse défend au peuple choisi de faire des peintures qui représentent le vrai Dieu, et elles inventent des miroirs pour adorer leur propre image ! Lorsque le prophète Samuel fut entré dans la maison du vieillard Jessé, pour sacrer roi celui de ses huit enfants que le Seigneur avait choisi, frappé d'abord de la taille élevée et de la beauté remarquable de l'aîné, il s'en réjouit, et levait déjà l'huile sainte pour la lui répandre sur la tête ; mais le Seigneur l'arrêta et lui dit : « Ne regarde » point son visage, ni la hauteur de sa taille : je l'ai rejeté, » et je ne juge point selon le regard de l'homme ; car l'homme

» voit ce qui paraît, mais le Seigneur regarde le cœur. » Ainsi Samuel ne sacra point celui dont le corps était beau, mais celui dont l'âme était belle. Si donc le Seigneur fait moins de cas de la beauté naturelle de notre corps que des vertus cachées qui embellissent notre âme, de quel œil ne doit-il point voir ces beautés fausses et trompeuses, lui qui a horreur de tout ce qui est faux? « Car nous marchons » dans la foi et non dans l'apparence. »

L'exemple d'Abraham, à qui le Seigneur ordonne de se retirer dans une terre étrangère, et qui lui obéit sans murmure, prouve assez que les vrais serviteurs de Dieu doivent sacrifier à ses moindres ordres leur patrie, leurs parents et leurs biens. Dieu lui-même appelle ce saint patriarche son ami, parce qu'il a méprisé pour lui ses richesses, toutes considérables qu'elles étaient : témoin les quatre rois qui avaient emmené Lot en captivité, qu'il défit et mit en fuite avec le seul secours de ses domestiques. La seule Esther, dans l'Écriture, nous apparaît magnifiquement parée; mais cette parure est mystérieuse. C'est une sujette qui veut plaire à son roi, une épouse à son mari; et le prix de cette beauté est la délivrance de tout un peuple que les méchants persécutaient et s'apprêtaient à faire périr. A l'appui de cette fatale influence de l'amour outré des vaines parures, amour qui fait les femmes adultères et rend les hommes mous et efféminés, je citerai ce passage d'Euripide, dans sa tragédie d'Iphigénie :

« Lorsque le prince troyen, qui avait jugé les déesses, eut » abordé les rivages de la Laconie, sa beauté, ses vêtements » somptueux, tissus d'or et de soie, éblouirent Hélène et la sé- » duisirent au point de profiter de l'absence de son époux pour » suivre cet amant adultère dans les retraites du mont Ida. »

O beauté, mère de l'adultère! cet amour outré des vaines parures et des coupables voluptés, ce luxe impur d'un prince

barbare, ruinent la Grèce, corrompent la chasteté lacédémonienne, et changent en une vile prostituée la fille même de Jupiter. Hélas! ces peuples n'avaient point de maître divin qui leur dit : « Vous ne commettrez point d'adultère ; » et, vous livrant à l'impétuosité de vos désirs, vous n'ouvrirez point à ces flammes vicieuses qui dévorent le cœur une route large et facile. Quelles ne furent pas cependant les suites fatales de ce crime! De quels malheurs ne furent point accablés ces insensés qui n'avaient point su résister à l'entraînement de leurs passions effrénées! Il suffit du crime d'un jeune barbare pour ébranler tout l'univers. La Grèce et l'Asie sont en feu. La Grèce entière s'élance sur les mers, dont les flots mugissent et disparaissent sous d'innombrables vaisseaux; une guerre interminable s'allume, les combats succèdent aux combats, les cadavres s'amoncèlent sur les cadavres. Les barbares poursuivent les Grecs jusque dans leurs vaisseaux embrasés. L'injustice triomphe : un faux Jupiter la protége. Le plus pur sang de la Grèce inonde les plaines et grossit les fleuves d'un pays barbare. Toutes les poitrines se frappent et gémissent; la terre entière est pleine de deuil. Le haut Ida, dont les pieds sont baignés par d'innombrables fontaines, s'agite sur ses profondes bases jusqu'à ses sommets les plus élevés, et menace d'ensevelir sous une même et vaste ruine la ville de Priam et la flotte des Grecs. « Où fuirons-nous, o » poète ; en quel lieu nous cacherons-nous? Montre-nous » quelque terre lointaine où cet affreux désordre n'ait point » pénétré. »

Enfant, ne touche point à des rênes que tes faibles mains ne sauraient tenir. Ne monte point sur un char qu'il t'est impossible de diriger.

Mais l'orgueil est sourd aux conseils, et le ciel s'étonne de voir aux mains d'un jeune insensé le char enflammé du soleil. L'orgueil, en effet, est la volupté coupable de l'âme; il entraîne

et détruit la raison que le Pédagogue divin ne dirige point. La chute alors appelle la chute. Nous en avons un exemple frappant dans ses anges rebelles qui, ayant abandonné l'éternelle beauté pour une beauté trompeuse et périssable, furent précipités du ciel sur la terre. Les Sichimites aussi furent punis pour avoir insulté à la pudeur dans la personne d'une jeune et sainte vierge; ils furent punis de mort, et ce châtiment terrible doit nous être une salutaire instruction.

CHAPITRE III.

Contre les hommes qui se parent.

Cet amour frivole de la parure n'entraîne pas seulement les femmes, mais les hommes mêmes, tant le luxe a fait parmi nous de progrès affreux et rapides! Ces vains ornements accusent hautement la corruption de leur cœur. Devenus femmes par leurs mœurs, ils le deviennent par leurs vêtements. Semblables, par l'arrangement de leur chevelure, à des esclaves ou des courtisanes, à peine couverts de vêtements légers et transparents, la bouche pleine de mastic, le corps inondé de parfums, errant tout le jour dans nos places publiques, ils s'y font gloire de leur détestable mollesse. Si vous le jugez d'après leur aspect, que ne direz-vous point de ces adultères mous et efféminés, hommes et femmes tour à tour dans leurs exécrables plaisirs, qui, prenant en horreur les marques distinctives de leur sexe, soignent leurs cheveux comme des femmes, et ne laissent aucun poil sur leur visage ni sur leur corps? L'audace criminelle de leurs actions l'emporte sur l'infamie de leurs mœurs, et leur folie cède à leur méchanceté. C'est pour eux que nos cités regorgent de ces ouvriers inutiles incessamment occupés à masser, puisser, épiler ces misérables qui ne sont plus d'aucun sexe; c'est pour eux que s'élèvent ces innombrables boutiques, bu-

vertes nuit et jour, où les artisans de ce commerce impur, spéculant sur la folie publique, s'enrichissent rapidement. C'est là que, sans honte de ceux aux regards desquels ils se montrent, sans aucune honte d'eux-mêmes, ils s'enduisent de poix et livrent aux mains et aux instruments de mille esclaves impudiques les parties les plus secrètes et les plus honteuses de leur corps, se réjouissant, dans leur infamie, de voir leur peau devenir lisse et douce comme celle des femmes sous l'action violente de la poix. Leur impudence ne peut sans doute aller plus loin ; mais puisqu'il n'est rien qu'ils ne fassent, il n'est rien que je doive taire. Diogène faisait preuve de grandeur d'âme, lorsque, conduit sur le marché public pour être vendu comme esclave, il disait d'un ton de maître à l'un de ces hommes dégénérés : « Viens, » enfant, acheter un homme. » Car, par ces paroles équivoques, il lui faisait assez entendre qu'il ne l'était plus.

Sont-ils des hommes, en effet, ces insensés qui, par leurs mœurs et leurs habitudes, leurs vêtements et leur coiffure, les parfums, le fard et les fausses couleurs qu'ils emploient, s'assimilent autant qu'ils le peuvent à un sexe qui n'est point le leur ? Comment le voir sans le leur reprocher ? Ils pensent pouvoir se dépouiller de la viellesse qui blanchit leur tête comme les serpens se dépouillent de leur vieille peau, et rajeunir leur chevelure par les couleurs dont ils la teignent ; mais s'ils déguisent la couleur de leurs cheveux et les outrages du temps, ils ne sauraient empêcher ni les rides de creuser leur front, ni le temps d'amener la mort. Est-ce donc une honte d'être vieux et de ne pouvoir s'empêcher de le paraître ? Non, sans doute, mille fois non. Plus l'homme est avancé en âge, plus il inspire de vénération ; car il semble que Dieu seul soit plus ancien que lui. Dieu est le vieillard éternel : « Il est l'Ancien des jours, dit le prophète, et ses » cheveux sont comme la laine pure. » « Il est le seul, nous

» dit le Seigneur, qui puisse faire un cheveu blanc ou noir. » Quelle n'est donc pas l'impiété de ces hommes qui, s'attaquant à ses œuvres, s'efforcent de noircir la chevelure qu'il a blanchie ? « L'expérience est la couronne des vieillards, » et la blancheur de la tête est la preuve de leur prudence. » Ceux donc qui détruisent cette blancheur, source pour eux de respect et de vénération, outragent le Dieu qui la leur a donnée comme la plus noble parure de leur âge. La vérité ne peut habiter dans leur âme, puisque le mensonge souille leur tête : « Mais vous, ce n'est pas là ce que vous avez » appris de Jésus-Christ, si toutefois vous êtes ses disciples » et si vous avez appris de lui, selon la vérité de sa doc- » trine, à dépouiller le vieil homme selon lequel vous avez » vécu autrefois, et qui se corrompt en suivant l'illusion de » ses passions. Renouvelez-vous donc dans l'intérieur de » votre âme, et vous revêtez de l'homme nouveau qui est » créé à la ressemblance de Dieu dans la justice et la sainteté » véritable. »

N'est-ce pas, pour des hommes, une admirable occupation, de passer leur temps devant un miroir, à peigner, couper, ajuster leurs cheveux ? Ne font-ils pas une belle œuvre, en rasant le poil de leurs joues et en arrachant jusqu'au dernier tous les poils qui couvrent leur corps ? Eh ! comment, à moins de les voir nus, ne pas les prendre pour des femmes ! Leur passion rompt tous les obstacles. C'est bien en vain qu'il leur est défendu de porter de l'or. Ils trouvent mille moyens détournés d'éluder cette défense : tantôt ce sont des franges d'or, tantôt des feuilles légères entrelacées de fils du même métal ; tantôt, enfin, je ne sais quelles figures sphériques de matière riche et brillante, qui, suspendues à leur cou, descendent jusqu'à leurs talons ; inventions séductrices, bien dignes de ces hommes dégénérés que leurs

passions ravalent jusqu'à la brute, et de qui la folie n'a d'égale que l'impiété.

Dieu a voulu que le corps de la femme fût doux et poli, et que sa longue chevelure, qui flotte naturellement sur ses épaules, fût son seul ornement; mais il a donné la barbe à l'homme comme la crinière aux lions, et a couvert sa poitrine d'un poil épais, signe de force et de commandement. Il n'est point jusqu'au coq, à qui, pour le distinguer des poules, il n'ait donné cette crête d'un rouge vif qui ressemble à un casque guerrier. Dieu a voulu que la barbe se montrât chez l'homme en même temps que la prudence, et qu'elle devînt blanche dans sa vieillesse, afin de répandre sur sa figure un air de gravité majestueuse. Il a voulu qu'elle suivît dans ses développements les développements de l'expérience, et qu'elle en fût comme un éclatant témoignage, qui inspirât naturellement la confiance et le respect. La barbe est plus ancienne qu'Eve; elle est la marque distinctive de l'homme, dont elle indique la supériorité. Le Créateur a trouvé juste de semer de poils tout le corps de l'homme, et lui ôtant du côté tout ce qu'il y avait en lui de faible et de mou, il en a formé la femme, de qui le corps plus tendre et plus délicat devait être propre aux fonctions qu'elle a à remplir dans la génération et la conservation des enfants.

L'homme, ainsi séparé de tout ce qu'il avait de faible et de trop délicat, demeura et se montra homme; de là vient que, dans l'acte de la génération, l'homme agit et la femme souffre : car les corps velus sont plus chauds et plus secs que ceux qui n'ont point de poil, et l'homme l'est plus que la femme et les eunuques. C'est donc une véritable impiété et un crime contre nature, de détruire ces marques distinctives de la supériorité de l'homme. C'est le comble de la bassesse et de la lâcheté dans les hommes; c'est le plus haut

degré de l'impudicité dans les femmes. Toutes ces hideuses manières de s'embellir, dont le nom seul allume mon indignation, doivent être en horreur à de véritables Chrétiens. « Tous les cheveux de votre tête sont comptés, » nous dit le Seigneur ; mais ceux de votre barbe et de votre corps le sont aussi, et vous ne pouvez en arracher un seul sans aller manifestement contre cette volonté divine qui les a comptés. « Peut-être ne savez-vous pas, dit l'apôtre, que Jésus-Christ » habite en vous. Si nous eussions su qu'il fait en nous sa » demeure, je ne pense point que nous eussions osé l'ou- » trager. »

J'ai honte, je l'avoue, d'entrer dans les détails de toutes ces infâmes coutumes ; j'ai honte de vous montrer ces hommes se tournant, se courbant, se baissant, dévoilant ce que la nature a voilé, se fatiguant et se brisant presque dans mille indécentes postures, et ne rougissant point lorsque leur seul aspect fait naître une vive rougeur. Au milieu de la jeunesse, au sein même du gymnase, où les jeunes gens reçoivent des leçons de tempérance et de vertu, ils se montrent dans toute l'infamie de leur parure et de leurs mœurs. N'est-ce point là le plus horrible excès où la licence puisse monter ? Que respecteront dans leurs maisons ceux qui agissent ainsi en public ? Quelle plus grande preuve de l'infamie de leurs mœurs ? Eh ! n'est-ce pas avouer qu'on est femme la nuit, que d'abjurer ainsi sa nature d'homme à la lumière du soleil ? Ecoutez ce que nous dit le Verbe par la bouche de Moïse : « Il n'y aura point de courtisanes parmi les filles » d'Israël, ni de fornicateurs parmi les enfants d'Israël. » Mais l'usage que nous faisons de la poix, disent-ils, nous est agréable. Il l'est, mais il vous accuse. Quel homme sage, à moins d'être dévoré par cette affreuse maladie, voudrait passer pour un fornicateur, et s'étudierait à couvrir de honte, la noble image de son créateur ? « Ceux qu'il a con-

» nus dans sa prescience, dit l'apôtre, il les a aussi prédes-
» tinés pour être conformes à l'image de son fils, afin qu'il
» soit lui-même le premier né entre plusieurs frères ; et
» ceux qu'il a prédestinés, il les a aussi justifiés. Ceux qu'il
» a justifiés, il les a aussi glorifiés. » Quelle n'est donc pas l'impiété de ces hommes qui, en déshonorant leur corps, déshonorent Jésus-Christ même ! Voulez-vous être véritablement beau, rendez belle votre âme, et ne vous lassez point de l'orner. Ce ne sont point les poils de votre corps, mais les passions de votre âme, qu'il faut arracher. J'éprouve une profonde pitié pour ces jeunes et malheureux enfants, objets d'un infâme trafic. Cependant la honte dont ils sont couverts ne leur appartient pas ; elle est toute entière à ceux qui en tirent un gain criminel. Mais si ces enfants, dont le crime est involontaire, nous inspirent tant de pitié, quelle horreur ne doivent pas nous inspirer des hommes qui s'abandonnent volontairement, et de leur plein gré, à des infamies qu'ils devraient racheter de leur vie même, si on voulait les forcer à les commettre ?

Le vice a désormais dépassé toute limite ; il promène en public ses joies lascives et insultantes, il coule à pleins bords dans nos villes, il est la loi commune et universelle. Les femmes, adjurant la pudeur ; les hommes, adjurant leur nature, vendent publiquement leur corps. Le luxe a fait des sexes un affreux mélange, et couvert les hommes d'opprobre. Une curiosité inouïe, molle et luxurieuse, agite leurs cœurs. Il n'est rien qu'ils n'inventent pour rallumer leurs désirs éteints, rien qu'ils ne tentent et n'essayent pour rallumer leur imagination blasée. La nature, qu'ils violentent, s'épouvante de leurs excès. Les hommes font l'office des femmes, et les femmes celui des hommes. Que dis-je ? elles s'unissent entre elles ; elles épousent d'autres femmes, et leur corps n'a point d'ouverture qui ne serve à leur lubricité. La

volupté, devenue une marchandise publique, a pénétré dans l'intérieur des familles et les a souillées.

Quel horrible spectacle que cet inceste perpétuel! quels trophées de notre civilisation, que ces hommes et ces femmes couchés pêle-mêle dans des maisons publiques, et attendant des acheteurs! Quelle effroyable iniquité, et de quelles tragédies ne soint point la source ces détestables désordres! Les pères, oublieux des enfants qu'ils ont exposés, se mêlent à leurs fils dans leur licence effrénée, et rendent mères leur fille mêmes. La loi se tait sur leurs désordres, et, se prévalant de son silence, ils appellent facilité de mœurs ce qui est le plus horrible excès de la plus criminelle impudicité. Ils violent la nature, et se croient innocents des souillures de l'adultère. Mais si la loi humaine se tait, la justice divine ne se taira point. Ils appellent sur leurs têtes d'inévitables calamités; et du même argent dons ils achètent un plaisir passager, ils achètent aussi une éternelle mort. Les malheureux qui trafiquent de ces détestables marchandises couvrent les mers de leurs vaisseaux, et transportent d'une ville à l'autre la fornication, comme le froment et le vin. Ceux, encore plus malheureux, qui les achètent, font provision de volupté comme d'une nourriture indispensable. Et ni les uns ni les autres ne se souviennent de cette défense de Moïse : « Tu ne profaneras point ta fille jusqu'à en faire une » courtisanne, et la terre ne se remplira point de fornication » et d'iniquité. » Ces paroles prophétiques, prononcées autrefois, s'accomplissent maintenant. Nous le voyons clairement de nos yeux. Toute la terre est pleine de fornication; toute la terre est pleine d'iniquité. Je ne puis m'empêcher d'admirer les premiers législateurs des Romains, qui crurent juste de condamner à être enterrés tout vivants ceux qui auraient avec les femmes quelque commerce contraire aux règles de la nature. La barbe de l'homme est une beauté libre,

simple et naturelle, qu'il est honteux de détruire. C'est lorsque sa barbe commence à pousser, que sa figure est la plus agréable. Enfin, c'est sur la barbe d'Aaron que sont versés ces parfums prophétiques dont l'Ecriture nous entretient. Celui donc qui est instruit par le Pédagogue, et en qui habite la paix, doit lui-même être en paix avec les poils de son corps.

Que ne feront point les femmes, naturellement portées à cet amour outré de la parure et des plaisirs, si les hommes leur donnent l'exemple de si effroyables excès? Mais j'ai tort de les appeler des hommes, ils ne sont pas mêmes des femmes; ce sont de véritables eunuques. Leurs habits d'étoffe légère et de couleur transparente n'ont rien de mâle; leur voix grêle et menue n'a plus rien de la noble voix de l'homme. Tout en eux accuse une nature abâtardie et dégénérée; leurs habits, leur coiffure, leur démarche et leurs traits. « On connaîtra l'homme, dit l'Écriture, à son aspect, « à sa démarche, à ses vêtements, au mouvement de ses « pieds, au rire de ses lèvres et de ses dents. » C'est de leur chevelure, surtout, que ces efféminés ont soin. Ils ne cessent, comme des femmes, de la tresser et de l'orner. Les lions aussi s'enorgueillissent de leur crinière; mais c'est parce qu'elle les aide dans leurs combats en leur donnant un air plus terrible et plus menaçant. Les sangliers sont fiers aussi du poil épais dont leur hure s'arme et se hérisse; mais c'est parce qu'il glace d'effroi les chasseurs les plus intrépides. Les brebis mêmes sont chargées d'une épaisse toison; mais c'est un des bienfaits de notre Père céleste, qui nous a appris à les en dépouiller pour notre usage. Il est vrai aussi que, parmi les nations barbares, les Gaulois et les Scythes se plaisent à faire croître leur chevelure et la conservent avec soin; mais ce n'est point comme un objet de vaine parure. Cette chevelure épaisse et rougeâtre qu'ils as-

semblant et portant sur le devant de la tête, annonce la guerre par sa couleur farouche et éclatante comme celle du sang. Ces deux peuples barbares ont une égale horreur du luxe. Le fleuve glacé où le Germain se baigne et le char grossier qu'habite le Scythe en sont d'irrécusables témoins. Le Scythe même quelquefois dédaigne d'habiter ses chars. Son cheval lui sert de maison ; il y monte, et en un instant se transporte partout où il lui prend envie d'aller. Un grand courage, une vie frugale sont ses uniques richesses. Il ne sent pas d'impurs besoins qui lui en fassent désirer d'autres. Si une faim dévorante le presse, il demande à son cheval de quoi l'apaiser ; il lui ouvre les veines, et ce noble animal donne son sang pour ranimer et soutenir la vie de son maître. Les chevaux de ces peuples nomades les portent et les nourrissent. Les Arabes, qui sont une autre espèce de peuples nomades, montent des chameaux dans leurs expéditions guerrières et se font suivre par des chamelles pleines. Ces animaux mangent en courant et portent sur leur dos non-seulement leurs maîtres, mais encore les tentes qui leur servent de maison. Si l'eau vient à manquer à ces barbares ils se désaltèrent de leur lait ; si leurs vivres s'épuisent, ils se nourrissent de leur sang ; et cependant ces animaux, moins sauvages que leurs maîtres, oublient les mauvais traitements qu'ils en ont reçus, et, parcourant fidèlement de vastes solitudes, les portent et les nourrissent. Périssent donc ces peuples cruels qui se nourrissent de sang !

Il n'est point permis à l'homme de toucher au sang ; car la chair de son corps n'est autre chose qu'un sang épaissi. Le sang humain s'est mêlé et communiqué à la nature divine du Verbe par la grâce du Saint-Esprit. Si quelqu'un l'outrage, il criera vers Dieu et Dieu l'entendra, même inanimé. J'ai en horreur la férocité de ces peuples barbares ; mais j'admire leur vie frugale, ennemie du faste et de la mollesse.

C'est ainsi que notre divin maître veut que nous soyons, sans faste et sans arrogance, sans vaine gloire et sans péché, portant notre croix, uniquement occupés du soin de notre salut.

CHAPITRE IV.

Des bonnes et des mauvaises compagnies.

Ayant interverti sans le vouloir l'ordre que j'avais d'abord résolu de suivre dans ces instructions, j'ai hâte d'y revenir et d'élever la voix contre cette innombrable quantité d'esclaves et de domestiques dont s'entourent les gens riches et voluptueux. Ne voulant absolument pas se servir eux-mêmes, ils en achètent pour chacune de leurs actions et pour chacun de leurs désirs. Ils emploient les uns à préparer mille ragoûts délicats et recherchés, les autres à dresser et couvrir les tables. Tous ces innombrables mercenaires ont chacun leur emploi distinct et marqué, afin de venir tour-à-tour satisfaire au luxe et à la gourmandise de leurs maîtres. Ils préparent les viandes, les confitures, les pâtisseries, les liqueurs et les étalent avec symétrie sur des tables somptueuses dont ils sont les décorateurs et les architectes. Ils gardent des amas d'habits superflus et des monceaux d'or, comme des griffons. Ils serrent l'argenterie et l'essuient sans cesse, la tenant toujours prête pour l'appareil brillant des festins. Il en est enfin qui sont préposés à la garde et à l'entretien des chevaux de luxe, exerçant sous leurs ordres un nombre infini d'échansons et de jeunes gens dont le caprice du maître épuise et cueille la beauté avant que le temps l'ait mûrie.

Une multitude d'esclaves de l'un et de l'autre sexe se presse autour des femmes, pour servir à l'entretien de leur

parure et de leur beauté. Il en est qui président à leurs miroirs, d'autres à leurs coiffures, d'autres enfin à leurs peignes et aux tresses de leurs cheveux Les nombreux eunuques dont on les entoure sont autant de ministres de leurs débauches. On ne les en soupçonne point, parce qu'on les en sait incapables par eux-mêmes; mais le véritable eunuque n'est pas celui qui ne peut pas, c'est celui qui ne veut point. Lorsque les Juifs, révoltés contre Dieu, l'irritèrent par la demande d'un roi, le Verbe, par la bouche du prophète Samuel, au lieu de leur promettre un roi doux et humain, les menaça d'un tyran insolent, livré au luxe et à la débauche. « Il prendra, leur dit-il, vos filles pour se faire « apprêter des parfums, ainsi que les pains et les mets de « sa table, » les traitant comme des esclaves acquises par le droit de l'épée, et ne gouvernant point selon les lois de la justice et de la paix.

On voit partout des femmes se faisant porter dans de brillantes litières sur les épaules de nombreux Gaulois, esclaves affectés à ce genre de service. On n'en voit plus qui, s'occupant dans l'intérieur de leur maison à des ouvrages de leur sexe, préparent la laine et le lin pour les vêtements de leurs maris et de leurs enfants. Toutes leurs journées se perdent et s'écoulent dans l'oisiveté, à écouter des fables amoureuses, des propos vains et séduisants qui énervent leur âme et leur corps. « Vous éviterez la foule, dit le sage, « de peur que vous ne tombiez dans le vice; car la sagesse « est dans le petit nombre, le désordre et la confusion dans « la multitude. » Ce n'est point par pudeur et dans la crainte d'être vues qu'elles se font ainsi porter en litière sur les épaules de leurs esclaves : ce motif, s'il était le leur, serait honorable et légitime; mais c'est, au contraire, par un excès d'orgueil et de vanité, désireuses qu'elles sont de s'offrir en pompe aux regards. Vous les voyez tantôt lever leur

voile et regarder fixement ceux qui les regardent, tantôt faire semblant de se cacher, se déshonorant encore davantage par cette affectation de fausse pudeur. « Ne jette pas « les yeux de tous côtés, dit le sage, n'erre point dans la « solitude des places publiques. »

C'est en effet une véritable solitude, qu'un lieu où, dans une nombreuse foule d'impudiques, ne se trouve pas un seul homme chaste. Elles courent d'un temple à l'autre, ne se lassant point d'y sacrifier, environnées de devins, de charlatans, de vieilles corrompues, détestables instruments de la ruine des familles. Le jour, elles se montrent avec orgueil dans tout l'éclat de leur parure; le soir, au bruit des verres du festin, elles écoutent les conseils impurs que ces vieilles corrompues murmurent à leurs oreilles. Elles apprennent et chantent des chansons lascives qui sont la perte et le déshonneur du mariage. Elles ont des maris qu'elles n'aiment point et des amants qui les possèdent. Mais ce n'est point encore assez; et leurs devins, pour flatter leur orgueil et leurs passions, leur en promettent encore d'autres. Ces malheureuses, ne sentant point qu'elles se trompent et sont trompées, livrent leur corps comme un vase de volupté, à tous ceux qui veulent y boire l'impudicité et la débauche; elles font commerce de leur chasteté, et l'échangent avec joie contre la honte. De nombreux ministres de leurs débauches se pressent autour d'elles; Ils y courent de toutes parts comme les pourceaux au fumier. De là vient que l'Écriture nous avertit incessamment : « N'introduis pas « tout homme dans ta maison, car les piéges du trompeur « sont innombrables. Que les hommes justes soient tes con- « vives et que ta gloire repose dans la crainte du Seigneur. » Loin de nous la fornication! « Car sachez, dit l'apôtre, « que nul fornicateur, nul impudique, nul avare dont le « vice est une idolâtrie, ne sera héritier du royaume de

« Jésus-Christ et de Dieu. » Mais ces femmes ne se plaisent que dans la société des hommes efféminés; elles réunissent dans leurs maisons une multitude de vils flatteurs, oisifs et dissolus, dont la langue impudique ne connaît point de frein et dont les actions ne sont pas moins infâmes que les discours. Ces misérables, prêtant leur aide à l'adultère et l'impudicité, s'efforcent, par l'indécence de leurs postures et de leurs gestes, par leurs plaisanteries honteuses, par leurs rires plus honteux encore, d'allumer dans les cœurs cette joie folle et licencieuse, avant-coureur de la fornication. Ces fornicateurs, et ceux qui les imitent et vivent avec eux pour leur perte, s'imaginant y vivre pour leur bonheur, tirent de leurs narines un bruit éclatant semblable aux croassements des grenouilles; les éclats de leur joie ressemblent à des accès de colère.

Cependant les moins corrompues de ces femmes se contentent d'élever et de nourrir à grands frais des oiseaux de l'Inde et des paons de Médie. Si quelque nain, le plus difforme et le plus contrefait qu'il soit possible de trouver, leur est présenté, elles se hâtent de l'acheter; elles le font asseoir à leurs pieds, jouent avec lui, se pâment de joie à ses danses lascives et grotesques, et répondent par des éclats de rire aux accents discordants de sa voix. Tel est leur engouement pour ces monstres, inutile poids de la terre, qu'elles les achètent au plus haut prix et s'en font plus d'honneur que de leurs maris. Elles préfèrent une petite chienne de Malte à une veuve chaste et modeste, et négligent un sage vieillard qui, si je ne me trompe, est plus beau et plus honnête qu'un monstre acheté à prix d'argent. Elles n'ouvrent point leur demeure à l'orphelin qui n'a point d'asile, mais elles la remplissent de perroquets. Elles exposent sur la voie publique les enfants nés dans leurs maisons, et nourrissent avec soin de nombreux poulets. Ainsi, des animaux privés de raison

excitent leur intérêt, et des êtres doués de raison ne l'excitent point. Ainsi, lorsqu'elles devraient nourrir des vieillards pauvres et vertueux, qui sont, je le pense du moins, aussi beaux que des singes et aussi éloquents que des rossignols; lorsqu'elles devraient rappeler à leur esprit ces paroles de l'Écriture : « Celui qui donne au pauvre prête au » Seigneur; toutes les fois que vous faites l'aumône au » moindre de vos frères, c'est à moi-même que vous la » faites, » elles s'abandonnent à tous les caprices d'une imagination déréglée, et échangent leurs richesses contre des pierres, je veux dire des perles et des émeraudes. Elles font des amas de vêtements frivoles dont le temps emporte rapiment la couleur brillante; elles s'environnent d'une multitude d'esclaves inutiles, jetant à pleines mains tout ce qu'elles possèdent, et s'ébattant dans les ordures de leurs passions, comme les poules rassasiées dans les ordures du fumier. « La pauvreté humilie l'homme. » L'Écriture se sert dans ce passage du mot de pauvreté, pour désigner cette épargne sordide qui rend pauvres ceux qui sont riches, en les empêchant de faire part à leurs frères des biens qu'ils possèdent.

CHAPITRE V.

Comment il faut se comporter dans le bain.

Leurs salles de bains sont des appartements construits avec une artificieuse recherche, transparents, mobiles, à peine recouverts d'une toile fine et légère; des siéges d'or et d'argent, des vases innombrables de ces mêmes métaux, les uns pour le service des tables, les autres pour l'usage du bain, y brillent de toutes parts; les réchauds même qu'on place sur les charbons ardents y sont d'or et d'argent. Leur

intempérance est montée à un tel excès, qu'elles mangent et s'enivrent dans le bain. Au milieu de cette profusion de richesses et de meubles précieux de toute espèce, dont elles s'environnent pour satisfaire une insupportable vanité, vous croiriez facilement qu'elles veulent se mettre à l'enchère. C'est l'orgueil qui les inspire et les pousse à tant d'insolence; par là, elles reprochent aux hommes de ne pouvoir égaler leur faste et d'être vaincus par les femmes; par là, elles affichent une excessive délicatesse à qui les jouissances ordinaires du bain ne peuvent suffire, si elles ne sont relevées par tout cet appareil fastueux; par là, elles méprisent la simplicité avec laquelle se baignent les femmes moins riches, et s'attirent mille malédictions; par là, enfin, elles enveloppent dans leurs filets les malheureux qui se laissent éblouir à l'éclat de l'or. Elles profitent de leur ignorance, de ce qui est bon et honnête, pour s'en faire des admirateurs et des amants, et n'épargnent aucun artifice pour se déguiser aux yeux des hommes, à qui bientôt elles se montreront toutes nues. Elles s'enveloppent devant leurs maris d'une affectation de fausse pudeur, et semblent craindre de se déshabiller devant eux; mais tout étranger qui pénètre dans leur maison peut les voir, s'il le désire, et les contempler nues dans le bain. Elle les convient à ce spectacle, et leur montrent leur corps comme s'ils devaient l'acheter et le revendre. « Ne vous baignez pas dans un bain de femmes, di-« sait autrefois le poète Hésiode; » maintenant les mêmes bains sont communs aux deux sexes, qui se plongent ensemble et sans rougir dans ces eaux impudiques où les flammes impure de l'amour s'allument naturellement par la licence des regards, et où toute pudeur se noie et s'éteint. Les femmes que le sentiment de la pudeur n'a pas encore entièrement quittées excluent, il est vrai, les étrangers de leur présence; mais elles se baignent devant leurs esclaves,

se montrent toutes nues à leurs regards, et, se faisant frotter par leurs mains, permettent au moins à la volupté, que la crainte seule empêche peut-être d'aller plus loin, mille attouchements impudiques. Ces esclaves, introduits en présence de leur maîtresses nues, se dépouillent comme elles de toute retenue, et s'accoutument à mesurer leur crainte sur l'audace de leurs désirs. Les anciens athlètes, rougissant de paraître nus en public, couvraient avec soin, avant de descendre dans la lice, les parties honteuses du corps que la voix de la nature nous crie de ne pas montrer; mais ces femmes, dépouillant leur pudeur avec leur chemise, veulent à tout prix paraître belles, et proclament malgré elles leur impureté et eur corruption. Tout leur corps laisse voir le désordre de leur concupisceuce, comme la peau d'un hydropique trahit les ravages de la maladie qui le dévore. Il suffit de les voir pour les juger. Il faut donc que les hommes donnent aux femmes de généreux exemples de modestie; ils faut qu'ils rougissent de paraître nus devant elles; il faut qu'ils évitent et fuient avec le plus grand soin ce spectacle ubrique et dangereux. « Celui qui regarde une femme avec » trop de curiosité, nous dit l'Écriture, a déjà péché. » Les femmes doivent, dans leurs maisons, éprouver une pudique honte de leurs parents et de leurs domestiques; dans les rues, des passants; dans le bain, de leurs femmes; dans la solitude, d'elles-mêmes; partout enfin du Verbe, qui est partout, et sans qui rien n'a été fait. Car le plus sûr moyen de ne jamais tomber, c'est d'être fermement persuadés que Dieu nous voit toujours et partout.

CHAPITRE VI.

Le Chrétien seul est riche.

La possession et l'usage des richesses doivent être subordonnées à la souveraine raison. Il en faut faire part aux autres, non point avec une épargne mesquine et sordide, non point avec un orgueil insolent, mais avec une tendre sollicitude. Gardons-nous d'être bienfaisants par orgueil ou par égoïsme, de peur qu'on ne dise de nous : Les biens que possède ce riche, ses chevaux, ses esclaves, ses trésors sont hors de prix; mais lui-même ne vaut pas trois oboles. Otez, en effet, la parure aux femmes et les domestiques aux maîtres, vous verrez que les maîtres ne diffèrent en rien des esclaves qu'ils ont achetés à prix d'argent. Leur démarche, leur aspect, leur langage est le même; ou si même il existe entre eux quelque différence, elle est toute à l'avantage des esclaves, qui n'ont point été affaiblis et énervés par une éducation molle et efféminée. Ne nous lassons donc point de répéter, suivant l'esprit et les maximes des divines Écritures : Si vous êtes bon, juste et modéré, vous faites dès à présent un amas d'argent que vous retrouverez dans le ciel. Si vous vendez vos bien terrestres et les distribuez aux pauvres, vous amassez des trésors célestes que la rouille ne dévore point et que les voleurs ne vous peuvent ravir. Si vous agissez ainsi, vous êtes véritablement heureux, quelque pauvre, faible et sans gloire que vous soyez, et vous possédez réellement de grandes richesses. Mais fussiez-vous, au contraire, plus riche et plus puissant que les rois Midas et Cinyre, si vous êtes injuste et insolent comme le riche de l'Évangile, qui, vêtu de pourpre et de lin, méprisait la misère et la nu-

dité de Lazare, vous êtes malheureux et tourmenté en ce monde, et vous ne vivrez point dans l'autre.

La richesse est perfide et dangereuse comme le serpent. Si quelqu'un saisit un serpent sans prudence et sans précaution, il se roulera en mille cercles autour de sa main, et le mordra; de même s'il ne commande point à ses richesses, et s'il n'en règle point l'usage, elles s'attacheront à lui et le dévoreront. Mais si vous êtes magnifique et bienfaisant envers vos frères, vous vaincrez le monstre par la puissance du Verbe, et son venin ne pourra vous nuire. Telles sont les véritables richesses à la nature desquelles nous ne faisons point assez attention; tels sont les trésors véritablement précieux. Ce n'est point l'argent, les perles, les habits magnifiques, la beauté corporelle, qui ont un grand prix, mais la vertu seule. La vertu est cette raison dont le Pédagogue divin règle et dirige l'exercice. De là viennent les ordres répétés qu'il nous fait, d'abjurer les vaines délices; et les louanges qu'il ne cesse de donner à la frugalité, fille de la tempérance. « Préférez, dit-il, mes enseignements à l'argent, » et la science à l'or le plus pur ; car la sagesse est meilleure » que les perles, et toutes les pierres ne l'égalent pas. » Rien de ce qui est le plus précieux n'est donc comparable à la vertu. « Mes fruits, dit-il encore, sont meilleurs que l'or, » que l'or le plus pur ; mes dons valent mieux que les sa- » phirs. »

Faut-il peser le mérite de ces deux sortes de trésors, si différents l'un de l'autre ? Je le vieux bien. Pensez-vous qu'un homme soit riche, parce qu'il possède de grands biens et qu'il est rempli d'or comme une vile bourse ? ou plutôt le véritable riche n'est-il pas celui qui, plein de justice, de sagesse et de beauté, car l'ordre est la vraie beauté, montre sa sagesse dans l'administration de ses biens, et sa modération dans la manière bienveillante dont il les distri-

bue à ses frères ? N'est-ce pas de ces hommes que l'Écriture nous dit que plus ils sèment plus ils récoltent : « Il a » répandu ses biens sur le pauvre ; sa justice subsistera » dans les siècles. » Ce n'est donc pas celui qui a et ne donne point, mais celui qui donne, qui est riche ; car le bonheur ne consiste point à posséder, mais à donner. La bienfaisance venant de l'âme, les vrais biens en viennent aussi, appartenant à la vertu seule, et par conséquent aux Chrétiens. Un homme qui n'a ni justice, ni sagesse, ni modération, ne peut ni connaître ni posséder ces biens. Les Chrétiens seuls le peuvent ; et comme rien n'est aussi précieux que ces biens, étant les seuls qui les possèdent, ils sont nécessairement les seuls qui soient riches. Les richesses du Chrétien sont la justice et la raison, qui est plus précieuse qu'aucun trésor. Elles ne lui viennent point de la terre, mais de Dieu, qui se plaît à les lui donner ; et rien ne peut les lui ravir. Elles ne consistent point dans la multitude de ses troupeaux, l'étendue et la fertiiité de ses champs ; mais elles sont enfermées dans son âme comme dans un trésor, et leur possession, qui est la plus excellente de toutes, le rend parfaitement heureux. Elles l'empêchent de rien désirer qui soit injuste, et lui font obtenir tout ce qu'il désire. Comment donc ne serait-il pas riche, puisque toutes ses demandes étant saintes et exaucées, il possède Dieu lui-même, trésor éternel et inépuisable. « On donnera à celui qui demande, » on ouvrira à celui qui frappe. » Vous le voyez, ceux à qui Dieu ne refuse rien à cause de leur vertu et de leur piété, ne manquent de rien et possèdent tout.

CHAPITRE VII.

La frugalité est sur la terre l'appui et l'ornement du chrétien.

Les molles délices de la volupté perdent les hommes, qui n'ont plus bientôt aucun goût pour la vertu et pour les plaisirs simples et modérés qu'elle donne. Une mollesse honteuse dévore la gloire et la louange de leur vie. C'est en vain que l'excellence et l'élévation de leur nature les portent incessamment vers la connaissance et la possession de cette vérité unique et éternelle dont ils sont l'ouvrage, la volupté les en éloigne ; et leur vie, d'auguste et de sublime qu'elle eût dû être, n'est plus digne que d'opprobre, de ridicule et de mépris. Rien n'est plus éloigné de la vie divine que cet amour de la volupté et cette habitude de suivre tous les grossiers appétits du corps comme les plus vils animaux. Il n'y a que les hommes qui n'ont absolument aucune idée de ce qui est bon et honnête qui puissent croire que la volonté soit un bien. Un désir immodéré des richesses les écarte surtout des voies droites de la raison, car il leur persuade de dépouiller toute pudeur et de commettre les actions les plus honteuses, afin de pouvoir, sans obstacle et comme la brute, satisfaire leur gourmandise et leur lubricité. De là vient qu'il en est si peu qui parviennent à cet éternel bonheur que Dieu avait préparé pour tous. Pourquoi tant de mets différents ? N'est-ce point pour apaiser la faim d'un seul homme ? Les ordures qui sortent de nos corps après les jouissances du festin accusent assez la bassesse et la vile honte de ces jouissances. Pourquoi tant d'échansons occupés à verser tant de liqueurs différentes, lorsqu'il suffit d'un verre d'eau pour apaiser la soif ? Pourquoi encore tant d'habits magnifiques, de riches ornements, de meubles et de vases d'or ? Hélas ! Pour ras-

sasier des hommes avares et corrompus dont les mains et les yeux sont insatiables. « Que l'aumône et la foi ne vous quit-» tent point, » nous dit l'Écriture. Choisissons l'exemple du prophète Élie pour montrer tout le cas que le Seigneur fait de la frugalité. Ce saint prophète, assis sous un arbre dans le désert, attend sa nourriture du ciel. Un ange lui apporte un pain d'orge cuit sous la cendre et un vase d'eau. Tel est le repas que Dieu lui envoie. Nous donc qui marchons avec ardeur dans les voies de la vérité, dépouillons-nous, pour l'atteindre, de tout inutile bagage. « Ne portez dans votre » voyage, nous dit le Seigneur, ni bourse, ni sac, ni chaus-» sure. » C'est-à-dire ne possédez point des richesses qui s'enferment dans une bourse. Ne remplissez point vos greniers de froment, mais distribuez-le aux pauvres. Enfin ne vous embarrassez pas d'une foule de domestiques et de bêtes de somme qui, étant occupés à porter les bagages, sont appelés ici par allégorie la chaussure des riches. Nous devons donc rejeter cette quantité de meubles et de vases d'or et d'argent, cette foule inutile de domestiques, puisque notre maître divin nous donne de sûrs et d'honorables moyens de le suivre, en nous apprenant à nous servir nous-mêmes et à vivre contents de peu. Nous devons marcher dans la route qu'il nous a tracée de manière à mériter d'être reçus par lui quand nous arriverons ; et si quelqu'un de nous a une femme et des enfants, ils ne l'empêcheront point d'avancer dans cette route sainte ; mais il leur apprendra, au contraire, à y marcher avec la même constance que lui. La femme qui aime son mari doit être instruite et formée à le suivre. Le bagage qu'on doit prendre dans ce beau chemin qui conduit au ciel, c'est une frugalité qui ne se dément jamais, unie à une sage modération. Comme le pied est la mesure du soulier, ainsi ce que le corps exige nécessairement est la mesure exacte de ce que nous devons posséder. Tout ce que nous

possédons au-delà, soit meubles, soit habits magnifiques, nous est un embarras dans ce voyage, au lieu de nous être un appui et un ornement. Le bâton sur lequel nous devons nous appuyer pour arriver au ciel, où l'on n'entre que par violence, ce bâton, dis-je, est la bienfaisance par laquelle nous acquérons l'éternel repos en le donnant, autant qu'il est en nous, à ceux qui l'ont perdu ici-bas. « Vos richesses, » nous dit l'Écriture, doivent servir à racheter votre âme. » C'est dire assez que l'aumône seule fait le salut des riches. Comme les puits où l'eau est abondante se remplissent à mesure qu'on les épuise, comme le lait se porte plus abondamment vers les mamelles que la main vient de traire ou la bouche de sucer, ainsi les richesses que la bienfaisance verse autour d'elle, comme l'eau, se renouvellent sans cesse et s'accroissent de leurs pertes mêmes. Posséder Dieu, je l'ai déjà dit, c'est posséder tout, puisque Dieu est le principe de toute abondance. Ne me dites point que vous avez vu souvent un homme juste manquer de pain ; car cela est rare et n'arrive même jamais que là où il ne se trouve point un autre juste. Mais quand cela serait, rappelez-vous ces paroles de l'Écriture : « Le juste ne vit pas seulement de pain, » mais de la parole du Seigneur, qui est le pain céleste et » véritable. » Un homme vertueux qui place en Dieu toute sa confiance ne peut donc jamais tomber dans un extrême besoin. Il demande sa nourriture au père commun de tous les êtres, qui s'empresse de nourrir son fils. L'indigence n'a aucun pouvoir sur lui, il ne la sent point et ne peut la sentir. Les richesses que nous donne le Verbe exerçant en notre faveur le ministère de Pédagogue, n'excitent point l'envie, et font face à tous nos besoins. Celui qui les possède est l'héritier du royaume de Dieu.

CHAPITRE VIII.

La vraie et saine doctrine tire sa principale force des comparaisons et des exemples.

Si vous ne vous lassez point de mener une vie frugale et de résister à la volupté, habitué par un combat de tous les jours à vous imposer des peines volontaires, vous en serez plus fort pour supporter le poids de celles qui vous frapperont contre votre gré ; et lorsque les craintes et les douleurs inséparables de cette vie vous viendront assaillir, elles ne vous trouveront jamais ni faible, ni désarmé. Pourquoi nous dit-on que notre patrie n'est pas de ce monde, si ce n'est pour nous apprendre à mépriser les biens qui en sont ? De tous ces biens, le seul qui soit solide et réel, c'est la frugalité, parce qu'elle restreint nos besoins au strict nécessaire, et qu'elle mesure nos dépenses dans une juste proportion à nos besoins ainsi restreints.

Nous avons déjà expliqué, dans le livre où nous avons traité du mariage, comment les femmes doivent vivre avec leurs maris, comment elles doivent administrer leur famille, et à quels usages il leur est permis d'employer leurs domestiques. Nous avons dit quelles occupations leur sont propres ; de quelle manière il faut qu'elles agissent envers les autres et envers elles-mêmes ; quel temps enfin est convenable pour songer à se marier. Maintenant à ces instructions il en faut ajouter de nouvelles, et dans notre dessein de décrire exactement toutes les règles de la vie chrétienne, ne point négliger de montrer combien est grande la puissance des exemples pour faire le salut des hommes. Télémaque, nous dit Euripide, dans sa tragédie d'*Oreste*, Télémaque ne mit point à mort sa mère Pénélope qui, fidèle à son mari, avait con-

servé chaste le lit nuptial. Le poète compare ici la destinée différente de deux femmes, Clytemnestre et Pénélope, dont l'une fut adultère et homicide, l'autre chaste et fidèle à son époux. Les Lacédémoniens, qui avaient une juste horreur du vice de l'ivrognerie, forçaient leurs esclaves à s'enivrer et à paraître devant eux dans cet état, afin que les actions basses et ridicules que l'ivresse leur faisait commettre fussent pour les maîtres un salutaire enseignement qui les empêchât de tomber dans le même vice et de se couvrir de la même honte. Il est des hommes qui ont besoin, pour se bien conduire, de l'influence des exemples; il en est d'autres d'une nature plus forte et plus généreuse qui embrassent et suivent la vertu, de leur propre mouvement. Ceux-ci sont les plus vertueux. Tel fut Abraham, qui chercha Dieu sans autre secours que lui-même. Le second degré de vertu, c'est d'être sensible aux bons conseils et de les suivre. Tels furent les disciples du Christ, qui crurent en lui et à sa parole. Aussi voyons-nous qu'Abraham fut honoré du nom d'ami de Dieu, et les disciples du nom d'apôtres. C'était un même et unique Dieu qu'Abraham cherchait et que les disciples annonçaient au monde. Les deux peuples qu'ils ont formés et instruits ont atteint le même salut et trouvé le même Dieu par des moyens différents. Mais ceux qui, ne sachant rien par eux-mêmes, ne veulent rien apprendre de ceux qui savent, sont des membres inutiles de la grande famille humaine. Tels sont les Gentils, peuples indociles, qui ignorent la loi du Christ et ne la veulent point apprendre. Cependant notre divin maître, bon et clément envers tous les hommes, ne se lasse point de leur être utile et de les aider. Il persuade, il reproche, il console. Il nous montre la honte dont se couvrent les pécheurs, et le supplice éternel qui suit cette honte; mais il nous la montre pour nous détourner d'une voie funeste, et cet effroi légitime qu'il s'efforce de nous inspirer

est la plus grande preuve de sa bienveillance et de son amour. Par ces images frappantes et multipliées qu'il met sous nos yeux, il nous détourne du vice, il nous assure de la vertu. Sommes-nous sur le point de tomber, il nous rappelle la chute des autres. Sommes-nous près de commettre un crime, il nous montre le châtiment. Sommes-nous enfin dans la bonne voie, il nous y affermit par l'espoir d'obtenir la récompense que ceux qui nous ont précédé ont déjà reçue. Tous ces moyens sont admirables de sagesse et d'efficacité. Quel est, en effet, celui de nous qui, marchant dans une route ouverte, n'évitera point de tomber dans un fossé où celui qui le précède vient de tomber à ses yeux? Quel est encore l'athlète, amoureux de la gloire et témoin du succès d'un rival, qui ne s'efforcera point de l'imiter, pour obtenir les mêmes couronnes?

Toute la divine Écriture est pleine d'exemples dont on peut retirer de semblables fruits. Mais je n'en choisirai qu'un seul, et rendrai compte, en aussi peu de mots que je le pourrai, du crime et du supplice des Sodomites, dont l'histoire renferme, pour tous ceux qui l'écoutent, une instruction admirable. Ces peuples avaient poussé le vice de la volupté et de l'intempérance jusqu'à ses dernières limites; ils commettaient l'adultère avec une effroyable sécurité; ils brûlaient pour les hommes d'un amour infâme et contre-nature. Le Verbe alors, qui voit tout, et aux yeux duquel aucun crime ne peut échapper, le Verbe, dis-je, les regarda. Vigilant protecteur de l'homme, il ne vit point tranquillement de si détestables désordres, et comme il punit les pécheurs pour nous empêcher de les imiter, comme il a soin de nous conduire à la vertu par l'horreur du vice, il fit descendre sur ces peuples un feu vengeur qui les dévora eux et leur ville, de peur que si ces impudiques restaient impunis, toute impudicité ne fût désormais sans frein sur la terre. Les flam-

mes qu'il versa du haut du ciel sur cette ville corrompue furent des flammes prévoyantes, qui dévoraient à la fois la volupté présente et les voluptés à venir. A travers ces flammes terribles, nous apercevons les voies du salut. C'est comme si Dieu nous disait : ne péchez point comme ces peuples, vous ne serez point punis comme eux ; en évitant le crime, vous éviterez le supplice. « Or, je veux vous avertir, dit saint-Jude, qu'après que Jésus eut sauvé le peuple » en le tirant de l'Égypte, il fit mourir ceux qui furent in- » crédules, et qu'il réserva dans des chaînes éternelles et de » profondes ténèbres, pour le jugement du grand jour, les » anges qui n'ont pas conservé leur première dignité et qui » ont abandonné leur propre demeure. » Le même apôtre applique un peu plus loin, en ces termes, le châtiment des pécheurs à notre instruction : « Malheur à eux, s'écrie-t-il, » parce qu'ils suivent la voie de Caïn ; qu'ils se laissent sé- » duire, comme Balaam, par l'avarice, et qu'imitant la ré- » bellion de Coré, ils périront comme lui ! » La crainte, en effet, retient dans le devoir ceux qui sont trop faibles pour supporter la généreuse liberté des enfants d'adoption de Dieu. Ces menaces et ces supplices qui nous effrâient, nous effraient pour notre salut. Dieu n'a pas seulement puni les crimes de l'impudicité et de l'adultère, il a puni aussi l'amour des ornements frivoles et la recherche de la vaine gloire. Je pourrais vous en citer de nombreux exemples, Je pourrais vous effrayer des terribles malédictions prononcées contre ceux que leurs richesses entraînent loin de Dieu et précipitent dans le crime, malédictions prévoyantes et salutaires pour vous empêcher de vous perdre vous-mêmes ; mais dans la crainte d'être trop long, je les passerai sous silence et me hâterai d'arriver au terme de cet ouvrage en continuant l'explication des préceptes du divin maître.

CHAPITRE IX.

Des justes motifs que nous pouvons avoir de nous baigner.

Rentrant donc dans mon sujet, dont je me suis insensiblement écarté, je dirai que les motifs qui nous portent à nous baigner sont de quatre sortes : la propreté, la chaleur, la santé, et enfin le plaisir. Toute volupté physique étant criminelle, ce dernier motif doit être entièrement et absolument rejeté. Les femmes se peuvent baigner pour cause de santé et de propreté ; les hommes ne le peuvent que pour leur santé. L'excès de la chaleur pouvant être combattu et détruit par d'autres moyens, ce motif est également inadmissible. D'ailleurs, l'usage trop fréquent du bain affaiblit les forces naturelles, les relâche, les dissout presque, et les amène souvent au point où sont celles d'un homme qui est près de s'évanouir. Le corps humain, plongé dans l'eau, l'attire et la pompe par tous ses pores, de la même manière à peu près que les arbres et les végétaux. En voulez-vous une preuve évidente ? Si vous entrez dans le bain avec la soif, vous en sortez désaltéré. Il ne faut donc pas se baigner sans avoir de justes motifs de le faire. Le nom que les anciens donnaient aux bains indique assez qu'ils pensaient que leur action sur le corps de l'homme a de la ressemblance avec celle que les foulons ont sur l'étoffe. En effet, ils rident le corps et le vieillissent avant le temps, par un frottement continu ; ils le rongent et l'amollissent comme le feu amollit le fer. C'est d'une température égale et modérée, semblable à celle de notre corps, que nous avons besoin pour nous bien porter. L'usage des bains est nuisible en plusieurs circonstances, pourquoi donc en user toujours ? Il l'est lorsqu'on est affaibli par une diète prolongée ; il l'est encore lorsqu'on a l'estomac

trop chargé de nourriture. Pour en user, il faut avoir égard à l'âge, au tempérament et à la saison de l'année. Utile à quelques-uns, il ne l'est point à tous; ceux mêmes à qui il est utile quelquefois, il ne le leur est point toujours, comme l'avouent ceux dont l'état est d'étudier et de connaître ses diverses influences.

Pour nous, il nous suffit d'apporter en ceci la même modération que nous devons conserver dans toutes les actions de notre vie : ne point nous servir dans le bain des mains d'autrui, mais des nôtres ; ne point nous en faire un plaisir dont nous usions assidument et plusieurs fois par jour, comme celui de la promenade. Nous entourer de nombreux domestiques occupés à nous arroser d'eau pendant que nous sommes dans le bain, c'est insulter à la dignité de notre prochain par un rafinement de volupté ; c'est en quelque sorte nous approprier l'usage du bain et ne pas comprendre qu'il appartient aux autres aussi bien qu'à nous. Surtout ne nous lassons point de baigner notre âme dans les pures maximes de la raison. Le corps aussi doit être lavé et purifié des ordures qui en sortent et qui s'y attachent ; mais il faut choisir l'instant où les fatigues du travail rendent le délassement du bain nécessaire à notre santé. « Malheur à vous, » scribes et pharisiens hypocrites, disait le Seigneur, parce » que vous être semblables à des sépulcres blanchis qui au- » dehors paraissent beaux aux hommes, mais qui au-dedans » sont pleins d'ossements de morts et de corruption ! » Malheur à vous, qui purifiez le dehors de la coupe et du vase pendant qu'au-dedans vous êtes pleins de rapines et de souillures ! Pharisiens aveugles, purifiez d'abord le dedans de la coupe et du vase, afin que le dehors soit pur aussi. Le plus utile et le meilleur de tous les bains est celui qui purifie l'âme de ses souillures ; c'est ce bain tout spirituel dont le prophète parle évidemment dans ce passage : « le Seigneur

» a purifié de leurs souillures les fils et les filles d'Israël, il » ôtera le sang d'au milieu d'eux, le sang de l'iniquité et le » meurtre des prophètes. » La nature et le mode de cette purification de l'âme nous sont enseignés par le Seigneur même : « Purifiez-vous avec une ardeur toujours croissante » dans un esprit de justice et de vérité. » Quant aux ordures du corps, il suffit d'un peu d'eau pour les enlever, comme on le fait à la campagne, où manquent les établissement de bains.

CHAPITRE X.

Ceux qui mènent une vie conforme à la raison doivent se livrer à des exercices choisis et modérés.

Les exercices du gymnase suffisent aux jeunes gens ; peut-être même conviendrait-il que les hommes faits les préférassent de beaucoup à l'usage des bains, parce que ces exercices ont quelque chose de mâle et de généreux qui donne au corps des habitudes constantes de force et de santé, et à l'âme de nobles sentiments par l'amour des louanges et de la gloire. Il est donc sage et utile de s'y livrer, pourvu qu'on ne le fasse point avec une ardeur immodérée qui détourne de soins plus solides et plus essentiels. Les travaux physiques ne doivent pas être interdits aux femmes ; seulement il ne faut par les exhorter aux jeux de la lutte et de la course. Ces exercices violents ne leur conviennent point ; mais tous les ouvrages d'aiguille et de broderie, mais tous les soins divers que réclame d'elles le bien-être intérieur de leur famille, dont elles sont les protectrices naturelles et obligées. Leur devoir est de veiller aux objets dont leurs maris ont besoin, et de les leur apporter elles-mêmes. Aucun des soins du ménage ne peut être pour elles un légitime sujet de honte ; ni les travaux de la boulangerie, ni la préparation même

des autres aliments, pourvu que leurs maris trouvent bon et convenable qu'elles s'y livrent. Conserver et entretenir en bon état les vêtements divers nécessaires à leurs familles, apprêter à leurs maris le boire et le manger et le leur présenter avec une aimable honnêteté ; se faire ainsi à elles-mêmes une santé facile et habituelle, quels soins peuvent être plus doux, quels exercices plus agréables? Notre Pédagogue divin aime les femmes de ce caractère. Il aime à les voir toujours occupées d'utiles travaux, tenir d'une main le fuseau et l'aiguille, de l'autre recevoir le pauvre, le soutenir dans sa faiblesse, le nourrir dans son indigence, et ne pas rougir, à l'imitation de Sara, de donner aux voyageurs fatigués tous les soins d'une hospitalité secourable. « Hâtez-» vous, disait Abraham à son épouse, mêlez trois mesures » de fleur de farine, et placez des pains sous la cendre. » « Rachel, dit encore l'Écriture, Rachel, fille de Laban, s'a-» vançait avec les troupeaux de son père. » Ces paroles ne suffisant point à l'écrivain sacré pour montrer combien cette sainte fille, destinée à la couche de Jacob, était éloignée de tout faste et de tout orgueil, il ajoute : « Car elle paissait » elle-même les brebis de son père. » Toute la divine Écriture est pleine de mille autres exemples innombrables de travail, d'exercice et de frugalité.

Quant aux hommes, les mêmes exercices ne conviennent point indistinctement à tous : les uns peuvent s'exercer nus à la lutte ; les autres, au jeu du disque, de la balle et du ceste, surtout en plein air et à l'ardeur du soleil. Il suffit à d'autres du délassemet de la promenade, soit à la campagne, soit dans la ville. Ceux qui aiment les travaux des champs s'y peuvent encore liver sans crainte ; c'est une occupation tout-à-fait digne d'un homme libre, et le gain qu'on en retire est honorable et légitime à la fois.

Pittacus, roi de Mytilène, dont j'allais oublier de vous citer

l'exemple, se livrait chaque jour à un travail manuel pour se délasser des soins pénibles de la royauté. Ne pensez pas qu'il vous soit honteux de puiser l'eau et de fendre le bois dont vous avez besoin; il est au contraire toujours beau et honorable de se servir soi-même. Jacob paissait les brebis que Laban lui avaient laissées et tenant en main sa houlette comme un signe de sa royauté, il forçait, par son industrie, la nature à lui obéir. Plusieurs enfin trouvent dans la lecture à haute voix un utile et salutaire exercice. Quant à la lutte dont nous admettons la convenance et l'utilité, c'est à condition qu'on ne se livrera point à ce jeu par une jalouse envie de montrer ses forces et son adresse, et d'acquérir ainsi une vaine gloire, mais seulement pour assouplir ses membres et pour combattre la sueur qui affaiblit par le travail qui fortifie. Il n'y faut mettre ni artifice ni supercherie. Il faut lutter avec franchise et simplicité par la tension et le déploiement réel et soutenu de son cou, de ses mains et de ses flancs. Cet exercice est, en effet, réellement mâle et généreux, lorsqu'il a pour unique but l'utile entretien des forces et de la santé. Trop d'adresse dans les jeux gymnastiques en accuse aussi trop de soin. C'est montrer qu'on préfère aux études libérales celles qui ne le sont point. Tout ce qu'on fait, il le faut faire avec une sage mesure. Comme il est bien de travailler avant le repas, il est mal de se fatiguer par un travail excessif, source de nombreuses maladies. Il ne faut être ni toujours oisif, ni toujours occupé au-delà de ses forces. Les règles de modération que nous avons données pour le boire et pour le manger doivent être appliquées à tous nos besoins. S'il ne faut pas mener une vie molle, et efféminée, il ne faut pas non plus, se jeter dans l'excès contraire; mais il faut choisir entre ces deux écueils un juste milieu, et s'y maintenir constamment dans une sage modération, également éloignée du double vice de l'oisiveté et de

l'excès du travail. La vertu, comme nous l'avons dit auparavant, la vertu, dont la nature est de se suffire à elle-même, est un exercice éloigné de tout faste ; comme par exemple, de mettre soi-même ses souliers, de se laver les pieds, de s'oindre d'huile. Si donc quelqu'un nous rend ces services, il est juste que nous les lui rendions à notre tour ; et si notre ami, étant malade, ne peut lui-même se servir, il est de notre devoir de nous coucher auprès de lui, et de lui présenter toutes les choses qui lui peuvent être nécessaires. « Abraham, nous dit l'Écriture, apporta sous un arbre le » dîner aux trois voyageurs, et se tint debout devant eux » pendant qu'ils mangeaint. » La pêche aussi, à l'exemple de saint-Pierre, si nos devoirs nous en laissent le temps, est un délassement permis. Mais la pêche véritablement sainte est celle que le Seigneur apprit à son disciple, et qui consiste à pêcher les hommes sur la terre comme les poissons dans l'eau.

CHAPITRE XI.

Méthode abrégée de la vie chrétienne.

Il ne nous est pas absolument défendu de porter des bijoux, des habits riches et commodes, mais il nous l'est très expressement de ne pas mettre un frein aux passions violentes qui n'obéissent pas au souverain empire de la raison, de peur que leur action dissolvante ne pénètre toutes les parties de notre âme et ne la plonge sans retour dans les délices de la volupté. Ces délices, en effet acquièrent, par l'habitude, une force constante et irrésistible. Elles font de l'homme un cheval fougueux que le Pédagogue, s'efforçant en vain de diriger vers le salut, ne peut plus ni maîtriser ni conduire. La partie sensitive de l'âme commande seule et commande en

tyran. La raison ne lui est plus de rien ; il ne la connaît plus. Sa voix, étouffée par le vice, ne peut le réveiller dans le désordre de ses sens et de ses désirs. Il n'a plus de goût qu'à l'éclat de l'or et des pierreries, à la magnificence des vêtements, aux inépuisables recherches du luxe. Mais, pour nous, ces divines paroles de l'apôtre ne doivent jamais être absentes de notre mémoire : « Vivez saintement parmi les » Gentils, afin qu'au lieu de médire de vous, comme si vous » étiez des malfaiteurs, ils considèrent vos bonnes œuvres et » rendent gloire à Dieu au jour où il vous visitera. » Des vêtements simples et de couleur blanche, comme nous l'avons déjà dit, tels sont ceux que le Pédagogue nous accorde et qu'il se plait à nous voir porter. Il veut que nous préférions aux recherches de l'art la simplicité de la nature ; il veut que nous rejetions loin de nous tout ce qui est faux et trompeur ; il veut enfin que la vérité, qui est une et simple, soit en toutes choses notre guid et notre modéle.

Sophocle met au-dessous des femmes les hommes mous et voluptueux qui s'habillent comme elles. Comme, en effet, les habits des soldats, des marins et des princes font reconnaître leur état et leur rang, les vêtements de l'homme réglé et tempérant doivent annoncer son caractère et ses mœurs. Il faut qu'ils soient sans ornements, et que leur propreté seule les embellisse. Dans la partie de l'ancienne loi où Moïse traite de la lèpre, il défend expressément l'usage des habits diversifiés par mille couleurs différentes, comme si cette ressemblance qu'ils ont avec les écailles du serpent leur donnait quelque chose de la malignité de cet animal impur. Au contraire, il appelle pur celui sur qui n'éclate point cette variété de couleurs brillantes et dont toute la personne est blanche depuis la tête jusqu'aux pieds, afin qu'à l'image de Dieu, qui n'est ni trompeur, ni divers, nous revêtions notre âme et notre corps des couleurs simples de

la vérité. Le sage Platon, imitateur en ceci de Moïse, ne permet point des habits plus recherchés que ceux dont l'usage suffit à une femme sage et modeste; persuadé que la couleur blanche est de toutes les couleurs la plus convenable à l'honnêteté, il veut qu'on réserve les autres pour les ornements de la guerre. Le blanc convient donc aux hommes qui aiment la paix et marchent à la lumière de la vertu. Comme les signes qui ont du rapport avec les causes en font connaître les effets et les indiquent aux yeux, comme la fumée annonce la présence du feu, et un pouls réglé celle de la santé, de même la forme et la couleur de nos vêtements indiquent la nature et le caractère de nos mœurs. La tempérance, si simple et si pure; la propreté, qui, étant comme l'image de la tempérance, ne permet jamais aux choses honteuses de l'approcher et de la souiller; la simplicité enfin, qui ne connaît ni la vanité ni le faste, telles sont, telles doivent être les habitudes constantes d'une vie sainte et chrétienne. Les vêtements utiles et solides ne sont point ceux que les artifices de l'ouvrier n'ont rien oublié pour embellir, mais ceux dont l'épaisseur conserve la chaleur naturelle en ne lui laissant aucune issue pour s'exhaler au dehors, et qui, mêlant la chaleur qui leur est propre à celle du corps, le réchauffent ainsi naturellement. C'est donc en hiver surtout qu'il faut faire usage de ces sortes de vêtements. La tempérance est facile à satisfaire; elle n'a d'autres besoins que ceux de sa santé; d'autres désirs que ceux de son salut. Les vêtements des femmes peuvent être plus doux et plus moelleux que ceux des hommes, pourvu qu'ils ne cessent pas d'être simples et chastes et qu'ils n'offensent jamais l'honnêteté et la pudeur. Les habits doivent avoir de la conformité avec l'âge, l'état, le naturel, les occupations et les habitudes de ceux qui les portent. L'apôtre saint Paul nous recommande admirablement de revêtir Jésus-Christ

et de ne point chercher à contenter les désirs de la chair. Le Verbe nous défend de faire violence à la nature en perçant nos oreilles. Pourquoi, en effet, ne pas percer aussi nos narines, afin d'accomplir, par notre folle vanité, ces paroles de la Sagesse : « La beauté d'une femme sans pu-
» deur est comme un collier d'or au cou de l'animal im-
» monde ? »

Si vous pensez que l'or vous pare et vous embellit, vous êtes inférieur à l'or. Si vous lui êtes inférieur, au lieu d'en être le maître, vous en êtes l'esclave; mais quoi de plus absurde que de s'avouer d'une nature inférieure à celle des sables de la Lydie ! L'or qui tombe dans le fumier s'y salit et s'y souille; ainsi périt dans la honte et dans le mépris la beauté des femmes que leurs richesses séduisent et plongent dans tous les désordres d'une vie molle et impudique. Le Verbe, il est vrai, leur donne un anneau d'or, mais ce n'est point un ornement, c'est seulement le signe qu'il remet entre leurs mains la garde et le soin du ménage, parce que ce soin est surtout celui qui leur est propre et leur appartient. Ces anneaux sont des signes qui nous rappellent nos devoirs, et nous n'en aurions pas besoin si nous suivions tous avec un saint zèle les instructions du Pédagogue. Tous les maîtres seraient justes et tous les esclaves fidèles; mais comme l'ignorance et la mauvaise éducation nous font pencher sans cesse vers l'injustice et l'infidélité, ces signes nous furent donnés pour nous relever et nous soutenir.

Quelquefois cependant on peut se relâcher un peu de cette vie sévère et réglée; quelquefois on doit permettre aux femmes dont les maris sont incontinents de se parer pour leur plaire. Mais il faut qu'en se parant, leur seul désir, leur unique pensée, soit de s'attirer les éloges et la complaisance de leurs maris seuls. Je voudrais même qu'elles s'efforçassent de les guérir plutôt par de chastes caresses que

par un soin curieux et recherché de leur beauté. L'amour conjugal est entre leurs mains un instrument juste et puissant; mais puisque leurs maris sont misérablement corrompus par le vice, et qu'elles-mêmes veulent rester chastes et pudiques, il doit leur être permis d'user de tous les moyens qui sont en leur pouvoir pour les retenir et pour apaiser et éteindre cette soif impure des voluptés qui les aveugle et les dévore. Insensiblement, l'habitude de la tempérance la leur rendra douce et facile. Ils l'aimeront comme on doit l'aimer, pour elle-même et non point par amour du vice. Tout ce qu'un luxe impur et désordonné fait acheter aux femmes, il faut s'empresser de le leur ôter. Le luxe nourrit leur orgueil et leur mollesse, par l'attrait incessant de nouveaux plaisirs, et semble leur donner des ailes pour échapper aux devoirs du mariage et de la pudeur. Leurs parures mêmes doivent être pleines de modestie et ne jamais s'écarter, par une molle affectation, des beautés simples et franches de la vérité. Il leur est surtout honorable que leurs maris, pleins de confiance en leur sagesse, se reposent sur elles de tous les soins intérieurs de leur maison; car c'est pour les aider et les secourir en cela qu'elles leur ont été données. Si des emplois publics, ou le soin de nos affaires particulières, nous éloignent de notre famille, il nous est permis d'avoir un anneau qui nous serve à sceller et à enfermer plus sûrement les objets de quelque importance; tous les autres anneaux qui ne sont point destinés à cet usage nous sont interdits. L'anneau que nous portons doit être un signe et un moyen de prudence, comme le veut l'Écriture; mais les femmes qui se couvrent d'or et de pierreries semblent craindre que, si on leur ôte ces vains ornements, ceux qui les voient ne les prennent pour de pauvres et viles esclaves. Elles ne réfléchissent pas que la vraie liberté, la seule qui soit honorable et réelle, consiste dans la

beauté de l'âme et non point dans celle du corps. Nous donc, à qui le Seigneur lui-même daigne servir de maître; nous qu'il adopte pour enfants, il nous convient, non point de paraître libres, mais de l'être en effet. Nos actions, nos démarches, nos mouvements, nos habits, toute notre vie en un mot, doit être réglée par une sage et honnête liberté. Quant à l'anneau qu'il nous est permis d'avoir, il ne faut point le porter au même doigt que les femmes, mais à l'extrémité du petit doigt, afin qu'il n'embarrasse point l'usage de la main et qu'il ne s'en échappe point facilement. Les images qu'on y fait graver, et qui nous servent de sceau, doivent être, de préférence, une colombe, un poisson, un vaisseau aux voiles déployées et rapides; on y peut encore faire graver une lyre, comme Polycrate, ou une ancre, comme Séleucus; enfin un homme qui, pêchant au bord des mers, nous rappelle saint Pierre et Moïse. Mais il faut se garder de porter à ses doigts l'image des idoles, dont la pensée seule est un crime. Point d'épée, point d'arc ni de flèche à ceux qui cherchent la paix. Point de vases qui rappellent les festins à ceux qui suivent la tempérance. Surtout n'imitons point ces voluptueux qui font peindre nus ceux ou celles qu'ils aiment, et qui, ayant toujours sous les yeux ces objets de leurs passions, ne peuvent les bannir de leur esprit lors même qu'ils le voudraient.

Je dois aussi quelques instructions sur la manière de porter la barbe et les cheveux. Les cheveux des hommes doivent être lisses et courts, leur barbe épaisse et touffue. Il ne faut point que leurs cheveux retombent en boucles sur leurs épaules, comme ceux des femmes, mais qu'ils se contentent de l'ornement de leur barbe. S'ils la coupent, ils ne la couperont point entièrement, car c'est un spectacle honteux, et c'est aussi par trop ressembler à ceux qui l'arrachent et l'épilent que de la raser jusqu'à la peau. Le psalmiste, plein

d'admiration pour la belle et longue barbe d'Aaron, y répand dessus, dans ses chants, les parfums célestes. Si donc nous sommes obligés quelquefois de couper notre barbe ou nos cheveux par diverses circonstances qui n'ont aucun rapport avec le soin de notre beauté, lorsque par exemple nos cheveux, tombant sur nos yeux, nous empêchent de voir, ou que les poils de notre lèvre supérieure se mêlent à nos aliments, il ne faut point les couper avec un rasoir, mais avec des ciseaux. Quant aux poils de notre barbe qui ne nous sont point incommodes, gardons-nous bien de les couper, puisqu'ils donnent à notre visage une gravité majestueuse, et qu'ils inspirent à ceux qui nous voient une sorte de respect et de terreur filiale. Un extérieur grave et vénérable est un frein pour ne pas pécher, par la crainte qu'il nous inspire d'être trop facilement reconnus. Aussi voyons-nous que ceux qui veulent se livrer au désordre s'efforcent de n'avoir rien de remarquable, afin de se confondre dans la foule des pécheurs et de n'y être point reconnus.

L'habitude de porter les cheveux courts n'est pas seulement la marque d'une vie sévère et réglée; elle est encore très utile à notre santé. Car elle accoutume la tête à supporter, sans qu'il en résulte aucune incommodité pour nous, le froid, le chaud et tous les changements rapides et instantanés des saisons. On peut dire, en effet, de la chevelure de l'homme, qu'elle est comme une éponge qui pompe les humeurs et les infiltre perpétuellement dans le cerveau. Quant aux femmes, il doit leur suffire de rendre leurs cheveux plus dociles, et de les retenir dans les nœuds modestes d'un simple ruban; plus leur chevelure est simplement arrangée, plus leur beauté est vraie et digne de la pudeur de leur sexe. Tous ces plis, toutes ces tresses, ces boucles qu'elles entrelacent les unes dans les autres les font ressembler à des

courtisanes et les enlaidissent au lieu de les embellir, en leur faisant arracher violemment ceux de leurs cheveux qui n'obéissent point à leurs caprices. La tête ainsi couverte d'ornements fragiles, elles n'osent point y porter les mains; elles craignent même de se livrer au sommeil de peur de détruire, sans le vouloir, ces parures bizarres et artificieuses qui leur ont coûté tant de soins. Mais surtout elles doivent éviter de placer sur leurs têtes des cheveux qui aient appartenu à la tête des autres. Cet usage est souverainement impie. A qui, en effet, le prêtre imposera-t-il les mains? à qui donnera-t-il sa bénédiction? Ce ne sera point certes à cette femme, mais aux cheveux trompeurs qu'elle porte, et par ces cheveux à une tête qui n'est point la sienne. Ainsi elles pèchent à la fois contre l'homme et contre le Christ, à qui elles doivent obéissance et soumission; contre l'homme, qu'elles trompent impudemment; contre le Christ, qu'elles outragent autant qu'il est en elles, puisqu'elles attirent, par ce mensonge impur, ses malédictions sur la plus noble partie de leur corps, sur leur tête, dis-je, destinée à recevoir ses bénédictions.

Le même motif nous oblige à ne pas changer, par des couleurs artificielles, la couleur naturelle de nos cheveux et de nos sourcils. S'il nous est défendu de porter des habits de couleurs différentes et mélangées, il nous l'est à plus forte raison de détruire la blancheur de nos cheveux, qui est une cause de respect et un signe d'autorité. Cette blancheur est une marque d'honneur que Dieu nous donne et que nous devons montrer aux jeunes gens, afin qu'ils le respectent en nous. Il a souvent suffi de la tête blanche d'un vieillard, et de son aspect vénérable, pour arrêter le désordre d'une assemblée de jeunes gens, et pour les rappeler à la modestie par une crainte respectueuse et un soudain repentir. Il ne faut pas cependant que les femmes arment leur

visage d'une sagesse hypocrite qui ne soit point au fond de leur cœur. Je leur vais montrer une chaste parure, je veux dire la beauté de l'âme, qui suffit seule à les parer, comme je le leur ai déjà répété tant de fois, lorsque remplies d'une joie pure par la présence du Saint-Esprit, elles brillent sans cesse des couleurs vives et inaltérables des vertus chrétiennes, la justice, la prudence, la force, la modération, l'amour du bien et la pudeur. Après avoir embelli leur âme, elles peuvent songer à la beauté de leur corps, beauté qui consiste dans une juste proportion de tous les membres et dans ces couleurs fraîches et pures qui naissent d'une santé forte et habituelle. Cet ornement naturel de la santé est le seul qui convienne à la noble figure que nous avons reçue de Dieu. La tempérance, sans qu'il soit besoin d'aucun artifice, produit la santé; la santé, à son tour, produit la beauté. Les divers aliments que la terre produit pour notre usage, l'eau qui nous désaltère, l'air que nous respirons, et qui nous fait vivre, concourent mutuellement, par leur qualités différentes, à ce double objet, et maintiennent notre corps dans un équilibre parfait qui est la vraie et seule beauté. Cette beauté éclate comme une fleur sur le visage de l'homme qui se porte bien; car la santé, la produisant au dedans, la fait fleurir et briller au dehors.

C'est par une constante habitude de la tempérance et du travail que le corps de l'homme se fortifie et s'embellit naturellement. Cette vive chaleur qui résulte du mouvement et de l'exercice dissout les aliments, en distribue avec égalité les sucs nutritifs dans tous les membres et dilate les pores de manière à ouvrir un passage à ceux de ces sucs qui sont inutiles et surabondants. L'immobilité du corps empêche les aliments de s'y répandre, de s'y attacher et de le nourrir, comme le pain tombe et ne se durcit point dans un four qui est mal chauffé. Les hommes donc qui ne font aucun exer-

cine sont sujets à mille incommodités que les autres ne connaissent point. Les aliments qu'ils prennent ne pouvant se dissoudre avec facilité et pénétrer également toutes les parties du corps, se changent en un chyle grossier qui les opprime, en d'abondantes sueurs qui les énervent, ou bien leurs sucs inutiles et superflus se précipitant vers les parties destinées à la génération, y allument l'incendie honteux de la lubricité. Un exercice modéré mais constant débarrasse, au contraire, du surplus incommode et dangereux des aliments, et donne au visage ces couleurs vives et naturelles qui font la beauté.

Il est absurde que des créatures faites à l'image et à la ressemblance de Dieu méprisent ce type éternel et souverain de toute beauté et préfèrent à son ouvrage les ornements impies qu'ils ont eux-mêmes fabriqués. Le Verbe veut que les femmes soient chastes dans leurs vêtements comme dans leurs actions; il veut qu'elles se parent de leur pudeur seule et qu'elles soient soumises à leurs maris, afin que si ceux-ci ne lui obéissent point, elles les amènent peu à peu à lui obéir par la pureté de leurs mœurs et la sainteté de leurs discours. « Femmes, dit l'apôtre saint Pierre, soyez soumises à vos maris, afin que s'il y en a qui ne croient « point à la parole, ils soient gagnés sans la parole par la « bonne vie de leurs femmes lorsqu'ils considèreront la pu- « reté de vos mœurs unie au respect que vous avez pour « eux. Ne vous parez point au dehors par l'artifice de votre « chevelure, par les ornements d'or, ni par la beauté des « vêtements; mais ornez-vous au dedans du cœur par la « pureté incorruptible d'un esprit de douceur et de paix, « ce qui est un riche ornement aux yeux de Dieu. » Les femmes qui exercent leur corps par le travail et qui préparent de leurs mains tout ce dont elles ont besoin, brillent d'une beauté simple et presque divine, bien différentes de

celles qui demandent leur parure à des mains étrangères et s'accusent ainsi elles-mêmes de paresse et d'immodestie. Elles n'ont garde d'acheter leurs vêtements, mais elles les tissent de leurs mains et se plaisent à s'en orner, parce que, soumises à Dieu, elles conforment toute leur vie aux règles qu'il nous a données. Leur chasteté et leur modestie se montrent ensemble dans cet amour du travail.

Quel plus beau spectacle, en effet, que de voir une femme, sage protectrice de sa maison, se vêtir, elle et son mari, d'ornements qui sont son ouvrage et remplir de joie tous ceux qui l'entourent ! ses enfants à cause de leur mère, son mari à cause de son épouse, elle-même à cause de tous, tous enfin à cause de Dieu. Pour tout dire, en un mot, une femme forte et laborieuse est un trésor qui n'aura point de prix. Elle ne sait point ce que c'est que d'être oisive et sourde aux prières des pauvres ; toutes ses actions sont chastes, et il ne sort jamais de sa bouche aucune parole qui ne soit pleine de sagesse et de douceur. Ses enfants la bénissent dès le matin, son mari la loue, le Verbe lui-même rehausse l'éclat de sa vertu modeste par ces paroles qu'il met dans la bouche du roi Salomon : « La femme pieuse est bénie, « elle est dans la gloire parce qu'elle craint le Seigneur. » « La femme forte et vigilante, dit-il encore, est la couronne « de son mari. » Que les femmes donc, amoureuses de la modestie, règlent avec soin leur démarche, leur visage, leur regard et leur voix. Qu'elles aient horreur de ces gestes lascifs, de ces mouvements efféminés empruntés aux actrices et aux danseurs, que plusieurs d'entre elles s'enorgueillissent malheureusement d'imiter ; de cette démarche molle, de ces accents trompeurs et étudiés, de ces regards brillants d'étincelles voluptueuses, comme si elles marchaient et se montraient sur la scène. Les lèvres de la femme étrangère distillent le miel le plus doux. Ses paroles sont onctueuses

comme l'huile. Mais à la fin elle est amère comme l'absinthe, elle blesse comme l'épée à deux tranchants. Ses pieds descendent dans la mort, ses pas pénètrent jusqu'aux enfers et y entraînent ceux qui la suivent.

Ce fut une femme étrangère qui vainquit Samson et lui coupa traîtreusement la chevelure qui faisait sa force. Ce fut aussi une femme étrangère qui s'efforça de séduire Joseph; mais la vertu du saint patriarche, fortifiée par la tempérance, repoussa victorieusement les attaques de la volupté.

C'est donc avec raison que j'ai fait l'éloge de la tempérance. Du reste, je ne saurais comprendre quel absurde plaisir on trouve à murmurer ses paroles à voix basse au lieu de parler naturellement, et à se montrer en public la tête inclinée avec affectation sur l'épaule, comme nous le voyons faire à tant de voluptueux qui parcourent la ville dans tous les sens, le corps violemment dépouillé de tous les poils que Dieu leur avait donnés comme une marque distinctive de la dignité de leur sexe. Loin de nous ces mouvements efféminés, ce luxe impur, ces infâmes délices! Loin de nous cette démarche molle, ces habitudes de corps sans dignité et sans force, qui sont, nous dit le poète Anacréon, les signes auxquels on reconnaît les courtisanes. La beauté et le plaisir n'ont rien de commun avec ces détestables habitudes. Ennemies de la vérité, elles nous entraînent nécessairement loin des voies droites du salut. Tout en elles est danger, laideur, hypocrisie et mensonge. Mais surtout il faut veiller sur nos yeux et sur nos regards; car il vaut mieux que nos pieds nous entraînent et nous fassent tomber, que si nos yeux étaient la cause de notre chute.

Voyez comme le Seigneur vient lui-même, en ce danger, à votre secours par ces paroles brèves et énergiques : « Si « votre œil droit vous scandalise, arrachez-le et jetez-le

« loin de vous ; » arrachant ainsi vos désirs. Si vos regards lascifs, si vos yeux sans cesse en mouvement semblent être de complicité avec votre cœur, n'est-ce pas que vous êtes déjà coupables d'adultère, puisque vous préludez ainsi par eux à ses infâmes plaisirs ? C'est par les yeux que la corruption commence et pénètre dans tout le corps. Si vos yeux sont chastes et purs, votre cœur est rempli de joie ; s'ils sont pleins de fraude et de séduction, vous vous préparez d'affreuses douleurs. Quel tableau que celui du dernier roi des Assyriens, l'efféminé Sardanapale, assis immobile sur un lit élevé, tissant la pourpre comme une femme et jetant sans cesse autour de lui des regards impurs et lascifs ! Quelle leçon que sa chute et sa mort pour les voluptueux qui lui ressemblent ? Les femmes qui font de leurs yeux ce honteux usage se mettent elles-mêmes à prix et semblent chercher qui les achète. « Votre œil est la lampe de votre corps ; c'est « à sa lumière qu'on pénètre et qu'on lit dans votre cœur. « La femme impudique se trahit par l'effronterie de ses « regards. Faites donc mourir les membres de l'homme « terrestre qui est en vous : la fornication, l'impureté, les » passions déshonnêtes, les mauvais désirs et l'avarice, qui « est une idolâtrie. Ce sont ces crimes qui attirent la co- « lère de Dieu sur les incrédules. » Hé quoi ! nous exciterons nous-mêmes les troubles de notre âme et nous n'en rougirons point ? Voyez ces femmes dissolues : les unes, la bouche toujours pleine de mastic, sourient, les lèvres entr'ouvertes, à tous ceux qui s'approchent d'elles ; les autres, comme si elles n'avaient point de doigts, touchent leur tête et divisent leurs cheveux avec des instruments faits exprès, les portant toujours avec elles et n'épargnant rien pour que ces instruments de mollesse et d'affectation soient d'un métal précieux ou de l'ivoire le plus pur ; d'autres se couvrent de tant de fleurs, qu'on peut croire qu'elles

les produisent. Les couleurs naturelles de leur visage s'affaiblissent et disparaissent sous cette multitude de couleurs brillantes qui ne leur appartiennent point. Ce sont ces femmes que Salomon appelle insensées et audacieuses, ignorantes de la modestie : « Elle s'est assise à la porte de sa « maison, au lieu le plus élevé de la ville, pour attirer ceux « qui passent dans le chemin et qui s'avancent dans leurs « voies : que le faible se détourne vers moi. Et elle a dit à « l'imprudent : les eaux furtives sont plus douces ; le pain « dérobé est plus agréable. Images expressives des plaisirs cachés de l'amour. Le poëte Pindare vante aussi la douceur de ces larcins impurs : « Mais le malheureux ne sait point « que là est la pâture de la mort, et que les convives de l'im- « pudique sont dans les profondeurs de l'enfer. » Éloignez-vous, dit le Pédagogue, n'habitez point en ces lieux dangereux, n'arrêtez point vos yeux sur elle, et vous franchirez, sans y tomber, les fleuves brûlants de l'enfer. Voici encore ce que le Seigneur dit à ce sujet par la bouche du prophète Isaïe : « Parce que les filles de Sion s'élèvent avec orgueil, parce « qu'elles marchent la tête haute, le regard plein d'affecta- « tion, avec bruit et cadençant leurs pas, le Seigneur les « humiliera et révélera la laideur de leur visage dépouillé « de ses ornements. »

Les femmes qui ont des servantes ne doivent rien leur passer de honteux dans leur conduite et dans leurs discours ; mais il est de leur devoir de les reprendre et de les punir. Le poëte comique Philémon dit énergiquement à ce sujet : « S'il est permis de suivre avec affectation une belle esclave « qui marche à la suite de sa maîtresse, et de la regarder « avec une impudence amoureuse dans les rues et les pro- « menades publiques, l'impudicité de la suivante tourne au « détriment de la maîtresse ; celui qui ose peu impunément

« osera bientôt davantage, d'autant plus qu'en souffrant ces « attaques contre la chasteté de son esclave la femme libre « semble les encourager contre la sienne. Celui qui ne s'ir- « rite point contre les désordres de la volupté montre un « esprit enclin au même vice. » C'est sans doute ici le cas de rappeler ce proverbe populaire qui dit avec tant de vérité : « tel maître, tel valet. »

Lorsque nous nous livrons au plaisir permis de la promenade, nous devons être en garde contre une démarche trop précipitée ou trop lente, et marcher sans aucune affectation, d'une manière honnête et posée. Il est honteux et criminel de s'arrêter exprès en tournant la tête de côté et d'autre pour voir si ceux que nous rencontrons nous regardent, comme si nous étions sur la scène et qu'il nous plût d'être remarqués et montrés au doigt. Si nous descendons dans un lieu bas et incliné, nous ne devons pas nous faire reporter par nos domestiques sur la hauteur que nous venons de quitter, comme le font ces voluptueux qui paraissent d'abord robustes, mais dont l'esprit et le corps sont également affaiblis par la mollesse de leurs mœurs. Que le visage et le corps de ceux qui aiment la vertu n'aient jamais rien de mou et d'affecté; que leurs mouvements et leurs manières soient toujours dignes d'un esprit noble et élevé. Surtout qu'ils ne traitent point leurs esclaves comme de vils animaux. S'il est, en effet, ordonné aux esclaves d'être soumis en toute crainte à leurs maîtres, non-seulement à ceux qui sont bons et doux, mais même à ceux qui sont fâcheux, il est du devoir des maîtres d'être pleins, envers leurs serviteurs, de justice, de patience et de douceur. « Enfin, dit encore le saint « apôtre, qu'il y ait entre vous tous une parfaite union, une « bonté compatissante, une amitié de frères, une charité « indulgente, pleine de douceur et d'humilité, parce que

« c'est à cela que vous êtes appelés, afin de devenir héri-
« tiers de la bénédiction. »

Zénon, voulant faire de fantaisie le portrait d'une jeune fille, le fait en ces termes : « Que l'air de son visage soit « modeste et pur, son regard ferme sans être hardi, sa tête « droite, et qu'aucun de ses mouvements ne paraisse ni « languissant ni gêné ; que ses réponses soient pleines de « vivacité, et que son esprit retienne facilement tout ce qu'on « lui apprend d'honnête et de vertueux ; que ses manières « enfin ne fassent naître dans le cœur des impudiques au- « cune coupable espérance ; qu'une pudeur toute pleine de « douceur et de force brille sur son visage et ne s'y étei- « gne jamais. » Loin d'elle donc tout commerce impur avec les vendeurs de parfums, de bijoux, de vêtements voluptueux et de mille autres inventions funestes ; qu'elle s'éloigne de ces boutiques empoisonnées, au milieu desquelles tant de femmes, ornées comme des courtisanes, consument toutes les heures du jour, préludant à leur prostitution ; que les hommes ne s'y rassemblent pas pour y faire assaut d'esprit, tendre des piéges aux femmes et les exciter à des rires impurs par mille médisances contre le prochain ; que tous les jeux de hasard leur soient en horreur, ainsi que le gain coupable qu'on en retire, et vers lequel tant d'hommes se précipitent avec une folle avidité. C'est l'amour de l'oisiveté qui les a fait naître ; c'est le même amour impur qui les entretient et qui les nourrit. Ces jeux, ennemis de la vérité, remplissent l'âme de tumulte et ne lui laissent plus goûter aucun plaisir simple et naturel. L'âme de l'homme se peint tout entière dans le genre de vie qu'il embrasse. La plus sûre manière de bien vivre, c'est de vivre constamment dans la société d'hommes probes et vertueux. Ceux qui vivent avec les méchants le deviennent bientôt eux-mêmes.

La divine sagesse du Verbe défendit au peuple ancien, par la bouche de Moïse, de se nourrir de la chair de porc, leur voulant ainsi faire entendre qu'il leur défendait la fréquentation de ces hommes qui, semblables à ces animaux impurs, se plongent sans honte dans tous les excès de la gourmandise et de la sensualité, dans tous les désordres d'une chair impudique et corrompue. Il leur défendit de manger de la chair de l'aigle et du milan, et de celle de tous les oiseaux qui vivent de proie, leur interdisant ainsi toute société avec les hommes qui vivent de rapine et de vol. Toutes ses autres défenses renferment de semblables allégories. Il fit plus, il leur indiqua encore allégoriquement ceux avec qui ils devaient vivre, c'est-à-dire les justes. Vous mangerez, leur dit-il, de tous les animaux qui ont la corne fendue en deux et qui ruminent. Cette division de la corne de leurs pieds est le symbole de l'équilibre de la justice. L'homme juste rumine la parole de Dieu, qui est entrée en lui par l'instruction, de la même manière que ces animaux ruminent leurs aliments. Comme ils les ramènent de leurs entrailles dans leur bouche, le juste ramène dans son âme, par la pensée, sa nourriture spirituelle, et on peut dire qu'il la rumine, puisqu'il l'a sans cesse dans la bouche et dans les entrailles. La justice, d'ailleurs, se divise en deux parts, comme le pied de ces animaux : l'une qui nous sanctifie en ce monde ; l'autre, qui nous conduit au siècle futur.

Notre divin maître ne nous conduira pas aux spectacles, que je puis sans doute appeler, sans craindre d'être repris, des chaires de mensonge et d'impiété ! Toutes les assemblées qui s'y réunissent sont criminelles, injustes, dévouées aux malédictions de Dieu. Le tumulte et l'injustice y règnent ; le désordre et la honte y naissent naturellement par le mélange des deux sexes qui s'y servent l'un à l'autre de spectacle et d'excitation à la volupté. Là se forment les desseins

coupables ; là, les yeux, brûlant de flammes lascives, allument et réchauffent les désirs impurs ; là, les cœurs s'accoutument à l'effronterie du crime en s'accoutumant à l'effronterie des regards. Les plaisirs du théâtre, des bals et des concerts, sont donc des plaisirs défendus et maudits. On n'y voit que méchanceté ; on n'y entend que discours obscènes, que paroles vaines et trompeuses. Est-il, en effet, quelque action vile et honteuse qui ne soit point représentée au théâtre ? quelque impudente parole qui n'y soit point proférée par ces comédiens et ces bouffons dont le métier est d'exciter au rire ceux qui les viennent écouter ? Le plaisir que nous ressentons à voir peindre nos vices les imprime plus avant dans notre âme et nous en fait rapporter chez nous des images vives et dévorantes. Moins nous sommes sensibles à ces plaisirs, plus nous les fuyons, plus nous sommes forts contre les lâches voluptés. Ceux qui les aiment me diront sans doute que les spectacles ne sont qu'un jeu qui les délasse. Quelle n'est donc pas la folie de ces villes qui font de ces sortes de jeux leur affaire la plus sérieuse? Sont-ce, d'ailleurs, des jeux que ces désirs effrénés d'une vaine gloire qui nous font courir avec tant d'ardeur à des spectacles qui causent la mort de tant d'hommes ? Sont-ce des jeux que ces jalousies, ces envies de briller au-dessus des autres, qui nous entraînent à de folles dépenses, auxquelles nos biens ne peuvent suffire ? Et ces séditions qui naissent souvent tout-à-coup dans ces rassemblements tumultueux, les appellerez-vous aussi des jeux et des divertissements ? Est-ce enfin un jeu, que d'entretenir par toutes sortes de moyens les misères de l'oisiveté et de préférer ce qui n'est qu'agréable à ce qui serait bon et utile ? Mais, me répondent-ils, nous ne sommes pas tous des philosophes. Quoi ! notre but à tous n'est-il pas de vivre ? Que me dites-vous donc ? quelle est votre pensée ? Comment aimerez-vous Dieu

et votre prochain, si vous n'aimez point la sagesse ? Comment vous aimerez-vous vous-même si vous ne désirez point la véritable vie ? Mais, répliquent-ils encore, nous n'avons point même appris à lire. Si vous ne savez point lire, vous savez au moins entendre; car cela ne s'apprend pas, et c'est tout ce qu'il faut. La foi, en effet, n'appartient pas aux sages et aux savants selon le monde, mais aux sages selon Dieu. Il n'est pas besoin d'être savant pour la posséder; les ignorants la peuvent lire et recevoir par elle la charité, qui en est le sceau spirituel et divin.

Le soin des affaires publiques peut s'allier avec celui de la sagesse divine. L'application aux choses du monde est permise, pourvu qu'on s'y applique honnêtement, suivant les ordres et les lois de Dieu. Celui qui vend ou qui achète ne doit jamais avoir deux prix. Qu'il agisse d'une manière simple, qu'il s'étudie à dire toujours la vérité. S'il ne réussit point par cette franchise, il est riche de la droiture de ses intentions. Que les marchands et les négociants s'abstiennent donc de tout serment. C'est une coupable habitude. Qu'ils aient toujours présente à l'esprit cette défense du Seigneur: « Vous ne prendrez pas le nom du Seigneur en vain. Le « Seigneur ne purifiera point celui qui prend son nom en « vain. » Ceux qui n'observent point ces maximes, qui sont avares, menteurs, hypocrites, qui fraudent et altèrent la vérité, Dieu les bannit et les chasse lui-même de sa maison sainte, ne voulant point qu'elle soit une caverne de voleurs ni qu'elle serve à d'impurs négoces. Les hommes et les femmes qui viennent à l'Église y doivent venir modestement vêtus, avec un maintien grave mais naturel, un silence respectueux, une charité ardente et vraie, chastes de corps, chastes de cœur, saints enfin autant qu'ils le peuvent, pour adresser leurs prières au Saint des saints. Les femmes, en outre, doivent s'y présenter voilées, car il est de leur de-

voir de l'être toujours, si ce n'est dans l'intérieur de leur maison. Cette modeste habitude de rester voilées leur épargne des crimes et en épargne aux autres ; ayant toujours devant les yeux leur voile et la pudeur, elles ne peuvent tomber, ni être à personne une occasion de chute. C'est là ce que le Verbe exige d'elles, puisqu'il leur a ordonné de rester voilées quand elles le prient.

La femme d'Énée, nous disent les historiens, était si chaste et si modeste, que lorsque Troie fut prise et livrée aux flammes, elle ne quitta point son voile, tout épouvantée qu'elle fût, le gardant même sur son visage jusque dans le trouble et le désordre de sa fuite. Les disciples du Christ devraient se montrer dans toutes les actions de leur vie tels qu'ils se montrent à l'Église, aussi graves, aussi doux, aussi pieux, aussi charitables ; mais il ne faudrait pas seulement qu'ils le parussent, il faudrait qu'ils le fussent réellement. Maintenant, au contraire, et je ne sais par quelle fatale habitude, ils changent de maintien, d'esprit et de mœurs en changeant de lieux, semblables aux polypes qui prennent, dit-on, la couleur des pierres auxquelles on les trouve attachés. A peine sortis de l'assemblée des fidèles, ils dépouillent cette sainteté que l'esprit de Dieu y répand et redeviennent semblables à la multitude insensée qu'ils fréquentent ; ou plutôt déposant ce faux masque de gravité sous lequel s'était cachée leur hypocrisie, ils se montrent tels qu'on ne pourrait croire qu'ils sont, si eux-mêmes ne se trahissaient. La parole de Dieu qu'ils viennent d'entendre avec respect, ils ne l'emportent point avec eux, mais en se retirant ils la laissent au lieu même où ils l'ont entendue. Ils n'ont pas plus tôt quitté ce saint lieu, qu'ils retombent et s'enfoncent dans le désordre, chantant au bruit des instruments des chansons obscènes, se mêlant sans pudeur au tumulte des festins, à la joie folle de l'ivresse. Tout-à-l'heure ils célébraient l'immor-

talité de l'âme ; maintenant sans doute ils n'y croient plus, car ils la méconnaissent et l'outragent. Mangeons et buvons, disent-ils, car nous mourrons demain. Non, ils ne mourront point demain, ils sont déjà morts à Dieu ; ils ensevelissent leurs propres morts, c'est-à-dire qu'ils creusent eux-mêmes leur tombe dans les profondeurs de l'enfer.

Le saint apôtre leur oppose cependant avec énergie les maximes divines. « Ne vous y trompez pas, leur dit-il, ni les » fornicateurs, ni les idolâtres, ni les adultères, ni les effé- » minés, ni les abominables, ni les voleurs, ni les avares, » ni les médisants, ni les ivrognes, ni les ravisseurs du bien » d'autrui, ne seront héritiers du royaume de Dieu. » Appelés au royaume de Dieu, montrons-nous dignes de cette vocation en aimant Dieu et notre prochain. Cet amour ne consiste point dans de vaines démonstrations, mais dans une véritable bienveillance. Ceux qui n'ont point en eux-mêmes ces principes d'une parfaite charité mettent le trouble dans l'église par la manière impudente dont ils prennent et reçoivent ces baisers que l'apôtre appelle saints, corrompant ainsi cette ancienne coutume toute sainte et toute mystique, et donnant lieu à la médisance et à d'insolents soupçons. Que notre cœur donc soit plein d'amour, notre bouche modeste et fermée, montrant à nos frères la douceur de nos mœurs par la bienveillance de notre esprit. Il est encore d'autres baisers qui cachent un venin mortel sous des apparences de sainteté. De même que la tarentule cause d'affreuses douleurs aux lèvres qu'elle ne fait que toucher, les baisers de l'impudique brûlent ceux sur qui ils s'arrêtent. Il est manifeste d'ailleurs que les baisers ne sont point l'amour : tout amour vient de Dieu. « L'amour de Dieu, dit saint Jean, » est de garder ses commandements. » Ce n'est donc point de nous embrasser les uns les autres. « Ses commandements, » ajoute-t-il, sont doux et faciles à suivre. » Du reste, ces

saluts empressés que se renvoient avec affectation les amis qui se rencontrent dans les rues, afin qu'on les remarque et qu'on croie à leur amitié, n'ont pas plus de vérité que de grâce. S'il nous est ordonné de nous retirer dans le lieu le plus secret de notre maison pour prier Dieu mystiquement, pourquoi n'agirions-nous pas envers notre prochain, que le commandement le plus près du premier nous fait un devoir d'aimer, de la même manière que nous agissons envers Dieu, l'aimant d'un amour mystique et intérieur, lui parlant avec douceur, cherchant l'occasion de lui être utile? Car nous sommes le sel de la terre. Bénir dès le matin notre ami à haute voix par un hypocrite désir d'être remarqués, c'est, il me semble, différer bien peu de ceux qui l'exècrent et le maudissent.

Par-dessus tout enfin, il faut éviter la présence des femmes et fuir avec soin leur rencontre. Il n'est pas nécessaire de les toucher pour commettre le mal, il suffit souvent de les regarder. Ce danger est celui de tous, que doivent fuir avec le plus de soin les sincères adorateurs du Christ. Que vos yeux soient chastes, que vos regards s'accordent toujours avec la droiture de votre cœur. Quoiqu'il puisse arriver que vous ne tombiez pas en voyant, il faut pourtant éviter de voir, de peur de tomber. Il n'est pas impossible que celui qui voit commette le mal; il l'est que celui qui ne voit point forme d'impurs désirs. Enfin il ne doit pas suffire aux vrais Chrétiens d'être purs au dedans, il faut encore qu'ils le paraissent au dehors, afin qu'aucun reproche, aucun blâme, aucun soupçon ne les puisse atteindre, afin que leur chasteté soit pleine et entière; afin qu'ils ne soient pas seulement fidèles, mais qu'ils paraissent aux yeux de tous dignes de la foi qu'ils professent. « Il ne faut, dit l'apôtre, » donner occasion à personne de nous reprendre. » « Ayez » soin, dit-il, de faire le bien, non-seulement devant Dieu,

» mais aussi devant tous les hommes. Détournez les yeux » d'une femme parée et ne considérez pas la beauté de » l'étrangère. » Si vous lui demandez le motif de cette défense, lui-même vous l'expliquera : à cause de la beauté d'une femme, plusieurs ont péri, et c'est par-là que s'allume comme un feu cette amitié qui conduit au feu de l'enfer, cette amitié, dis-je, qui naît du feu, et à laquelle ils ont donné le nom d'amour.

CHAPITRE XII.

Autre méthode abrégée de sainte vie appuyée sur divers passages des saintes Écritures.

Je conseillerai aussi aux gens mariés de ne jamais embrasser leurs femmes devant leurs domestiques; car si Aristote défend aux maîtres de sourire à leurs serviteurs, à plus forte raison leur défend-il d'embrasser leurs femmes devant eux. Il faut que la sainteté du mariage répande d'abord sa pure lumière dans la demeure conjugale. Le mariage est comme un chaste lien qui attache l'homme à la tempérance par le doux attrait d'un plaisir permis. « O femmes, dit admirablement le poète tragique, quelle n'est pas votre influence sur notre bonheur ! Ni le pouvoir, ni l'or, ni les » plus vastes richesses, ne donnent autant de forces, ne procurent autant de plaisir que cette bonne intelligence d'une » femme chaste et d'un homme de bien dont l'union est cimentée par un tendre et sincère amour. » Pourquoi ne ferions-nous pas notre profit de ces préceptes de sagesse et de justice que nous trouvons dans les écrivains profanes? Mais écoutez ce que dit l'apôtre saint Pierre : « Puisque vous » invoquez comme votre père celui qui, sans faire acception » des personnes, juge chacun selon ses œuvres, vivez dans

» la crainte pendant que vous êtes loin de votre patrie, sa-
» chant que ce n'est point par des choses corruptibles, comme
» l'or et l'argent, que vous avez été rachetés et retirés de la
» vanité où vous viviez à l'exemple de vos pères, mais par
» le précieux sang de Jésus-Christ, comme l'agneau pur et
» sans défaut ; car c'est bien assez, ajoute-t-il plus loin, que,
» dans le temps de votre première vie, vous vous soyez aban-
» donnés aux mêmes passions que les païens, vivant dans
» les impudicités, dans les désirs déréglés, dans l'ivrognerie,
» dans les festins, et dans le culte sacrilége des idoles. » La croix du Christ à laquelle nous sommes attachés avec lui, et qui nous détourne avec force de nos anciens péchés, a marqué pour nous le terme de cette misérable vie. Régénérés par elle, attachons-nous à la vérité, revenons au bien et à la sanctification. « Les yeux du Seigneur sont ouverts sur
» les justes ; ses oreilles sont attentives à leurs cris ; mais le
» regard de sa colère est sur ceux qui font le mal. » Et qui jamais nous fera du mal, si toujours nous faisons le bien ?

La plus sainte des doctrines est celle qui nous apprend à être modérés en toutes choses. La modération est comme une beauté sans tache, comme un pouvoir ferme et inébranlable qui, plaçant nos pensées et nos actions dans un même et naturel équilibre, rend insurmontable notre vertu. « Dans
» mon ardent désir de vous conduire au salut, nous dit
» notre maître, je vous ai parlé avec sévérité. La sévérité de
» mes paroles est la plus grande preuve de la bonté de mon
» cœur. Si vous m'écoutez, vous serez sauvés ; si vous ne
» m'écoutez point, ce n'est point moi qui en souffrirai, et
» cependant je n'épargne rien pour que vous m'écoutiez,
» car j'aime mieux le repentir du pécheur que sa mort. Si
» vous m'écoutez, vous mangerez les biens de la terre ;
» c'est-à-dire que vous posséderez la beauté, les richesses,
» la force et la santé. Outre ces biens qui passent, je vous

» en donnerai qui ne passeront point, que l'oreille n'a point » entendus, que l'œil n'a pu voir, que la pensée de l'homme » ne saurait comprendre. Ces biens véritables et éternels » qui sont dans les mains de l'Éternel roi, ils sont à vous, » ils vous attendent, si vous m'écoutez; car c'est moi qui » les garde et les distribue. J'appelle biens les biens de la » terre, pour me conformer à la faiblesse de votre nature » et vous conduire, par les sens matériels, au sens plus » élevé de l'esprit. » Ainsi les vertus que nous devons aimer et suivre, les vices que nous devons détester et fuir, le divin Pédagogue nous apprend tout. Il pénètre, pour nous corriger, jusque dans l'intérieur de nos maisons; nous traitant d'abord comme de faibles enfants, il nous instruit par les conseils et les exemples de ses divines Écritures, les conformant à notre faiblesse pendant notre voyage sur la terre, et s'en réservant l'interprétation dans le ciel. Il ne veut plus, en effet, que nous le craignions, mais que nous l'aimions, je suivant désormais volontairement et sans contrainte. « Écoute, dit-il, ô enfant qui me suis, écoute, et apprends » les lois du salut; car j'offrirai mes préceptes à tes yeux, » et je répandrai mes commandements en ta présence : par » eux tu parviendras au ciel; la voie que je te montre est la » seule qui y conduise. Éloigne-toi des voies de l'erreur, car » Dieu connaît les sentiers du juste, et la voie de l'impie conduit » à la mort. Suis-moi donc avec confiance, écoute-moi avec » sincérité, et je te donnerai des trésors cachés et secrets dont » la vue, interdite aux nations païennes, n'est permise qu'à » ceux qui m'aiment et me connaissent. » Les trésors de la sagesse sont inépuisables, aussi l'apôtre s'écrie avec admiration : « O profondeur des richesses et de la sagesse de Dieu! » un seul Dieu nous verse de nombreux trésors; il nous révèle les uns par la loi, les autres par les prophètes; ceux-ci par la bouche de son fils, ceux-ci par les sept dons harmonieux

de l'Esprit saint. L'unique Dieu de tous les hommes est aussi eur unique maître. Un seul de ses commandements renferme toutes les maximes de sa divine morale : « Faites aux hom-
» mes ce que vous voulez qu'ils vous fassent. » Les deux commandements suivants renferment aussi tous les autres, comme nous le dit le Seigneur lui-même : « Tu aimeras le
» Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et
» de tout ton esprit; et ton prochain comme toi-même. »
« Ces deux commandements, ajoute-t-il, renferment toute
» la loi et les prophètes. » A celui qui demandait : « Que erai-je pour posséder la vie éternelle, il répond : « Vous
» connaissez les préceptes; » et sur sa réponse affirmative, il lui dit : « Suivez-les, et vous vivrez. » Mais il nous faut encore reconnaître et adorer la bonté de Dieu dans cette innombrable quantité de bons préceptes qu'il a répandus exprès dans les livres saints, afin que nous les y trouvions facilement toutes les fois que nous en avons besoin. Le Décalogue surtout, qu'il nous a transmis par Moïse, et dont la concision pour l'ordre et pour la défense est si simple et si salutaire : « Tu ne seras point adultère, tu n'adoreras point
» les idoles, tu ne déroberas point, tu ne porteras point de
» faux témoignage; honore ton père et ta mère, etc., etc. »
Tels sont les commandements que nous devons garder, et tous les autres que nous trouvons dans la lecture des livres sacrés. Dieu nous dit encore par la bouche du prophète Isaïe :
« Lavez-vous, purifiez-vous, faites disparaître de devant
» mes yeux la malice de vos pensées; cessez de pratiquer
» l'injustice. Apprenez à faire le bien, aimez la justice,
» relevez l'opprimé, protégez l'orphelin, défendez la veuve,
» et venez et accusez-moi, dit le Seigneur, si vos péchés,
» aussi rouges que l'écarlate et le vermillon, ne deviennent
» comme la neige ou la toison la plus blanche. »

Tous les préceptes applicables à nos divers devoirs, nous

les trouvons dans l'Ecriture. Le Seigneur les y a écrits. Pour la prière, par exemple, il nous en indique la nature, le mode et les fruits. « La prière agréable à Dieu est une bonne » œuvre. Lorsque vous voyez un homme nu, couvrez-le et » ne méprisez point la chair dont vous êtes formés. Alors » votre lumière brillera comme l'aurore; et je vous rendrai » la santé, et votre justice marchera devant vous, et vous » serez environnés de la gloire du Seigneur. Alors vous in- » voquerez le Seigneur, et il vous exaucera; à votre premier » cri, le Seigneur répondra : me voici. » Il fait de même pour le jeûne : « Pourquoi jeûnez-vous ainsi, dit le Sei- » gneur ? N'y a-t-il pas un jeûne de mon choix ? Rompez les » liens de l'iniquité, portez les fardeaux de ceux qui sont » accablés, donnez des consolations aux affligés, brisez les » liens des captifs, partagez votre pain avec celui qui a faim, » et recevez sous votre toit ceux qui n'ont point d'asile. » De même pour les sacrifices : « Quel fruit me revient-il de la » multitude de vos victimes ? J'en suis rassasié. Qu'ai-je be- » soin de vos holocaustes, de la graisse de vos animaux, du » sang des génisses, des agneaux et des boucs? Quand vous » avez paru devant moi, qui vous a demandé d'apporter ces » offrandes, et de marcher sur le parvis de mon sanctuaire? » Vos sacrifices sont inutiles; votre encens est souillé à mes » yeux. Je ne puis supporter vos néoménies, vos sabbats et » vos fêtes. Vos assemblées sont iniques. » Comment donc sacrifierons-nous au Seigneur? « Le sacrifice que Dieu de- » mande est une âme brisée de douleur. » Quelles couronnes, quels parfums, quelles victimes lui offrirons-nous? « Un cœur qui glorifie celui qui l'a formé répand en sa pré- » sence une agréable odeur de suavité. » Ce sont là les couronnes, les sacrifices, les parfums, les fleurs qu'il demande et qu'il faut lui offrir.

Il nous instruit ailleurs à la patience : « Que si votre frère

» a péché contre vous, allez et reprenez-le entre vous et lui » seul; s'il vous écoute, vous aurez gagné votre frère. Re- » mettez-lui ses fautes, non pas sept fois, mais jusqu'à sep- » tante fois sept fois. » Il ordonne aux soldats de se contenter de leur paie; aux publicains, de n'exiger rien de plus que ce qui leur est ordonné; aux juges enfin : « Vous ne ferez point, » leur dit-il, acception des personnes, et vous ne recevrez point » de présents, parce que les présents aveuglent les yeux des » sages et changent les paroles des justes. « Aux économes et aux intendants des maisons : « Les richesses acquises par » l'injustice périssent entre ses mains. » Sur la charité : « La » charité efface la multitude des péchés. » Sur l'administration des affaires publiques : « Rendez à César ce qui est à César, et » à Dieu ce qui appartient à Dieu. » Sur le serment et sur l'oubli des injures : « N'ai-je pas ordonné à vos pères, lors » qu'ils sortaient de la terre d'Egypte, de m'offrir des ho- » locaustes et des sacrifices? mais voici surtout ce que je vous » ai ordonné : Tu ne chercheras point la vengeance et tu ne » ne te souviendras point de l'injure de tes concitoyens. Tu » t'abstiendras de jurer.

Dieu fait encore, dans l'Écriture, des menaces aux menteurs et aux orgueilleux. Il dit aux menteurs : « Malheur à » ceux qui appellent doux ce qui est amer, et amer ce qui » est doux! » Il dit aux orgueilleux : « Malheur à ceux qui » sont sages et prudents à leurs propres yeux; car qui- » conque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera » élevé! » Il appelle heureux ceux qui font miséricorde, parce que miséricorde leur sera faite; il appelle malheureux ceux qui se livrent à la colère, parce que leur colère les perdra. Il nous ordonne d'aimer nos ennemis, de bénir ceux qui nous maudissent, de prier pour ceux qui nous injurient et nous outragent. « Si quelqu'un vous a » frappé sur la joue droite, présentez-lui encore l'autre; et

» à celui qui veut entrer en jugement avec vous et vous en-
» lever votre tunique, abandonnez encore votre manteau. »
Pour nous faire connaître la toute-puissance de la foi, il nous
dit : « Tout ce que vous demanderez dans la prière, avec
» foi, vous le recevrez. » Rien n'est sûr pour les infidèles.
Nous devons traiter nos domestiques comme nous-mêmes,
nous rappelant qu'ils sont hommes comme nous, et que Dieu
est leur maître comme le nôtre. Quand nos frères font des
fautes, il faut les reprendre ; « celui qui épargne son bâton
» hait son fils. » Il condamne le désir de la vaine gloire :
« Malheur à vous, scribes et pharisiens, parce que vous ai-
» mez les premières places dans les repas, et les premiers
» siéges dans les synagogues, et les salutations dans les places
» publiques, et le nom de maître donné par les hommes ! »
Il ouvre les bras au pécheur qui se repent et fait pénitence
de ses péchés ; car il est le seul qui ne pèche point. Tous
les hommes sont naturellement faibles et pécheurs, mais
tous ne se relèvent point de leur chute par le repentir ; il n'y
a que ceux qui ont dans l'âme un véritable sentiment de la
justice.

Il nous instruit aussi des récompenses qui nous attendent :
« Alors le roi dira à ceux qui seront à sa droite : Venez, les
» bénis de mon père ; possédez le royaume qui vous a été
» préparé dès le commencement du monde. Car j'ai eu faim,
» et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez
» donné à boire ; j'étais étranger, et vous m'avez recueilli ;
» j'étais nu, et vous m'avez revêtu ; j'étais malade et vous
» m'avez visité ; j'étais en prison, et vous êtes venu à moi. »
Et les justes lui demandant : Quand est-ce que nous avons
fait pour vous une de ces choses ? il leur répondra, prenant
pour lui-même la bienveillance qu'ils ont montrée à leurs
frères : « Je vous dis en vérité, qu'autant de fois que vous
» l'avez fait pour l'un des moindres de mes frères que vous

» voyez, vous l'avez fait pour moi. » Telles sont les lois et les douces paroles du Vérbe, qu'il a gravées, non plus sur des tables de pierre, mais dans le cœur des hommes, afin qu'elles y germent et produisent des fruits éternels comme elles. Les tables de ceux qui avaient le cœur dur ont été brisées, et la foi nouvelle imprimée sur l'esprit tendre et flexible d'un peuple nouveau. Le Verbe s'est aussi servi des deux lois pour l'instruction du genre humain ; la première a été donnée par Moïse ; les apôtres ont prêché et répandu la seconde. Cette loi nouvelle, qu'ils nous ont transmise d'après l'ordre et les leçons du divin maître, il me paraît nécessaire d'en rappeler, en finissant, les principaux traits : « C'est pourquoi, renon-
» çant au mensonge, que chacun de vous parle à son pro-
» chain selon la vérité, parce que nous sommes membres les
» uns des autres. Si vous vous mettez en colère, gardez-vous
» de pécher. Que le soleil ne se couche point sur votre co-
» lère. Ne donnez pas entrée au démon. Que celui qui déro-
» bait ne dérobe plus ; mais qu'il travaille plutôt de ses mains
» à quelque travail bon et utile, pour avoir de quoi donner
» à ceux qui sont dans l'indigence ; que toute aigreur, tout
» emportement, toute colère, toute querelle, toute médi-
» sance et toute malice soient bannis d'entre vous. Soyez,
» au contraire, bons et miséricordieux les uns pour les au-
» tres, vous pardonnant mutuellement comme Dieu vous a
» pardonné en Jésus-Christ. Soyez donc les imitateurs de
» Dieu comme ses enfants bien-aimés, et aimez-vous les
» uns les autres comme Jésus-Christ nous a aimés ; que les
» femmes soient soumises à leurs maris comme au Seigneur ;
» que les maris aiment leurs femmes, comme Jésus-Christ
» a aimé l'Eglise ; que les maris donc aiment leurs femmes,
» et les femmes leurs maris, chacun comme leur propre
» corps. Enfants, obéissez à vos parents ; et vous pères, ne
» provoquez pas vos enfants à la colère, mais élevez-les en

» les corrigeant et les instruisant selon le Seigneur. Ser-
» viteurs, obéissez avec crainte et respect, dans la simplicité
» de votre cœur, à ceux qui sont vos maîtres selon la chair,
» comme à Jésus-Christ même, et servez-les avec affection.
» Et vous, maîtres, ayez de même de l'affection pour vos
» serviteurs, ne les traitant point avec rigueur et avec me-
» naces, sachant que vous avez les uns et les autres un maître
» commun dans le ciel, qui n'aura point d'égard à la con-
» dition des personnes. Si nous vivons par l'esprit, condui-
» sons-nous aussi par l'esprit. Ne soyons point amateurs de
» la vaine gloire, nous provoquant les uns les autres, et nous
» portant envie les uns aux autres. Portez les fardeaux les uns
» des autres, et vous accomplirez ainsi la loi de Jésus-Christ.
» Ne vous y trompez pas, on ne se moque point de Dieu. Ne
» nous lassons donc pas de faire le bien, puisque nous en
» recueillerons le fruit en son temps. Nous vous prions en-
» core, mes frères, reprenez ceux qui sont inquiets, con-
» solez les pusillanimes, supportez les faibles, soyez patients
» envers tous. Prenez garde que personne ne rende à un
» autre le mal pour le mal ; n'éteignez point l'esprit ; ne mé-
» prisez point les prophéties. Au reste, éprouvez tout : atta-
» chez-vous à ce qui est bon ; abstenez-vous de tout ce qui
» a l'apparence du mal ; persévérez et veillez dans la prière,
» l'accompagnant d'actions de grâces. Conduisez-vous avec
» sagesse envers les étrangers, et rachetez le temps. Que
» toutes vos paroles soient accompagnées de grâce et assai-
» sonnées du sel de la sagesse, en sorte que vous sachiez ré-
» pondre à chacun comme il convient. Exercez-vous à la
» piété, car les services corporels servent à peu de chose :
» mais la piété est utile à tout ; et c'est elle qui a la promesse
» de la vie présente et de la vie future. Que ceux qui ont des
» fidèles pour maîtres ne les méprisent point, parce qu'ils
» sont leurs frères ; au contraire, qu'ils les servent mieux,

» parce qu'ils sont fidèles et plus dignes d'être aimés, ayant » part à la même grâce. Que celui qui fait l'aumône la fasse » dans la simplicité ; que celui qui commande soit plein de » vigilance ; que celui qui fait les œuvres de miséricorde soit » dans la joie ; que votre charité soit sincère et sans dégui- » sement. Ayez horreur du mal, et attachez-vous constam- » ment au bien. Aimez-vous les uns les autres avec une cha- » rité fraternelle ; prévenez-vous par des témoignages d'hon- » neur. Ne soyez point lâches et paresseux dans ce qui est » de votre devoir. Soyez fervents en esprit ; souvenez-vous » que c'est le Seigneur que vous servez. Que l'espérance » vous remplisse de joie. Soyez patients dans les maux, per- » sévérants dans la prière. Charitables pour soulager la né- » cessité des saints, toujours prêts à donner l'hospitalité. »

Le pédagogue, parcourant les saintes Écritures, y choisit ces préceptes entre une multitude d'autres et les présente aux enfants qu'il instruit, arrachant ainsi les vices jusqu'à la racine, et enfermant l'iniquité dans un cercle d'où elle ne peut sortir pour pénétrer jusqu'à eux. Les saints livres sont en outre remplis de préceptes qui s'adressent expressément les uns aux évêques, les autres aux prêtres, ceux-ci aux diacres, ceux-là aux veuves dont nous aurons occasion de parler ailleurs. Chaque rang, chaque âge, chaque état y trouve les instructions qui lui sont nécessaires. L'Écriture se sert souvent d'énigmes et de paraboles dont le sens caché est souverainement utile à ceux qui s'efforcent de le comprendre. « Mais ce n'est point à moi, dit le Pédagogue, de vous » expliquer ces préceptes ; c'est au maître dont vous avez » besoin, et c'est vers lui qu'il vous faut aller. » Il est donc temps de mettre un terme à mes instructions et de vous envoyer au maître qui vous les expliquera. Élevés dans la bonne doctrine, il vous en apprendra le langage. Ce maître auquel je vous engage d'aller, ce maître est l'Église, l'épouse du

Christ, à qui lui-même a remis sa puissance, sa volonté, sa sagesse, sa doctrine et le pouvoir de nous sanctifier. « Et » lui-même est la victime de propitiation pour nos péchés, » dit saint Jean, et non-seulement pour les nôtres, mais aussi » pour ceux de tout le monde. Or, nous sommes assurés » que nous le connaissons si nous observons ses commande- » ments. Celui qui dit qu'il le connaît, et qui ne garde pas » ses commandements, est un menteur, et la vérité n'est point » en lui. Mais si quelqu'un garde sa parole, l'amour de Dieu » est vraiment parfait en lui. C'est par là que nous connais- » sons que nous sommes à lui. Celui qui dit qu'il demeure » en Jésus-Christ doit marcher lui-même comme Jésus- » Christ a marché. » O élèves d'une heureuse sagesse, attachons-nous de plus en plus au corps sacré de cette Église dont nous sommes les membres! hâtons-nous de courir vers elle comme des enfants vers leur mère ; et si nous sommes les disciples de sa parole, adorons en elle cet ordre admirable et l'accomplissement de ce grand dessein par lequel Dieu, se faisant homme, nous instruit, nous sanctifie, nous élève au rang de ses fils, nous ouvre les cieux, et, nous apprenant sur la terre qu'il est notre père, le devient véritablement dans le ciel. C'est le Verbe qui adoucit le naturel sauvage de l'homme et lui soumet toute la nature. C'est lui qui nous apprend à dompter les animaux utiles, à vaincre les bêtes féroces, à saisir les poissons dans l'onde, à atteindre les oiseaux dans les airs. Il fertilise les champs, il préside aux gouvernements de la terre. Ayant tout fait et tout créé, il règle, il administre tout. La terre, le ciel, la mer et ces astres étincelants qui sont la couronne du monde, sont les ouvrages de ses mains.

O œuvres divines, ô divins préceptes unis les uns aux autres, et se succédant sans relâche et sans interruption comme le flux et le reflux des mers! que ce feu contienne la colère!

que cet air nouveau purifie l'air et féconde la terre. Qu'un nouvel homme sorte de ces nouveaux éléments, et que ce feu divin l'anime ! Tel est le Verbe, telle est sa grandeur ! Créateur de l'homme et du monde, il est le maître et le pédagogue ; l'esprit et la matière lui sont également soumis, et c'est lui qui les jugera. Ce n'est point une parole fugitive qu'il nous apporte, mais une éternelle sagesse. « Afin que » vous soyez sans reproche et sans déguisement, dit saint » Paul, comme des enfants de Dieu, irrépréhensibles au » milieu d'une nation perverse et corrompue, où vous brillez » comme des astres dans le monde. »

Maintenant donc que nous avons célébré la gloire du Verbe, que nous reste-t-il à faire, si ce n'est de lui adresser en finissant nos humbles prières et nos tendres vœux : Sois propice à tes enfants, ô maître divin, père, conducteur d'Israël, fils et père, unique Dieu, Seigneur. Accorde-nous, à nous qui suivons tes lois, de t'aimer et de te ressembler, de mériter tes bontés et de ne point attirer les rigueurs de ta justice. Accorde-nous, en attendant, de vivre paisibles sous les ailes du Saint-Esprit, nous nourrissant de ton ineffable sagesse, célébrant tes louanges jusqu'à l'accomplissement du dernier jour, te rendant de continuelles actions de grâces, adorant le Père, le Fils et le Saint-Esprit, Dieu unique, qui seul est tout, en qui tout et par qui tout est, dont nous sommes membres nous-mêmes, maître éternel de la gloire et des siècles, souverainement bon, souverainement sage, souverainement juste, à qui grâces soient rendues maintenant et dans les siècles des siècles. *Amen.*

QUEL RICHE PEUT ÊTRE SAUVÉ.

—

Ceux qui louent les riches, faisant ainsi semblant d'honorer les richesses qui, par elles-mêmes, ne méritent aucune louange, ne sont pas seulement de vils flatteurs, des esclaves lâches et rampants, ils sont des impies et des traîtres. Des impies : la louange appartient à Dieu, seul être bon et parfait, de qui tout vient, par qui tout existe, en qui tout réside; elle lui appartient, il se l'est réservée, et ils l'en privent! Ils font plus encore, ils la prostituent à des hommes livrés à la fougue de leurs passions, qui n'ont d'autre récompense à attendre de la justice divine que la punition de leurs crimes. Des traîtres : les richesses seules suffisent pour amollir, corrompre et détourner de la voie du salut ceux qui ont le malheur de les posséder ; les flatteurs le savent, et ils entretiennent les riches dans leur folie ; ils enorgueillissent leur orgueil, ils leur apprennent à tout mépriser, si ce n'est ces richesses, qui leur procurent tant d'honneurs. Ils ajoutent ainsi la flamme à la flamme, l'orgueil à l'orgueil, le poison de la flatterie au poison de l'or ; un poids déjà trop lourd qu'ils devraient alléger, il l'aggravent ; une maladie dangereuse qu'ils devraient s'efforcer de guérir, ils

la rendent mortelle et incurable. « L'arrogance et la vanité, » a dit le Seigneur, seront punies par l'abaissement et la » ruine. » Il est donc bien plus humain, bien plus charitable, au lieu de flatter les riches et de couvrir du bruit de nos louanges le bruit que leurs crimes élèvent autour d'eux, de venir à leur aide par de sages avertissements, et de leur apprendre par quels moyens ils peuvent entrer et s'avancer sûrement dans la voie sainte du salut. C'est surtout par la prière vers ce Dieu, qui dispense ses faveurs à ses enfants et leur apprend à en faire un usage conforme et agréable à ses volontés, c'est par la grâce de notre Sauveur que nous pouvons guérir leur esprit : c'est en les éclairant, c'est en nous offrant pour guides à leur ignorance dans la recherche de la vérité. Celui-là seul, en effet, qui s'attache ardemment à la vérité, et qui s'environne de la lumière des bonnes œuvres, celui-là seul sera sauvé, et emportera le prix de la vie éternelle. Or, si d'un côté la prière, qui doit nous trouver infatigables et nous servir d'appui fidèle jusqu'à la dernière heure de notre vie, demande un esprit plein de force et de sérénité; d'un autre côté, la vie régulière demande un amour ardent de la justice et une obéissance éclairée à tous les préceptes du Sauveur.

Ce n'est pas une seule et simple cause, mais plusieurs, et de différentes sortes, qui font croire aux riches qu'il leur est plus difficile qu'aux pauvres de se sauver. Les uns, en effet, saisissant sans réflexion, et prenant à la lettre ces paroles de notre Sauveur : « Il est plus facile à un câble de » passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer » dans le royaume des cieux, » se persuadent qu'ils n'ont aucune part à l'héritage céleste de tous les hommes, et suspendus entre le regret de la vie éternelle et les plaisirs de la vie périssable, ils se rejettent vers celle-ci et se perdent eux-mêmes, ne songeant pas à examiner quels sont ceux à

qui le Seigneur et maître donne le nom de riches, ni comment ce qui est impossible aux hommes est possible à Dieu. Les autres comprennent bien, il est vrai, le sens caché de ces paroles, mais ils négligent les œuvres indispensables au salut, et perdent, par leur négligence, l'espérance qu'ils avaient conçue. J'applique ces deux réflexions aux riches qui croient au Sauveur, à sa puissance et à la vie éternelle qu'il nous procure; je n'ai rien à dire de ceux qui n'y croient pas, et dont les ténèbres de l'erreur obscurcissent l'entendement.

C'est donc un devoir, je le répète, pour tous ceux qui, aimant la vérité et leurs frères, ni ne s'élèvent insolemment contre les riches chrétiens, ni ne les flattent, par un coupable motif d'intérêt, d'arracher d'abord de leur cœur un désespoir insensé, en leur expliquant clairement le sens caché des oracles du Seigneur; et en leur prouvant que s'ils obéissent à ses préceptes, ils ont le même droit que nous à ses récompenses. Il faut ensuite leur faire observer qu'ils craignent à tort là où il n'existe aucun véritable sujet de crainte; leur rappeler que Dieu reçoit toujours dans son sein ceux qui veulent véritablement y être reçus, et leur apprendre enfin par quels moyens, par quelles œuvres, par quels sentiments se nourrit et se conserve cette espérance précieuse, dont la douceur ne leur est point refusée, mais dont aucun homme n'obtient l'accomplissement sans de pénibles et de continuels efforts.

Comparons ici un moment une récompense frivole et périssable à une récompense grande et incorruptible, et faisons sentir aux riches du siècle, par cette comparaison, que la lutte qu'ils ont à soutenir ressemble à celle des athlètes dans les jeux publics. L'athlète, en effet, qui, désespérant d'avance de la victoire, n'aura pas même donné son nom pour être inscrit parmi les combattants, ne l'obtiendra sans doute

pas; mais celui qui, ayant conçu l'espérance de l'obtenir, n'aura point habitué son corps à la nourriture, aux travaux et aux exercices propres à ce genre de combat, ne l'obtiendra pas davantage; son espérance aura été vaine, et il se retirera de la lice sans couronne. Que celui donc qui est riche des biens de la terre craigne d'abord, s'il est fidèle et s'il comprend bien toute l'étendue des miséricordes divines, de se retirer lui-même du combat, et de se priver des récompenses promises par le Sauveur; mais, une fois descendu dans cette lice sacrée, qu'il n'espère pas non plus en sortir vainqueur sans s'y être auparavant couvert de sueur et de poussière. La couronne de l'immortalité ne s'acquiert qu'à ce prix. C'est au Verbe et à la raison, c'est au Christ, juge du combat qu'il doit se livrer et se soumettre tout entier. Ses préparatifs pour cette sainte lutte doivent être la lecture assidue du nouveau Testament de notre Seigneur, ses exemples à suivre, ses préceptes à méditer et à accomplir. Qu'il fasse de son âme un sanctuaire ouvert à toutes les vertus; qu'il y reçoive et s'attache à y conserver la foi, l'espérance, la charité, la connaissance du vrai, la bonté, la douceur, la miséricorde, la chasteté; ainsi lorsque le son de la dernière trompette lui donnera le signal d'une nouvelle course et l'avertira de sortir de cette vie mortelle comme un athlète de la lice, fort d'une bonne conscience, il sera conduit en vainqueur devant le juge du combat; et, déclaré digne de sa céleste patrie, il y entrera couvert de couronnes, aux applaudissements des anges.

Puisse le Seigneur nous accorder de ne rien dire en commençant qui ne soit plein de convenance et de vérité, rien qui ne soit utile au salut de nos frères! Nous parlerons d'abord de l'espérance, ensuite des moyens qui y conduisent et l'affermissent. Le même Dieu, qui fait l'aumône aux indigents, qui instruit ceux qui demandent à l'être, est aussi

celui dont les discours, s'interprétant clairement les uns les autres, brisent les chaînes de l'ignorance et du désespoir. Je vous répèterai donc, et vous expliquerai avec confiance, les paroles suivantes de l'Évangile, qui vous ont troublés jusqu'ici, parce que votre ignorance ou votre faiblesse ne les ont pas comprises : « Comme il s'avançait dans la voie » publique, un jeune homme, accourant, fléchit le genou » devant lui, et lui dit : Bon maître, que dois-je faire pour » acquérir la vie éternelle ? Jésus lui dit : Pourquoi m'ap- » pelez-vous bon ? il n'y a que Dieu seul qui soit bon. Vous » savez les commandements : Tu ne seras point adultère ; » tu ne tueras point ; tu ne déroberas point ; tu ne porteras » point un faux témoignage ; tu ne commettras point de fraude ; » tu honoreras ton père et ta mère. » Le jeune homme répon- » dant, lui dit : Maître, j'ai observé toutes ces choses dès ma » jeunesse ; et Jésus, le regardant, l'aima et lui dit : Une chose » te manque encore ; va, vends tout ce que tu as, et donne-le » aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel ; puis, viens » et suis-moi. » Le jeune homme contristé par ces paroles, s'en » alla en gémissant, parce qu'il avait de grands biens ; et Jésus, » regardant autour de lui, dit à ses disciples : « Qu'il est diffi- » cile que ceux qui ont des richesses entrent dans le royaume » de Dieu ! » Or, ses disciples s'étonnèrent de ces paroles ; » mais Jésus, leur répondant, leur dit : Mes enfants, qu'il est » difficile que ceux qui se confient en leurs richesses entrent » dans le royaume de Dieu. » Les disciples s'étonnaient en- » core plus, se disant : « Et qui peut être sauvé ? » Et Pierre » commença à lui dire : « Nous, nous avons tout quitté, et » nous vous avons suivi. » Jésus, répondant, dit : Je » vous le dis en vérité, que personne ne quittera pour moi » et pour l'Évangile sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, » ou son père, ou sa mère, ou ses enfants, ou ses biens, que, » même dans ce siècle, il ne reçoive au centuple des mai-

» sons, des frères, des sœurs, des mères, des enfants et des » richesses au milieu des persécutions, et, dans le siècle à » venir, la vie éternelle. Mais plusieurs, qui auront été les » premiers, seront les derniers ; et les derniers, les premiers,

Ce récit, que nous trouvons dans l'Évangile de saint Marc, nous le trouvons aussi dans les autres évangélistes, avec quelque différence peut-être dans les paroles, mais sans rien perdre du même sens. Nous donc qui savons certainement que le Sauveur du monde n'a point parlé d'une manière familière aux hommes, mais a enveloppé ses instructions des voiles d'une sagesse divine et mystique, ne prenons pas ses discours à la lettre, ne les expliquons pas d'après nos idées charnelles; efforçons-nous plutôt d'en saisir le sens caché par une étude assidue et persévérante. Aucune recherche n'est plus digne de nos efforts. Ce que le Seigneur paraît avoir expliqué clairement à ses disciples, ce qu'il leur a dit plus obscurément et sous la forme presque d'une énigme, réclame, pour être compris, une égale et puissante attention. Ce que ses disciples, et ceux qu'il appelle lui-même les enfants du royaume, nous ont expliqué, a besoin de l'être encore davantage. Comment donc les choses qu'il a dites simplement, et dont aucun de ses auditeurs n'a songé à lui demander l'explication, toutes choses nécessaires et indispensables au salut, n'auraient-elles pas besoin d'être examinées avec les plus grands soins, étudiées avec la dernière sollicitude ? Le son de ses paroles ne doit pas seulement, et comme au hazard, frapper nos oreilles ; leur sens doit frapper notre cœur. C'est à nous de l'y faire descendre et pénétrer profondément.

Le Sauveur du monde entendit sans doute avec complaisance une question qui lui convenait si parfaitement. C'était, en effet, parler de la vie à celui qui est la vie même ; du salut au Sauveur, de la doctrine au maître, de la véritable

immortalité à la vérité éternelle. C'était parler de la sagesse divine à cette sagesse même, de la perfection et de l'incorruptibilité à celui seul qui est parfait et incorruptible. La question qu'on lui donnait à résoudre était celle même pour laquelle il était descendu des cieux, et dont la solution, qui ressort vivante de ses exemples et de sa doctrine, est la base de l'Évangile, la source de l'éternelle vie. Comme Dieu, il prévoyait qu'il allait être interrogé ; il savait d'avance la demande qu'il ferait lui-même, et la réponse qu'il recevrait. N'est-il pas le prophète des prophètes, l'arbitre et l'inspirateur de tout esprit prophétique ? Voyez comme il part du premier mot qu'on lui adresse, le mot de *bon*, pour asseoir la base de sa doctrine et tourner l'esprit de celui qui l'écoute vers un Dieu bon, seul dispensateur de la vie éternelle qu'il donne à son fils, et que son fils transmet aux hommes.

C'est donc, de tous les commandements qui conduisent à la vie, le premier, le plus grand, celui que nous devons imprimer d'abord et le plus avant dans notre âme : connaître un Dieu éternel, dispensateur des choses éternelles, Dieu suprême, unique et bon, et mériter de le posséder par notre application à le connaître. Cette connaissance d'un Dieu rémunérateur qui crée et conserve tout est la base fixe et inébranlable sur laquelle s'appuie le salut. Sans cette connaissance, nous périssons, avec elle nous aimons Dieu, nous lui ressemblons, nous le possédons éternellement.

Aussi est-ce le premier principe que le Sauveur recommande de suivre à celui qui cherche la vie ; principe que « personne ne connaît, si ce n'est le Fils, et celui auquel le » Fils l'aura révélé. » Après cette connaissance vient immédiatement celle de la grandeur du Sauveur et de sa grâce nouvelle ; car, comme le dit l'apôtre : « La loi a été donnée » par Moïse, la grâce et la vérité ont été faites par Jésus-» Christ. » Les dons que nous transmet un serviteur même

fidèle sont au-dessous de ceux que le Fils lui-même nous apporte et nous distribue. Pourquoi, en effet, si la loi de Moïse eût été suffisante pour donner la vie, pourquoi le Christ eût-il souffert pour nous depuis sa naissance jusqu'à sa mort ! Pourquoi encore celui qui, dès sa jeunesse, avait accompli tous les préceptes de la loi, se fût-il jeté à ses pieds et lui eût-il demandé la vie éternelle ? Remarquez que ce jeune homme n'avait pas seulement obéi à la loi, mais qu'il l'avait aimée dès sa jeunesse et s'était attaché de toutes ses forces à son accomplissement. Un vieillard réglé dans ses mœurs et délivré de l'esclavage des vices ne nous est pas un objet de surprise et d'admiration ; mais on admire justement, on regarde comme un athlète glorieux, le jeune homme qui, dans la fougue de l'âge et la chaleur des passions, se conduit comme un sage vieillard, et dont l'esprit et le jugement ont blanchi avant les cheveux. Cet homme, déjà si grand, savait donc bien qu'il ne lui manquait rien pour être juste ; mais il sentait que la vie lui manquait, et il venait la demander à celui seul qui pouvait la lui donner. Il ne lui doit rien, il est et doit être tranquille à cet égard ; cependant il se prosterne aux pieds du Fils de Dieu ; de la foi, il passe à la foi, et, craignant que le port de la loi où il s'est retiré ne soit pas sûr et que son vaisseau ne s'y brise, il implore l'appui du Sauveur.

Jésus ne lui reproche point d'avoir négligé de remplir quelque précepte de la loi ; au contraire, il l'aime, il l'enveloppe, pour ainsi dire, de ses bras, et le félicite tendrement d'avoir observé avec un si ferme courage toute la loi dans laquelle il a été élevé. Seulement il le déclare imparfait en ce qui touche la vie éternelle, dont il n'a rien fait encore pour s'assurer la possession. Observateur exact de la loi, il est arrivé où la loi finit, il s'arrête où la vie commence. Cette fidélité à la loi était louable sans doute. La loi est comme

un maître sévère qui nous instruit par la crainte ; elle est comme un chemin pour arriver à la grâce et à la perfection. Mais Jésus-Christ, qui justifie seul ceux qui croient en lui, est la plénitude de la loi. Ce n'est point un esclave qui fait des esclaves ; c'est un fils qui élève à la dignité de fils, de frères et de co-héritiers de Dieu, tous ceux qui accomplissent la volonté de son père.

« Si vous voulez être parfait. » Ce jeune homme ne l'était donc pas encore ; car qu'y a-t-il au-delà de la perfection ? Ces mots mystérieux et divins, « si vous voulez, » montrent bien la puissance de notre libre arbitre. C'est à l'homme de choisir, il est libre. C'est à Dieu de donner, il est le maître. Or, Dieu donne à ceux qui désirent, prient, et s'efforcent de tout leur pouvoir afin que le salut soit leur propre ouvrage. Dieu ne contraint personne ; il est ennemi de la contrainte. Il fait trouver à ceux qui cherchent, il accorde à ceux qui demandent, il ouvre à ceux qui frappent. Si vous voulez donc, si vous voulez véritablement, si vous ne vous trompez pas vous-même, efforcez-vous d'acquérir ce qui vous manque. Ce qui vous manque, c'est ce qui demeure toujours, ce qui est bon, ce qui est au-dessus de la loi, ce que la loi ne contient pas, et par conséquent ne peut donner, ce qui appartient aux seuls vivants. De là vient que ce jeune homme, qui avait si hautement parlé de lui-même et de ses œuvres, ne put par ses œuvres acquérir la vie éternelle, dont le désir l'avait saisi, parce que la vie est un don du Sauveur et n'est point un don de la loi. Il se retira, triste et déconcerté, accablé sous le poids du commandement qu'il était venu solliciter, puissant pour mille travaux inutiles, impuissant pour le seul travail bon et nécessaire. Comme le Seigneur dit à Marthe que les soins du ménage auxquels elle se livrait tout entière remplissaient de distractions et de troubles, et qui reprochait à sa sœur de lui

en laisser tout le fardeau et de se tenir en repos, disciple attentive aux pieds du maître, Marthe, Marthe, vous vous troublez du soin de mille choses; mais Marie a choisi la meilleure part, et elle ne lui sera point ôtée, ainsi il ordonne à ce jeune homme de renoncer à ses occupations tumultueuses pour ne s'attacher qu'à lui seul et à sa grâce qui lui ouvrira l'entrée de la vie éternelle.

Qu'est-ce donc qui le mit en fuite et le fit s'éloigner du maître dont il était venu solliciter les secours? Qu'est-ce qui lui fit perdre l'espérance, la vie, et tout le prix des bonnes œuvres qu'il avait déjà faites pour l'acquérir? Ce furent ces paroles : « Vendez ce que vous avez. » Mais que veulent dire ces paroles? Non point certes ce qu'elles semblent dire d'abord : Dépouillez-vous de vos richesses, rejetez-les loin de vous; ce n'est point là leur véritable sens. Mais arrachez de vos âmes les vains jugements que vous formez des richesses et cette honteuse plaie de l'avarice, source de mille soins impurs, épines du siècle, qui étouffent les semences de la vie. Se priver de ses richesses sans acquérir la vie, est-ce un sacrifice héroïque et qui mérite d'être imité? Mais à ce compte les mendiants et vagabonds de nos places publiques, qui ne possèdent absolument rien et vivent sans repos et sans consolation, lors même qu'ils ignorent Dieu et sa justice, seraient cependant, par ce seul motif qu'ils sont les plus pauvres de tous les hommes, seraient, dis-je, les plus heureux, les plus religieux, les seuls destinés à la vie éternelle. Cela est absurde à penser, d'autant plus que le sacrifice de nos richesses et leur distribution aux pauvres n'est pas un sacrifice nouveau et inconnu aux hommes. Plusieurs l'avaient déjà fait avant la venue du Sauveur : les uns, pour se livrer sans distraction à l'étude des lettres et d'une science morte; les autres, pour acquérir le vain renom d'une gloire frivole, tels qu'Anaxagore, Démocrite et Cratès.

Qu'y a-t-il de nouveau dans cette maxime du Sauveur, qui ne puisse venir que de Dieu, et qui donne la vie aux hommes, ce que n'a pu faire la pauvreté volontaire des anciens ? Qu'est-ce que le fils de Dieu, cette nouvelle créature, nous ordonne de si extraordinaire et de si excellent? Il ne nous ordonne rien qui tombe sous nos sens, rien de ce que d'autres ont fait avant lui. Ses paroles renferment quelque chose de plus grand, de plus divin, de plus parfait. Dépouillez-vous de vos vices, arrachez-les de votre âme, détruisez-les, rejetez-les loin de vous ; tel est son commandement et sa doctrine, bien dignes des fidèles et de lui-même ! Les anciens, méprisant les choses extérieures, se dépouillèrent volontairement de leurs richesses et de leurs biens ; mais leurs vices et les troubles de leur esprit s'accrurent de ce sacrifice. Ils en devinrent plus orgueilleux, et regardèrent avec mépris le reste des hommes, comme s'ils eussent fait quelque chose bien au-dessus des forces de l'humanité. Comment donc le Sauveur, qui veut notre salut et nous le promet, nous ferait-il un ordre exprès d'un sacrifice qui pourrait nous le faire perdre ? Ne pouvons-nous pas brûler encore de l'amour et de la soif des richesses, après nous être dépouillés de celles que nous possédions ? Accablés sous le poids d'une indigence à laquelle nous n'étions pas accoutumés, ne pouvons-nous pas regretter amèrement les services qu'elles nous rendaient et nous repentir d'en avoir fait un sacrifice inconsidéré ? Il est impossible, en effet, que cette nouvelle nécessité de nous procurer, chaque jour et à chaque instant, les choses nécessaires à notre vie, ne brise pas les forces de notre âme, et ne la détourne pas des soins bien préférables du salut.

Combien plus il est avantageux de posséder des richesses médiocres qui nous donnent la faculté de pourvoir à nos besoins et de secourir, parmi nos frères, ceux qui méritent d'être secourus ! Quelle société, quel commerce pourrait

exister entre les hommes, si personne ne possédait rien? Cette maxime, d'ailleurs, ne serait-elle pas en contradiction manifeste avec mille autres qu'il a également prononcées lui-même? « Employez les richesses injustes à vous faire des » amis, afin que, quand vous viendrez à défaillir, ils vous » reçoivent dans les demeures éternelles. Amassez des tré- » sors dans le ciel, où ni la rouille ni les vers ne dévorent, » et où les voleurs ne fouillent ni ne dérobent. » Comment nourrir celui qui a faim, désaltérer celui qui a soif, couvrir celui qui est nu, ouvrir notre maison à l'étranger; comment, dis-je, observer tous ces préceptes dont la non-observation est menacée du feu de l'enfer, si nous-mêmes ne possédons rien? N'a-t-il pas ordonné lui-même à Zachée et à Mathieu, qui étaient riches et publicains, de lui donner 'hospitalité, et loin de leur commander de se dépouiller de leurs richesses, n'a-t-il pas prononcé sur eux cet équitable jugement? « Aujourd'hui le salut s'est levé » sur cette maison, parce que celui-ci est aussi un fils » d'Abraham. » Il loue donc l'usage des richesses, à condition qu'on en fasse part aux autres; qu'on donne à boire à celui qui a soif, à manger à celui qui a faim, des habits à celui qui est nu, et qu'on ouvre à l'étranger une maison hospitalière. Que si personne, à moins d'être riche, ne peut remplir ces devoirs, et s'il nous ordonne en même temps d'être pauvres pour être sauvés, que fait-il autre chose, si ce n'est d'ordonner et de défendre à la fois? Donner et ne pas donner, nourrir et ne pas nourrir, distribuer et ne pas distribuer, exercer l'hospitalité et ne pas l'exercer? Commandement absurde et inexécutable.

Il ne faut donc pas nous défaire d'une richesse qui peut être utile à notre prochain. La nature des richesses est d'être possédées et de secourir. Dieu lui-même les a formées et accomodées à notre usage. Elles sont, entre les mains de

celui qui sait les employer, la matière et l'instrument du bien. Si quelqu'un fait un ouvrage d'après les règles de l'art, son ouvrage est bon; s'il ne connaît point l'art, et qu'il ne l'emploie pas, son ouvrage est mauvais; mais la faute en est à lui seul, et non pas à l'art, qu'il n'a pas employé. Il en est de même des richesses. Elles ne sont simplement qu'un instrument. En usez-vous avec justice, vos œuvres sont bonnes; avec injustice, elles sont mauvaises. Leur nature est d'obéir, non de commander. Elles ne méritent par elles-mêmes ni louange ni blâme; leur usage seul, qui dépend de nous, car Dieu nous a fait libres, détermine leur nature. Ce n'est donc pas nos richesses qu'il faut détruire, ce sont nos vices, qui nous empêchent de les faire servir aux bonnes œuvres et à la vertu. Devenez ainsi probes et pieux, vos richesses et leur usage le deviendront. Ces biens que nous possédons et qu'on nous ordonne de vendre ce sont nos passions, les troubles et les inquiétudes fatales du monde.

Une autre réflexion encore qui le prouve mieux. Il est des choses hors de notre âme; il en est d'autres qui sont en elle. Les choses qui sont hors de notre âme paraissent bonnes ou mauvaises, suivant l'usage que nous en faisons. Faut-il donc, je le demande, pour obéir au Seigneur, renoncer à des richesses qui n'emportent pas avec elles les troubles intérieurs de notre âme, ou n'est-ce pas plutôt ces troubles, dont la destruction sanctifie les richesses mêmes, qu'il faut étouffer et détruire ? Que sert au riche orgueilleux qui, sans se dépouiller de ses passions, se dépouille de ses richesses, que lui sert, dis-je, ce vain sacrifice? Devenu pauvre des biens de la terre, resté riche de penchants honteux et de criminels appétits, il n'a plus, il est vrai, de quoi satisfaire ses passions; mais ses passions vivent toujours dans son âme, et, par une puissance maligne qui leur est propre, elles s'y nourrissent et la dévorent. Il garde ce qu'il devait

rejeter, il rejette ce dont il aurait pu faire un bon usage. Il se prive volontairement des secours que la richesse eût pu lui donner, et il rallume ses vices et ses passions au feu du besoin. Renoncez donc aux possessions nuisibles, conservez celles de qui l'usage pieux et modéré peut vous être utile. Songez que ce qui est hors de vous ne peut, sans vous, vous faire aucun mal. Jouissez des biens que le Seigneur vous donne, et dont lui-même vous indique l'usage ; rejetez vos vices et vos passions, qui corrompent ces biens et vous en font faire un emploi criminel ; vous obéirez ainsi au Seigneur.

C'est, en effet, la multitude de nos vices qui nous est mortelle ; c'est leur destruction qui nous est salutaire. C'est du vice qu'il faut appauvrir et dépouiller notre âme, afin d'entendre ces paroles consolantes du Sauveur : « Venez, suivez-moi. » La voix du salut s'ouvre à la pureté du cœur ; elle se ferme à son impureté. Cette impureté n'est point dans vos richesses, elle est tout entière dans vos profanes amours, dans la flamme inextinguible de vos désirs ; car si, étant riche, vous reconnaissez tenir de la munificence divine l'or, l'argent et les maisons que vous possédez, et que vous les rendiez, dans la personne de vos frères, au Dieu qui vous les a donnés ; si vous reconnaissez que vous les possédez plus pour les autres que pour vous-mêmes ; si, vous élevant au-dessus de leur possession par la force de votre esprit, vous leur commandez au lieu de leur obéir ; si vous ne vous enfermez point dans des sentiments égoïstes comme dans une demeure impénétrable, mais que vous fassiez servir vos richesses à l'œuvre divine de votre salut ; si, lorsque la nécessité l'exige, vous vous privez de vos trésors et supportez leur perte et la pauvreté qui en est la suite, avec la même tranquillité d'esprit, la même joie pure et inaltérable dont vous jouissiez au milieu de votre abondance, c'est vous que le Seigneur proclame heureux, et appelle pauvre d'esprit, bé-

ritier assuré du royaume des cieux, où vous n'entreriez pas si vous rejetiez le fardeau de vos richesses, par la seule impuissance de le porter.

Celui dont l'âme est toute pleine du sentiment impur de ses richesses, qui, fermant son cœur à l'esprit de Dieu, le remplit d'or et de terre, de qui l'esprit et le corps se fatiguent sans relâche à accroître ses biens sans mesure, esclave enchaîné par le monde et courbé vers cette terre de laquelle il est sorti et à laquelle il doit retourner, comment un tel homme pourra-t-il brûler du saint désir de posséder Dieu? un homme, dis-je, qui ôte son cœur de sa poitrine pour y placer un froid métal : non, il est tout entier dans les richesses dont le coupable amour l'enchaîne, et c'est là que Dieu le retrouve; car où est votre trésor, là aussi est votre cœur. Le Seigneur reconnaît deux espèces de trésors; l'un bon: « l'homme bon tire de bonnes choses d'un bon tré- » sor; » l'autre mauvais : « et l'homme mauvais tire de » mauvaises choses d'un mauvais trésor, car la bouche parle » de l'abondance du cœur. » De ces deux trésors, l'un, si vous le trouvez, vous est une source de biens; la possession de l'autre, loin d'être utile et désirable, entraîne, au contraire, votre perte et votre ruine. Les richesses, comme les trésors dont parle le Sauveur, sont de deux espèces, les unes bonnes, les autres mauvaises : les bonnes méritent notre amour; les mauvaises, notre mépris. La pauvreté spirituelle est la seule qui soit appelée heureuse. « Heureux les pau- » vres! » a dit saint Mathieu; mais quels pauvres? les « pauvres d'esprit, » a-t-il ajouté. Et pour mieux faire entendre sa pensée : « heureux ceux qui ont faim et soif de la « justice de Dieu! » Malheureux donc, au contraire, et bien malheureux, les pauvres qui, privés à la fois des biens célestes et terrestres, ne connaissent ni Dieu ni sa justice!

Ainsi donc, la difficulté qu'éprouveront les riches pour

entrer dans le royaume des cieux ne doit pas être comprise grossièrement et à la lettre, mais dans un sens spirituel et mystique. Notre salut ne dépend pas, en effet, des choses qui sont hors de nous : il importe peu que nous en soyons privés ou que nous les possédions avec abondance ; qu'elles soient grandes ou petites, illustres ou obscures, approuvées ou désapprouvées ; il dépend des vertus de notre âme : la foi, l'espérance, la charité, l'amour du prochain, la vraie science, la douceur, la modération, la vérité. Il est leur ouvrage et leur récompense. Un homme vivra-t-il pour être beau ? Périra-t-il pour être laid ? Non ; mais quelque soit le corps qu'il habite, il vivra, s'il le conserve chaste ; il périra, s'il le corrompt. Son corps est le temple de Dieu. La vie et la mort ne sont ni dans la beauté ni dans la laideur de nos membres, elles sont dans l'âme, qui les fait mouvoir. « Si » quelqu'un te frappe au visage, nous dit le Sauveur, souffre- » le. » Un homme robuste et vigoureux peut obéir à ce commandement, un homme faible peut le transgresser par la violence de son esprit. Ainsi, un pauvre qui manque de tout peut s'enivrer d'impurs désirs ; un riche, au contraire, peut leur résister, les vaincre, et, soumis à l'esprit de Dieu, mener une conduite pleine de modestie et de pureté. Si donc notre âme est la partie de notre être qui doit posséder la vie, et que la vertu la fasse vivre quand le vice la fait mourir, elle se sauvera, cela est évident, par la privation des voluptés que la richesse produit et enflamme ; elle périra par leur possession. C'est notre âme qui nous fait obéir ou désobéir à Dieu ; c'est elle qui nous rend purs ou impurs devant lui. Ne cherchons pas hors d'elle les causes de nos vices et de nos vertus, nous ne les y trouverions pas.

Le vrai riche, s'appuyant sur la vertu, fait de sa fortune, quelle qu'elle soit, un usage saint et agréable à Dieu. Le faux riche attache sa vie et toutes ses pensées à une substance

extérieure, tantôt périssant tout entière, tantôt passant d'un homme à un autre, et dont enfin rien ne demeure. Comme il y a de vrais et de faux riches, il y a de véritables et de faux pauvres. Les uns, en effet, sont pauvres d'esprit, ce qui est le caractère de la véritable pauvreté; les autres le sont seulement des biens du siècle, ce qui n'a aucun rapport avec le commandement du Sauveur. C'est à ce dernier, pauvre des biens du siècle et riche de vices, non point à celui qui est pauvre d'esprit et riche selon Dieu, qu'il adresse ces paroles : « Abandonnez ces biens étrangers qui possèdent votre » âme, afin que, devenant purs de cœur et d'esprit, vous » voyiez Dieu. » Ce qui est dire, sous d'autres paroles, afin que vous entriez dans le royaume des cieux. Comment abandonner vos richesses? En les vendant. Quoi donc! faudra-t-il que vous receviez en argent le prix de vos héritages? Echangerez-vous des richesses que vos yeux voient et que vos mains touchent contre un argent également frivole et périssable? Nullement; mais au lieu des richesses qui souillent votre âme que vous voulez sauver, acquérez-en d'autres qui vous rendent semblables à Dieu et vous le font voir. Vous obéirez ainsi véritablement à ses préceptes, et vous en recevrez, pour prix de cette obéissance, une gloire sans fin, une vie éternelle et incorruptible. Vous échangerez des biens superflus qui vous ferment les portes du ciel contre des biens invisibles qui vous les ouvrent. Laissez donc aux pauvres du siècle ces folles richesses, et, vous mettant en peine seulement des spirituelles, amassez-vous un trésor dans le ciel.

Le sens de ces paroles métaphoriques échappa à cet homme riche et attaché à la lettre de la loi. Il ne comprit pas comment il pouvait être riche et pauvre tout ensemble; avoir de l'argent et n'en point avoir; user des biens du siècle et n'en pas user. Il se retira triste et déconcerté, abandonnant la vie qu'il avait bien pu désirer, mais qu'il ne put

acquérir, en regardant comme impossible ce qui ne lui était que difficile. Sans doute, il est difficile de ne pas se laisser circonvenir et entraîner au mal par les charmes et les prestiges dont la possession de grands biens nous environne de toutes parts et nous enveloppe comme d'un réseau. Cependant, il n'est pas impossible que leur possesseur se sauve, si, se détachant de ces faux biens, il se tourne vers les véritables, que Dieu lui apprend à connaître, et s'il fait servir sa richesse temporelle à l'acquisition de l'éternelle richesse. Les disciples eux-mêmes, en entendant ces paroles, furent saisis d'étonnement et de frayeur. Pourquoi ? est-ce qu'ils possédaient de grands biens ? Ils avaient abandonné depuis longtemps quelques filets, quelques lignes, quelques méchantes barques qui composaient toutes leurs richesses. Pourquoi donc dirent-ils avec crainte : « Quel homme peut être sauvé ? » C'est que, disciples fidèles et attentifs, ils avaient parfaitement compris le sens caché des paroles de leur maître, et en avaient pénétré la profondeur et l'étendue. Assurés de s'être dépouillés volontairement de tout ce qu'ils possédaient des biens de la terre, et fondant sur ce sacrifice l'espérance de leur salut, ils ne l'étaient pas également de s'être dépouillés de leurs passions et de leurs vices (car ils étaient depuis peu au nombre des disciples du Christ et admis dans sa familiarité) ; aussi étaient-ils effrayés au plus haut degré, et comme ce riche, assez follement attaché à ses biens pour les préférer à la vie éternelle, ils désespéraient eux-mêmes de leur salut. Il leur paraissait digne d'une grande crainte que la richesse des vices fut assimilée à celle de l'argent, et ils craignaient d'être exclus du royaume des cieux, où Dieu ne reçoit que les âmes chastes et pures.

Le Seigneur répondit à leurs craintes : « Ce qui est im» possible aux hommes est possible à Dieu. » Ces paroles sont à leur tour pleines d'une sagesse profonde. Aucun

homme, en effet, ne peut, par l'unique secours de ses vertus et de ses œuvres, vaincre ses passions et apaiser les troubles de son esprit; mais si ses désirs, élevés vers Dieu, s'enflamment encore davantage par la difficulté qu'il éprouve à les satisfaire; s'il redouble d'ardeur et d'efforts, la grâce divine lui vient en aide et réalise ses espérances. Voulez-vous véritablement, l'esprit de Dieu est avec vous; cessez-vous de vouloir, il se retire. Il est d'un tyran de sauver par force, il est d'un Dieu libéral et indulgent de céder à une volonté forte et librement exprimée. La mollesse et la volupté n'acquièrent point le royaume des cieux; c'est la violence qui s'en empare. Cette violence, qui arrache à Dieu notre salut et notre vie, est la seule qui soit sainte et vertueuse. Juge suprême du combat que nous soutenons contre lui, Dieu cède volontiers à ceux dont le courage ne faiblit point et ne se ralentit jamais. Il aime et se plaît à être vaincu. Aussi, lorsque saint Pierre, ce disciple choisi et excellent entre tous, ce prince, dis-je, des disciples, pour qui seul le Seigneur voulut acquitter le tribut comme pour lui-même, eut entendu ce discours, il en saisit soudain le sens et la force; autrement, pourquoi aurait-il dit : « Pour nous, vous le savez, nous avons tout quitté et vous avons suivi ? » S'il parle ainsi des biens terrestres qu'il a quittés, biens sans valeur, même aux yeux des hommes, ne semble-t-il pas qu'il se glorifie bien imprudemment et qu'il demande une récompense bien au-dessus d'un si léger sacrifice ? Mais s'il parle, comme je le soutiens, de ses passions et de ses vices qu'il a vaincus et étouffés, c'est bien là le sacrifice que le maître ordonne et qui conduit au ciel. En effet, nous suivons le Sauveur en l'imitant, en rendant notre vie semblable à la sienne, en nous servant de sa conduite et de ses mœurs comme d'un miroir pour régler et embellir les nôtres.

Mais Jésus répondit : « En vérité, je vous le dis, celui

» qui laissera tout ce qu'il possède, ses parents, ses frères et » ses biens pour moi et pour l'Evangile, recevra au cen- » tuple. » Que ces paroles, ni celles d'un autre passage, encore plus dures : « Celui qui ne hait point son père, sa mère, » ses enfants et même son âme, ne peut être mon disciple ; » que les paroles, dis-je, de ces deux passages, ne vous troublent point. Le Dieu de paix ne nous ordonne point de haïr ceux qui nous sont le plus chers, lui qui nous fait un devoir d'aimer nos ennemis mêmes. Si nous devons aimer nos ennemis, à plus forte raison nos parents ; si nous devons haïr nos parents, à plus forte raison nos ennemis. Mais ces maximes, qui semblent se détruire entre elles, ne sont pas même opposées. Toutes les deux prennent leur source dans le même principe. Ne vous vengez pas de votre ennemi ; n'aimez pas votre père plus que le Christ. Le premier de ces commandements nous défend la haine et la volonté de faire le mal ; le second nous défend, envers nos parents, un trop grand amour, qui serait nuisible à notre salut. Si donc quelqu'un a un père, un fils, un frère infidèle, qui lui soit un empêchement pour conserver la foi et acquérir le ciel, qu'il s'en éloigne, qu'il rompe tout commerce avec lui, qu'il remplace une amitié charnelle par une inimitié spirituelle.

Je suppose que le procès de cette séparation s'ouvre et s'instruit devant vous. D'un côté, le père se lève et dit : « C'est moi qui t'ai engendré et nourri, suis-moi donc, con- » duis-toi comme moi d'une manière impie ; n'obéis point » à la loi du Christ, » ou tout autre blasphème semblable, qu'un homme corrompu peut proférer. D'un autre côté, écoutez le Seigneur répondre : « Je t'ai régénéré en te sau- » vant de la mort, à laquelle ta naissance t'avait condamné. » Je t'ai délivré, je t'ai guéri, je t'ai racheté. Je te montre- » rai le visage de Dieu, qui est ton père. N'appelle point » un homme ton père ; laisse les morts ensevelir les morts.

» Suis-moi, et je te conduirai dans ce sublime repos des » biens cachés, dont personne ne peut exprimer la magnifi- » cencé, qu'aucun œil n'a vus, qu'aucune oreille n'a enten- » dus, où la pensée de l'homme ne peut atteindre, secrets » mystères que les anges eux-mêmes désirent pénétrer, im- » patients de connaître et de voir les récompenses que Dieu » prépare à ceux de ses enfants qui l'aiment. Je suis moi- » même le pain dont je te nourrirai ; celui qui mange de ce » pain ne meurt point. Je te verserai chaque jour un breu- » vage d'immortalité. La doctrine que j'enseigne est plus éle- » vée que le ciel. J'ai combattu pour toi contre la mort et » je l'ai vaincue. Les peines que méritaient tes crimes et ton » incrédulité envers Dieu, à qui tu n'aurais pu les payer, j'ai » bien voulu les payer pour toi. » Vous avez entendu les deux parties ; soyez juge dans votre propre cause, prononcez, mais n'oubliez pas que votre salut dépend de la sentence que vous prononcerez ; et si votre frère, votre fils, votre femme, vous tiennent de semblables discours, repoussez-les, et donnez la victoire au Christ. Payez-lui le prix des combats qu'il a livrés en votre faveur.

Vous pouvez dire encore des biens du siècle que vous possédez : Le Christ ne me défend point leur possession ; le Seigneur ne me les envie point. Sans doute ; mais voyez-vous que leur passion soit prête à vous emporter et que la tranquillité de votre âme soit en péril ? Repoussez-les, rejetez-les, haïssez-les, abandonnez-les, fuyez-les. Si votre œil droit vous scandalise, arrachez-le sans retard. Il vaut mieux n'avoir qu'un œil et entrer dans le royaume de Dieu, qu'être jeté avec les deux dans le feu éternel. Si c'est votre main, si c'est votre pied, si c'est votre âme, haïssez-les. Mourez pour le Christ en ce monde, vous vivrez dans l'autre éternellement.

Tel est le sens des paroles suivantes ; « Maintenant et en

» ce temps-ci, qu'il reçoive cent fois autant, des champs, de » l'argent, des maisons, des frères, au milieu des persécutions. » Ainsi le Sauveur n'appelle pas à la vie ceux-là seulement qui n'ont ni argent, ni maisons, ni frères, il y appelle les riches comme les pauvres. Mais, comme nous l'avons déjà dit, il veut que ses frères soient dignes de lui; que leurs mœurs soient semblables aux siennes; qu'ils soient tels que Pierre et André, Jacques et Jean, fils de Zébédée, en paix entre eux et avec lui-même. Il ne veut point que nos possessions nous soient une cause de persécution et de troubles. Tantôt la persécution nous vient du dehors, lorsque les hommes, par haine, par envie, par amour du gain, par les suggestions du démon, persécutent les fidèles; tantôt, plus cruelle et plus redoutable, elle naît du fond même de notre âme. Elle se sert, pour nous combattre, de nos propres désirs, de notre penchant à la volupté. Elle nous remplit de coupables espérances, de songes vains, de folles chimères. Elle allume en nous des cupidités honteuses et des amours qui nous rendent semblables aux bêtes. Notre âme, ainsi tourmentée, devient furieuse et haletante; ses sentiments, ses affections, sont autant d'aiguillons et de pointes de fer qui la déchirent et l'ensanglantent. Quelle persécution plus cruelle que celle qui, naissant dans notre âme, nous est toujours présente et inévitable. Quel plus terrible ennemi que celui que nous portons sans cesse et en tout lieu avec nous! La persécution vient-elle du dehors, elle nous éprouve par les feux de la tentation; vient-elle du dedans, elle nous tue. La guerre que le hasard ou une cause étrangère allument contre nous, s'éteint facilement. La guerre que nous livrent nos passions ne s'éteint qu'avec notre vie. Sentez-vous que cette persécution intérieure s'allume en vous à cause des richesses, des frères ou des amis que vous possédez; abandonnez cette possession funeste qui vous entraîne au mal, défaites-vous d'une ma-

ladie dangereuse, donnez-vous la paix à vous-même, et, vous tournant tout entier vers l'Évangile, choisissez le Sauveur pour guide, confiez-lui le soin de votre âme; il la conduira, la consolera, la fera jouir d'une éternelle vie. Ce qui est visible passe, ce qui est invisible ne passera point. La vie de ce monde est passagère et ne s'appuie sur rien de solide, la vie future est éternelle.

« Les premiers seront les derniers, et les derniers les pre-» miers. » Ces paroles renferment un sens profond qui exigerait, pour être compris, de longues et de sérieuses explications. Toutefois elles ne sont pas nécessaires à mon sujet; car ce passage ne s'adresse pas seulement aux riches, mais à tous les fidèles. Mes recherches n'iront donc pas plus avant, persuadé que je suis d'avoir prouvé d'une manière satisfaisante que le Sauveur ne condamne point les richesses et n'exclut pas de son héritage ceux qui les possèdent, pourvu qu'attentifs à observer tous ses préceptes, préférant la vie aux choses de la terre, les yeux fixés sur lui comme sur un sage pilote dans une navigation dangereuse, ils recherchent avec une sainte avidité ce qu'il veut, ce qu'il ordonne, ce qu'il exige, d'où ils doivent partir, et par quels moyens ils peuvent arriver au but qu'il leur montre et qu'ils se proposent d'atteindre. Quel crime, en effet, commet un homme qui, avant d'avoir embrassé la foi, réunit par son travail et son économie assez de bien pour mener une vie tranquille et honnête? De quoi est coupable ce qui est encore plus fort, celui que Dieu place dès sa naissance, au milieu des richesses, de la puissance et des honneurs, sans aucune participation de sa volonté? Si la vie lui est refusée seulement parce qu'il est riche, et s'il n'a point dépendu de lui de ne l'être pas, son créateur lui fait assurément injustice en le privant des biens éternels pour les biens périssables qu'il lui a donnés. Qu'était-il besoin, d'ail-

leurs, que la terre produisît tant de richesses, si ces richesses donnent la mort? Dieu ne saurait être injuste. Si donc, étant riche et puissant, vous séparez votre cœur de votre pouvoir et de vos richesses; si vous êtes sobre dans leur usage et modeste dans vos pensées; si vous cherchez Dieu uniquement, avide de le posséder et de vous entretenir avec lui, tout riche que vous êtes des biens du siècle, vous êtes pauvre selon Dieu, libre, invincible, invulnérable au milieu même de vos richesses. Si, au contraire, vous en abusez, c'est à vous que le Sauveur adresse ces paroles : « Il est plus » facile à un câble de passer par le trou d'une aiguille, qu'à un » riche d'entrer dans le royaume des cieux. » Tel est le vrai sens de cette expression mystérieuse que j'ai déjà expliquée dans l'exposition des principes de la théologie.

Exposons d'abord le sens le plus remarquable de cette parabole, et disons surtout à qui elle s'adresse; qu'elle apprenne aux riches à ne point négliger leur salut, comme si toute espérance d'être sauvés leur était ravie; qu'elle leur apprenne, dis-je, non point à accuser la richesse et à la rejeter loin d'eux comme leur plus cruelle ennemie, mais à en faire un saint usage qui leur puisse acquérir le ciel. La crainte salutaire qu'ils ont de leurs richesses les empêche bien de périr; mais l'assurance qu'ils ont d'être sauvés ne suffit point pour qu'ils le soient effectivement. Examinons donc quelle est l'espérance que Dieu leur prescrit, et comment leur richesse, qui semblerait devoir détruire leur espérance, leur prête, au contraire, un secours favorable pour en obtenir l'accomplissement. Le maître, interrogé, répond que le plus grand de tous les commandements est celui-ci : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de toute votre âme » et de toutes vos forces. » Ce commandement est, en effet et à juste titre, le premier et le plus grand de tous. Il nous explique nos devoirs envers Dieu, qui est notre père, qui a

tout créé, qui conserve tout, dans le sein duquel reviendront tous les hommes qui seront sauvés. Avant que nous pussions le connaître et l'aimer, il nous a aimés et choisis; ce serait donc une affreuse ingratitude de porter ailleurs notre amour, la seule chose qu'il nous demande pour tous les biens dont il nous comble, la seule enfin que notre faiblesse puisse lui donner, puisqu'il est parfait et n'éprouve aucune sorte de besoin. Cet unique et ardent amour qu'il exige de nous, il nous le paie par une récompense incorruptible. Plus nous l'aimons, plus nous lui ressemblons; plus notre nature se mêle et se confond avec la sienne.

Le second commandement n'est pas, nous dit le Sauveur, de beaucoup inférieur au premier : « Vous aimerez votre » prochain comme vous-même. » Vous aimerez donc votre Dieu plus que vous-même. Jésus-Christ, à qui un de ses auditeurs demandait qui est mon prochain ? ne le définit point, comme l'auraient fait les Juifs, par la proximité du sang. Il ne dit point : C'est votre parent, votre concitoyen, un prosélyte, un circoncis, un homme enfin qui obéit à la même loi; il suppose un homme qui, descendant de Jérusalem à Jéricho, est attaqué par des voleurs, percé de coups, laissé sanglant et à demi-mort sur la route. Un prêtre le voit et passe outre; un lévite passe et ne le regarde même pas; un Samaritain, méprisé et séparé du reste des Juifs, exerce envers lui la miséricorde. Il ne vient pas en ce lieu comme amené par le hasard, il y vient apportant ou conduisant avec lui tout ce dont son frère blessé peut avoir besoin : de l'huile, des bandages, un cheval. Il donne de l'argent au maître de l'hôtellerie; il lui en promet encore. « Quel est » celui des trois, dit ensuite Jésus-Christ, qui a été le » prochain du blessé ? » Et comme on lui répondit : Celui qui a exercé envers lui la miséricorde : « Allez donc, re-

» prit-il, et faites de même. » La charité est, en effet, la mère de la bienfaisance.

Par l'un et l'autre de ces commandements, le Sauveur nous enseigne la charité et nous en fait une loi ; mais avec ordre et distinction. La première partie de cette vertu appartient à Dieu ; la seconde, à notre prochain. Mais quel autre fut notre prochain plus que le Sauveur lui-même ? Quel autre exerça envers nous de plus grandes miséricordes? Près de périr sous les blessures sans nombre que les esprits des ténèbres nous avaient portées, l'âme remplie par eux de fausses craintes, de désirs impurs, d'aveugles fureurs, de voluptés trompeuses et inquiètes, il a guéri toutes nos blessures, il a détruit et déraciné nos vices, non point comme la loi, dont les effets, se ressentant de la malignité de leur origine, sont faibles et impuissants ; mais en portant lui-même le tranchant de la hache au pied de l'arbre du mal, et en arrachant de ses mains toutes ses racines. Il a versé sur les blessures de nos âmes un vin précieux qui est le sang de la vigne de David ; il a tiré de ses entrailles l'huile abondante dont il les a arrosées. Il les a liées et réunies par des bandages indissolubles, la foi, l'espérance et la charité. Il a ordonné aux anges, aux principautés et aux puissances du ciel de nous servir, et il leur en a payé le prix en les délivrant de la vanité du monde dans la révélation de la gloire des fils de Dieu. Aimons donc ce Dieu bienfaisant, aimons-le de toutes nos forces et plus que nous-mêmes. C'est l'aimer, que de faire sa volonté et d'obéir à ses préceptes. « Tout homme » qui me dit : Seigneur, Seigneur, n'entrera point dans le » royaume des cieux, mais celui qui fait la volonté de mon » père. » Et ailleurs : « Pourquoi me dites-vous Seigneur, » Seigneur, et ne faites-vous pas ce que je dis ? » Et ailleurs encore : « Heureux vous qui voyez et entendez ce que ni les

» justes ni les prophètes n'ont vu ; pourvu que vous fassiez » ce que je dis ! »

Le premier donc est celui qui aime le Christ ; le second, celui qui aime ses frères et leur rend tous les bons offices qui dépendent de lui. Ce que nous faisons pour un des disciples du Seigneur, nous le faisons pour le Seigneur lui-même. Le Seigneur le reçoit et se l'attribue : « Venez, » bénis de mon père, posséder le royaume qui vous a été » préparé dès le commencement du monde. Car j'ai eu faim, » et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'a- » vez donné à boire ; j'étais étranger, et vous m'avez re- » cueilli ; j'étais nu, et vous m'avez revêtu ; j'étais malade, » et vous m'avez visité ; j'étais en prison, et vous êtes venus » à moi. » Alors les justes lui diront : Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu avoir faim et que nous vous avons donné à manger, ou avoir soif et que nous vous avons donné à boire ; quand est-ce que nous vous avons vu étranger et que nous vous avons recueilli ; ou sans vêtements, et que nous vous avons revêtu ? Et quand est-ce que nous vous avons vu malade, ou en prison, et que nous vous avons visité ? Et le roi, répondant, leur dira : « Je vous dis, en vé- » rité, qu'autant de fois que vous l'avez fait pour l'un des » moindres de mes frères que vous voyez, vous l'avez fait » pour moi. » Il dira, au contraire, à ceux qui n'auront rien donné : « En vérité, je vous le dis, toutes les fois que vous » avez refusé ces services au moindre de mes frères, c'est à » moi que vous les avez refusés. » Il répète encore dans un autre passage : « Celui qui vous reçoit me reçoit, celui qui » vous méprise me méprise. »

Il les appelle ses fils, ses amis, ses petits enfants, petits, en effet, dans ce monde, si on les compare à la grandeur future qui les attend au ciel. « Ne méprisez pas, nous dit- » il, un seul de ces petits, car leurs anges voient toujours la

» face de mon père, qui est dans le ciel. » Et ailleurs : « Ne » craignez pas, petit troupeau, car il a plu au Père de vous » donner le royaume des cieux. » C'est encore pour cela qu'il disait que le plus petit dans le royaume des cieux, c'est-à-dire son disciple, était plus grand que Jean-Baptiste, quoique ce saint précurseur fût le plus grand d'entre les enfants des hommes. « Celui, dit-il encore, qui reçoit un » juste ou un prophète, en qualité de juste ou de prophète, » recevra la récompense d'un juste ou d'un prophète ; et » celui qui donnera un verre d'eau froide à un de mes dis- » ciples en qualité de mon disciple, ne perdra pas sa récom- » pense. » Et il ajoute : « Employez les richesses injustes à » vous faire des amis, afin que lorsque vous viendrez à dé- » faillir, ils vous reçoivent dans les demeures éternelles. » C'est dire assez que nos richesses ne doivent pas seulement être employées à notre usage, mais à celui de nos frères ; c'est nous apprendre à tirer la justice de l'injustice, en secourant quelqu'un de ceux à qui Dieu prépare son royaume. Remarquez d'abord qu'il ne vous ordonne point de souffrir qu'on vous demande, ni de permettre que les pauvres vous soient importuns ; mais de chercher vous-même ceux que vous devez secourir, les véritables disciples du Christ. L'apôtre a dit admirablement : « Dieu aime l'homme qui donne avec » joie, qui se complaît dans ses bienfaits ; qui donne sans » mumure, sans distinction, sans regrets, véritable caractère » de la bienfaisance. » Ce fidèle est encore plus grand, à qui le Sauveur dit dans un autre passage : « Donnez à tous » ceux qui vous demandent. » C'est imiter, en effet, la bonté facile et inépuisable de Dieu. Cette doctrine paraît être élevée au-dessus même de la perfection, de ne pas attendre qu'on vous demande ; mais de chercher vous-même ceux qui sont dignes d'être secourus.

Quelle récompense cependant de votre charité et de vos

bienfaits, les tabernacles éternels! Quel admirable et divin commerce! échanger des biens qui périssent contre des biens qui ne périssent pas! Vous bâtir de vos propres mains dans le ciel une demeure indestructible! O vous qui êtes riches, si votre folie ne vous aveugle point, hâtez-vous, faites, concluez un marché si avantageux! Parcourez, s'il le faut, la terre entière; n'épargnez ni soins ni dangers. Tandis que cette vie vous est laissée, tandis que vous le pouvez encore, achetez le royaume des cieux. Pourquoi mettre votre joie dans des pierres précieuses, dans des palais que le feu dévore, que le temps détruit, qu'un tremblement de terre ébranle et renverse, que l'injustice des tyrans vous ravit? Tournez vos vœux vers les palais célestes. Y voulez-vous régner avec Dieu? Un homme vous les ouvrira. Partagez avec lui vos trésors terrestres; il partagera avec vous les trésors du ciel. Pressez, priez, suppliez pour qu'il accepte vos bienfaits. Craignez surtout qu'il ne les refuse. Il ne lui est point ordonné de les recevoir, il l'est à vous de les lui offrir. Le Seigneur enfin n'a point dit: Offrez, donnez, soyez bienfaisant et secourable, il a dit: « Faites-vous un ami. » Pensez-vous qu'un ami s'acquière par quelques présents? Non, il y faut une longue habitude, une longue suite de soins et de bienfaits. Pensez-vous qu'il suffise d'être fidèle, patient, charitable un seul jour? Non, il faut l'être tous les jours de votre vie. Celui qui persévèrera jusqu'à la fin sera sauvé.

Comment un homme nous distribuera-t-il les trésors du ciel? écoutez ce que dit le Seigneur: « Je ne donnerai pas » seulement à mes amis, mais aux amis de mes amis. » Eh! qui est l'ami de Dieu? Ce n'est point à vous à juger lequel de vos frères est digne ou indigne de ce nom. Vous pourriez vous tromper en choisissant. Ne choisissez donc pas. Donnez à tous indistinctement; n'enchaînez point votre bienfaisance par la crainte de la répandre sur ceux qui en sont

indignes. Vous pourriez, par cette précaution dangereuse, passer sans les secourir auprès des amis de Dieu, et un seul, vous le savez, un seul d'entre eux que vous négligez de secourir, vous rend digne du feu de l'enfer. D'ailleurs, en donnant à tous ceux qui sont dans le besoin, vous donnerez infailliblement à celui qui peut faire votre salut auprès de Dieu. « Ne jugez point, de peur d'être jugés. La mesure » que vous ferez aux autres est celle qui vous sera faite. » Dieu vous la rendra bonne, pleine et surabondante. » Ouvrez donc vos entrailles à tous vos frères inscrits au nombre des disciples du Seigneur, n'en repoussez aucun par dégoût de leur âge, de leur faiblesse ou de leur laideur. Ces haillons qui les couvrent, ces maladies qui rendent leur corps difforme ou défigurent leur visage, loin de vous inspirer de l'aversion, doivent, par un juste retour sur vous-mêmes, vous faire réfléchir que c'est une des nécessités de notre faible humanité, une leçon commune à tous les hommes. Songez d'ailleurs que, sous cet extérieur repoussant, sont cachés le Père et le Fils : le Père, qui nous a créés ; le Fils, qui est mort pour nous et qui ressuscite avec nous.

Cet extérieur offert à leurs yeux trompe la mort et le démon, à qui demeure invisible et cachée la beauté intérieure qu'il renferme. Pleins de mépris pour la chétive faiblesse de notre corps, ils s'élèvent contre lui avec une vaine fureur, aveugles qu'ils sont pour voir les richesses intérieures de notre âme, et ne comprenant pas combien est grand le trésor que nous portons dans ce vase d'argile, trésor défendu par la puissance du Père, par le sang du Fils, par la rosée du Saint-Esprit. Mais vous, qui avez goûté des fruits de la vérité et qui êtes jugés dignes des récompenses que le Sauveur vous a acquises par son sacrifice, craignez de tomber dans une si funeste erreur ! Rassemblez, contre l'usage ordinaire des autres hommes, rassemblez autour de vous, pour

vous défendre, une armée inhabile à la guerre, impuissante à répandre le sang, que la colère ne trouble pas, que les vices ne souillent point : des vieillards admirables de piété, des orphelins de mœurs pures et religieuses, des veuves instruites à la patience et à la douceur, des hommes ornés et embellis par la charité ; faites-vous-en, par vos richesses, des gardes vigilantes autour de votre âme et de votre corps. Dieu les commandera. Par eux, par les prières des saints, votre navire, prêt à s'enfoncer dans l'abîme, se relèvera et voguera légèrement vers le ciel. Par eux, toutes vos maladies seront vaincues, toutes vos craintes effacées et détruites, et la violence du démon se brisera impuissante contre la doctrine qu'ils vous apprendront à méditer et à suivre.

Aucun des membres de cette milice courageuse ne restera oisif et inoccupé, aucun ne vous sera inutile. Les uns verseront devant Dieu des prières pour votre salut ; les autres verseront des larmes. Ils vous consoleront dans vos afflictions, vous instruiront dans votre ignorance. Ceux-ci vous reprendront avec hardiesse ; ceux-là vous donneront des conseils pleins de bienveillance ; tous enfin, sans crainte, sans fard, sans dissimulation, sans flatterie, vous entoureront, comme d'un rempart, d'une sincère et solide amitié. Quelle douceur dans leurs bons offices ! Quelle puissance dans la généreuse liberté de leurs conseils ! Quelle sincérité dans leur foi, garantie par la crainte de Dieu ! Quelle vérité dans leurs paroles, que le mensonge ne saurait souiller ! Quelle beauté dans leurs œuvres ! Choisis de Dieu pour le servir, pour le fléchir et pour lui plaire ; n'aimant pas votre corps, mais votre âme ; vous parlant, mais s'adressant au roi invisible qui habite en vous, roi des temps et de l'éternité.

Tous fidèles, tous admirables de justice et de probité, tous aimés de Dieu, auquel ils ressemblent, et le front ceint comme d'un diadème de la couronne éclatante de leurs

bonnes œuvres. Il en est même parmi eux qui, choisis entre les choisis, élus entre les élus, brillent d'une gloire d'autant plus vive que, s'éloignant volontairement des dangers du monde, ils s'ouvrent, par leur modestie, un port assuré contre ses orages; qui, craignant de paraître saints, rougissent quand on leur en donne le nom; qui cachent au fond de leur cœur d'ineffables mystères, et dédaignent d'exposer leur gloire en spectacle aux regards des hommes. Ce sont ces justes que l'Ecriture Sainte appelle la lumière du monde et le sel de la terre, véritable semence de Dieu, son image et sa ressemblance, ses enfants et ses héritiers. Voyageurs exilés en ce monde par cette haute sagesse, dont leur destinée merveilleuse est d'accomplir les desseins cachés; des choses que le monde enferme, soit visibles, soit invisibles, les unes ont été faites pour leur usage, les autres pour les éprouver, les purifier et les instruire. Le monde fut créé pour eux. Tant que cette semence divine germera et produira des fruits sur la terre, la terre ne périra point. La moisson faite et recueillie dans les tabernacles éternels, le monde entier se dissoudra.

7 Quel besoin, en effet, Dieu aura-t-il alors des mystères de la charité, puisque nous serons dans son sein, que son fils nous aura ouvert et dont seul il pouvait nous parler? Puisque Dieu est lui-même la charité, cette vertu puissante qui nous le fait vaincre et posséder. Notre père, par un pouvoir divin qui nous est caché, il est aussi notre mère par une miséricorde éclatante qui frappe nos yeux. Pour nous, il réunit dans son amour et dans ses bienfaits, la double nature de père et de mère. Il nous le prouve en engendrant un fils qui nous sauve; et ce fruit de la charité est lui-même la charité. C'est pour elle qu'il est descendu du ciel; c'est pour elle que, se faisant homme, il a revêtu à la fois nos misères et notre corps, se mêlant et s'abaissant ainsi à notre faiblesse

pour nous relever par sa force. Sur le point de mourir pour nous, il nous laisse son testament. « Je vous laisse, dit-il, » mon amour. » Quel amour, grand Dieu ! et à quel excès n'est-il pas monté ! Il fait pour chacun de nous en particulier le sacrifice de sa vie, sacrifice que les âmes réunies de tous les hommes ne méritaient pas et ne sauraient payer. Il veut que nous l'imitions et que chacun de nous soit prêt à donner sa vie ponr celle de son frère. Et quand il nous fait un devoir de nous aimer fraternellement et de mourir, s'il le faut, l'un pour l'autre ; quand l'alliance divine qu'il fait avec nous est à ce prix, nous enfermerons, nous réserverons pour nous seuls des biens périssables, entièrement étrangers à la nature immortelle de notre âme ! Nous tiendrons sous la clé, nous nous refuserons l'un à l'autre de viles richesses que le feu doit bientôt dévorer ! Cette parole de saint Jean est vraiment divine et pleine d'une tendre sollicitude pour notre salut : « Celui qui n'aime point son frère est un homicide. » Race de Caïn, disciple du démon, sans entrailles, sans espérances, frappé de stérilité et de mort, il n'est point un rejeton de la vigne céleste éternellement vivante ; il est une branche sèche, condamnée, coupée et jetée au feu.

Mais apprenez, en finissant, quelle est la voie par excellence qui conduit au ciel, et que saint Paul ouvre devant nous en ces termes : « La charité ne cherche point ses pro- » pres intérêts, mais elle se répand sur son frère et brûle » pour lui d'un ardent amour qui semble aller jusqu'à la » folie. La charité couvre la multitude des péchés. La cha- » rité parfaite bannit toute crainte ; elle n'agit ni par envie » ni par orgueil ; elle ne se réjouit point de l'iniquité, mais » elle se réjouit de la vérité ; elle supporte tout, elle croit » tout, elle espère tout, elle souffre tout. La charité ne finira » jamais, au lieu que les prophéties s'anéantiront, les lan- » gues cesseront, la science sera abolie. Or, ces trois choses,

» la foi, l'espérance et la charité, demeurent maintenant, » mais la charité est la plus excellente des trois. » Quoi de plus vrai? La foi passe, en effet, quand nous voyons de nos yeux le Dieu auquel nous croyons. L'espérance s'évanouit quand nous possédons les objets dont le désir la faisait vivre. La charité s'accroît encore dans sa perfection et s'allume de plus en plus dans le sein de Dieu. Si quelqu'un embrasse cette vertu avec ardeur, quels que soient ses péchés et ses crimes, la charité, aidée d'une pénitence sincère, les effacera. Je vous le dis, afin qu'en quelque état que vous soyez, votre esprit ne se laisse point vaincre et abattre par le désespoir, afin que vous sachiez positivement quel est le riche qui a une place dans le ciel, et quel usage il fait de ses biens.

Si quelqu'un, surmontant les dangers soit de la richesse, soit de la pauvreté, s'approche chaque jour avec ardeur de la possession des biens célestes, mais qu'ensuite, par hasard, par ignorance, par accident, déjà marqué du sceau de Dieu et délivré de l'esclavage du vice, il retombe dans ses péchés et demeure comme accablé sous leur poids, Dieu le rejette et le réprouve. Tournez-vous vers Dieu de tout votre cœur; il vous ouvrira lui-même les portes du ciel. C'est un bon père qui se réjouit du repentir vrai de son fils. Voulez-vous que votre repentir soit sincère, ne péchez plus. Arrachez avec soin de votre âme les habitudes vicieuses que vous sentez vous-même vous rendre coupable et digne de mort. Nettoyez votre âme de ses souillures, Dieu reviendra l'habiter. Lui-même il nous apprend que la conversion d'un seul pécheur, le remplit, lui et ses anges, d'une joie pure et incomparable. Aussi est-ce pour cela qu'il criait: « Je veux la » miséricorde, non le sacrifice. Je ne veux pas que le pé- » cheur meure, mais qu'il se repente. Vos péchés, fussent- » ils rouges comme la pourpre, fussent-ils plus noirs que la

« suie, je les laverai et les rendrai plus blancs que la neige. » Il peut seul, en effet, remettre à notre repentir les fautes que nous commettons envers lui, et il nous ordonne de remettre chaque jour au repentir de nos frères celles que nos frères commettent envers nous. Mais si nous, qui sommes mauvais, nous savons cependant pardonner le mal et faire le bien, combien plus le père des miséricordes, ce bon père de toute consolation, dont les entrailles sont toutes pleines de complaisance et d'amour, saura-t-il attendre avec patience la conversion et le retour de ses enfants ! Se repentir sincèrement, c'est ne plus pécher ; c'est ne plus regarder en arrière, ne plus revenir sur ses pas.

Dieu nous accorde le pardon de nos crimes passés. C'est à nous de n'en plus commettre. Regrettons amèrement ceux que nous avons commis ; demandons lui avec ardeur qu'il les efface de sa mémoire, et que les couvrant des voiles de sa miséricorde et de la rosée du Saint-Esprit, ils soient devant lui comme s'ils n'étaient pas. « Dans l'état où je vous » trouverai, dit-il, je vous jugerai. » Et chaque jour il nous montre notre fin prochaine dans la fin commune de tous les hommes. Il nous avertit, par ces paroles, que si nous nous détournons à la fin de nos jours de la bonne voie où nous aurons marché toute notre vie nos bonnes œuvres périront et ne nous défendront pas contre sa justice ; que si, au contraire, après avoir vécu dans la dissolution et dans le crime, nous nous repentons sincèrement, et persistons jusqu'à la fin dans la sincérité de notre repentir, tous nos péchés, quelque grands qu'ils aient été nous seront pardonnés et remis. Mais les maladies de l'âme ont besoin, pour être guéries, de soins plus assidus, d'une diète plus austère que celles du corps. Veux-tu, o voleur, que ton crime te soit remis ? Cesse de voler. Adultère, éteins les flammes d'une passion criminelle. Impudique, vis chastement. Détenteur

injuste du bien d'autrui, restitue-le et ajoutes-y encore du tien. Faux témoin, apprends à être vrai. Parjure, cesse de jurer. Vous tous enfin, qui êtes vicieux, retranchez, coupez vos vices jusqu'à la racine; arrachez de votre âme la colère, la cupidité, l'envie, la crainte; faites surtout la paix avec votre adversaire, afin que Dieu, à votre mort, vous trouve réconcilié avec lui. Je sais qu'il est bien difficile, et presque impossible, d'arracher tout d'un coup et à la fois des habitudes vicieuses et invétérées. Nous le pouvons cependant par le secours de la grâce de Dieu et des prières de nos frères, par une vraie pénitence et des méditations assidues.

Vous tous donc qui êtes riches, orgueilleux de votre puissance et de vos dignités, placez, il le faut pour votre salut, placez au-dessus de vous un homme de Dieu dont la vertu anime la vôtre et qui vous soit un guide fidèle et assuré. Ayez au moins un homme que vous respectiez, un homme que vous craigniez. Accoutumez-vous à l'entendre vous parler librement, soit qu'il vous blesse par ses reproches, soit qu'il vous touche par des discours pleins de tendresse et de douceur. Des objets toujours agréables fatiguent la vue et gâtent les yeux. Il faut pleurer quelquefois pour les conserver mieux. Il est bon de souffrir pour se bien porter : une volupté prolongée affaiblit et aveugle l'âme; elle se retrempe dans la douleur que lui fait éprouver une juste sévérité. Craignez-le donc quand il s'irrite, gémissez quant il gémit, respectez-le quand il s'efforce d'apaiser votre colère. Allez vous-même au-devant des peines qu'il s'apprête à vous imposer; qu'il passe en votre faveur de nombreuses nuits sans sommeil, versant devant Dieu des prières pour votre salut, et le touchant par les accents d'une voix qui lui est connue. Dieu est tout cœur et tout entrailles pour ceux qui sont ses enfants. Si vous honorez ce saint guide à l'égal d'un ange de Dieu; si vous ne l'attristez point, mais qu'il s'attriste de

lui-même à cause de vous, ses prières pour votre salut seront pleines de puissance et de pureté, et votre pénitence ne sera point vaine. « Dieu ne sera ni moqué ni trompé; » de vaines paroles ne le désarmeront point. Il sonde nos reins et nos cœurs, il pénètre la moelle cachée de nos os. Il entend ceux qui crient vers lui du milieu des flammes; il exauce le repentir de celui qui pleure dans le ventre de la baleine. Toujours près des fidèles, il s'éloigne des infidèles; mais il revient avec joie à ceux qui reviennent vers lui.

Afin d'accroître encore votre confiance que je vous engage à placer dans le repentir, et de vous assurer que si vous vous repentez sincèrement vos espérances de salut ne seront point vaines, écoutez ce qu'on nous raconte de l'apôtre saint Jean. C'est une histoire religieusement transmise et recommandée à la mémoire des fidèles. Ce saint apôtre, après la mort du tyran, revenu de l'île de Patmos à Éphèse, fut prié de visiter les églises voisines pour y établir des évêques, pour en régler et réformer la discipline, pour choisir et ordonner prêtres ceux que l'Esprit saint lui désignerait. Parmi les villes qu'il visita, il s'en trouvait une voisine d'Éphèse, dont plusieurs rapportent le nom, où tandis qu'il consolait ses frères par sa présence et par ses discours, il aperçut un jeune homme, aussi remarquable par l'élégance de son corps et la beauté de son visage que par la force de son caractère et la vivacité de son esprit; se tournant aussitôt vers l'évêque du lieu, « je prends, lui dit-il, cette Église et » le Christ à témoins que je vous recommande ce jeune » homme de tout mon pouvoir. » L'évêque le reçut de ses mains; et tandis que saint Jean redoublait ses recommandations et ses instances, il promit de veiller fidèlement à son instruction et à sa conduite. Cependant l'apôtre revint à Éphèse, et l'évêque ouvrit sa maison au jeune homme qui lui avait été confié. Il l'éleva, l'instruisit, l'éclaira, et lui

administra enfin le baptême; mais alors s'imaginant sans doute que ces eaux saintes qui l'avaient marqué du sceau de Dieu lui étaient une sauve-garde assurée et éloignaient de lui tout danger, il se relâcha de ses soins, et son attention sur la conduite de son élève devint moins vive et moins sévère. Cette liberté prématurée fut fatale à ce jeune homme, qui se mêla à des jeunes gens de son âge, oisifs, dissolus, vicieux par choix et par habitude. Les joies de la table, des festins magnifiques, l'entraînèrent d'abord; bientôt il descendit avec eux dans la rue pour y dépouiller les passants. De là, il s'abandonna à des projets de crimes encore plus grands et plus affreux. Semblable à un cheval jeune et vigoureux qui n'a point de bouche et que le mords ne peut retenir, plus ce jeune homme avait de force et de grandeur dans le caractère, plus il se lançait avec emportement dans la carrière qu'il s'était ouverte. Désespérant de son salut, et ne pouvant plus aller au grand par la vertu, il y voulait aller par le crime, content, puisqu'il était perdu, de périr avec les autres. Il réunit donc les compagnons de ses débauches, en forma une bande de voleurs, et, s'en faisant déclarer le chef, il se distingua entre tous par la violence de sa conduite et l'atrocité de ses crimes.

Cependant de nouveaux soins réclamèrent encore la présence de saint Jean dans cette ville. Il y vint donc; et après avoir réglé et mis en ordre les affaires qui l'y avaient fait venir, « maintenant, dit-il à l'évêque, rendez-nous le dépôt » que Jésus-Christ et moi vous avons confié en présence de » cette église, dont vous êtes le chef et que nous avons appe- » lée en témoignage. » L'évêque, pensant d'abord qu'on lui redemandait, par calomnie, un argent qu'il n'avait point reçu, demeurait surpris et interdit, ne pouvant croire qu'il eût en sa possession ce qu'il savait bien n'y pas avoir, et n'osant pas non plus se défier de saint Jean. Mais dès que l'a-

pôtre, expliquant sa pensée, lui eut dit : « Je vous rede-
» mande le jeune homme que je vous ai confié ; je vous re-
» demande l'âme de mon frère. » Le visage du vieillard se couvrit de larmes, et poussant un profond soupir, il s'écria : Il est mort ! Comment, reprit saint Jean ! de quel genre de mort ? Il est mort à Dieu, repartit l'évêque ; il s'est corrompu et perverti, et, ce qui est le comble du crime, il s'est fait voleur, et de l'église qu'il habitait il est passé sur une montagne voisine, où il commande une troupe d'assasins et de brigands comme lui. L'apôtre, à ce discours, déchira ses vêtements, et, se frappant la tête avec de grands cris : « J'a-
» vais certes choisi, en vous choisissant, un bon gardien pour
» l'âme de mon frère ! qu'on m'amène à l'instant un cheval
» et un guide ! » Il part aussitôt tel qu'il est de l'église, il presse son cheval, il se hâte. Arrivé sur la montagne, et saisi par les sentinelles des voleurs, il ne cherche point à prendre la fuite, il ne demande point qu'on l'épargne : « Saisissez-
» vous de moi, s'écrie-t-il, c'est pour cela que je suis venu ;
» conduisez-moi à votre chef. » Ce chef l'attendait tout armé ; mais il n'eut pas plutôt reconnu saint Jean qui s'approchait, que la honte le mit en fuite. Cependant saint Jean, oubliant son grand âge, le poursuivait de toutes ses forces et s'écriait en le poursuivant : « Mon fils, pourquoi fuyez-vous votre
» père vieux et désarmé ? Ayez pitié de moi, mon fils ne
» craignez point ; ni votre salut ni votre vie ne sont encore
» désespérés. Je paierai votre rançon au Christ. Je donnerai
» ma vie pour la vôtre comme Jesus-Christ a donné la sienne
» pour tous les hommes. Arrêtez-vous seulement, et croyez.
» Je suis envoyé par le Christ. » Le jeune homme s'arrête enfin ; il s'arrête, le visage baissé vers la terre, et, jetant ses armes loin de lui, tremblant de tous ses membres, pleure amèrement. Il embrasse le vieillard qui vient de le joindre, il expie, autant qu'il le peut, ses crimes par ses sanglots et

ses gémissements ; il les lave dans l'eau de ses larmes comme dans les eaux d'un second baptême ; seulement il cache encore sa main droite. Alors l'apôtre, l'assurant et lui protestant que le Sauveur le reçoit en grâce, le prie lui-même et se jette à ses pieds ; il cherche sa main, toute rouge encore du sang qu'elle a versé tant de fois, il la cherche, il la prend, il la baise comme déjà blanchie et purifiée par la pénitence, et ramène enfin un fils à l'Église. Là, par des prières ardentes et continuelles, par des jeûnes austères qu'il partage tous avec le coupable, combattant le courroux de Dieu et implorant sa miséricorde, il rassure cette âme effrayée, il la persuade, il la console par mille discours tendres et touchants, et ne la laisse point qu'il ne l'ait réconciliée avec elle-même, rendue à Dieu et à l'Église, pleine de force et de confiance. Grand exemple d'une pénitence sincère, admirable enseignement pour les générations à venir, trophée acquis au mystère de la résurrection future lorsqu'à la consommation des siècles, les anges porteront sur leurs ailes dans les habitations célestes ceux qui se seront repentis sincèrement pendant leur vie. Quel spectacle alors s'offrira à tous les regards ! D'un côté, les esprits célestes se réjouissant de leur gloire, chantant leurs louanges, leur ouvrant le ciel ; de l'autre et avant tous, le Sauveur lui-même s'avançant au-devant d'eux et les recevant avec une ineffable douceur ; répandant sur eux cette lumière que les ténèbres n'obscurcissent point, et qui dure autant que l'éternité, les conduisant enfin dans le sein de son père, dans la vie éternelle, dans la possession du royaume des cieux. Celui qui croit aux promesses divines, et, partageant la foi des disciples de Dieu, s'assure et se confie dans les paroles des prophètes, des évangélistes et des saints ; qui, réglant sa vie sur leur doctrine, leur prêtant une oreille attentive et fidèle, conforme à cette doctrine sacrée sa conduite et toutes ses œuvres, en verra à la fin l'accomplis-

sement, et la vérité brillera sans voile à ses yeux. Oui, si vous ouvrez votre cœur à l'ange de la pénitence, si vous l'y recevez avec joie, si vous ne l'en bannissez plus, votre âme en se séparant de son corps ne devra rien à la justice divine, et, lorsque le Sauveur, environné de l'armée céleste, apparaîtra au monde expirant dans tout l'éclat de sa majesté, vous n'éprouverez aucune confusion des péchés que vous aurez expiés, aucune crainte des feux de l'enfer; mais si, au contraire, vous demeurez dans vos vices; si vous vous y plaisez et que vous vous y enfonciez chaque jour davantage; si vous repoussez avec dureté le pardon que le Sauveur vous offre avec indulgence, n'accusez personne de votre perte, n'en accusez ni Dieu ni vos richesses; c'est votre âme qui s'est perdue et vous a perdus avec elle. Tournez vos regards et vos soins vers le salut, désirez-le ardemment, demandez avec sollicitude que la force divine vienne en aide à votre faiblesse; votre Père, qui est dans les cieux, vous inspirera un vrai repentir et vous donnera la vie éternelle. A lui donc, par son fils Jésus-Christ, roi des vivants et des morts; à lui, par son Fils et le Saint-Esprit, gloire, honneur, puissance, éternelle majesté, maintenant et toujours, dans les générations des générations et dans les siècles des siècles. *Amen.*

FIN.

DISCOURS

DE

SAINT BERNARD.

PREMIER DISCOURS.

Préambule et explication.

Il vous faut à vous, mes frères, des discours différents, ou dits du moins d'une manière différente, qu'à ceux qui diffèrent de vous et appartiennent au monde. A ceux-ci, en effet, en observant la règle qu'observait saint Paul dans ses instructions, on ne donne que de la boisson et du lait, et non des nourritures solides; et le même apôtre nous prouve par son propre exemple que ce dernier genre d'aliment n'est fait que pour les spirituels : « Nous parlons [1], dit-il, » non avec les discours qu'enseigne la sagesse humaine, mais » avec ceux qu'enseigne le Saint-Esprit; mesurant les choses spi- » rituelles pour ceux qui sont spirituels. » Et encore [2] : « Nous prê- » chons la sagesse parmi les parfaits, » tels que vous l'êtes, au moins en ai-je la confiance, si toutefois ce n'est pas en vain que vous vous livrez depuis si longtemps à l'occupation des choses célestes, que vous vous exercez aux sens spirituels, et que vous méditez nuit et jour la loi de Dieu. Préparez donc votre palais, non à du lait, mais à du pain. Ce pain se trouve chez Salomon, et il est d'une blancheur, d'un goût excellent. C'est le livre qui a pour titre le *Cantique des cantiques*. Qu'il soit donc, si cela vous convient, apporté et rompu.

Vous avez, si je ne me trompe, assez appris, par la grâce de Dieu, dans les paroles de l'Ecclésiaste, à connaître, à mépriser la vanité de ce monde. Et que dirai-je des Proverbes? Votre vie

[1] I Corint., 2, 13. — [2] Id., 6.

et vos mœurs ne sont-elles pas suffisamment corrigées et formées par la doctrine qui s'y trouve contenue? Ayant donc commencé par goûter ces deux livres, qui n'en sont pas moins eux-mêmes des présents que l'ami a tirés en votre faveur de son trésor, vous savourez encore ce troisième pain qu'il vous offre, afin que vous connaissiez peut-être et éprouviez ce qu'il y a de meilleur. Les deux maux principaux, et peut-être les seuls qui militent contre l'âme, étant le vain amour du monde et l'amour superflu de soi-même, les deux livres de l'Ecclésiaste et des Proverbes sont de visibles remèdes contre cette double gangrène. L'un, avec la serpe de la discipline, émonde tout ce qu'il a de vicieux dans les mœurs et de faible dans la chair; l'autre, dévoilant avec sagacité, et au flambeau de la raison, le prestige de vanité qui se trouve dans toute la gloire du monde, le distingue de la vérité solide, et donne à la crainte de Dieu et à l'observation de ses commandements la préférence sur toutes les ambitions humaines et sur tous les désirs mondains, et avec raison sans doute, car la crainte de Dieu est le commencement de la sagesse, et l'observation des commandements en est la consommation. Eh! pourriez-vous ne pas regarder comme certain qu'il n'y a de sagesse véritable et consommée que dans la fuite du mal et la pratique du bien; comme aussi, que personne ne peut, sans la crainte de Dieu, s'abstenir parfaitement du mal, ni, sans l'observation des préceptes, pratiquer aucune espèce de bien?

Après donc avoir déraciné ces deux maux par la lecture de ces deux premiers livres, c'est avec fondement qu'on en vient alors à la théorie sacrée de celui-ci. Il est le fruit des deux autres, et ne doit par conséquent être confié jamais qu'à des âmes, qu'à des oreilles déjà sobres; et si la chair, par la correction de la discipline, n'était domptée et soumise à l'esprit; si la pompe et le fardeau du monde n'étaient rejetés et méprisés, ce serait avec une indigne présomption que des impurs entreprendraient cette sainte lecture; car, de même que la lumière environne vainement des yeux aveugles ou fermés, de même « l'homme charnel » ne peut[1] concevoir les choses qui appartiennent à l'esprit de » Dieu, puisque le Saint-Esprit[2], qui est le maître de la science, » fuit le déguisement, » qui n'est autre chose que l'incontinence de la vie, et qu'étant l'esprit de vérité, il n'aura jamais le moindre pacte avec la vanité du monde. Quel commerce pourrait-

[1] 1 Corint., 2, 14. — [2] Sag., 1, 5.

il y avoir, en effet, entre celui qui émane de la sagesse céleste et celui qui ne vient que de la sagesse du monde, qui est folie auprès de Dieu, ou de la sagesse de la chair, qui est elle-même opposée à Dieu? Au reste, je ne crois pas que le voyageur et l'ami qui pourra nous survenir nous fasse aucun reproche lorsqu'il aura fait avec nous usage de ce troisième pain.

Mais qui le rompra? Ce sera le père de famille. Connaissez le Seigneur dans la fraction du pain. Eh! quel autre que lui est capable de le rompre? Ce ne sera certainement pas moi qui m'arrogerai ce droit avec témérité. Regardez-moi donc, mais comme n'attendant rien de moi; car je suis moi-même l'un de ceux qui attendent, mendiant avec vous, tout le premier, la nourriture de mon âme et l'aliment de l'esprit. Pauvre et vraiment misérable, je heurte à la porte de celui qui ouvre, sans que personne puisse fermer, et lui demande de me conduire dans l'abîme très profond de ce livre mystérieux. Seigneur, les yeux de tous espèrent en vous; les petits enfants ont demandé du pain, et il ne se trouve personne qui leur en rompe; on attend ce bienfait de votre bonté. O Dieu très compatissant! rompez, rompez vous-même ce pain aux affamés; par mes mains, il est vrai, si vous daignez vous en servir, mais toujours par votre force et votre vertu.

Dites-nous, je vous en conjure, par qui, de qui, à qui il est dit: « Qu'il me baise du baiser de sa bouche? » Ou quel est cet exorde si soudain qui commence subitement par le milieu d'un discours? Il débute, en effet, comme s'il avait auparavant introduit un interlocuteur, auquel répondrait le second personnage qu'il met en action, et qui demande, quel qu'il soit, qu'on lui donne un baiser. Et encore, en demandant ou en exigeant ainsi un baiser de cet inconnu, pourquoi désigne-t-il nominativement un baiser de bouche et de sa bouche, comme si ceux qui s'embrassent ne faisaient pas usage d'ordinaire de la bouche et de leur bouche, et non de la bouche d'autrui? Il va même plus loin; car il ne dit pas tout simplement: « Qu'il me baise » avec sa bouche, mais d'une manière bien plus inusitée, « du baiser de sa bouche. » Oh! l'aimable discours que celui qui commence ainsi par un baiser! Oui, la douce physionomie de ce livre, s'il est permis de s'exprimer ainsi, invite d'elle-même et attire à le lire; c'est un plaisir, quel que soit le travail qu'il faille prendre, d'approfondir le sens caché qu'il renferme, et la difficulté de cette recherche n'est peut-être plus une peine, lorsqu'elle est adoucie par le

charme du discours. Eh! qui pourrait en effet ne pas porter la plus vive attention à ce commencement sans commencement, à cette façon de parler si nouvelle dans un livre si ancien? Cet ouvrage est donc réellement composé, non par un esprit humain, mais par un tel art du Saint-Esprit, que, tout difficile qu'il est à entendre, il n'en est pas moins délicieux à étudier.

Mais, quoi! nous ne disons rien du titre! Non; il faut ne pas en passer le moindre iota; et il nous est ordonné de ramasser les plus petites parties des fragments, de peur qu'ils ne se perdent. Or, le titre le voici : *Le Cantique des cantiques de Salomon*. Observez d'abord que le nom de pacifique, qui est la signification de celui de Salomon, convient à la tête d'un livre qui commence par le signe de la paix, c'est-à-dire par un baiser. Observez de plus que, par ce titre lui-même, il n'y a que les âmes pacifiques, que celles qui ont le courage de s'affranchir de l'agitation des vices et du tumulte des affaires, qui soient invitées à l'intelligence de ce livre.

Ne croyez pas non plus que ce soit sans raison que l'inscription porte, non simplement le *Cantique*, mais le *Cantique des cantiques*. J'ai lu beaucoup de cantiques dans l'Écriture, et je ne me rappelle pas qu'aucun d'eux soit intitulé ainsi. Israël a chanté un cantique au Seigneur, lorsque, délivré et vengé tout à la fois par le double et merveilleux service que lui rendit la Mer Rouge, il eut échappé et au joug et au glaive de Pharaon; mais son cantique n'est point appelé le Cantique des cantiques; et l'Écriture, si je l'ai bien présente, dit seulement [1] : « Israël chanta ce cantique au Seigneur. » Et Débora, et Judith, et la mère de Samuël, et plusieurs prophètes, ont aussi chanté, et nous ne lisons pas qu'aucun d'eux ait appelé son cantique le Cantique des cantiques. Tous, si je ne me trompe, vous les trouverez avoir chanté pour un avantage quelconque qu'eux ou les leurs avaient reçu; pour le gain d'une victoire, par exemple, pour la délivrance d'un péril, ou le bienfait obtenu d'une chose qu'ils désiraient, de quelque nature qu'elle fût; et tous par conséquent ont chanté, chacun pour une raison qui lui était propre, et pour ne pas être coupables d'ingratitude à l'égard des bienfait divins; suivant ce passage [2] : « Il » vous louera quand vous lui ferez du bien. » Mais ici ce Salomon, ce roi extraordinaire en sagesse, sublime en gloire, opulent en

[1] Exode, 15, 1. — [2] Ps., 48, 19.

trésors, et si tranquille dans la paix, ne paraît avoir eu besoin d'aucun de ces biens pour la réception desquels il eût voulu célébrer sa reconnaissance ; et les livres eux-mêmes ne paraissent annoncer de lui rien de semblable.

Divinement inspiré, il a donc chanté les louanges de Jésus-Christ et de l'Église ; il a chanté la grâce de l'amour sacré, le mystère de l'éternel mariage ; il a exprimé le désir de l'âme sainte; et tressaillant en esprit, sous l'emblème d'une douce mais figurative union, il a composé le poème d'un épithalame. A l'instar de Moïse, il voilait en effet son visage, qui peut-être dans cette occasion n'était pas moins éblouissant que celui de ce législateur ; car à cette époque il n'était pas encore rare de trouver des personnes assez heureuses pour contempler à découvert cette espèce de gloire. C'est donc à cause de son excellence que ce cantique nuptial a été, j'imagine, décoré de ce titre auguste; et c'est avec raison qu'il est communément appelé le *Cantique des cantiques*, comme celui qu'on y célèbre est communément appelé le *Roi des rois* et le *Seigneur des seigneurs* [1].

Au reste, si vous consultez vous-mêmes votre propre expérience, lorsque vous remportez cette victoire dans laquelle votre foi vous fait triompher du monde, lorsque vous sortez du lac de misère et de la boue profonde, ne chantez-vous pas vous-mêmes au Seigneur un cantique nouveau parce qu'il a opéré des merveilles? Lorsqu'il ajoute de nouveaux bienfaits, qu'il commence à affermir vos pieds sur le rocher solide, à diriger vos démarches, votre bouche, je pense, ne s'ouvre pas moins à de nouveaux chants, à de nouveaux cantiques en l'honneur de notre Dieu pour la nouvelle vie qu'il vous a donnée. Mais si, peu content de vous remettre vos péchés comme à des pénitents, il vous promet encore des récompenses, ravis par l'espérance des biens à venir, ne chantez-vous pas avec plus d'allégresse la gloire du Seigneur? Si cependant quelqu'un d'entre vous, par hasard, a reçu la lumière de quelque passage obscur et caché de l'Écriture, il faut certainement alors que pour le don de cet aliment, de ce pain céleste, il fasse éclater avec douceur les tressaillements et les cris de joie de ceux qui sont dans un grand festin. Au milieu même de vos exercices journaliers et de ces guerres que la chair, le monde et le démon livrent à toute heure à ceux qui vivent en Jésus-Christ avec piété (car vous éprouvez incessamment en vous-mêmes que la vie de l'homme sur la terre est une

[1] 1 Timoth., 6, 15.

milice perpétuelle), il est nécessaire de renouveler chaque jour vos cantiques pour les victoires que vous avez obtenues. Toutes les fois que la tentation est vaincue, ou que le vice est dompté, ou le péril imminent évité, ou le filet de l'insidieux tentateur découvert, ou une passion quelconque ancienne et invétérée dans l'âme une bonne fois et parfaitement guérie, ou une vertu désirée beaucoup et longtemps, et très souvent demandée, enfin obtenue par le don de Dieu, que serait-ce si tout autant de fois l'action de grâce, suivant l'expression du prophète, et la voix de la louange ne se faisait entendre ; et si, à chacun de ces bienfaits, Dieu n'était béni dans ses dons ? Il sera sans doute réputé pour ingrat au jour du jugement celui qui ne pourra pas dire à Dieu : « Vos ordon- » nances pleines de justice me tenaient lieu de cantiques dans le » lieu de mon exil [1]. »

En vous-mêmes, vous reconnaissez, je présume, ici ces cantiques qui, dans le livre des Psaumes, sont appelés, non les *Cantiques des cantiques*, mais les *Cantiques des degrés*, parce que, suivant chacun de vos progrès et selon chaque résolution de s'élever que vous formez chacun dans votre cœur, vous devez offrir tout autant de cantiques à la louange et à la gloire de celui qui vous les inspire. Je ne vois pas comment s'accomplirait autrement ce verset [2] : « Les cris d'allegresse et de salut se font entendre dans » les tentes des justes, » ou même cette si belle, cette si salutaire exhortation de l'apôtre [3] : « Vous entretenant de psaumes, » d'hymnes et de cantiques spirituels, chantant et psalmodiant du » fond de vos cœurs, à la gloire du Seigneur. »

Mais il est un cantique qui, par une douceur, une dignité qui lui est propre, surpasse tous ceux dont nous venons de parler à juste titre, et tous les autres, s'il en est. Et ce cantique, je l'appelle à bon droit le *Cantique des cantiques*, parce qu'il est le fruit de tous les autres. C'est la seule onction qui l'enseigne, et la seule expérience qui l'apprend. Que ceux qui l'ont éprouvé le reconnaissent, et que ceux qui ne l'ont pas éprouvé s'enflamment, non pas tant du désir de la connaître que de celui d'en faire l'épreuve; car ce n'est point ici un son de la bouche, mais un cri du cœur; un mouvement des lèvres, mais un élan de joie; et un unisson, non de voix, mais de volontés. Ce n'est point au dehors qu'on l'entend, et ses accents n'éclatent point en public. Il n'est que pour celle qui le chante et que pour celui auquel il est chanté, c'est-à-dire pour

[1] Ps., 118, 54. — [2] Ps., 117, 15. — [3] Éphès., 5, 19.

l'époux et pour l'épouse; car c'est un cantique nuptial qui exprime les doux et chastes embrassements de leurs âmes, l'accord de leurs mœurs et les tendres affections d'un même amour qu'ils ont l'un pour l'autre.

Au reste, il n'appartient ni de le chanter ni de l'entendre à l'âme puérile et néophyte, qui ne fait encore que revenir du siècle, mais à celle qui est déjà mûre et dont l'esprit est instruit, et à celle qui, par ses progrès, est assez grandie avec le prévenant secours de Dieu pour être parvenue à l'âge parfait, aux années pour ainsi dire de nubilité, qui ne se comptent point par l'âge, mais par les mérites, et est devenue propre aux noces de l'époux céleste, telle, en un mot, qu'elle sera dépeinte en son lieu plus au long. Mais l'heure à laquelle la pauvreté et l'institution religieuse nous obligent de nous livrer aux travaux des mains est déjà écoulée. Demain, puisque nous avons fini dans le discours d'aujourd'hui d'expliquer *le titre*, nous poursuivrons, au nom du Seigneur, ce que nous avions commencé à dire *du baiser*.

IIe DISCOURS.

De l'incarnation de Jésus-Christ, annoncée et très ardemment attendue par les patriarches et les prophètes.

Méditant très souvent sur l'ardeur du désir avec lequel nos pères soupiraient après la présence de Jésus-Christ dans la chair, je suis déchiré et confondu en moi-même, et à peine puis-je maintenant retenir mes larmes, tant je suis pénétré de honte à la vue de l'engourdissement et de la tiédeur de ces malheureux siècles. A qui de nous en effet la réception de cette grâce inspire-t-elle autant de joie que la seule promesse enflammait de désirs les saints de l'ancien temps? Une multitude de chrétiens vont se réjouir, il est vrai, de la naissance de ce Messie que nous sommes à la veille de solenniser. Mais Dieu veuille que ce soit de cette naissance et non de la vanité qu'ils se réjouissent! Cette parole : « Qu'il me baise du baiser de sa bouche, » me retrace donc d'une manière vivante le brûlant désir de nos pères et toute l'ardeur de leur pieuse attente. Quiconque alors était assez heureux pour être spirituel goûtait d'avance en esprit combien serait grande la grâce qui devait être répandue sur ses lèvres, et c'est pour cela qu'exhalant le désir de son âme, il disait : « Qu'il me baise du baiser de sa » bouche, » et donnait à ses vœux toutes les formes possibles pour n'être pas privé de participer à une aussi grande douceur.

Quiconque alors était parfait disait donc : A quoi me servent les bouches demi-folles des prophètes? Que lui-même, que celui qui surpasse en beauté tous les enfants des hommes, me baise bien plutôt du baiser de sa bouche. Je n'écoute plus Moïse, car il n'a plus pour moi qu'une langue trop embarrassée; les lèvres d'Isaïe sont impures; Jérémie ne sait que balbutier, parce qu'il est enfant; et tous les prophètes sont muets et sans langue. Que celui dont ils parlent me parle lui-même, et lui-même me baise du baiser de sa bouche. Que ce ne soit plus désormais en eux ni par eux qu'il me parle, parce que les eaux renfermées dans les nues sont toutes ténébreuses; mais qu'il me baise du baiser de sa bouche celui dont l'aimable présence et les fleuves d'une admirable doctrine deviendraient pour moi une source d'eau vive qui rejaillirait jusque dans la vie éternelle. Ne recevrai-je pas l'infusion d'une grâce bien plus abondante, si celui que le père a oint d'une huile de joie d'une manière bien plus excellente que tous ceux qui y ont part avec lui daigne cependant me baiser du baiser de sa bouche? Ce baiser de la part de celui dont la parole est vive et efficace ne sera pas seulement pour moi une réunion des lèvres, qui n'est souvent qu'un signe feint de la paix des esprits, mais ce sera une pleine infusion d'allégresse, une douce révélation de secrets et comme un merveilleux et pour ainsi dire indiscret mélange de la lumière divine et de l'âme qui en est éclairée. Celui en effet qui s'attache à Dieu devient un même esprit avec lui, et c'est pour cela qu'avec raison je ne reçois ni songe ni vision, je ne veux ni énigmes ni figures, et dédaigne aussi les formes angéliques elles-mêmes, car mon Jésus les surpasse infiniment par son éclat et par sa beauté. Ce n'est donc point à un autre, qu'il soit ange, ou qu'il soit homme, c'est à lui et à lui seul que je demande de me baiser du baiser de sa bouche.

Non que je présume, il est vrai, qu'il me baisera de sa propre bouche, je sais que ce bonheur unique, cette exclusive prérogative n'appartient qu'au corps dont il se revêtira; mais je lui demande avec plus d'humilité qu'il me baise du baiser de sa bouche, ce qui est commun à la foule de ceux qui peuvent dire : « Et nous tous nous avons reçu de sa plénitude [1]. » Prenez garde et considérez le Verbe qui s'incarne comme celui qui baise, la chair qu'il prend comme celle qui est baisée, et le baiser lui-même qui résulte de la réunion de celui qui le donne et de celle qui le reçoit

[1] Jean, 1, 16.

comme l'indivisible personne elle-même qui est formée par cette réunion, le médiateur de Dieu et des hommes, Jésus-Christ homme. C'est donc par cette raison qu'aucun des saints n'avait la présomption de dire : Qu'il me baise de sa bouche, mais seulement du baiser de sa bouche, réservant ainsi cette prérogative au seul corps auquel singulièrement et une fois s'est imprimée la bouche du Verbe, lorsque la plénitude de la Divinité s'y est infusée d'une manière corporelle. Heureux, heureux baiser, et vraiment admirable par une étonnante condescendance ! ce n'est pas une bouche qui s'y colle à une autre bouche, c'est Dieu qui s'y unit à l'homme. Dans les baisers ordinaires, le rapprochement des lèvres signifie la réunion et l'accord des esprits; mais, ici, l'alliance des natures confond ce qui est divin avec ce qui est humain, et pacifie ce qui est dans le ciel et ce qui est sur la terre. « Car c'est lui qui est notre paix [1], et qui des deux choses n'en fait qu'une. » C'est donc après ce baiser que soupirait chaque saint de l'ancien temps, parce qu'il pressentait les trésors de douceur et de joie qui s'y réunissent, ceux de sagesse et de science qui y sont cachés et qu'il désirait avec ardeur de recevoir de sa plénitude. Je m'aperçois que ce premier sens vous est agréable; mais écoutez-en un second. Les saints mêmes, avant l'avènement du Sauveur, n'ont pas ignoré que les pensées de Dieu sur le genre humain étaient des pensées de paix; car il ne voulait faire sur la terre rien qu'il n'eût révélé aux prophètes ses serviteurs. Cependant ce secret était caché au plus grand nombre; la foi, à cette époque, était encore rare sur la terre, et l'espérance, dans ceux mêmes qui attendaient la rédemption d'Israël, excessivement faible. Ceux néanmoins qui avaient la prescience prédisaient que Jésus-Christ devait venir dans la chair, et la paix avec lui. De là, disait l'un d'eux : « La paix sera sur la terre lorsqu'il sera venu [2]. » Ils annonçaient même, selon qu'ils l'avaient divinement appris, que par lui les hommes recouvreraient avec toute confiance la grâce de Dieu, ce qu'a reconnu, ce qu'a montré accompli dans son temps, Jean, le précurseur du Seigneur, lorsqu'il disait : « La grâce et la vérité ont été apportées par Jésus-Christ [3], » ce dont tout le peuple chrétien éprouve aujourd'hui la vérité.

Cependant, ces prophètes annonçant la paix, et l'auteur de la paix se faisant attendre, la foi du peuple était chancelante, parce qu'il ne se trouvait personne qui rachetât, personne qui procurât

[1] Éphes., 2, 14. — [2] Mich., 5, 5. — [3] Jean, 1, 17.

le salut. Les hommes murmuraient donc de ces retards, et se plaignaient à Dieu de ce que le prince de la paix, annoncé si souvent, selon les promesses qu'il avait faites par la bouche de ses saints prophètes, qui avaient été dans tous les siècles passés, ne paraissait point encore; et, concevant des soupçons sur ces promesses, ils demandaient le signe de la réconciliation promise, c'est-à-dire le baiser. Prêtons à quelqu'un du peuple la réponse qu'il pouvait faire à ces hérauts de la paix : « Jusqu'à quand, » eût-il pu leur dire, tiendrez-vous nos âmes en suspens? vous » prédisez la paix depuis longtemps, et cette paix ne vient point; » vous promettez des biens, et tout n'est encore qu'agitation. Voilà » déjà plusieurs fois et de plusieurs manières que les anges ont » fait à nos pères et que nos pères nous ont fait eux-mêmes cette » même annonce, en nous disant : La paix, la paix, et il n'est » point de paix. Si Dieu veut que je sois persuadé du bon plaisir » de sa volonté et de ce qu'il promet par des messages si fré- » quents sans le réaliser, *qu'il me baise du baiser de sa bouche*, » et me rende ainsi, par ce signe de la paix, tranquille sur celle » que j'attends; car comment désormais croirai-je à des paroles? » le plus important est de les confirmer par l'effet. Que Dieu » prouve la véracité de ses envoyés, si toutefois ce sont les siens, » et qu'il le prouve lui-même, comme il l'a promis si souvent; » car sans lui ils ne peuvent rien faire. Il a envoyé son serviteur, » il a pris son bâton, et ni la vie ni la voix ne reviennent encore. » Je ne suis ni relevé, ni ressuscité, ni tiré de la poussière, ni » respirant en espérance, si le prophète ne vient en personne et » ne *me baise du baiser de sa bouche*.

» De plus, celui qui s'annonce pour être notre médiateur » vis-à-vis de Dieu est fils de Dieu, et Dieu lui-même. Et qu'est » l'homme pour qu'il se manifeste à lui, ou le fils de l'homme » pour mériter qu'il se souvienne de lui? D'où me viendrait la » confiance d'oser me confier moi-même à une si haute majesté? » D'où, dis-je, moi, cendre et poussière, présumerais-je que Dieu » prend soin de moi? En outre, ce Fils de Dieu aime son père, il » n'a aucun besoin de moi, ne manque d'aucun de mes biens; com- » ment donc pourrai-je m'assurer que mon médiateur ne reste » point pour toujours où il est? Si pourtant, comme vous le dites, » Dieu a décrété de faire miséricorde, s'il pense à m'être encore » plus favorable, qu'il établisse le testament de la paix, et contracte » avec moi une alliance éternelle par le baiser de sa bouche. Que, » pour ne pas rendre vains les oracles qui procèdent de ses lèvres,

» il s'anéantisse, qu'il s'humilie, qu'il s'incline, *qu'il me baise du* » *baiser de sa bouche;* et, afin que le médiateur convienne égale- » ment aux deux parties et ne soit suspect à aucune d'elles, que » Dieu, le Fils de Dieu, devienne homme, fils de l'homme, et, par » ce baiser de sa bouche, dissipe toutes mes incertitudes. Je reçois » avec sécurité pour médiateur le Fils de Dieu, lorsque je le re- » connais aussi pour fils de l'homme; et alors il cesse de m'inspirer » aucun soupçon, car il est désormais mon frère, il est ma chair, » et je ne crains plus que l'os de mes os, la chair de ma chair, » puisse concevoir pour moi du dédain. »

C'est donc ainsi que la foi défaillante et lassée par une longue et pénible attente, le peuple infidèle succombant d'ennui et murmurant contre les promesses de Dieu, cette plainte ancienne exigeait le très saint baiser, c'est-à-dire le mystère de l'incarnation du Verbe; et ce n'est jusqu'ici qu'un jeu de mon invention, si vous-mêmes ne le reconnaissez pas dans les Écritures. De là surtout sans doute ces voix aigres et pleines de murmures [1] : « Instruisez, instruisez encore. Attendez, attendez encore; un peu ici, un peu ici. » De là venaient ces prières inquiètes et pleines de piété [2] : « Récompensez, Seigneur, ceux qui vous ont attendu longtemps, afin que vos prophètes soient reconnus fidèles. » Et encore : [3] « Ranimez, Seigneur, les demandes qu'ont prononcées en votre nom les anciens prophètes. » De là ces promesses aimables et pleines de consolation [4] : « Voilà que le Seigneur doit paraître, et il ne trompera pas; s'il diffère un peu, attendez-le, car il viendra, assurément il viendra et ne tardera pas. » De là, enfin, disait celui qui lui-même était promis : « Je vais [5] couler sur vous comme un fleuve de paix, comme un torrent qui déborde, et qui porte avec lui la gloire des nations [6]. » Toutes paroles qui font voir et l'instance des prophètes et la défiance des peuples. C'était donc ainsi que murmurait le peuple, qu'était ébranlée la foi, et que pleuraient avec amertume, suivant [7] l'oracle d'Isaïe, ceux qui étaient envoyés de la part de Dieu pour annoncer la paix. Or, de peur que, par ce retard de Jésus-Christ, tout le genre humain, ne soupçonnant que sa bassesse et sa mortalité était méprisée, et se défiant de la grâce promise si souvent de sa réconciliation avec Dieu, ne tombât dans le désespoir, les saints, qui avaient la certitude par l'esprit, désiraient que cette certitude s'acquît par la présence de la chair, et de-

[1] Is., 28, 10. — [2] Eccles., 36, 18. — [3] Id., 17. — [4] Hab., 2, 3. — [5] Is., 14, 1. — [6] Id., 66, 12. — [7] Id., 31, 7.

mandaient avec la plus vive instance, en faveur des incrédules et des faibles, le signe de la paix qui devait être rétablie.

« O rejeton de Jessé, qui êtes le signe exposé aux yeux de tous les peuples[1] ! » quelle foule de rois et de prophètes ont voulu vous voir, et ne vous ont pas vu ! Heureux parmi eux tous le seul Siméon, dont la vieillesse a été comblée d'une abondante miséricorde ! Il a tressailli en effet pour voir le signe du désir : il l'a vu et il s'est réjoui ; il a reçu le baiser de la paix, et est mort doucement dans la paix : mais, auparavant, il a ouvertement déclaré que Jésus était né en signe de contradiction. Il en a été pleinement ainsi : le signe de la paix a paru, et il a été contredit, mais par ceux qui ont haï la paix, car il est la paix pour les hommes de volonté, mais le rocher de scandale et la pierre d'achoppement pour les malveillants. Aussi Hérode a-t-il été troublé, et tout Jérusalem avec lui, car « il est venu au milieu des siens, et les siens ne l'ont pas reçu[2]. »

Heureux au milieu de leurs veilles ces bergers qui ont été jugés dignes de la vision de ce signe ! dès lors il se cachait aux sages et aux prudents, et se révélait aux petits. Hérode aussi a voulu le voir ; mais Hérode, n'étant pas de bonne volonté, ne l'a pas mérité, car ce signe de la paix était donné seulement aux hommes de bonne volonté. Ainsi à Hérode et à ses semblables il ne leur sera donné que le signe du prophète Jonas. Aux bergers, au contraire : Voici, leur dit l'ange, voici votre signe : à vous humbles, à vous dociles, à vous qui ne concevez rien de sublime, à vous vigilants et qui méditez nuit et jour dans la loi de Dieu. Oui, leur dit-il, voici votre signe. Et quel signe ! Le signe que les anges promettaient, que les peuples recherchaient, que les prophètes avaient prédit ; signe que le Seigneur a donné, et qu'il vous montre dans ce moment ; signe dans lequel les incrédules recevaient la foi, les pusillanimes l'espérance, les parfaits la sécurité : c'est donc là votre signe ? Et signe de quoi ? de l'indulgence, de la grâce, de la paix, et d'une paix qui n'aura point de fin. Le voici donc le signe : vous trouverez un enfant, il est vrai, enveloppé de langes et couché dans une étable : néanmoins il est Dieu, réconciliant en lui-même le monde avec lui. Il mourra pour vos péchés, et ressuscitera pour votre justification, afin que, justifiés par la foi, vous ayez la paix auprès de Dieu. Le prophète proposait autrefois à Achaz de demander au Seigneur son Dieu ce signe de paix, soit au plus haut des

[1] Is., 11, 10. — [2] Jean, 1, 11.

cieux, soit au plus bas des enfers. Mais ce roi impie le refusa; le malheureux ne croyait pas que ce qu'il y avait de plus haut dût être associé dans la paix à ce qu'il y avait de plus bas. Ce qui est arrivé lorsque les lieux bas, honorés par la descente de Jésus-Christ, ont eux-même reçu, dans le saint baiser, le signe de la paix, et lorsque les esprits célestes, au retour de Jésus-Christ dans les cieux, n'en ont pas moins participé à ce même Jésus-Christ avec un éternel délice.

Il est temps de finir; mais, pour succinctement résumer ce que nous venons de traiter, il est clair que ce saint baiser a été accordé au monde nécessairement pour deux raisons : pour affermir la foi des faibles et satisfaire le désir des parfaits; et que ce baiser lui-même n'est autre chose que le médiateur de Dieu et des hommes, Jésus-Christ homme, qui, étant Dieu, vit et règne avec le Père et le Saint-Esprit dans tous les siècles des siècles, ainsi soit-il.

IIIe DISCOURS.

Du baiser des pieds, de la main et de la bouche de Jésus-Christ.

Lisons aujourd'hui dans le livre de l'expérience. Rentrez profondément en vous-mêmes, et que chacun considère sa propre conscience sur ce que nous avons à apprendre. Je voudrais examiner si jamais il a été donné à quelqu'un de vous de dire, avec un sentiment réfléchi : « Qu'il me baise du baiser de sa bouche. » Car le dire par sa propre affection n'appartient à aucun des hommes. Mais si quelqu'un, ne fût-ce qu'une seule fois, a reçu de la bouche de Jésus-Christ le baiser spirituel, il sollicite à coup sûr et redemande de lui-même l'expérience qu'il en a faite. Je pense que personne ne peut avoir la moindre idée de ce qu'est ce baiser, sinon celui qui l'a reçu, car il est une manne cachée dont celui qui la goûte n'est que plus affamé. Il est une fontaine scellée à laquelle ne communique aucun étranger et pour laquelle la soif de celui seul qui en boit n'en est que plus ardente. Écoutez celui qui en a fait l'épreuve et comment il la recherche : « Rendez-moi, » dit-il, la joie qui naît de votre salut [1]. » Qu'une âme semblable à la mienne, chargée comme elle de péchés, toujours exposée aux passions de sa chair, qui n'a point ressenti les douceurs de l'esprit et ignore entièrement et n'a point éprouvé les joies intérieures, ne s'arroge donc en aucune manière ce baiser.

[1] Ps. 50.

Cependant, je montre à l'âme réduite à cet état la place qui lui convient dans ce salut et ce baiser. Qu'elle ne s'élève point avec témérité jusqu'à la bouche du souverain époux ; mais que, tremblante, elle reste avec moi prosternée aux pieds du très redoutable Seigneur, et qu'avec effroi elle regarde, comme le publicain, non le ciel, mais la terre, de peur que son visage accoutumé aux ténèbres, ébloui par les flambeaux divins, ne soit opprimé par la gloire, et que, réfléchissant les splendeurs de majesté auxquelles il n'est point accoutumé, il ne s'enveloppe de nouveau dans l'aveuglement d'une nuit plus épaisse. O âme ! quelle que vous soyez, qui ressemblez à celle dont je parle, que cette place où la sainte pécheresse a dépouillé les crimes et revêtu la sainteté ne vous paraisse ni vile ni méprisable. C'est là que cette heureuse Éthiopienne a changé sa peau, repris une nouvelle, une éclatante blancheur, et, qu'avec confiance et vérité elle répondait à ceux qui désormais l'insultaient: « Je suis noire, ô fille de Jérusalem ! mais je n'en suis pas moins belle [1]. Vous admirez par quel art, par quels mérites elle a pu obtenir un pareil succès ; écoutez-le en peu de mots. Elle a pleuré amèrement ; et, poussant du plus intime de ses entrailles de longs soupirs soulevés au dedans d'elle-même par de salutaires sanglots, elle a vomi des humeurs perfides. Le céleste médecin l'a secourue avec la plus grande célérité, parce que « sa parole est portée avec » la plus grande vitesse [2]. » Eh ! la parole de Dieu n'est-elle pas un souverain remède ? oui, elle est puissante, elle est active, elle scrute les reins et les cœurs. « Elle est vivante, elle est efficace la » parole de Dieu ; elle perce plus qu'une épée à deux tranchants, » elle entre et pénètre jusque dans les replis de l'âme et de l'esprit, » jusque dans les jointures et dans les moelles, et elle discerne les » pensées les plus secrètes [3]. » Prosternez-vous donc à l'exemple de cette heureuse pénitente, et vous aussi, ô âme malheureuse, afin que vous cessiez d'être malheureuse. Et vous aussi, prosternez-vous en terre, embrassez les pieds ; apaisez par des baisers ; inondez de vos larmes, non pour le laver, mais pour vous laver vous-même et pour devenir l'une de ces brebis nouvellement tondues qui sortent du torrent où elles se sont baignées ; de manière toutefois que vous n'osiez relever votre visage tout chargé de honte et d'amertume, avant que vous n'ayez aussi entendu les mêmes paroles: « Vos pé- » chés vous sont remis [4] ; » avant qu'on ne vous ait dit : « Levez-

[1] Cantiq. 1. — [2] Ps. 147. — [3] Heb., 4. — [4] Luc, 7.

» vous, ô fille captive de Sion ! levez-vous, et sortez de la pous-
» sière [1]. »

Après donc avoir reçu aux pieds le premier baiser, ne présumez pas néanmoins pouvoir aussitôt et tout-à-coup vous élever au baiser de la bouche. Il y aura un degré moyen et nouveau pour vous, une espèce de baiser intermédiaire que vous recevrez en second lieu à la main. Apprenez la disposition de ce baiser. Quand bien même Jésus-Christ m'aurait dit : « Vos péchés vous » sont remis, » si je ne cesse moi-même de pécher, à quoi cela me servira-t-il ? J'ai dépouillé ma tunique ; mais qu'ai-je fait, si je m'y enveloppe de nouveau ? et si je salis mes pieds que j'avais lavés, quel profit en tirerai-je ? Souillé de toute espèce de vices, j'ai été plongé longtemps dans la fange et la boue ; mais, si j'y retombe, je serai pire, sans contredit, que lors même que j'y étais plongé. Car je me souviens qu'il m'a dit : « Vous voilà » guéri ; allez, et prenez garde de ne plus pécher, de peur qu'il » ne vous arrive quelque chose de pire [2]. » Il faut donc que celui qui m'a donné la volonté de me repentir me donne aussi lui-même la vertu de me contenir,, de peur que je ne retombe dans des fautes qu'il faudrait pleurer encore, et que je ne rende ma dernière condition pire que la première. Car malheur à moi, même tout pénitent que je suis, s'il venait à retirer tout aussitôt sa main, sans laquelle je ne puis rien faire, absolument rien, ni me repentir, ni me contenir. J'entends donc les conseils que donne le sage : « Ne refaites pas, dit-il, la même prière [3], » et redoutez l'arrêt dont le juge menace l'arbre qui ne produit point de bons fruits. Oui, je l'avoue, cette première grâce qui me donne le repentir de mes fautes est loin de me satisfaire, si je ne reçois encore la seconde, qui me fera faire de dignes fruits de pénitence, et m'empêchera de revenir par la suite à mon vomissement.

C'est là, par conséquent, ce que j'ai à demander et à recevoir, avant de présumer d'atteindre à ce qu'il y a de plus haut et de plus sacré. Loin de vouloir devenir parfait tout-à-coup, je ne veux, au contraire, avancer que peu à peu. Autant l'impudence du pécheur déplaît à Dieu, autant la modestie du pénitent lui est agréable ; et vous l'apaiserez bien plutôt en vous renfermant dans votre mesure qu'en ambitionnant ce qui est au-dessus de vos forces. D'ailleurs le passage est long, il est escarpé des

[1] Is., 52. — [2] Jean, 5. — [3] Eccles., 7, 15.

pieds à la bouche, et l'abord n'en est pas même convenable. Quoi! tout couvert d'une poussière encore récente, vous toucherez cette bouche sacrée? Traîné hier dans la boue, vous comparaîtrez aujourd'hui devant la face de la gloire? Passez, passez par la main; qu'auparavant elle vous nettoie, qu'auparavant elle vous relève. Eh! comment vous relèvera-t-elle? En vous donnant de quoi vous enhardir. Et ces dons que seront-ils? L'éclat de la continence, de dignes fruits de pénitence, qui sont les œuvres de piété. Voilà ce qui du sein du fumier vous élèvera à l'espérance d'une entreprise plus relevée. Mais, en les recevant ces dons, ne manquez pas de baiser sa main, c'est-à-dire rendez gloire, non à vous, mais à son nom. Rendez-la cette gloire une fois, rendez-la une seconde fois, et pour les crimes qu'il vous a remis, et pour les vertus qu'il vous a données. Sinon, prenez garde, et voyez où vous mettrez votre tête à l'abri des coups que vous portent ces paroles: « Qu'avez-vous que vous n'ayez reçu? et, si vous avez » tout reçu, pourquoi vous glorifiez-vous comme si vous n'aviez » pas reçu[1]? »

Ayant enfin déjà fait, dans les deux premiers baisers, une double expérience de la condescendance divine, peut-être ne serez-vous pas confondu en osant ce qu'il y a de plus saint. Plus en effet vous croissez en grâce, et plus vous vous dilatez en confiance; ce qui fait que, plus vous aimez avec ardeur, plus vous heurtez avec assurance pour obtenir ce qui vous manque. Or on ouvre à celui qui heurte, et je ne crois pas que désormais ce baiser, quel qu'il soit, d'une infinie clémence et d'une délicieuse douceur, soit refusé à celui qui sera ainsi affecté. Voici donc l'ordre et la marche: 1° nous nous prosternons aux pieds, et y pleurons, devant le Seigneur qui nous a faits, les fautes que nous avons faites; 2° nous demandons la main de celui qui nous relève et raffermit nos genoux chancelants; 3° lorsque nous avons obtenu cela par beaucoup de prières et par beaucoup de larmes, alors enfin nous osons peut-être (je ne le dis qu'avec tremblement et frayeur), nous osons lever la tête jusqu'à la bouche elle-même de la gloire, non-seulement pour la contempler, mais pour la baiser; car le Seigneur Jésus-Christ est l'esprit présent à notre visage, et, nous collant à lui par un saint baiser, nous devenons, par sa condescendance, un même esprit avec lui.

A vous, ô Seigneur Jésus, à vous, mon cœur a dit avec rai-

[1] I Corint.

son [1] : « Mon visage vous a recherché : je rechercherai, Seigneur, » votre visage. » Dès le matin, en effet, vous m'avez fait entendre la voix de votre miséricorde, lorsque, plongé d'abord dans la poussière et embrassant vos pieds augustes, vous m'avez pardonné la mauvaise vie que j'avais menée. Le long du jour, vous avez ensuite rempli de joie l'âme de votre serviteur, lorsque, dans le baiser de la main, vous m'avez même accordé la grâce de bien vivre. Et maintenant que reste-t-il, ô mon bon Seigneur! sinon que, m'admettant dorénavant dans la plénitude de la lumière et dans la ferveur de l'esprit au baiser lui-même de votre bouche, vous daigniez me combler d'allégresse par votre propre visage. Dites-moi, ô très doux, ô sérénissime Jésus! dites-moi où est le lieu de votre pâturage, où vous reposez pendant le midi.

Mes frères, il nous est bon d'être ici; mais voilà la malice du jour qui nous détourne. Ceux dont on vient de nous annoncer l'arrivée nous obligent à rompre plutôt qu'à finir cet aimable entretien. Je vais recevoir ces hôtes, afin que rien ne manque aux devoirs de cette charité dont nous parlons, et de peur que l'on ne vienne à dire de nous : « Ils disent et ne font pas [2]. » Vous, pendant ce temps, continuez vos prières, et obtenez de Dieu que les souhaits volontaires de ma bouche lui soient agréables, et par leur accomplissement en vous et votre édification, et pour la louange et la gloire de son nom.

IVe DISCOURS.

Du triple progrès que fait l'âme par le baiser des pieds, par celui de la main et de la bouche de Jésus-Christ.

Le discours d'hier, sous le nom de trois baisers, a embrassé trois espèces de progrès de l'âme. Sans doute vous ne l'avez pas oublié. C'est du même sujet que je dois traiter aujourd'hui, selon les moyens que Dieu daignera, dans sa douceur, fournir à mon indigence. Nous avons dit, s'il vous en souvient, que ces trois baisers se rapportaient chacun à des parties différentes, et se prenaient aux *pieds*, à la *main*, à la *bouche*. Dans le premier, sans contredit, sont consacrées les prémices de notre conversion; dans le deuxième, les grâces sont accordées à nos progrès; quant au troisième, il n'appartient qu'à la seule, à la rare perfection

[1] Ps. 26. — [2] Matth., 23, 4.

d'en faire l'épreuve. C'est uniquement par ce troisième baiser que commence le livre que nous avons entrepris de traiter, et ce n'est que par rapport à lui que nous avons, de nous-mêmes, ajouté les deux autres. Vous jugerez vous-mêmes si cela était nécessaire. Mais je pense que la seule écorce de la lettre nous avertit assez de les chercher et de les supposer, et je serais surpris que vous ne vous aperçussiez pas qu'il faut, en effet, remonter plus haut, c'est-à-dire à d'autres baisers, dont a voulu distinguer celui de la bouche l'auteur qui dit : « Qu'il me baise » du baiser de sa bouche. » Car, pouvant se contenter de dire simplement : « Qu'il me baise, » pourquoi, contre la manière ordinaire de parler, ajoute-t-il avec désignation et remarque : « Du baiser de sa bouche, » si ce n'est pour montrer que le baiser dont il parlait était le plus grand de tous, mais non pas le seul? « Baisez-moi, donnez-moi un baiser, » ce sont là les expressions dont nous nous servons les uns envers les autres, et personne n'y ajoute : « Avec votre bouche, ou du baiser de votre » bouche. » Lorsque nous nous disposons à nous embrasser, nous avançons réciproquement nos bouches, mais nous ne nous les demandons pas nominativement l'un à l'autre. Et enfin lorsque l'évangéliste, par exemple, rapporte que Judas a été reçu au baiser par Jésus-Christ : « Et il le baisa, » dit-il, mais il n'ajoute point : « Avec sa bouche, ou du baiser de sa bouche. » Et c'est, en effet, ainsi que s'exprime d'ordinaire quiconque parle ou écrit. D'ailleurs ces trois affections ou progrès de l'âme sont certainement assez évidents et connus à ceux qui, par expérience, ont mérité de sentir, ou le pardon de leurs fautes passées, ou la grâce pour pratiquer les vertus, ou la présence elle-même, autant qu'elle est possible dans un corps fragile, de leur libérateur et de leur bienfaiteur.

Au surplus, apprenez, d'une manière encore plus claire, pourquoi j'ai donné le nom de baiser au premier et au second de ces progrès. Nous savons tous que le baiser est le signe de la paix. Si donc « nos péchés, comme dit l'Écriture, ont mis une séparation » entre Dieu et nous [1], » ce qui détruit cette séparation est la paix. Or, lorsque nous faisons pénitence, afin que le péché qui séparait étant disparu, nous soyons réconciliés, ce pardon que nous recevons, comment l'appellerai-je, sinon le baiser de paix? Baiser qui ne peut se prendre ailleurs qu'aux pieds. Car la péni-

[1] Sag., 1.

tence qui doit expier une transgression superbe doit être humble et modeste.

Mais lorsque, par une certaine, une aimable familiarité de la grâce plus abondante, nous recevons le don d'une vie plus pure, d'un plus digne commerce vis-à-vis de Dieu, nous levons alors avec une plus grande confiance la tête de la poussière, pour aller, suivant l'usage, baiser la main de notre bienfaiteur, si toutefois, dans le présent que nous avons reçu, c'est sa gloire, et non la nôtre que nous cherchons, et si c'est à lui, et non pas à nous, que nous rapportons ses dons. Autrement, et si c'est en vous, et non bien plutôt dans le Seigneur, que vous vous glorifiez, vous êtes évidemment convaincu de baiser, non sa main, mais la vôtre, ce qui est, selon l'arrêt du bienheureux Job [1], « le comble de l'iniquité et le renoncement du Dieu très haut. » Or, si, d'après le témoignage de l'Écriture, chercher sa propre gloire, c'est baiser sa propre main, il n'est donc pas impropre de dire que celui qui rend gloire à Dieu baise la main de Dieu. Et nous voyons nous-mêmes qu'il en est ainsi parmi les hommes : les serviteurs baisent d'ordinaire les pieds de leurs maîtres, lorsqu'ils les ont offensés et qu'ils leur demandent pardon; et les pauvres baisent les mains des riches, lorsqu'ils en reçoivent des présents.

Cependant, parce que Dieu *est esprit* et que cette substance simple ne peut être distinguée par aucun membre corporel, peut-être quelqu'un refusera-t-il d'admettre en lui une pareille composition, et me demandera-t-il que je lui fasse voir les pieds et les mains de Dieu, et que je lui prouve ainsi ce que j'entends par le baiser des pieds et de la main. Mais que me répondra mon interrogateur, si je l'oblige de démontrer que c'est à Dieu lui-même que s'adresse ce que dit l'Écriture du baiser de la bouche? car ou avec cette bouche il a les membres dont je parle, ou sans ces membres il n'a pas non plus cette bouche. Mais Dieu a une bouche, avec laquelle il apprend à l'homme la science ; il a une main avec laquelle il donne la nourriture à toute chair ; il a des pieds dont la terre est l'escabeau, et devant lesquels en effet les pécheurs prosternés à terre et humiliés font pénitence.

Oui, dis-je, Dieu a tout cela, non par nature, mais par les effets qu'il produit. Oui, la modeste confession trouve en Dieu où s'anéantir et s'humilier ; la fervente dévotion, où se fortifier et se renouveler ; la douce contemplation, où se reposer et s'extasier. Celui

[1] 1, 28.

qui administre tout est tout en tous, et n'est proprement rien de tous, car, pour ce qu'il est en lui-même : « Il habite une lumière inaccessible [1]. Et sa paix surpasse toute intelligence [2] : et sa sagesse » n'a point de nombre : et sa grandeur n'a point de fin : et nul » homme ne peut le voir et demeurer vivant [3]. »

Ce n'est pas qu'il soit loin de chacun de nous, celui qui est *l'être* de tout, sans lequel tout n'est rien. Et rien cependant, afin que vous l'admiriez davantage, n'est plus présent, rien n'est plus incompréhensible que lui. Qu'y a-t-il, en effet, de plus présent à chaque chose que d'être *l'être* de cette chose? et de plus incompréhensible néanmoins à chaque chose que d'être *l'être* de toutes choses? et lorsque je dis que Dieu est *l'être* de toutes choses, ce n'est pas que ces choses soient ce qu'il *est*, mais parce qu'elles sont toutes « de lui et par lui et en lui [4]. » Le Créateur de toutes choses est donc lui-même *l'être* de toutes les choses qui ont été créées, mais par principe, et non par nature; et c'est donc ainsi que cette majesté daigne être *l'être* de ses créatures, *l'être* de celles qui ont *l'être*, la vie de celles qui ont la vie, la lumière de celles qui se servent de leur raison, la vertu de celles qui en font un bon usage, la gloire de celles qui triomphent.

Et pour créer, gouverner, administrer, mouvoir, promouvoir, renouveler, affermir toutes ces créatures, celui qui a créé par sa seule parole tous les corps et tous les esprits n'a besoin d'aucun instrument corporel. Les âmes ne peuvent sans leurs corps, sans leurs sens corporels, se communiquer, se secourir mutuellement; mais il n'en est pas ainsi du Dieu tout-puissant, dont la rapide exécution trouve dans sa seule volonté, ou la création, ou l'ordre des créatures, suivant qu'il le veut. Il secourt qui il veut, autant qu'il veut, et cela sans le besoin ni le service d'aucun membre corporel. Eh quoi! pour voir ce que lui-même a créé, vous imagineriez-vous donc qu'il lui faille l'aide d'un sens corporel? Rien, non rien n'est caché, rien n'échappe à cette lumière qui est présente partout. Pour connaître quelque chose, il ne recourt point au ministère d'un sens qui le lui rapporte. Et non-seulement il connaît tout sans corps; mais sans corps il se fait connaître lui-même à ceux qui ont le cœur pur.

Je laisse plus de latitude à cette parole, afin qu'elle se réalise avec plus d'étendue; mais comme peut-être les bornes de ce discours qu'il est temps de finir ne me permettent pas de l'étendre, en effet, il est plus sage de différer à demain.

[1] Timoth., 6. — [2] Philip., 4. — [3] Ex., 33. — [4] Rom., 11.

Ve DISCOURS.

Des quatre genres d'esprits : Dieu, l'ange, l'homme, l'animal.

Vous connaissez quatre genres d'esprits : celui de l'animal, le nôtre, celui de l'ange, et celui qui a créé ces trois premiers. De tous ces esprits, il n'en est aucun auquel un corps, ou la ressemblance d'un corps, ne soit nécessaire, soit pour lui, soit pour autrui, soit pour tous les deux ensemble; à la seule exception de celui auquel toute créature spirituelle et corporelle confesse et dit avec raison : « Vous êtes mon Dieu, parce que vous n'avez besoin » d'aucun de mes biens [1]. »

Quant au premier, il est si certain qu'il ne peut se passer d'un corps, qu'il ne peut en aucune manière subsister sans lui; aussi, lorsque l'animal meurt, cet esprit cesse-t-il lui-même d'animer et de vivre.

Quant à nous, nous vivons, il est vrai, après le corps, mais ce n'est que par le corps que l'accès nous en est ouvert, ce qui nous procure la vie bienheureuse; il l'avait compris celui qui disait : « Ce qu'il y a d'invisible en Dieu est devenu visible depuis la création du monde [2]. » Or, tout ce monde qui a été créé, c'est-à-dire ces objets corporels et visibles, ne se font sentir et ne parviennent à notre connaissance que par le moyen du corps; le corps est donc nécessaire à la créature spirituelle telle que nous le sommes, puisque sans lui elle ne pourrait acquérir cette science qui seule lui sert de degré pour connaître ce dont la connaissance la rend heureuse.

Si l'on m'objecte les enfants régénérés qui, sortant du corps sans connaître les choses corporelles, n'en sont pas moins regardés comme entrant dans la vie bienheureuse, je répondrai en deux mots que c'est la grâce et non pas la nature qui les y conduit. Et que fait contre moi un miracle de Dieu, tandis que je ne discute que de ce qui est naturel?

Quant aux esprits célestes, qu'ils aient besoin d'un corps, ce mot véritable et vraiment divin de l'apôtre nous en donne la plus grande certitude : « Ne sont-ils pas, dit-il, des esprits qui tiennent lieu de serviteurs et de ministres, étant envoyés pour exercer leur ministère en faveur de ceux qui doivent être les héritiers du salut [3]? » Or, s'ils n'ont pas de corps, comment rempliront-ils ce ministère, surtout auprès de ceux qui vivent dans un corps?

[1] Ps. 15. — [2] Rom, 1. — [3] Heb., 1.

D'ailleurs, ce n'est le propre que des corps de se promener, de passer d'un lieu à un autre, comme une autorité aussi connue qu'irréfragable prouve que les anges l'ont fait souvent. De là vient qu'ils ont été vus par les patriarches, qu'ils sont entrés chez eux, qu'ils ont mangé et lavé les pieds.

L'esprit inférieur et l'esprit supérieur ont donc besoin de leur corps, mais seulement pour secourir par lui et non pour en être secourus. L'animal sert en acquittant la dette de sa servitude, mais seulement en secourant pour les usages et les nécessités temporelles et corporelles, et c'est pour cela que cet esprit passe avec le temps et défaillit avec le corps. Car, quoique ceux qui font de lui un bon usage rapportent tout son service temporel à l'acquisition des biens éternels, le serviteur ne demeure pas dans la maison éternellement.

L'ange aussi s'occupe et s'empresse, dans la liberté de l'esprit, à remplir tous les offices de la piété, et sert, avec la promptitude et le zèle d'un ministre des biens à venir, les mortels, qu'il regarde comme ses futurs concitoyens pour l'éternité et ses cohéritiers du souverain bonheur. L'animal sert donc, parce qu'il le doit, l'ange pour prêter un pieux secours, et l'un et l'autre pour cela ont, sans contredit, besoin de leur corps.

Mais je ne vois pas en quoi l'un et l'autre peuvent être secourus par lui, au moins dans ce qui conduit à l'éternité. L'esprit de l'animal reçoit du corps les connaissances corporelles, mais est-il jamais assez secouru par ce corps pour atteindre, par les connaissances corporelles et sensibles qu'il reçoit par son canal, aux connaissances intelligibles et spirituelles? On reconnaît seulement qu'il aide à les acquérir, par son service corporel et temporel, ceux qui rapportent tout l'usage des choses temporelles au fruit des éternelles, et usent de ce monde comme n'en usant pas.

L'esprit céleste, de son côté, sans l'aide du corps, sans la vue des objets soumis aux sens, suffit par le seul voisinage, par la seule vivacité de sa nature, à concevoir ce qu'il y a de plus sublime, à pénétrer ce qu'il y a de plus profond.

N'est-ce pas là ce qu'avait compris l'apôtre, lorsqu'après avoir dit : « Ce qu'il y a d'invisible en Dieu est devenu visible par la création du monde, » il ajoute aussitôt : « par la connaissance que cette création nous en donne? » En est-il, en effet, de même des créatures du ciel? non, sans doute. Hélas! autant cet esprit enveloppé de chair et étranger sur la terre, ne s'avançant que par la considération des objets sensibles, travaille et s'efforce de par-

venir par degrés et comme peu à peu, autant celui qui habite les demeures célestes saisit et atteint avec toute vitesse, avec toute facilité, par une subtilité, une sublimité qui lui sont innées, sans être soutenu du véhicule d'aucun sens, sans être secouru par le ministère d'aucun membre, sans être informé par l'aspect d'aucun objet. Eh! pourquoi chercherait-il à découvrir parmi les corps des connaissances spirituelles, lui qui les voit sans contradiction et les comprend sans difficulté dans le livre de vie? Pourquoi, à la sueur de son front, s'efforcerait-il d'extraire le grain de la paille, le vin de la grappe et l'huile du marc, lui qui a tout cela sous la main d'une manière suffisante et prodigue? Quel est celui qui va mendier sa vie dans les maisons étrangères lorsqu'il a dans la sienne du pain en abondance? quel est celui qui s'occupe à fouiller un puits, à chercher avec peine des veines d'eau dans les entrailles de la terre, lorsqu'une source vivante lui fournit d'elle-même et avec amour les eaux les plus limpides? Il est donc vrai que ni l'esprit de l'animal, ni l'esprit de l'ange, ne sont en aucune manière secourus par leurs corps pour acquérir ce qui rend heureuse la créature spirituelle, l'un parce qu'il ne peut le comprendre à cause de l'imbécillité de sa nature, l'autre parce qu'il n'en a pas besoin par le privilége d'une gloire plus excellente.

Mais pour l'esprit de l'homme, qui tient une espèce de milieu entre l'esprit supérieur et l'esprit inférieur, il est si évident qu'un corps lui est nécessaire pour secourir et pour en être secouru, qu'il ne peut, sans lui, ni faire aucun progrès lui-même ni être utile à autrui. Et, sans descendre dans le détail des autres membres et des services qu'ils rendent, comment, je vous prie, instruirez-vous sans langue celui qui vous écoute, ou concevrez-vous sans oreilles celui qui vous instruit?

Si donc, sans le moyen d'un corps, ni l'esprit animal ne peut acquitter la dette de sa condition servile, ni l'esprit spirituel et céleste remplir son pieux ministère, ni l'âme raisonnable venir à bout de pourvoir à son salut et à celui d'autrui, il est évident que tout esprit créé a besoin du secours d'un corps, soit pour secourir par lui (comme l'animal et l'ange), soit pour secourir par lui et en être secouru (comme l'homme). Mais d'où vient que quelques animaux ne sont qu'incommodes quant à leurs usages, et d'aucunes ressources pour les nécessités humaines? Inutiles pour les services, ils sont utiles par leur présence et plus utiles aux cœurs de ceux qui les voient qu'ils ne pourraient l'être aux corps de ceux qui s'en serviraient. Car tout contraires, tout pernicieux qu'on les suppose-

rait à la conservation temporelle de l'homme, leurs corps néanmoins ne sont pas dépourvus de ce qu'il faut pour coopérer au bien de ceux qui sont appelés saints suivant la promesse. Si ce n'est pas en servant de nourriture ou en se rendant utiles, c'est au moins en exerçant l'esprit et en lui faisant faire les progrès d'une instruction commune et à la portée de quiconque use de sa raison. « Car ils rendent visi» ble par les créatures ce qu'il y a d'invisible en Dieu. » Le diable, il est vrai, et ses satellites, dont l'intention est toujours perfide, désirent toujours de nuire. Mais qu'est-il dit à ceux dont les intentions sont bonnes? « Qui pourra vous nuire, si vous ne recher» chez que le bien [1]? » Non, ils ne pourront leur faire aucun mal; et, loin de là, contre leur propre gré, ils leur serviront, au contraire, et coopèreront au bien pour ceux qui sont bons.

Au surplus, les corps des anges sont-ils naturels à ces esprits, comme les leurs le sont aux hommes? sont-ils animaux, comme le sont ceux des hommes, quoique immortels, comme ne le sont pas encore ceux de hommes; car ils les changent, les rechangent à leur gré de figure et de forme, lorsqu'ils veulent apparaître, et, tout impalpables qu'ils sont en eux-mêmes par la subtilité de leur nature et de leur substance, tout imperceptibles qu'ils sont à nos yeux, ils leur donnent néanmoins l'épaisseur et la solidité qu'ils veulent? ou bien seulement, subsistant par une substance spirituelle et simple, ne prennent-ils un corps que lorsqu'ils en ont besoin, et, ce besoin n'existant plus, le laissent-ils se dissoudre dans la matière d'où il a été tiré? C'est sur quoi je ne veux pas que vous m'interrogiez. Les Pères sur ces deux questions paraissent avoir eu divers sentiments, et j'avoue que je ne vois pas clairement, que j'ignore même lequel de ces sentiments je dois enseigner. Mais, suivant moi, la solution de ces difficultés importe très peu à vos progrès.

Ce qu'il vous faut savoir, c'est qu'aucun des esprits créés ne s'applique par lui-même à nos âmes, c'est-à-dire ne s'y mêle, ne s'y infuse de manière que, par sa participation, nous devenions ou bons ou meilleurs, ou savants ou plus savants, sans employer le moyen de la médiation de notre corps ou du sien. Aucun des anges, aucune des âmes n'est capable d'en agir ainsi à mon égard. J'en suis incapable moi-même à l'égard de tous les autres, et les anges eux-mêmes entre eux ne peuvent pas se saisir de cette manière les uns les autres. Qu'elle soit donc exclusivement réservée, cette prérogative, à l'esprit suprême, à l'esprit inconscriptible, qui

[1] I Pierre, 3.

lui seul, lorsqu'il enseigne à l'ange ou à l'homme la science, ne recourt pas plus pour lui à l'organe de la bouche que pour eux à celui de l'oreille corporelle. Il s'infuse par lui-même ; il se manifeste par lui-même; pur, il est saisi par ceux qui sont purs; seul il n'a besoin de personne ; seul il se suffit et à lui-même et à tous par sa seule et toute-puissante volonté.

Néanmoins, par la créature corporelle ou spirituelle qu'il emploie, il opère des effets immenses et innombrables, mais c'est comme en lui commandant en maître et non comme en l'implorant avec besoin. Voici que dans ce moment, par exemple, il se sert de ma langue corporelle pour son œuvre, je veux dire pour vous instruire, tandis que, sans contredit, il pourrait le faire par lui-même d'une manière bien plus facile et bien plus agréable. C'est bien là indulgence de sa part et non indigence, car c'est à moi qu'il cherche un mérite, et non pas à lui un moyen. C'est ainsi que doit le croire tout homme qui fait le bien, de peur qu'il ne vienne à se glorifier en lui-même et non pas dans le Seigneur des biens du Seigneur. Il est même des biens qu'opèrent sans le vouloir, et l'homme méchant, et l'ange pervers ; mais il est certain que ces biens qui arrivent par eux n'arrivent pas pour eux ; car nul bien ne peut être utile à quelqu'un contre son gré. Ce n'est alors que la seule dispensation qui lui en est confiée. Mais je ne sais comment nous sentons avec plus de douceur et de délices un bien qui nous survient par un mauvais dispensateur, et c'est donc la raison pour laquelle Dieu fait du bien aux bons par le canal des méchants eux-mêmes et non parce qu'il a besoin de ces méchants pour distribuer ses bienfaits.

Qui doutera d'après cela que Dieu a encore bien moins besoin des créatures dénuées de sens et de raison ? Lors donc qu'elles concourent elles-même à une bonne œuvre, l'on voit que c'est parce que toutes elles obéissent à celui qui a le droit de dire avec raison : « Tout l'univers est à moi [1] ; » ou bien parce que celui qui connaît les moyens qui conviennent le mieux à la production de chaque chose tire de la servitude de la créature corporelle non l'efficacité, mais la convenance ; et quand j'accorderais que le ministère des corps soit employé souvent d'une manière convenable pour les œuvres divines, comme, par exemple, les pluies pour féconder les semences, multiplier les récoltes, mûrir les fruits, je vous le demande, quel besoin aurait d'un corps qui lui serait propre ce-

[1] Ps. 49.

lui au seul geste duquel il est certain que tous les corps et célestes et terrestres obéissent indistinctement? Certainement ce serait bien en vain qu'il en aurait un à lui celui qui n'en rencontre aucun qui lui soit étranger.

Mais comme, si nous voulions renfermer dans ce discours tout ce qui se présente à dire ici, il excéderait les bornes et peut-être les forces de quelques-uns, il vaut mieux résumer ce qui reste à dire pour achever de le traiter sous un autre titre.

VIe DISCOURS.

Du suprême, de l'inconscriptible esprit qui est Dieu, et de quelle manière *sa miséricorde* et *le jugement* sont appelés les pieds de Jésus-Christ.

Afin qu'il y ait de la connexité entre ce que nous allons dire et le discours précédent, vous rappelez-vous que nous sommes déjà convenus que le seul, le suprême, l'inconscriptible esprit n'a besoin ni du service ni du ministère des corps pour faire ou pour faire faire tout ce qu'il veut? De même donc que nous donnons à Dieu seul la véritable immortalité, donnons-lui aussi avec toute certitude l'incorporéité, puisque lui seul surpasse tellement toute la nature corporelle des esprits que, n'ayant besoin d'aucun corps pour aucuns de ses ouvrages, le seul vouloir spirituel lui suffit pour faire, lorsqu'il veut, tout ce qu'il veut. Il n'y a donc que cette seule majesté qui puisse se passer, soit pour elle, soit pour autrui, du secours d'un moyen corporel; elle, au tout puissant empire de laquelle toute œuvre est incessamment facile; elle, qui abaisse tout ce qui est élevé, qui renverse tout ce qui est contraire, qui protége tout ce qui est créé; et qui ne recourt pour tout cela ni à l'intervention, ni à la subvention d'aucun secours corporel ou spirituel; elle, qui instruit et avertit sans langue, qui donne et tient sans mains, et qui sans pieds court et secourt ceux qui périssent.

C'était elle qui dans les siècles passés comblait nos pères de ses soins et de ses bienfaits. Les hommes les éprouvaient, mais sans connaître leur bienfaiteur. Il atteignait de la fin à la fin avec force et disposait tout avec douceur, et eux ne s'en apercevaient pas. Ils étaient comblés des biens du Seigneur, et parce que ce Dieu des armées décidait de tout avec paix, ils le méconnaissaient. Ils étaient de lui, mais non pas avec lui; ils vivaient par lui, mais non pas pour lui. Aveugles, ingrats, insensés, ils connaissaient par lui, et ne le connaissaient pas lui-même. De là il est enfin arrivé que, n'attri-

buant point à l'auteur l'être, la vie, les connaissances dont ils jouissaient, ils les ont attribués à la nature, ou, ce qui est plus extravagant, à la fortune. Plusieurs aussi se sont arrogé à eux-mêmes, à leur vertu, à leur industrie, la plupart de ces bienfaits. Combien n'en ont pas usurpé les esprits séducteurs ? Combien de rapportés au soleil et à la lune ? d'attribués aux terres, aux eaux ? de regardés même comme les ouvrages de la main des hommes et des arts ? que de plantes, que d'arbustes, que de graines, parmi les plus petites et les plus viles, encensées comme des divinités !

Hélas ! c'est ainsi que les hommes ont perdu leur Dieu : « ont » changé celui qui faisait leur gloire en la ressemblance d'un » veau qui mange de l'herbe [1]. » Ce Dieu a eu pitié de leur erreur, et, daignant sortir d'une montagne obscure et nuageuse, « il a » placé son tabernacle dans le soleil [2]. » Il a offert la chair à ceux qui connaissaient la chair, afin que par la chair ils apprissent à connaître aussi l'esprit; car, en faisant dans la chair et par la chair, non les œuvres de la chair, mais les œuvres de Dieu, en commandant par elle à la nature, en surmontant la fortune, en changeant en folie la sagesse des hommes, en subjuguant la tyrannie des démons, il a clairement indiqué que c'était par lui que s'opéraient, lorsqu'ils s'opéraient, ces bienfaits. Oui, dis-je, en opérant dans la chair et par la chair de puissantes et d'évidentes merveilles, en proférant par elle des paroles de salut, en souffrant en elle des traitements indignes, il a fait voir authentiquement qu'il était celui qui d'une manière souveraine, quoique invisible, avait créé les siècles, les avait gouvernés avec sagesse et protégés avec bonté. Et lorsqu'en effet il évangélise des ingrats, il fait des miracles en faveur d'infidèles, il prie pour ses bourreaux, ne déclare-t-il pas ouvertement que c'est lui qui tous les jours, avec son père, « fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, » et tomber sa pluie sur les justes et les injustes [3] ? » Aussi était-ce là ce qu'il disait lui-même : « Refusez de croire en moi si je » ne fais pas les œuvres de mon père. »

Et ces œuvres les voici : voici qu'en enseignant les disciples sur la montagne, il ouvre la bouche de sa chair celui qui au milieu des cieux instruit ses anges dans le silence. Voici qu'au toucher de sa main corporelle, la lèpre est guérie, l'aveuglement dissipé, l'ouïe rendue, la langue muette déliée, le disciple presque submergé soutenu; et qu'il est indubitablement reconnu pour

[1] Ps. 105. — [2] Ps. 18. — [3] Matth., 5.

celui auquel, longtemps auparavant, David avait dit : « Vous ou-
» vrez votre main et remplissez tous les animaux de bénédic-
» tions [1]; » et encore: « Lorsque vous ouvrez votre main tous sont
» remplis des effets de votre bonté [2]. » Voici enfin que la pécheresse pénitente et prosternée à ses pieds corporels entend ces paroles : « Vos péchés vous sont pardonnés [3], » et reconnaît celui dont elle savait qu'il avait été écrit dès les siècles les plus reculés : « Le diable sortira de devant ses pieds [4]. » Et là ou le péché est remis le diable effectivement ne sort-il pas du cœur des pécheurs? Aussi dit-il lui-même, en parlant de tous les pénitents en général: « C'est maintenant que le monde va être jugé; c'est maintenant
» que le prince du monde va être chassé dehors [5]. » Parce qu'en effet lorsque Dieu remet les péchés à celui qui les confesse humblement, le diable au même instant perd l'empire qu'il avait envahi dans le cœur de l'homme.

Enfin, il marche sur les eaux avec les pieds de sa chair, celui auquel, avant qu'il fût revêtu de cette chair, le Psalmiste avait chanté : « Vous vous êtes fait un chemin dans la mer, vous avez
» marché au milieu des eaux [6], » ce qui veut dire, vous foulez aux pieds les cœurs enflés des orgueilleux en humiliant les superbes, et vous comprimez les flottants désirs des charnels en justifiant les impies ; mais comme tout cela s'opère d'une manière invisible, l'homme charnel ne voit pas que c'est vous qui le faites, d'où le Psalmiste ajoute : « Et les traces de vos pieds ne sont point con-
» nues [7]. » C'est encore en parlant de ces pieds que le Père dit au Fils : « Asseyez-vous à ma droite jusqu'à ce que je réduise vos
» ennemis à vous servir d'escabeau [8],» c'est-à-dire jusqu'à ce que je soumette à votre volonté, soit comme contraints et malheureux, soit comme dociles et heureux, tous ceux qui vous méprisent. C'est donc parce que la chair ne pouvait comprendre cette œuvre de l'esprit, « Car l'homme animal ne conçoit point ce qui est de
» l'esprit de Dieu [9] , » qu'il a fallu que, prosternée corporellement à ces pieds corporels, et les baisant avec ses lèvres corporelles, la pécheresse y reçût le pardon de ses péchés, et qu'ainsi ce changement de la droite du Très-Haut, par lequel il justifie l'impie d'une manière admirable tout invisible qu'elle est, fût connu aux charnels eux-mêmes.

Cependant, je ne dois pas passer sous silence ces pieds spirituels

[1] Ps. 144. — [2] Ps. 103. — [3] Matth., 9. — [4] Habacuc, 3. — [5] Jean, 12. — [6] Ps, 76. — [7] Ps. id, — [8] Ps. 109, — [9] Corint., 2,

que doit en premier lieu baiser spirituellement le pénitent. Je connais votre envie de vous instruire, qui ne laisse volontairement rien passer sans l'approfondir, et l'on ne doit pas en effet regarder comme une recherche méprisable de connaître quels sont ces pieds dont parle si souvent l'Écriture, et avec lesquels elle dit que Dieu, tantôt se tient debout, comme dans cet endroit : « Nous » l'adorerons dans le lieu où il a posé ses pieds [1]; » tantôt qu'il marche, comme dans ce passage : « J'habiterai en eux, et je me pro- » mènerai au milieu d'eux [2]; » tantôt qu'il court, comme dans ce psaume : « Il sort plein d'ardeur pour courir comme un géant [3]. »

Si l'apôtre a cru pouvoir rapporter la tête de Jésus-Christ à la divinité, je pense qu'il ne paraîtra point impropre que les pieds le soient à l'humanité. Nommons-en un : « la miséricorde, » et l'autre : « le jugement. » Ces deux noms ne vous sont pas inconnus ; et l'un et l'autre, si vous y faites attention, se présentent à vous dans une foule d'endroits de l'Écriture. Or, que Dieu ait pris dans la chair qu'il s'est unie le pied de « la miséricorde, » l'Épître aux Hébreux nous l'enseigne, lorsqu'elle nous représente Jésus-Christ comme « ayant éprouvé, comme nous, toutes sortes de tentations, hormis le péché [4], afin qu'il devînt miséricordieux. Qu'il ait également pris, en se faisant homme, le pied du « jugement, » et que ce second pied appartienne à son humanité, ce Dieu fait homme le signifie lui-même clairement, lorsqu'il nous découvre « la puissance » qui lui a été donnée par le Père » d'exercer le jugement, parce qu'il est le fils de l'homme [5]. »

C'est donc avec ces deux pieds, concourant parfaitement sous l'unique tête de la divinité, que, né d'une femme, et devenu soumis à la loi, l'invisible Emmanuel « a été vu sur la terre et a » conversé avec les hommes [6]. » C'est bien avec eux qu'il passe encore aujourd'hui en faisant du bien, en guérissant, mais spirituellement, mais invisiblement, tous ceux qui sont opprimés par le démon. Oui, c'est encore avec eux qu'il parcourt les âmes dévotes, qu'il fouille et scrute incessamment les reins et les cœurs des fidèles. Peut-être aussi, prenez-y garde, sont-ce là ces jambes auxquelles l'épouse va donner bientôt de si magnifiques éloges, en les comparant, si je ne me trompe, à des colonnes de marbre établies sur des bases d'or. Comparaison parfaitement belle, car c'est

[1] Ps. 131. — [2] Lévit., 26. — [3] Ps. 18. — [4] Heb., 4. — [5] Jean, 5. — [6] Baruc, 3.

en effet dans la sagesse incarnée de Dieu (désignée par l'or) que « se sont rencontrées la miséricorde et la vérité[1]. » En un mot, toutes les voies de Dieu sont « miséricorde et vérité[2]. »

Heureuse, heureuse l'âme dans laquelle le Seigneur Jésus a une fois enfoncé l'un et l'autre de ces deux pieds ! Reconnaissez-la cette âme à deux signes, qu'imprégnée des traces divines, elle porte nécessairement avec elle ; ces deux signes sont « la crainte » et l'espérance ; » la crainte qui retrace l'impression du jugement et l'espérance de la miséricorde. Le Seigneur met, avec raison, « son bon plaisir en ceux qui le craignent, et en ceux qui » aussi espèrent en sa miséricorde, » puisque la crainte est le commencement de la sagesse, et que l'espérance en est le progrès ; car la charité s'en réserve à elle seule la consommation.

Puisqu'il en est ainsi, ce n'est pas un fruit médiocre que celui qu'on reçoit aux pieds par ce premier baiser ; seulement, prenez garde de n'être privé ni de l'un ni de l'autre de ces deux pieds. Si, déjà contrit, vous ressentez la douleur du péché, la crainte du jugement, vous avez certainement collé votre bouche à celui du jugement et de la vérité. Si, par la vue de la bonté divine et l'espérance d'obtenir le pardon, vous tempérez cette douleur et cette crainte, vous sentez que vous embrassez aussi celui de la miséricorde ; mais autrement il ne serait point expédient de baiser l'un sans l'autre, car le souvenir du seul jugement précipite dans le gouffre du désespoir, et la confiance trompeuse en la miséricorde engendre la plus funeste sécurité.

Et à moi misérable il m'a été donné quelquefois de demeurer aux pieds du Seigneur Jésus, et autant que sa bonté daignait m'y admettre, d'en embrasser avec toute dévotion, tantôt l'un, tantôt l'autre. Si, piqué par les reproches de la conscience, je venais à oublier sa miséricorde et m'arrêtais un peu trop longtemps au jugement ; succombant aussitôt sous une crainte incroyable, sous une déplorable confusion, et tout enveloppé d'une ténébreuse horreur, je ne pouvais, du fond des abîmes, que m'écrier en palpitant : « Qui peut connaître la grandeur de votre colère ? Eh ! » combien cette colère est-elle encore plus grande qu'elle n'est » redoutée[3] ? » Si j'abandonnais, au contraire, ce premier pied, et qu'il m'arrivât de m'attacher trop à celui de la miséricorde, je me dissolvais aussitôt dans un tel abandon, dans une telle négligence, qu'à l'instant, et l'oraison paraissait plus tiède, et l'action

[1] Ps. 84. — [2] Ps. 24. — [3] Ps. 89, 13.

plus paresseuse, et le rire plus prompt, et le discours plus inconsidéré, et, en un mot, tout l'état des deux natures plus inconstant. Instruit désormais à l'école de l'expérience, ce ne sera donc plus ou le jugement seul, ou la seule miséricorde, ce sera, et « le jugement et la miséricorde que je vous chanterai, ô mon » Dieu[1]. » Non, je n'oublierai jamais la justice de vos ordonnances : et ces deux ordonnances pleines de justice me tiendront lieu l'une et l'autre de cantiques dans le lieu de mon exil, jusqu'à ce que la miséricorde ayant été élevée au-dessus de tout par le jugement, ma misère soit réduite au silence, et, qu'au milieu de ma seule gloire, je chante à jamais vos louanges, et ne ressente plus les pointes de la tristesse.

VIIe DISCOURS.

De l'ardent amour avec lequel l'âme chérit son Dieu, et aussi de l'attention qu'il faut avoir pendant l'oraison et la psalmodie.

En provoquant vos questions, je me cherche à moi-même du travail, et parce que de moi-même, ce qui n'était que de surérogation, je vous ai, à l'occasion du premier baiser, fait connaître par des noms et des définitions propres les *pieds* spirituels de Dieu, vous continuez à m'interroger sur la *main* à laquelle j'ai dit qu'il fallait donner le second baiser. Je réponds, et me porte à vos désirs; je vais plus loin, et, au lieu de la *main*, ce sont les *mains* que je vous montre et que je distingue par une dénomination différente. J'appelle l'une l'*abondance*, et l'autre la *force*, parce qu'il donne avec largesse et conserve avec puissance ce qu'il a donné. Quiconque ne sera pas ingrat baisera certainement ces deux mains, et, bénissant Dieu, le reconnaîtra également, et pour celui qui donne tous les biens, et pour celui qui les conserve. C'est assez, je pense, nous occuper des deux premiers baisers. Passons au troisième : « Qu'il me baise, est-il dit, du » baiser de sa bouche. » Qui dit cela? L'épouse. Quelle est cette épouse? L'âme altérée de Dieu. Or, pour que vous distinguiez mieux l'affection propre qui convient à l'épouse, en voici quelques autres qui sont différentes. Si c'est un serviteur, il craint devant la face de Dieu; si c'est un mercenaire, il espère sa rétribution de la main de Dieu; si c'est un disciple, il écoute la leçon du maître; si c'est un fils, il honore un père. Mais celle qui

[1] Ps. 100.

aime demande un baiser. Ce sentiment de l'amour est le plus excellent des dons de la nature, surtout lorsqu'il remonte à son principe qui est Dieu. Aussi n'y a-t-il point de noms plus doux pour exprimer les doux épanchements de l'âme et du Verbe que ceux d'époux et d'épouse. Et, en effet, ils n'ont rien de propre, rien de distinct, ceux à qui tout est commun. Ils n'ont l'un et l'autre qu'un même héritage, une même maison, une même table, une même couche, et jusqu'à une même chair. Que dirai-je? C'est pour elle « qu'il quittera son père et » sa mère, et qu'il s'attachera à son épouse et qu'ils ne feront » tous deux qu'une même chair [1], » et, à elle aussi, il ne lui est pas moins ordonné d'oublier et sa patrie et la maison de son père, afin que l'époux soit jaloux de sa beauté. S'il est donc vrai que s'aimer soit le spécial, le principal attribut des époux, c'est avec raison qu'on donne le nom d'*épouse* à l'âme qui aime. Or elle aime celle qui demande un baiser. Ce n'est pas la liberté, ce n'est pas une récompense, ce n'est pas un patrimoine, ce n'est pas enfin la science elle-même, c'est un baiser qu'elle demande ; et elle le demande comme sait le demander une épouse parfaitement chaste, qui brûle d'un amour sacré, et qui ne peut absolument dissimuler la flamme qui la dévore. Aussi voyez quelle est la véhémence de son exorde : elle va demander une grande chose à celui qui est grand ; et cependant elle ne se sert, suivant l'usage, du fard d'aucunes caresses, et sans aucunes circonlocutions, elle ne s'occupe que de l'objet de son désir. Elle ne fait point de préambule. Elle ne capte point la bienveillance; mais, s'exhalant tout-à-coup de l'abondance de son cœur : « Qu'il me baise, s'écrie-t-elle avec une admirable candeur, » avec une admirable simplicité, qu'il me baise du baiser de sa » bouche. »

A l'entendre, ne vous semble-t-il pas évidemment qu'elle dit, pour ainsi dire : « Qu'y a-t-il pour moi dans le ciel, et que dési- » ré-je sur la terre, sinon vous [2] ? » Oui, certainement, elle aime d'une manière chaste, celle qui cherche celui qu'elle aime, et ne cherche aucun des biens qui lui appartiennent; elle aime d'une manière sainte, celle qui aime, non dans la concupiscence de la chair, mais dans la pureté de l'esprit; elle aime avec ardeur, celle qui se livre avec si peu de frein à son propre amour qu'elle oublie même la majesté de celui qu'elle aime.

[1] Genès., 1. — [2] Ps. 72.

Mais quoi! cette majesté « jette un regard sur la terre et la fait » trembler[1]. » Et c'est à cette majesté qu'elle demande un baiser! Est-elle donc ivre? Oui, elle l'est; et peut-être, lorsqu'elle s'exprime avec tant de chaleur, sort-elle du cellier où l'époux met son vin, de ce cellier où bientôt elle va se glorifier d'avoir été introduite. David, en effet, en parlant d'un petit nombre, disait à Dieu : « Ils seront enivrés de l'abondance qui est dans » votre maison, et vous les ferez boire dans le torrent de vos dé- » lices[2]. » Oh! quelle énergie d'amour! quelle confiance dans l'esprit de liberté! Et quoi de plus évident que « la charité » parfaite met la crainte en fuite[3]! »

Cependant, avec pudeur, ce n'est pas à l'époux en personne qu'elle adresse la parole; c'est à d'autres qu'elle parle de lui comme d'un absent : « Qu'il me baise, dit-elle, du baiser de » sa bouche. » C'est un grand don qu'elle veut obtenir, et il est nécessaire d'accompagner sa prière de modestie et de faire appuyer sa demande. C'est donc par les familiers, par les amis intimes, qu'elle cherche à s'introduire dans l'intérieur, et qu'elle veut parvenir à celui qui est l'objet de son désir. Eh! qui sont ces familiers, ces amis intimes? Nous croyons que les saints anges sont à côté de ceux qui prient, qu'ils offrent à Dieu les prières et les vœux des hommes, lors toutefois qu'ils les voient élever des mains pures, sans colère et sans dissension. L'ange qui parle à Tobie le prouve lorsqu'il lui dit : « Lorsque vous priiez avez larmes, que » vous ensevelissiez les morts, que vous abandonniez votre repas, » et que vous cachiez les cadavres pendant le jour dans votre » maison, et les ensevelissiez pendant la nuit, j'ai offert moi- » même votre prière au Seigneur[4]. » Je présume que vous êtes assez convaincus de cette vérité par tous les autres témoignages de l'Écriture; et, pour prouver que les saints anges daignent eux-mêmes se mêler d'ordinaire à ceux qui psalmodient, qu'y a-t-il de plus positif que ce que dit le psalmiste : « Les princes, » conjointement avec ceux qui chantaient des cantiques, mar- » chaient devant, au milieu des jeunes filles qui battaient du » tambour[5]. » De là disait David : « C'est en présence de vos » anges que je célèbre votre gloire, ô mon Dieu[6]! »

Je gémis par cette raison, lorsqu'au milieu des veilles sacrées, j'en vois quelques-uns d'entre vous qui se laissent abattre par le poids du sommeil, qui n'ont aucun respect pour les citoyens du

[1] Ps. 103.—[2] Ps. 35.—[3] I Jean, 4.— [4] Tob., 12.— [5] Ps. 67.— [6] Ps. 137.

ciel, et paraissent comme morts devant ces princes, qui, touchés de votre ferveur, se font un délice d'assister à la solennité de vos cantiques. Je crains qu'à la fin ils ne regardent votre nonchalance avec abomination, qu'ils ne se retirent indignés, et qu'alors chacun de vous n'en soit réduit à dire à Dieu, avec un tardif gémissement : « Vous avez éloigné de moi tous ceux qui me con» naissaient; ils m'ont eu en abomination[1]. » Et encore : « Vous » avez éloigné de moi mes amis et mes proches, et vous avez fait » que ceux qui me connaissaient m'ont quitté à cause de ma » misère[2].» Et enfin : « Ceux qui étaient proches de moi s'en sont » tenus éloignés, et ceux qui cherchaient à m'ôter la vie usaient » de violence à mon égard[3]. » Et, dans la vérité, si les bons esprits s'éloignent de nous, qui pourra soutenir les assauts des esprits perfides? Je dis donc à ceux qui s'abandonnent ainsi : « Maudit est celui qui fait l'œuvre de Dieu avec négligence[4]! » C'est le Seigneur, et ce n'est plus moi, qui leur dit aussi : « Plût » à Dieu que je vous eusse trouvé ou chaud ou froid! mais, parce » que je vous ai trouvé tiède, je vais commencer à vous vomir de » ma bouche[5]. »

C'est pourquoi, lorsque vous êtes debout pour la prière ou pour la psalmodie, faites attention à vos princes; tenez-vous dans le respect et la discipline, et glorifiez-vous de ce que vos anges voient tous les jours la face du Père. Ce sont eux qui, envoyés pour remplir auprès de nous, qui recevons l'héritage du salut, les fonctions de leur ministère, portent notre dévotion dans les demeures célestes et nous en rapportent la grâce. Usurpons donc l'office de ceux dont nous sommes assez heureux pour partager le commerce, et afin que la louange s'exerce d'une manière parfaite, et dans la bouche des enfants, et dans celle de ceux qui sont à la mamelle, disons-leur : « Chantez, chantez à notre Dieu[6], » et entendons-les nous répondre à leur tour : « Chantez, chantez à » notre roi[7]. »

En qualité de citoyens des saints et de domestiques de Dieu, ne faisant par conséquent qu'un même chœur de louanges avec les chantres du ciel, psalmodiez avec sagesse. C'est la bouche qui savoure les éléments, mais c'est l'âme qui savoure les psaumes. Aussi, que l'âme prudente, que l'âme fidèle ne néglige pas de les broyer comme avec les dents de son intelligence, de peur qu'en

[1] Ps. 87, 8. — [2] Id., 19. — [3] Ps. 37. — [4] Jérém., 48. — [5] Apoc., 3. — [6] Ps. 8. — [7] Ps. 46.

les avalant tout entiers, et sans les avoir mâchés, le palais ne vienne à être privé de leur saveur délicieuse et préférable à celle du miel et du rayon de miel. Offrons-le dans le banquet céleste et à la table de Jésus-Christ, offrons-le avec les apôtres, ce rayon de miel; le miel est dans l'alvéole, mais la dévotion est dans la lettre. Autrement, si vous dévorez la lettre sans l'assaisonner de l'esprit, elle donne la mort. Si, au contraire, avec l'apôtre, vous psalmodiez avec l'âme, vous psalmodiez avec l'esprit, vous reconnaîtrez vous-mêmes alors la vérité de ces paroles qu'a prononcées Jésus-Christ : « Ce que je vous dis est esprit et vie [1], » et de ce que nous lisons aussi dans les oracles de la sagesse : « Mon es- » prit est plus doux que le miel [2]. »

C'est ainsi que les délices engraisseront votre âme; c'est ainsi que votre holocauste deviendra agréable; c'est ainsi que vous apaiserez le roi et que vous plairez aux princes; enfin, c'est ainsi que vous vous rendrez favorable toute la cour céleste et que ceux qui en sont les chefs, « les princes de Juda, les princes de Zabu- » lon, les princes de Nephtali [3], » c'est-à-dire les chefs de ceux qui louent, les chefs de ceux qui sont continents, les chefs de ceux qui contemplent, récréés dans les demeures célestes par un odeur suave, diront aussi de vous : « Quelle est celle-ci qui s'é- » lève du désert, comme une fumée qui monte des parfums de » myrrhe et d'encens, et de toute sorte de poudres de senteur [4] ?» Ils savent en effet, nos princes, que la psalmodie de ceux qui louent, le courage de ceux qui sont continents, la pureté de ceux qui contemplent est agréable à leur roi; aussi s'empressent-ils d'exiger de nous les prémices de ce triple esprit, qui ne sont certainement autre chose que les premiers, les plus purs fruits de la sagesse. Au reste, vous n'ignorez pas que *Judas* veut dire celui qui loue ou qui chante les louanges; que *Zabulon* signifie le rempart de la force et du courage, et que *Nephtali* exprime un cerf échappé qui, par l'agilité de ses bonds et la profondeur des forêts dans lesquelles il a coutume de s'enfoncer, représente l'enthousiasme de celui qui contemple et la profondeur des sens qu'il pénètre. Nous savons au surplus quel est celui qui a dit : « Le sacrifice de louange » est celui par lequel l'homme m'honorera [5]. »

Mais s'il est vrai que « la louange ne soit pas belle dans la bou- » che du pécheur, » combien ne vous est pas nécessaire la vertu de continence qui empêche le péché de régner dans votre corps

[1] Jean, 6.—[2] Ecclés., 24.—[3] Ps. 67.—[4] Cant. 3.—[5] Ps. 49.

mortel? Mais la continence qui recherche une gloire humaine n'étant d'aucun mérite devant Dieu, vous avez donc aussi principalement besoin de la pureté d'intention par laquelle votre âme aspire à plaire et réussit à s'attacher à Dieu seul. Or, s'attacher à Dieu n'est autre chose que voir Dieu, ce qui, par un bonheur privilégié, n'est donné qu'à ceux qui ont le cœur pur. David l'avait ce cœur pur, lui qui disait à Dieu : « Mon âme s'est attachée » à vous suivre [1]; » et encore : « Mais, pour moi, il m'est bon de m'attacher à Dieu [2]. » Il s'attachait en voyant et voyait en s'attachant. Il est donc vrai que les envoyés célestes entretiennent un fréquent, un familier commerce avec l'âme qui se livre à ces saints exercices, surtout lorsqu'ils s'aperçoivent qu'elle multiplie ses prières. Qui me donnera, ô bons princes, que par vous les miennes soient connues auprès de Dieu? je ne dis pas à Dieu, auquel néanmoins rend hommage la pensée de l'homme, mais auprès de Dieu, c'est-à-dire à ceux qui sont avec Dieu, soit les vertus bienheureuses, soit les esprits dégagés de la chair. Qui me retirera de la poussière au milieu de mon indigence? qui me relèvera du fumier au milieu de ma pauvreté? afin que je m'assoie avec les princes et que j'occupe le trône de la gloire. Non, je ne doute pas qu'ils ne reçoivent avec empressement dans le palais celui qu'ils daignent visiter dans la boue. Ils se sont réjouis au moment de sa conversion, et comment ne le reconnaîtraient-ils pas au moment de son triomphe?

Je pense donc que c'est à ces princes que s'adresse l'épouse au milieu de sa prière, et que c'est à eux, comme aux serviteurs, comme aux compagnons de l'époux, qu'elle ouvre le désir de son cœur, lorsqu'elle dit : « Qu'il me baise du baiser de sa bouche. » Et remarquez l'amical, le familier colloque qu'a l'âme soupirante dans la chair avec les puissances célestes. Elle brûle de recevoir un baiser ; elle demande ce qu'elle désire avec ardeur : et cependant elle ne prononce point le nom de celui qu'elle aime, parce qu'elle ne doute pas que ces serviteurs, que ces compagnons ne connaissent celui dont elle parle, celui dont elle s'entretient d'ordinaire et si souvent avec eux. C'est pour cela qu'elle ne dit pas, qu'un tel ou un tel me donne un baiser ; mais seulement, qu'il me baise. De même que Marie-Madeleine n'exprimait pas par son nom celui qu'elle cherchait, mais se contentait de dire à celui qu'elle prenait pour un jardinier : « Seigneur, si c'est vous qui l'a-

[1] Ps. 62, 9. — [2] Ps. 72.

vez enlevé [1]. » Eh ! quel est-il celui qui a été enlevé ? elle ne le dit pas, parce qu'elle croit que tout le monde doit connaître celui qui ne peut, même pour un seul instant, s'effacer de son cœur. De même aussi cette épouse, parlant aux compagnons de son époux comme à ses confidents, comme à ceux dont elle sait qu'elle est connue, s'écrie tout-à-coup de son bien-aimé, et sans dire son nom : « Qu'il me baise du baiser de sa bouche. »

Je ne veux pas aujourd'hui vous arrêter plus longtemps sur ce baiser. Demain vous apprendrez tout ce qu'à la faveur de vos prières daignera m'en suggérer l'onction qui instruit de tout. Car le secret dont je dois vous parler n'est révélé ni par la chair ni par le sang, mais par cet Esprit saint qui pénètre les profondeurs de Dieu même, et qui, procédant du Père et du Fils, vit et règne également avec eux dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

VIIIe DISCOURS.

Comment est désigné par le baiser de la bouche de Dieu le Saint-Esprit, dont l'Église demande le don pour parvenir par lui à la connaissance de la sainte Trinité.

Je dois aujourd'hui, suivant la promesse que vous en avez reçue hier, traiter du baiser le plus sublime, c'est-à-dire de celui de la bouche elle-même. Écoutez avec plus d'attention ce que l'on savoure avec plus de délice, ce que l'on goûte plus rarement, ce que l'on comprend avec plus de difficulté. Et d'abord, pour commencer d'un peu plus haut, il me semble avoir désigné une espèce de baiser ineffable, inconnu à toute créature, celui qui a dit : « Per» sonne ne connaît le Fils, si ce n'est le Père, et personne ne con» naît le Père, si ce n'est le Fils ou celui auquel le Fils aura » voulu le révéler [2]. » Le Père en effet aime le Fils, et avec un amour singulier il l'embrasse : souverain comme son égal ; éternel comme coéternel ; unique comme unique. Le Fils de son côté n'est pas attaché par un moindre amour au Père, puisque c'est pour l'amour de lui qu'il se livre à la mort ; selon qu'il l'atteste lui-même : *afin*, dit-il, « que tout le monde connaisse que j'aime » mon Père, levez-vous, et marchons [3]. » Et l'on ne peut douter que ce ne fût pour aller à sa passion. Or, cette mutuelle connaissance, ce mutuel amour de celui qui engendre et de celui qui

[1] Jean, 20. — [2] Matth., 11. — [3] Matth., 26.

est engendré, qu'est-ce autre chose, sinon le plus délicieux, mais aussi le plus secret de tous les baisers ?

Quant à moi, je regarde comme certain que la créature angélique elle-même n'est point admise à ce secret si auguste et si saint du divin amour. Et saint Paul a pensé de même que la paix, qui en fait le bonheur, surpasse toute intelligence et, par conséquent, celle des anges. Aussi cette épouse dont nous parlons, toute présomptueuse qu'elle est d'ailleurs, n'ose-t-elle cependant dire : Qu'il me baise de sa bouche, baiser qu'elle réserve au père seul, elle ne demande-t-elle que quelque chose d'inférieur : « Qu'il me baise, » dit-elle, du baiser de sa bouche. » Reconnaissez ici une épouse nouvelle et qui reçoit un nouveau baiser, non de la bouche, mais du baiser de la bouche. « Il souffla sur eux [1], » est-il écrit, et nul doute que ce fut Jésus sur les apôtres, ou, pour mieux dire, sur l'Église primitive, et il dit : « Recevez le Saint-Esprit. » Voilà bien certainement le baiser. Et, en effet, ce souffle de Jésus fut-il seulement le souffle de son corps ? non, mais celui de l'esprit invisible, et cet esprit invisible ne fut donné par le souffle de Jésus qu'afin que par-là l'on comprît que cet esprit procédait de Jésus, comme il procédait du père, et que cet esprit était véritablement comme un baiser qui est commun et au Père qui le donne, et à Jésus qui le reçoit.

C'est pour cette raison qu'il suffit à l'épouse d'être baisée *du baiser* de l'époux, quoiqu'elle ne soit point baisée *de la bouche* elle-même; et elle ne regarde ni comme vil ni comme peu de chose d'être baisée *du baiser*, qui n'est autre que l'infusion elle-même du Saint-Esprit. Car si l'on regarde avec raison le Père comme celui qui baise et le Fils comme celui qui est baisé, il n'est pas hors de propos de regarder le Saint-Esprit comme le *baiser*, puisque c'est lui qui forme l'imperturbable paix, l'indissoluble ciment, l'individuel amour, l'indivisible unité du Père et du Fils.

C'est donc à cet esprit qu'ose prétendre l'épouse; c'est de lui dont, sous le nom de *baiser*, elle demande l'infusion avec confiance, et elle a par devers elle quelques titres qui lui donnent un certain droit à cette présomption. Le Fils a dit : « Personne ne connaît le » Fils, si ce n'est le Père; personne ne connaît le Père, si ce n'est » le Fils; » et il a ajouté : « Ou celui auquel le Fils aura voulu le » révéler [2]. » Or elle se confie que ce sera à elle, s'il veut le révéler à quelqu'un. Elle demande donc hardiment qu'on lui donne

[1] Jean, 20. — [2] Matth., 11.

un *baiser*, c'est-à-dire cet esprit dans lequel lui seront révélés tout à la fois et le Père et le Fils, l'un ne pouvant jamais se manifester sans l'autre. Selon ce qui est écrit dans saint Jean : « Celui qui me » voit voit aussi mon Père [1] ; » et, dans son épître : « Quiconque » nie le Fils n'a point le Père; mais quiconque reconnaît le Fils a » aussi le Père [2]. » Preuve évidente que le Père n'est point connu sans le Fils, et le Fils sans le Père. C'est par conséquent avec raison que celui qui a dit : « La vie éternelle consiste à vous connaî- » tre, vous qui êtes le vrai Dieu, et Jésus-Christ que vous avez » envoyé [3], » a établi la souveraine béatitude, non dans la connaissance de l'un ou de l'autre, mais dans la connaissance de tous les deux ensemble. Aussi est-il dit que ceux qui suivent l'agneau portent gravés sur leurs fronts le nom du Fils et le nom du Père [4], ce qui signifie qu'ils trouvent leur gloire dans la double connaissance et du Père et du Fils.

Peut-être me dira-t-on : La connaissance du Saint-Esprit n'est donc pas aussi nécessaire, car lorsque Jésus a dit que la vie éternelle consistait à connaître le Père et à connaître le Fils, il n'a point parlé du Saint-Esprit ? Cela est vrai ; mais lorsqu'une fois le Père et le Fils sont parfaitement connus, comment ne connaît-on pas la bonté de l'un et de l'autre, qui est le Saint-Esprit? Et un homme est-il connu dans son entier à un autre homme, tandis qu'on ignore s'il est de bonne ou de mauvaise volonté ? Quoiqu'il soit dit : « La vie éternelle consiste à vous connaître, vous qui êtes le » vrai Dieu, et Jésus-Christ que vous avez envoyé,» si cette mission prouve et le bon plaisir du Père qui la donne avec bonté, et le bon plaisir du Fils qui s'y soumet avec empressement, par la seule mention d'une si grande grâce de la part du Père et de la part du Fils, il est certainement parlé du Saint-Esprit, lui qui n'est autre chose que l'amour, que la bonté de l'un et de l'autre.

C'est donc l'infusion de grâce de cette triple connaissance, autant qu'elle peut être saisie dans une chair mortelle, que l'épouse demande lorsqu'elle demande le baiser. Et c'est au Fils qu'elle le demande, parce que c'est au Fils qu'il appartient de révéler à qui il veut. Oui, le Fils se révèle lui-même à qui il veut ; il révèle aussi le Père ; et cette révélation il la fait, sans contredit, par le baiser , c'est-à-dire par le Saint-Esprit. L'apôtre nous en est témoin lorsqu'il dit : « Mais, pour nous, Dieu nous a révélé par son » esprit [5]. » Or le Fils, en donnant l'esprit par lequel il révèle, ré-

[1] Jean, 14. — [2] 1 Jean, 2. — [3] Jean, 17. — [4] Apoc., 14. — [5] 1 Corint., 2.

vèle cet esprit lui-même, car il révèle en donnant, il donne en révélant; et cette révélation, qui s'opère par le Saint-Esprit, n'éclaire pas seulement pour connaître, mais elle enflamme aussi pour aimer, selon ce que dit saint Paul : « La charité de Dieu a » été répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été » donné [1]. »

Telle est peut-être la raison pour laquelle on ne lit pas que ceux qui, connaissant Dieu, ne l'ont point glorifié comme Dieu, aient acquis cette connaissance par la révélation du Saint-Esprit, parce que, malgré qu'ils le connaissent, ils ne l'ont point aimé. Vous ne trouvez en effet que ces mots : « Car Dieu leur a fait connaître [2], » et il n'est point ajouté : « par le Saint-Esprit, » de peur que les âmes impies, qui se sont contentées de la connaissance qui enfle et qui ont ignoré celle qui édifie, n'usurpassent en leur faveur le baiser qui appartient à l'épouse. L'apôtre, d'ailleurs, nous apprend lui-même comment ils sont parvenus à cette connaissance : « C'est, » dit-il [3], par celle que leur en ont donnée les créatures. » Ils n'ont donc qu'imparfaitement connu celui pour lequel ils n'ont eu aucun amour; car s'ils l'avaient entièrement connu, ils n'auraient pas ignoré la bonté avec laquelle il a bien voulu naître et mourir dans la chair pour les racheter. Aussi qu'ont-ils connu de Dieu? apprenez-le : « Son éternelle puissance, dit l'apôtre au même en- » droit, et sa divinité. » Ce n'est donc, comme vous le voyez, que ce qui appartenait à la sublimité, à la majesté, que dans la présomption de l'esprit, non de Dieu, mais du leur, ils ont approfondi, et ils n'ont pas compris que ce Dieu était doux, qu'il était humble de cœur. Cela n'est point étonnant, puisque leur chef Béhémoth, selon qu'il en est écrit, « voit tout ce qui est sublime » et ne voit rien de ce qui est humble. Bien différent d'eux, David ne marchait pas d'une manière pompeuse ou élevée au-dessus de lui-même, et craignait que, scrutateur de la gloire, il ne fût opprimé par la gloire.

A son exemple, et pour ne vous enfoncer qu'avec précaution dans les sens mystérieux et cachés, rappelez-vous l'avis que vous donne le Sage : « Ne recherchez point, vous dit-il, ce qui est au-dessus de » vous, et ne tâchez point de pénétrer ce qui surpasse vos forces [4]. » Marchez au milieu de ces obscurités par l'esprit et non par votre sens propre. La doctrine de l'esprit n'aiguise point la curiosité, mais elle enflamme la charité. Aussi est-ce avec raison que l'é-

[1] Rom., 5. — [2] 1 Corint., 2. — [3] Rom., 1. — [4] Ecclésiast., 3, 22.

pouse, lorsqu'elle cherche celui que chérit son âme, ne s'en rapporte pas aux sens de sa chair, n'acquiesce point aux vains raisonnements d'une curiosité tout humaine, mais demande un baiser, c'est-à-dire invoque le Saint-Esprit pour recevoir tout à la fois par lui et le goût de la science et l'assaisonnement de la grâce. Eh! n'est-ce pas bien avec amour qu'est reçue la science qui est donnée dans le baiser, puisqu'il est, ce baiser, le gage de l'amour? Aussi n'est-ce pas lui qui donne celle qui enfle, puisque cette science est sans amour. Que ceux donc qui n'ont point le zèle de Dieu, ou qui n'ont point ce zèle selon la science, n'entreprennent point de s'arroger ce baiser, car la grâce de ce baiser porte avec elle ce double don : la lumière de la connaissance et l'onction de la dévotion. Il est, en effet, tout ensemble, ce baiser, l'esprit de sagesse et l'esprit d'intelligence; il porte, comme l'abeille, la cire et le miel, et a tout ce qu'il faut pour allumer en même temps le flambeau de la science et pour infuser la douceur de la grâce. Ils ne peuvent donc s'imaginer avoir reçu ce baiser, ni ceux qui comprennent la vérité sans l'aimer, ni ceux qui l'aiment sans la comprendre, car certainement, dans ce baiser, ni l'erreur ni la tiédeur ne peuvent trouver place, et c'est pour cela que l'âme, qui est véritablement épouse, doit, pour recevoir la grâce de ce très saint baiser, préparer de son côté ses deux lèvres, c'est-à-dire la raison de l'entendement et la volontë de la sagesse, afin que, glorifiée du plein baiser, elle mérite d'entendre : « La grâce est répandue sur » vos lèvres; c'est pour cela que Dieu vous a pour jamais comblée de » bénédictions [1]. » Mais revenons : le Père, embrassant le Fils, lui dévoile donc dans toute leur plénitude les mystères de sa divinité et lui inspire toute la douceur de l'amour. C'est ce qu'exprime l'Écriture lorsqu'elle dit : « Le jour révèle la parole au jour [2]. » Éternel, exclusif, bienheureux embrassement, auquel, comme nous l'avons déjà dit, il n'est donné d'assister à aucun genre de créature, et qui n'a pour témoin et pour confident d'une mutuelle connaissance et d'un mutuel amour que l'esprit du Père et du Fils; car « quel est celui qui a connu les desseins de Dieu ou qui est » entré dans ses conseils [3] ? »

Quelqu'un m'objectera sans doute : Eh! d'où vous vient à vous cette révélation que vous avouez vous-même n'être confiée à aucune créature? Mais « c'est le Fils unique qui est dans le sein du » Père, qui lui-même l'a donné [4]. » Oui, dis-je, c'est lui qui l'a

[1] Ps. 44. — [2] Ps. 18. — [3] Rom., 11, 34. — [4] Jean, 1.

donné, non pas à moi, misérable et indigne, mais bien à Jean, l'ami de l'époux, de qui sont les paroles que je viens de rapporter. Et il l'a donné non-seulement à lui, mais à Jean l'évangéliste, cet heureux disciple que chérissait Jésus ; car son âme a été agréable à Dieu, digne du nom et de la dot de l'épouse, digne des embrassements de l'époux, digne, en un mot, de reposer sur le sein de Jésus-Christ, et c'est dans le sein de ce Fils unique que Jean a puisé ce que le Fils unique avait puisé dans le sein du Père. Jean lui-même n'a cependant pas encore été le seul. Ils y ont aussi pensé tous ceux auxquels le même ange du grand conseil a dit : « Je vous ai appelés, mes amis, parce « que je vous ai fait savoir tout ce que j'ai appris de mon Père [1]. » Il y a puisé de même, ce Paul qui prêchait un évangile qui ne venait pas des hommes, puisque ce n'était pas des hommes qu'il l'avait reçu, mais de la révélation de Jésus-Christ ; et tous ceux-là peuvent certainement dire avec autant de bonheur que de vérité : « Le » Fils unique, qui est dans le sein du Père, est celui qui nous a » donné lui-même cette révélation. » Or cette révélation qu'a-t-elle été pour eux, sinon le baiser ? mais le *baiser du baiser*, et non le *baiser de la bouche*. Apprenez en effet quel est le *baiser de la bouche* ; le voici : « Moi et mon Père nous ne sommes qu'un ; » et encore : « Je suis dans mon Père, et mon Père est en moi [2]. » Tel est le *baiser* pris bouche à bouche ; mais que personne ne se l'approprie ; baiser, il est vrai, de délectation et de paix, mais d'une délectation qui surpasse toute science, mais d'une paix qui excède tout sentiment. Et néanmoins, nonobstant ce *baiser*, Dieu, par le *baiser de sa bouche*, ou plutôt par son esprit, a révélé à Paul ce que l'œil n'a point vu, ce que l'oreille n'a point entendu, ce que le cœur de l'homme n'a point compris. En deux mots : l'essence du Fils dans le Père, l'essence du Père dans le Fils, voilà quel est le *baiser de la bouche*. Ce que nous lisons : « Car nous n'avons pas reçu l'esprit » de ce monde, mais l'esprit qui vient de Dieu, afin que nous con- » naissions les dons que Dieu nous a faits [3], » voilà le *baiser du baiser*.

Et, afin de mieux distinguer encore l'un et l'autre de ces baisers, celui qui reçoit la plénitude reçoit le *baiser de la bouche* ; celui qui ne fait que recevoir de la plénitude reçoit le *baiser du baiser*. Paul est grand sans doute, et cependant tout grand qu'il est, à quelque hauteur qu'il élève la bouche, l'étendrait-il même jusqu'au troisième ciel, il faut toujours qu'il demeure en arrière de la bouche du Très-Haut. Que, content de sa mesure, il reste en

[1] Jean, 15. — [2] Jean, 10. — [3] 1 Corint., 2.

lui-même, et que, ne pouvant atteindre au visage de gloire, il demande humblement qu'on condescende jusqu'à lui et qu'on lui transmette le baiser. Mais pour celui qui n'a pas regardé comme un larcin d'être égal à Dieu, au point qu'il a osé dire : « Mon » Père et moi nous ne sommes qu'un, » uni comme égal, il embrasse comme égal; il ne mendie point avec infériorité le baiser, mais, portant à la même hauteur la bouche à la bouche, il reçoit, par une exclusive prérogative, le *baiser de la bouche*. Le baiser pour Jésus-Christ est donc plénitude; pour Paul, il n'est que participation. Et tandis que l'un se glorifie de le recevoir de la bouche même, l'autre ne peut se glorifier que de le recevoir du baiser.

Heureux néanmoins ce baiser par lequel non-seulement on connaît Dieu, mais on aime le Père, qui n'est jamais pleinement connu que lorsqu'il est parfaitement aimé. Quelle est l'âme parmi vous qui quelquefois a senti, dans le secret de sa conscience, l'esprit du Fils qui criait : « Mon père ! mon père !» Que celle-là, que celle-là présume qu'elle est aimée d'un amour paternel, elle qui se sent aimante par le même esprit que le Fils ! O âme, quelle que vous soyez, qui avez ce bonheur, ayez confiance, ayez confiance et n'ayez aucun doute. Reconnaissez-vous dans l'esprit du Fils pour la fille du Père, pour l'épouse et pour la sœur du Fils; car vous trouverez que l'un et l'autre de ces deux noms sont donnés à celle qui vous ressemble. J'en ai la preuve sous la main et sans beaucoup de travail. C'est la parole de l'époux à cette âme : « Venez, lui dit-il, dans mon jardin, ô ma sœur ! ô mon épouse[1] ! » Et en effet elle est sœur, puisqu'elle est d'un même père; elle est épouse, puisqu'elle est dans un même esprit; car si le mariage charnel ne fait qu'une même chair des deux époux, pourquoi l'union spirituelle ne ferait-elle pas bien mieux un même esprit de ceux qu'elle lie l'un à l'autre? Et celui qui s'attache au Seigneur ne devient-il pas un même esprit avec lui ? Mais aussi écoutez le Père lui-même: avec quel amour, avec quelle condescendance il la nomme sa fille, et néanmoins l'invite comme sa propre belle-fille aux tendres embrassements de son Fils ! « Ecou- » tez, ô ma fille, lui dit-il [2], ouvrez les yeux, ayez l'oreille atten- » tive et oubliez votre peuple et la maison de votre père, et le roi » désirera de voir votre beauté.» Voilà, voilà celui auquel cette âme demande un baiser. O âme sainte, pénétrez-vous de respect; car c'est lui qui est aussi votre Seigneur et votre Dieu, que peut-être

[1] Cant., 5. — [2] Ps. 44.

vous ne devriez pas embrasser, mais adorer avec le Père et le Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il !

IX° DISCOURS.

Des mamelles de l'époux, c'est-à-dire de Jésus-Christ, dont l'une est la longanimité à attendre les pécheurs, et l'autre la bénignité ou la facilité à les recevoir.

Revenons désormais au texte, et donnons un motif, une conséquence, aux paroles de l'épouse : ce qui est vif et précipité demeure vague, incertain, par défaut de principe, et il faut lier ce début à quelque chose qui le précède d'une manière convenable. Supposons donc que ceux que nous avons appelés les compagnons de l'époux sont venus, comme qui dirait la veille ou la surveille, chez l'épouse pour la saluer et lui rendre visite ; qu'y revenant encore aujourd'hui, ils l'ont trouvée plongée dans une sombre mélancolie et de secrets gémissements ; et que, cherchant quels en étaient les motifs, ils lui ont adressé à peu près ce discours : « Que vous est-il arrivé de nouveau ? Pourquoi donc vous » trouvons-nous plus triste qu'à l'ordinaire ? et quelle est la » cause de ces plaintes inattendues ? Lorsqu'après vous être égarée, » et avoir, dans votre démence, recherché vos amants, avec » lesquels vous ne trouviez qu'amertume, vous avez enfin » été contrainte de revenir à votre premier époux, n'est-il pas » vrai qu'avec beaucoup de prières et beaucoup de larmes vous » avez vivement insisté pour mériter au moins de toucher ses pieds ? » — Je me le rappelle, dit l'épouse.—Alors, et après l'avoir ob- » tenu et reçu en même temps dans le baiser des pieds le pardon » de vos offenses; impatiente de nouveau et peu satisfaite d'une » aussi grande condescendance, mais avide d'une plus grande fa- » miliarité, n'avez-vous pas demandé avec autant d'instance qu'au- » paravant, et obtenu de même une seconde grâce ; de manière » que dans le baiser de la main vous avez acquis des vertus qui » n'étaient ni petites ni peu nombreuses ? — Je n'en disconviens » pas, répond-elle. — Ils continuent : N'est-ce pas vous qui, » en effet, aviez coutume de jurer, de protester que si jamais » il vous était donné de parvenir au baiser de la main, que cela » vous suffirait pour toujours, et qu'à l'avenir vous ne demande- » riez plus rien ? — Moi ! — Qu'est-ce donc ? Vous plaindriez- » vous par hasard qu'on vous ait enlevé quelques-uns des » bienfaits que vous aviez reçus ? — Aucuns. — Ou craindriez-

» vous peut-être qu'on ne vienne à se rappeler cette mauvaise
» vie passée que vous aviez présumé vous avoir été pardonnée?
» — Non.

» Expliquez-vous donc et donnez-nous les moyens de vous satis-
» faire. — Non, dit-elle, non, je n'aurai point de repos s'il ne me
» baise du baiser de sa bouche; je lui rends grâce du baiser des
» pieds, et grâce du baiser de la main; mais s'il a pour moi le
» moindre attachement, *qu'il me baise du baiser de sa bouche* : je ne
» suis point ingrate, mais j'aime, il est vrai, et je l'avoue; ce que
» j'ai reçu est bien au-dessus de mes mérites, mais il est bien au-
» dessous de mes vœux. Ce n'est pas la raison, c'est le désir qui
» m'anime; et, je vous prie, ne parlez pas de présomption, lors
» que c'est la seule affection qui m'entraîne. La modestie réclame
» sans doute, mais c'est l'amour qui l'emporte. Oui, je sais que la
» majesté du roi éclate dans son amour pour la justice; mais
» l'amour, le véhément amour, n'attend plus la justice. Il n'est
» plus ni tempéré par la prudence, ni modéré par la modestie,
» ni soumis par la raison. Je demande, je supplie, je conjure
» *qu'il me baise du baiser de sa bouche.* Voilà déjà bien des années
» que par sa grâce je m'efforce de mener une vie chaste, une vie
» sobre, que je suis assidue à la lecture, que je résiste aux vices,
» que je m'applique fréquemment à l'oraison. Je veille contre les
» tentations; je repasse mes années dans l'amertume de mon
» âme; je crois vivre autant qu'il est en moi sans reproche parmi
» mes frères; je vais, je viens à l'ordre du plus ancien, et suis sou-
» mise aux puissances supérieures; je ne convoite point le bien
» d'autrui, et, au contraire, j'ai donné le mien et me suis donnée
» moi-même. Je mange mon pain à la sueur de mon front, et
» cependant, dans tout cela et dans tout le reste, tout émane de
» l'habitude et rien de la douceur. Eh! que suis-je autre chose,
» sinon cette *génisse d'Éphraïm*, qui est *accoutumée*, suivant le
» prophète, *et qui se plaît à fouler le grain* [1]? En un mot, il est
» dit dans l'Évangile que *le serviteur* [2] qui ne fait que ce qu'il
» doit faire est regardé comme *inutile*: peut-être, tant bien que
» mal, j'accomplis les commandements; mais en les accom-
» plissant mon âme n'en est pas moins comme une terre
» sans eau. Afin donc que mon holocauste devienne agréable,
» *qu'il me baise*, je l'en conjure, *qu'il me baise du baiser de sa bouche.* »

Plusieurs aussi d'entre vous, et je m'en souviens, se plaignent

[1] Osée, 10. — [2] Luc, 17.

d'ordinaire à moi, dans leurs confessions particulières, de cette langueur, de cette aridité de leurs cœurs, de cette inertie, de cette imbécillité de leurs âmes, de ce qu'ils ne peuvent pénétrer les choses profondes et sublimes de Dieu, et de ce qu'ils ne goûtent que peu ou rien des douceurs de l'esprit. Et ceux-là que font-ils, sinon soupirer après le baiser ? Ils soupirent réellement, ils appellent avec impatience l'esprit de sagesse et d'intelligence : d'intelligence pour atteindre, de sagesse pour goûter ce qu'ils auront atteint. C'était dans ce même sentiment, je pense, que priait le prophète lorsqu'il disait : « Que mon âme soit remplie et comme » rassasiée et engraissée, et ma bouche vous louera avec les lèvres » de l'allégresse [1]. » Il demandait bien là le baiser, et un baiser dont l'attrait, après avoir imprégné ses lèvres de l'onction d'une grâce spéciale, fût suivi de ce que lui-même demande dans un autre endroit : « Que ma bouche, » y dit-il, « soit remplie de vos » louanges, afin que je chante votre gloire et que je sois conti- » nuellement appliqué à publier votre grandeur [2]. » Aussi la publie-t-il, cette grandeur, aussitôt qu'il en a goûté le charme [3]. » Com- » bien est grande, » s'écrie-t-il, « combien est grande, Seigneur, » l'abondance de votre douceur ineffable, que vous avez cachée » et réservée pour ceux qui vous craignent ? » Ce baiser m'a retenu assez longtemps ; et cependant, pour vous avouer la vérité, je n'ai pas la confiance de l'avoir encore assez dignement exprimé. Mais passons au reste ; car c'est en s'imprimant, bien mieux qu'en s'exprimant, qu'il se fait connaître.

On lit ensuite : « Car vos mamelles sont meilleures que le vin, » et elles ont l'odeur des parfums les plus exquis. » L'auteur lui-même ne dit pas quel est celui qui profère ces paroles, et nous laisse ainsi la liberté de les commenter suivant la personne à laquelle elles conviennent le mieux. Or je ne manque point de motifs convenables pour les attribuer soit à l'épouse, soit à l'époux, soit aux compagnons eux-mêmes de l'époux. Et d'abord, je vais montrer comment on peut les attribuer à l'épouse.

Pendant que celle-ci s'entretient et converse avec les amis de l'époux, celui qui est l'objet de leur mutuel colloque s'approche : il s'approche en effet de lui-même de ceux qui s'occupent de lui. Tel est son usage. C'est ainsi qu'il se mêle aux deux disciples qui conféraient ensemble sur le chemin d'Emmaüs, et que gracieux il les accompagne et les instruit. C'est aussi ce qu'il promet dans

[1] Ps. 62. — [2] Ps. 70. — [3] Ps. 30.

son Évangile : « Là, » dit-il, « où se trouvent deux ou trois per-» sonnes assemblées en mon nom, je m'y trouve au milieu d'elles[1];» et par son prophète : « Je les exaucerai avant qu'ils ne crient vers » moi, et lorsqu'ils parleront encore, je dirai : Me voici[2].» Et c'est de même que, dans cette occasion, il vient avant qu'on ne le nomme, et que, charmé des discours que l'on tient, il prévient les demandes. Je crois même que le plus souvent il n'attend pas les discours, et qu'il se rend présent par les seules pensées. Aussi l'homme qui a été trouvé selon le cœur de Dieu a-t-il dit : « Le » Seigneur a exaucé le désir du pauvre; votre oreille, ô mon » Dieu ! a entendu la préparation de leur cœur[3]. » Faites donc et vous aussi, en quelque lieu que vous vous trouviez, attention sur vous-mêmes, puisque vous savez que le Dieu qui scrute les reins et les cœurs, qui a formé de son souffle chacune de vos âmes, et qui y découvre le principe de toutes vos œuvres, connaît tout ce qui est en vous.

Or l'épouse, sentant à merveille que l'époux est là, s'arrête à l'instant, et rougit de la présomption dans laquelle elle s'aperçoit qu'elle est surprise; car jusqu'alors elle s'était figuré qu'elle était un peu plus réservée et moins hardie, puisqu'elle employait l'entremise et les messages. Mais tout-à-coup, se tournant vers lui, elle excuse de son mieux sa témérité. « Car vos mamelles, » lui dit-elle, « sont meilleures que le vin, et elles ont l'odeur des par-» fums les plus exquis ; » comme pour lui dire : si mes prétentions paraissent trop hautes, c'est vous-même, ô époux ! qui en êtes la cause; vous qui avec une si grande condescendance m'avez tellement attiré par la douceur de vos mamelles que, toute crainte étant bannie, non par ma hardiesse, mais par votre charité, j'ose peut-être plus qu'il ne convient, et oublie, en osant ainsi, votre majesté, pour ne me ressouvenir que de votre bonté. Que ceci ne soit donc entendu que comme la conséquence du discours précédent.

Voyons maintenant quel est cet éloge des mamelles de l'époux. L'époux a deux mamelles; en lui se trouvent deux marques incontestables d'une douceur incréée. Il attend avec patience celui qui pèche, il reçoit avec clémence celui qui se repent. Oui, dis-je, deux sources d'une délicieuse douceur découlent avec abondance du sein du Seigneur Jésus : la *longanimité*, en attendant ; *la facilité*, en pardonnant. Eh ! prenez garde que ceci n'est point de mon

[1] Matth., 18, 20. — [2] Isa., 65, 24. — [3] Ps. 9, 41.

invention ; car, touchant la *longanimité*, vous lisez : « Est-ce que » vous méprisez les richesses de sa bonté, de sa patience, de sa » longanimité [1] ? » Et ensuite : « Ignorez-vous que la bonté de » Dieu vous invite à la pénitence [2] ? » S'il suspend, en effet, pendant longtemps l'arrêt de sa vengeance sur la tête de celui qui le méprise, ce n'est le plus souvent que pour lui accorder la grâce du pardon, lorsqu'il se repent; « car il ne veut point la mort du pé» cheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive [3]. » Donnons des exemples de l'autre mamelle que nous avons appelée la *facilité* à pardonner. Vous lisez sur cette *facilité* : « A quelque heure que » gémisse le pécheur, son péché lui sera remis [4]. » Vous lisez : « Que l'impie quitte sa voie, et l'injuste ses pensées, et qu'il re» tourne au Seigneur, et il lui fera miséricorde ; qu'il retourne à » notre Dieu, parce qu'il est plein de bonté pour pardonner [5]. » David réunit admirablement en deux mots cette double bonté de Dieu lorsqu'il dit : « Le Seigneur est plein de longanimité et *tout* » rempli de miséricorde [6]. » C'est donc par l'épreuve qu'elle a faite de cette double bonté que l'épouse avoue que la confiance s'est en elle tellement accrue qu'elle a osé demander le baiser. Eh ! qu'y a-t-il d'étonnant, ô époux ! dit-elle, si vis à-vis de vous j'ai osé présumer ainsi, moi qui ai éprouvé la si grande abondance de douceur qui sort de vos mamelles, et non une confiance de mes mérites qui ait provoqué ma hardiesse ?

Quant à ce qu'elle dit : « Vos mamelles sont meilleures que le » vin, » cela signifie : L'onction de grâce qui découle de vos mamelles m'est plus efficace pour mon avancement spirituel que l'aigre réprimande des supérieurs. Et non-seulement ces mamelles sont meilleures que le vin, mais « elles ont encore l'odeur » des parfums les plus exquis, » parce que vous ne vous contentez pas de nourrir ceux qui sont présents par le lait d'une douceur intérieure, mais qu'ayant un bon témoignage, et auprès de ceux qui sont dedans, et auprès de ceux qui sont dehors, vous répandez sur les absents l'agréable odeur d'une bonne réputation. Oui, dis-je, vous avez le lait au dedans et les parfums au dehors, car vous n'auriez personne à nourrir du lait si vous n'attiriez auparavant par les parfums. Lorsque dans la suite nous en serons au moment où l'épouse dit : « Nous courrons à l'odeur de » vos parfums, » nous examinerons alors si les parfums de l'époux contiennent quelque chose de digne de nos remarques.

[1] Rom., 2. — [2] Id. — [3] Ezec., 33. — [4] Id. — [5] Is., 55, 7. — [6] Ps. 102.

Pour le présent, contentons-nous, suivant notre promesse, de voir si ces paroles que nous avons mises jusqu'ici dans la bouche de l'épouse sont aussi bien placées dans celle de l'époux.

L'épouse s'entretenant de l'époux, celui-ci, comme je l'ai dit, se trouve présent tout-à-coup; il acquiesce à son vœu, lui donne le baiser et accomplit en elle ce qui est écrit : « Vous lui avez » accordé le désir de son cœur, et vous ne l'avez point frustrée » de la demande de ses lèvres[1]. » Et la preuve qu'il lui en donne, c'est la réplétion de ses mamelles. L'efficacité du saint baiser est si grande, en effet, qu'aussitôt que l'épouse l'a reçu de l'époux, elle conçoit, et ses mamelles se gonflant se remplissent, en témoignage de sa fécondité, comme d'un lait onctueux. Ceux qui sont assidus à la fréquente oraison ont éprouvé ce que je dis ici. Souvent nous approchons de l'autel le cœur tiède et aride; nous fléchissons sous le poids de la prière; mais, en y persévérant, une grâce soudaine nous est infusée; notre âme s'engraisse; nos entrailles se pénètrent d'une piété intarissable, et si quelqu'un vient alors à les comprimer, elles épanchent aussitôt avec abondance le lait de la suavité qu'elles ont conçue. C'est donc comme si l'époux disait à l'épouse : Vous avez, ô épouse! ce que vous avez demandé, et le signe en vous en est évident, car vos mamelles sont devenues meilleures que le vin. Et comment douteriez-vous d'avoir reçu le baiser, puisque vous sentez que vous avez conçu, et que c'est ainsi que vos mamelles se sont gonflées, et que, par l'abondance de leur lait, elles sont devenues meilleures que le vin d'une science mondaine, qui enivre, il est vrai, mais de curiosité, et non de charité; qui emplit, mais ne nourrit pas; qui enfle, mais n'édifie pas; qui rassasie, mais ne fortifie pas?

Mais attribuons aussi ces mêmes expressions aux compagnons de l'époux. Épouse, disent-ils, c'est injustement que vous murmurez contre l'époux, puisque ce qu'il vous a donné vaut mieux que ce que vous lui demandez. Le baiser que vous lui demandez fait votre bonheur sans doute; mais les mamelles avec lesquelles vous allaitez les petits enfants que vous engendrez vous-même sont meilleures, c'est-à-dire plus nécessaires, que le vin de la contemplation. Il y a bien loin, en effet, de ce qui ne satisfait que le cœur d'un seul homme, et de ce qui en édifie un grand nombre. Rachel a beau être la plus belle, Lia n'en est pas moins la plus féconde. Cessez donc de trop insister pour obtenir les baisers

[1] Ps. 20.

de la contemplation, car les mamelles de la prédication leur sont préférables.

Il se présente encore un autre sens, que je n'ai pas proposé d'abord, mais que je me garderai de passer sous silence. Pourquoi ne dirions-nous pas que ces paroles conviennent bien davantage à ceux-là même sur lesquels veille l'épouse avec sollicitude, comme mère ou nourrice, sur ses petits enfants? Elles ne peuvent souffrir de sang-froid, ces âmes si jeunes et encore si tendres, que celle par la doctrine, par les exemples de laquelle elles désirent s'instruire et se former avec plus de plénitude, se livre à un saint loisir. Et bientôt, dans ce qui va suivre, ne verrons-nous pas réprimer l'impatiente inquiétude de ces âmes, lorsqu'on leur interdira, de la manière la plus sévère, de troubler la bien-aimée avant qu'elle n'y consente? S'apercevant donc que l'épouse n'a d'ardeur que pour les baisers, qu'elle se cherche un profond secret, qu'elle fuit le public, évite la foule, et préfère son propre repos aux soins qu'elle leur doit : Cessez, lui disent-elles, cessez d'en agir ainsi; car il est un bien plus grand fruit dans les mamelles que dans les baisers, puisque c'est par elles que vous nous affranchissez des désirs de la chair qui militent contre l'esprit, que vous nous enlevez au monde et nous acquérez à Dieu. Et c'est dans ce sens qu'elles disent : « Car vos mamelles » sont meilleures que le vin. » Oui, s'écrient-elles, les délices spirituelles, ces délices que nous distillent vos mamelles, l'emportent sur la volupté de la chair, dans l'ivresse de laquelle nous étions il n'y a qu'un instant plongées, comme on l'est dans celle du vin.

Et c'est éloquemment qu'elles comparent au vin l'affection de la chair; car de même que la grappe, une fois que son jus est exprimé, ne peut plus en fournir de nouveau, mais demeure sous l'anathème d'une perpétuelle aridité, de même aussi la chair, lorsqu'elle a passé sous le pressoir de la mort, se dessèche pour toute espèce de plaisir, et se fane sans ressource pour les voluptés. Ce qui a fait dire au prophète [1] : « Toute chair n'est que » de l'herbe, et toute sa gloire est comme la fleur des champs. » L'herbe s'est séchée, et la fleur est tombée [2]. » Et à l'apôtre : « Celui qui sème dans la chair recueillera de la chair la corrup- » tion [3]. » Et encore : « Les viandes sont pour le ventre, et le » ventre est pour les viandes; et un jour Dieu détruira l'un et

[1] Is., 40, 6, — [2] Gal., 6.

l'autre[1]. » Et prenez garde que cette comparaison convient non-seulement à la chair, mais peut-être au monde lui-même. Car il passe, et avec lui sa concupiscence, et tout ce qui est dans le monde ayant une fin, la fin de tout cela n'aura point de fin. Mais il n'en est pas ainsi des mamelles : à peine sont-elles épuisées, qu'elles retrouvent dans la source du sein maternel un nouveau lait pour ceux qui les tettent. C'est donc avec raison qu'on assure que les mamelles de l'épouse sont meilleures que l'amour de la chair ou du siècle, puisque, loin de se tarir jamais, quel que soit le nombre de ceux qu'elles allaitent, elles reprennent sans cesse dans les entrailles de la charité de quoi couler de nouveau et fournir avec abondance. C'est, en effet, du sein de l'épouse que sortent ces fleuves dont la source devient en elle une eau qui rejaillit jusque dans la vie de l'éternité.

Enfin ce qui met le comble à l'éloge des mamelles, c'est l'excellence de leurs parfums, parce que non-seulement elles alimentent par la saveur des paroles, mais elles embaument par la réputation des œuvres.

Mais quelles sont ces mamelles? Quel est le lait qui les remplit? Quels sont les aromates qui les parfument? C'est ce que nous montrerons sous le titre d'un nouveau discours, avec l'aide de Jésus-Christ, qui, étant Dieu, vit et règne avec le Père et le Saint-Esprit dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Xe DISCOURS.

Des trois parfums spirituels : la contrition, la dévotion et la commisération.

Je ne suis ni d'un sens assez profond ni d'un génie assez pénétrant pour imaginer, de moi-même, quelque chose de nouveau; mais il est une grande, une intarissable source, la bouche de Paul qui s'ouvre vers nous. C'est dans cette source, qu'aujourd'hui, comme je le fais souvent, je me puise à moi-même ce que je vais montrer des mamelles de l'épouse. « Soyez, dit cet apôtre, » dans la joie avec ceux qui sont dans la joie, et pleurez avec ceux » qui pleurent. » Les affections maternelles s'expriment sans beaucoup de paroles; car les petits enfants ne pouvant éprouver de douleur ou de joie sans celle qui les a mis au monde, la mère aussi, par un contre-coup nécessaire, éprouve dans ses entrailles leur même douleur ou leur même joie. Suivant cette sentence de

[1] 1 Corint., 6. — [2] Rom., 12.

saint Paul, ce seront donc ces deux affections que j'assignerai aux deux mamelles de l'épouse : « la compassion à l'une et la » congratulation à l'autre. » Sans cela, et si elle n'a point encore de mamelles, c'est-à-dire si elle ne se sent ni prompte à partager la joie, ni prête à partager la tristesse, toujours enfant, elle n'est point encore nubile ; et si, pour la conduite des âmes, ou le ministère de la prédication, l'on prend par hasard une âme de cette espèce, loin d'être utile à autrui, elle se nuit beaucoup à elle-même ; mais quelle ne serait pas sa présomption si elle venait à s'y ingérer !

Revenons aux mamelles de l'épouse : en raison de ces deux mamelles, distinguons aussi deux espèces de lait ; car la « congra- » tulation » donne celui de « l'exhortation, » et la « compassion » celui de la « consolation. » Et, en effet, la mère spirituelle, toutes les fois qu'elle prend le baiser, sent descendre dans son sein religieux l'abondance de ce double lait, comme celle d'une rosée céleste : vous la voyez aussitôt s'incliner sur ses petits enfants pour les allaiter à pleines mamelles, épancher de l'une avec largesse des motifs de consolation, de l'autre des paroles d'exhortation, et donner à chacun d'eux ce qu'elle croit lui convenir davantage. Par exemple, lorsqu'elle s'aperçoit que l'un de ceux qu'elle a enfantés dans l'Évangile se trouve par hasard attaqué par quelque tentation violente, et que, tout troublé et devenu triste et pusillanime, il ne peut plus en supporter l'ardeur, avec quelle tendresse ne compatit-elle pas à sa peine, ne le caresse-t-elle pas, ne le plaint-elle pas, ne le console-t-elle pas ? Et que de témoignages de sensibilité n'imagine-t-elle pas à l'instant pour le relever au milieu de sa désolation ? Si, au contraire, elle le voit vif, animé, s'avançant en progrès, elle tressaille, elle lui donne de salutaires avis, l'enflamme de plus en plus, l'instruit des moyens qui pourront le faire persévérer, l'exhorte à acquérir tous les jours de nouvelles vertus ; elle se conforme à tous, elle fait passer en elle les affections de tous, et se montre en un mot comme une mère, qui ne l'est pas moins de ceux qui faiblissent que de ceux qui se fortifient.

Combien en est-il aujourd'hui, je parle de ceux qui se sont chargés de conduire les âmes, combien en est-il qui montrent en eux des affections bien différentes ? Hélas ! on ne peut le dire qu'avec un gémissement amer ! Et les opprobres de Jésus-Christ, et ses crachats, et ses coups de fouet, et ses clous, et sa lance, et sa croix, et sa mort, ils fondent tout cela dans le brasier de leur

avarice; ils évaporent tout cela dans l'acquisition d'un gain infâme; ils s'empressent de renfermer dans leurs bourses le prix de tout cela, et ne diffèrent de Judas Iscariote qu'en ce que celui-ci ne reçut que quelques deniers en compensation de tout cela, au lieu qu'eux, avec une vorace rapacité, ils exigent des sommes immenses et des profits infinis. Ces profits sont le but de leurs insatiables désirs, le sujet de leur crainte pour ne pas les perdre, le motif de leur douleur quand ils les ont perdus, leur seul amour, leur unique repos, si toutefois il en est pour eux au milieu de leurs soucis, pour les conserver ou les augmenter; mais pour la chute, pour le salut des âmes, ils ne sont comptés pour rien. Non, non, ils n'ont point d'entrailles maternelles, ceux qui, trop remplis, trop engraissés du patrimoine du crucifix, ne compatissent pas à la douleur qui déchire le cœur de Joseph. La vraie mère ne feint pas, elle, d'y compatir : elle a des mamelles, mais ces mamelles ne sont pas vides; elle sait être dans la joie avec ceux qui sont dans la joie, elle sait pleurer avec ceux qui pleurent, et ne cesse d'exprimer ou de la mamelle de la « congratulation, » le lait de l'« exhortation, » ou de celle de la « compassion » celui de la « consolation. » Mais c'est assez parler et des mamelles, et du lait des mamelles de l'épouse.

Je vais maintenant indiquer quels sont aussi les parfums qu'exhalent ces mamelles, et pour cela j'ai besoin du secours de vos prières, afin qu'il me soit donné de rendre dignement, pour l'utilité de ceux qui m'écoutent, ce qu'il m'est donné de ressentir en moi-même de ces parfums. Ceux de l'époux sont différents de ceux de l'épouse; ils ont chacun les leurs, comme ils ont chacun leurs mamelles. Mais nous avons, plus haut, fixé l'époque à laquelle nous traiterions de ceux de l'époux; pour le présent, ne nous occupons donc que de ceux de l'épouse, et faisons-le avec d'autant plus d'attention que l'éloge qu'en fait l'Écriture est plus pompeux; car elle ne dit pas qu'ils sont simplement bons, mais *exquis*. Je distingue différentes espèces de parfums, afin que dans le nombre nous choisissions ceux qui conviennent le mieux aux mamelles de l'épouse. Il est un parfum de *contrition*, il est un parfum de *dévotion*, et il en est un aussi de *commisération* : le premier est actif et pénètre avec douleur; le second est plus doux et calme cette douleur; le troisième achève de la guérir et chasse même la maladie. Entrons sur chacun dans un plus grand détail.

Il est donc un parfum que l'âme captive et enchaînée dans les liens de ses crimes se compose à elle-même si, lorsqu'elle commence

à réfléchir sur ses voies, elle rassemble, elle entasse, elle brise dans le mortier de sa conscience les différentes, les nombreuses espèces de ses péchés, et les cuit toutes ensemble dans la poêle bouillante de son cœur, sur le feu, pour ainsi dire, de la pénitence et de la douleur, afin de pouvoir dire avec le prophète : « Mon cœur s'est » échauffé au dedans de moi, et, tandis que je méditais, un feu » s'y est embrasé [1]. » Et tel est le premier parfum avec lequel l'âme pécheresse doit assaisonner les prémices de sa conversion et qu'elle doit répandre sur ses plaies encore récentes ; car le premier des sacrifices qu'on doit à Dieu est celui « d'un cœur con» trit et brisé de douleur [2]; » mais « Dieu ne dédaigne pas un » cœur contrit et humilié. » Que cette âme donc, tant que, mendiante et misérable, elle n'aura rien pour se composer un parfum meilleur et plus précieux, ne néglige point de se procurer celui-ci, toute vile qu'en est la matière. Et ce parfum, au surplus, sera d'autant moins vil aux yeux de Dieu, qu'elle-même s'avilira davantage aux siens dans le souvenir de ses péchés.

Et nous-mêmes, comment en aucune manière le pourrions-nous regarder comme vil, si nous convenons que, tout invisible, tout spirituel qu'il est, il a été figuré par celui dont, au rapport de l'Évangile, la pécheresse oignit visiblement les pieds corporels de Jésus-Christ ? Car que lisons-nous de celui-ci : « Et toute la maison, » dit saint Jean, « fut remplie de la bonne odeur du parfum [3]. » C'était une pécheresse qui le répandait de ses mains et le répandait sur les derniers des membres, je veux dire sur les pieds ; et cependant il ne fut ni assez vil ni assez méprisable pour que la maison en fût moins remplie de la force de son odeur et de la vapeur de sa suavité. Bien plus, si nous faisons attention à tout celui qui s'exhale dans l'Église à la conversion d'un seul pécheur, et pour combien de personnes chaque pénitent dont le repentir est public et parfait est une odeur de vie pour la vie, nous dirons aussi, et sans aucun doute : « que la maison a été remplie de la bonne » odeur de ce parfum. » Mais, que dis-je ? cette bonne odeur de la pénitence pénètre même jusqu'aux célestes demeures des bienheureux, au point que, d'après le témoignage de la vérité même, « il existe une grande joie parmi les anges de Dieu lorsqu'un seul » pécheur fait pénitence [4]. » Réjouissez-vous, pénitents; pusillanimes, prenez courage ; je vous le dis à vous qui, nouvellement convertis du siècle et revenus de ses voies dépravées, vous êtes

[1] Ps. 38. — [2] Ps. 50. — [3] Jean, 12. — [4] Luc, 15, 10.

aussitôt plongés dans l'amertume, dans la confusion d'une âme repentante, et qui maintenant encore êtes agités et comme déchirés par l'excessive douleur de vos plaies toutes récentes; distillez désormais avec des mains tranquilles l'amertume de la myrrhe, et composez-en cette onction salutaire ; car « Dieu ne dédaigne » pas un cœur contrit et humilié [1]. » Et il ne peut être ni méprisé, ni regardé comme vil, le parfum dont l'odeur non-seulement provoque les hommes à se corriger, mais invite les anges à se réjouir.

Il est un second parfum qui, par son prix, surpasse d'autant plus certainement ce premier, que les matières qui le composent sont bien préférables et bien meilleures. Il ne faut pas, pour le premier parfum, les aller chercher bien loin, ces matières; elles sont à nos côtés; nous les y trouvons sans difficulté, et toutes les fois que nous en avons besoin, nous en emportons sans peine de nos propres jardins une ample provision; car quel est celui, s'il est sincère, qui ne rencontre pas sous sa main, quand il veut, assez de fautes et d'iniquités dans son propre cœur ? Or, comme vous le jugez à merveille, ce sont ces fautes et ces iniquités qui servent de matière au premier parfum dont nous venons de parler. Mais pour le second, ce n'est plus à notre terre seule qu'il appartient d'en produire les aromates; c'est loin de nous et de l'habitation des hommes que nous les allons chercher. Car « toute » grâce excellente et tout don parfait vient d'en haut et descend du » Père des lumières [2]; » et ce n'est que de ces bienfaits célestes, accordés au genre humain, que se compose le parfum dont nous nous occupons. Heureux qui se les recueille à lui-même, ces bienfaits, avec le plus grand soin, et qui s'applique avec une digne action de grâce à les représenter sans cesse aux yeux de son âme! Lorsque, moulus, écrasés dans le vase du cœur par le pilon d'une méditation fréquente, ils auront, sur le feu d'un saint désir, fermenté tous ensemble, et se seront imbibés ensuite d'une huile de joie, ils formeront à coup sûr un parfum bien plus précieux; bien plus excellent que le premier. Eh! qu'est-il besoin de preuve après le témoignage de celui qui a dit : « Le sacrifice de louange » m'honorera [3]. » Or, nul doute que ce ne soit le souvenir des bienfaits qui produise cette louange.

Le premier parfum n'est jamais *dédaigné*: c'est tout ce qu'en dit l'Écriture; mais ce second *honore*: il est donc bien plus recom

[1] Ps. 50. — [2] Jacq. — [3] Ps., 49, 24.

mandable; aussi l'un ne le répand-il que sur les pieds, et l'autre le verse-t-il sur la tête. Et en effet, puisque en Jésus-Christ c'est la tête, suivant ce mot de saint Paul, « Dieu est le chef de Jésus-» Christ[1], » qu'il faut rapporter à la divinité; c'est la tête sans contredit qu'oint celui qui rend grâce; puisqu'alors ce n'est plus à l'homme, c'est au Dieu qu'il s'adresse. Non que celui qui est homme ne soit pareillement Dieu, car il n'y a qu'un seul Jésus-Christ, Dieu et homme tout ensemble, mais parce que tout bien, quelque transmis qu'il soit par l'homme, vient de Dieu et non de l'homme. Aussi est-ce « l'esprit qui vivifie, et la chair ne sert-elle » de rien. » Aussi maudit est-il celui qui met son espérance dans l'homme, et si toute la nôtre avec raison n'a d'autre appui que dans l'homme-Dieu, ce n'est pas néanmoins parce qu'il est homme, mais parce qu'il est Dieu. C'est donc pour les pieds qu'est le premier parfum, puisque c'est à l'humilité de la chair que convient « l'humiliation d'un cœur contrit; » et c'est pour la tête qu'est le second, puisque c'est à la majesté que sied *la louange*. Et tel est le parfum que je vous ai proposé, parfum dont cette tête redoutable aux puissances ne regarde pas comme indigne d'elle d'agréer l'effusion et qu'elle reçoit même comme une distinction d'honneur, en disant : « Le sacrifice de louange m'honorera. »

D'après cela, il n'appartient point à l'âme, encore pauvre, misérable ou aride, de composer cette espèce de parfum, puisque ce n'est que la confiance, mais une confiance émanée de la liberté de l'esprit et de la pureté du cœur, qui en possède les aromates et la matière. L'âme de peu de foi, l'âme pusillanime, se trouvant en effet rétrécie par la modicité de son propre fond, ne peut, en raison de la disette, se livrer au saint loisir qui est nécessaire et pour célébrer les louanges divines et pour contempler les bienfaits qui font naître ces louanges. Elle peut bien essayer quelquefois de se relever; mais, aussitôt ramenée en elle-même par les soins pressants de ses nécessités domestiques, il faut malgré elle qu'elle y demeure oppressée sous sa propre indigence. Si l'on me demande le principe de cette misère, je répondrai (comme vous sentez sans doute l'éprouver ou l'avoir éprouvé vous-mêmes) que ce malaise, cette défiance vient, ce me semble, ordinairement de deux causes : ou de la nouveauté de la conversion, ou au moins, si la conversion est ancienne, de la tiédeur de la conduite. L'une et l'autre de ces deux causes humilie en effet la conscience, l'affai-

[1] 1 Corint., 11.

blit, y cause un fond d'inquiétude, car elle sent alors que, soit le défaut du temps, soit le défaut de la tiédeur, les anciennes passions de son âme ne sont pas encore éteintes. Obligée par conséquent de s'occuper à arracher du champ de son cœur et les épines des iniquités, et les chardons des voluptés, elle ne peut ni sortir ni s'éloigner d'elle-même. Eh! quoi donc! celui qui s'épuise à soupirer pourrait-il avec allégresse célébrer les louanges de Dieu? comment dans une bouche plaintive et gémissante retentiront « ces actions de grâce, ces cris de louange [1] » dont parle Isaïe? et le Sage ne nous apprend-il pas « que la musique pendant le » deuil est un discours à contre-temps [2]? »

L'action de grâce, en un mot, suit le bienfait; mais ne le précède pas, et l'âme encore dans la tristesse, loin d'en jouir, en est au contraire privée. Elle a donc en elle des motifs pour offrir des prières, mais non des remercîments. Car peut-elle se rappeler un bienfait qu'elle n'a pas reçu? J'ai donc dit avec raison que ce parfum, qui ne doit être composé que des bienfaits de Dieu qu'on célèbre et qu'on reconnaît, ne pouvait être préparé par l'âme indigente. Elle ne peut voir la lumière tant qu'elle regarde les ténèbres, et tout amère, la mémoire toute préoccupée du triste souvenir des péchés, elle est sans goût pour admettre en elle quelques impressions de joie. Aussi l'esprit du prophète l'avertit-il, en lui disant : « c'est en vain que vous vous levez avant le » jour [3]; » c'est-à-dire : C'est en vain que vous relevez pour contempler les bienfaits qui rendent heureux, avant que vous n'ayez reçu sur les fautes qui vous agitent une lumière de consolation. Ce parfum n'est donc pas celui des pauvres.

Mais voyez qui sont ceux qui se glorifient à bon droit de son abondance. « Les apôtres sortaient du conseil tout remplis de joie « de ce qu'ils avaient été jugés dignes de souffrir des opprobres » pour le nom de Jésus [4]. » Ils s'étaient à coup sûr bien remplis de l'onction de l'esprit, ceux dont la douce charité ne céda point, je ne dis pas aux injures, mais aux verges; oui, ils étaient riches en charité, cette charité qui n'est épuisée par aucunes dépenses, par aucunes communications, et dans le trésor de laquelle ils trouvaient facilement les grasses victimes qu'ils offraient en holocauste. Aussi leurs cœurs, par mille pores, épanchaient-ils çà et là la liqueur sainte dont ils avaient été imbibés avec plénitude, lorsqu'ils « parlaient en diverses langues des merveilles de Dieu,

[1] 51. — [2] Eccl., 22. — [3] Ps. 136. — [4] Actes, 5.

» selon que le Saint-Esprit leur mettait les paroles à la bouche [1]. »
Nul doute qu'ils ne fussent eux aussi remplis de ces mêmes parfums, ces fidèles de Corinthe, auxquels l'apôtre rend témoignage, lorsqu'il leur dit : « Je rends à mon Dieu des actions de » grâces continuelles pour vous, à cause de la grâce qui vous a été » donnée en Jésus-Christ, de toutes les richesses dont vous » avez été comblés en lui, dans tout ce qui regarde le don de la » parole et de la science ; le témoignage qu'on vous a rendu de » Jésus-Christ ayant ainsi été confirmé en vous, de sorte qu'il ne » vous manque aucun don divin [2]. » Plût à Dieu que je puisse moi aussi rendre pour vous ces mêmes actions de grâces, plût à Dieu que je vous voie riches en vertus, zélés pour les louanges de Dieu, et comblés avec abondance de cette onction spirituelle, en Jésus-Christ notre Seigneur !

XI• DISCOURS.

Du fruit et du mode de l'ouvrage de la rédemption.

A la fin de mon dernier discours, j'ai dit, et ne crains pas de vous le redire, que je désirais que vous devinssiez tous participants de l'onction sacrée, de cette onction dans laquelle, avec joie, avec action de grâces, la sainte dévotion se rappelle les bienfaits de Dieu. Cela est bon, en effet, soit pour alléger les travaux de la vie présente, qui certainement nous deviennent bien plus supportables lorsque nous nous livrons à l'allégresse des louanges de Dieu, soit parce que rien sur la terre ne représente mieux l'heureux état de l'habitation céleste que l'empressement et le zèle de ceux qui louent le Seigneur ; aussi l'Écriture dit-elle : « Bienheureux, ô mon Dieu, ceux qui habitent dans votre mai- » son ! ils vous loueront dans tous les siècles des siècles [3]. » C'est principalement de ce deuxième parfum que je pense que le prophète a dit : « Ah ! que c'est une chose bonne, que c'est une » chose agréable, que tous les frères soient unis ensemble ! C'est » comme un parfum qui est répandu sur la tête [4]. » Cela ne paraît pas, en effet, convenir au premier parfum, qui, tout bon qu'il est réellement, n'est cependant point agréable, puisque le souvenir des péchés produit l'amertume et non pas la douceur. Aussi ceux qui composent avec effort ce premier parfum ne se réunissent-ils pas les uns avec les autres, mais chacun deux gémit-il à l'é-

[1] Act., 2. — [2] 1 Corint., 1. — [3] Ps. 83. — [4] Ps. 132.

cart et y déplore-t-il ses propres péchés. Ceux, au contraire, qui se livrent à l'action de grâce ne voient que Dieu seul, ne pensent qu'à Dieu seul, et, par-là même, sont véritablement unis ensemble. Aussi le parfum dont ils s'occupent est-il non-seulement bon, puisqu'il conserve la gloire à celui auquel elle appartient avec toute justice, mais encore il est plus agréable, parce qu'il porte avec lui ses délices.

Et par cette raison je vous conseille, à vous, mes amis, de ne pas trop vous enfoncer dans les pénibles et difficiles détours de vos propres voies, mais de venir, dans les plaines plus unies d'une reconnaissance plus paisible des bienfaits de Dieu, vous délasser quelquefois et respirer, par sa présence, de la confusion qui vous absorbe en vous-mêmes. Je veux que vous éprouviez ce que conseille le saint prophète lorsqu'il dit : « Mettez vos » délices dans le Seigneur, et il vous accordera ce que votre » cœur demande[1]. » Il faut, il est vrai, pleurer ses péchés, et cette douleur est nécessaire sans doute ; mais pourvu qu'elle ne soit pas continuelle, et pourvu que le souvenir plus satisfaisant de la bonté divine vienne en remplir les intervalles; car sans cela peut-être y aurait-il à craindre que l'âme ne s'endurcît à force de tristesse et que le désespoir ne l'exposât à une perte plus certaine. Mêlons, oui, mêlons le miel à l'absinthe, afin que son amertume salutaire puisse nous donner le salut, lorsque, par l'heureuse mixtion qui l'adoucit, il nous sera plus possible de la boire. Mais que dis-je? écoutez le Seigneur, et voyez comment lui-même il tempère l'amertume du cœur contrit; comme il retire le pusillanime du gouffre du désespoir; comment avec le miel d'une aimable, d'une fidèle promesse, il console celui qui est dans la douleur et ramène celui qui est dans la défiance. « Par ma » louange que je mettrai dans votre bouche, je vous retiendrai, » dit-il par son prophète, comme avec un frein, de peur que vous » ne périssiez[2], » ce qui signifie : de peur que la vue de vos crimes ne vous plonge dans un chagrin trop profond, et que, désespéré comme un cheval qui ne connaît plus le mors, vous ne vous précipitiez dans l'abîme et n'y périssiez; je vous modérerai avec la rêne de mon indulgence; je vous relèverai en vous faisant célébrer mes louanges, et vous qui étiez confondu de vos maux, en me trouvant encore bien plus clément que vous n'étiez criminel, vous respirerez dans mes biens. S'il eût été retenu par

[1] Ps. 36. — [2] Is. 48.

ce frein, Caïn n'eût pas dit en se désespérant : « J'ai commis un » trop grand crime pour pouvoir en obtenir le pardon [1]. » Non certes, non certes, il ne l'eût pas dit, car la compassion divine est infiniment plus grande que toute espèce d'iniquité; aussi n'est-ce pas d'une manière continue, mais seulement « au commence- » ment de son discours que le juste se rend son propre accusa- » teur [2], » et termine-t-il d'ordinaire toutes ses paroles par les louanges de Dieu. Et remarquez l'ordre avec lequel il procède, ce juste : « J'ai examiné mes voies, dit-il, et j'ai dressé mes » pieds pour marcher dans les témoignages de votre loi [3] ; » afin qu'en effet celui qui, dans ses propres sentiers, n'avait éprouvé que contrition et qu'infortune, se plût dans la voie des commandements de Dieu autant que dans toutes les richesses. Et vous aussi, à l'exemple du juste, si vous avez de vous-mêmes des sentiments convenables à votre humilité, ayez-en pareillement de Dieu de dignes de sa bonté. Car c'est là ce que vous lisez dans la Sagesse : « Ayez du Seigneur des sentiments dignes de sa bonté, » et cherchez-le avec un cœur simple [4]. » Or, avec quelle facilité ne les inspirera-t-elle pas, ces sentiments, à vos âmes, la fréquente, ou plutôt la continuelle mémoire de la munificence divine! Autrement, et si ses bienfaits pour lesquels vous lui devez des actions de grâces s'effacent de vos cœurs, comment accomplirez-vous ce précepte de l'apôtre : « Rendez grâces en toutes » choses [5]. » Non, je ne veux pas que vous vous couvriez du même opprobre que les juifs, dont l'Écriture assure « qu'ils ont » oublié les bienfaits et les œuvres merveilleuses qu'il a faites » devant eux [6]. »

Cependant, comme il est impossible à tout homme de rassembler et de rappeler tous les biens que ce Dieu si plein de clémence et de bonté ne cesse d'accorder aux mortels, car quel est celui » qui pourra raconter les œuvres de la puissance du Seigneur, et » faire entendre toutes ses louanges [7] ? » au moins que ce qu'il y a de principal et de plus grand, je veux dire l'œuvre de notre rédemption, ne s'efface jamais de la mémoire de ceux qui ont été rachetés. Dans cette œuvre, deux choses s'offrent avant tout à moi. Je vais les offrir de même à vos reflexions, et je le ferai en peu de mots et par analyse, me rappelant cette sentence des proverbes : « Donnez une occasion au sage, et il en deviendra encore

[1] Gen., 4. — [2] Prov., 18. — [3] Ps. 118, 59. — [4] 1, 2. — [5] 1 Thes., 5. — [6] Ps. 77. — [7] Ps. 105.

» plus sage [1]. » Ces deux choses sont le *mode* et le *fruit*. Le mode est l'anéantissement de Dieu; le fruit est notre propre plénitude de Dieu. Cette double méditation est tout à la fois et la semence féconde de la sainte espérance, et le foyer du plus grand amour; et l'un et l'autre sont également nécessaires à nos progrès, afin que l'espérance ne devienne pas mercenaire, si elle venait à n'être plus accompagnée par l'amour, et que l'amour lui-même ne se refroidisse pas, si l'on supposait qu'il est infructueux.

Et d'abord, ce fruit que nous espérons de notre amour est celui que nous a promis celui même que nous aimons, lorsqu'il a dit: « On vous versera dans le sein une bonne mesure, pressée, entas-» sée, et qui se répandra par dessus [2]. » Cette mesure, comme je le comprends, sera sans mesure; mais je voudrais savoir de quoi sera remplie cette mesure qui sera versée ou plutôt cette immensité qui est promise. « L'œil, sans vous, ô mon Dieu, n'a point vu ce que » vous préparez à ceux qui vous aiment [3]. » Dites-nous, ô vous qui nous préparez, ce que vous préparez. Nous croyons, nous espérons; et en effet, comme vous le promettez, nous serons comblés des biens de votre maison. Mais ces biens, je vous prie, quels seront-ils [4]? Quelle sera leur qualité? Sera-ce, par hasard, du blé, du vin, de l'huile, de l'or, de l'argent, des pierres précieuses? Mais les biens de cette espèce, nous les connaissons et les voyons, nous les voyons et les dédaignons. Et ce que nous cherchons, c'est ce que l'œil n'a point vu, ce que l'oreille n'a point entendu, ce que le cœur de l'homme n'a point compris. C'est là, quel que soit cela, c'est là ce qu'il est un plaisir, un bonheur, un délice de chercher. « Ils seront tous enseignés de Dieu, est-il dit, et Dieu lui-» même sera tout en tous [5]. » J'entends: la plénitude que nous attendons de Dieu ne sera autre que la plénitude de Dieu même.

Et qui peut comprendre quelle est la grande, l'abondante douceur renfermée dans ces deux mots: « Dieu sera tout en tous? » et, sans parler du corps, je vois trois choses en l'âme, et ces trois choses la composent tout entière: *la raison, la volonté, la mémoire*. Or, quiconque marche dans l'esprit sent combien dans la vie présente il manque à chacune de ces trois choses de son intégrité et de sa perfection. Pourquoi cela, si ce n'est parce que Dieu n'est pas encore tout en tous? C'est pour cela que la raison est très souvent trompée dans ses jugements; que la volonté flotte au milieu de mille troubles, et que la mémoire se confond dans une multitude

[1] 9. — [2] Saint Luc, 6, 38. — [3] Is., 64. — [4] Ps. 64. — [5] Is., 54.

d'oublis. La créature, la noble créature, est soumise malgré elle à cette triple vanité; mais cependant elle a l'espérance d'en être affranchie, car celui-là même qui, dès à présent, remplit de ses biens les désirs de l'âme, doit être un jour la plénitude de la lumière pour la raison, l'abondance de la paix pour la volonté, la continuation de l'éternité pour la mémoire. O vérité! ô charité! ô éternité!.... ô trinité bienheureuse et qui faites les bienheureux! ma misérable trinité soupire misérablement vers vous, parce qu'elle est malheureusement exilée loin de vous. Eh! en s'éloignant de vous, dans quelles erreurs, dans quelles douleurs, dans quelle frayeur, ne s'est-elle pas embarrassée! Hélas! quelle trinité j'ai changée contre la vôtre!.... « Mon cœur est tout rempli de trouble. » — Et de là la douleur. — « Toute ma force m'a quitté. » — Et de là la frayeur. — « La lumière de mes yeux n'est plus avec » moi. » — Et de là l'erreur. Et telle est, ô exilée trinité de mon âme, la malheureuse, la dissemblable trinité que vous m'avez découverte!

« Mais pourquoi, ô mon âme, êtes-vous triste, et pourquoi me » troublez-vous? Espérez en Dieu parce que je dois encore le louer » un jour [1]. » Lorsqu'enfin seront sorties toutes erreurs de la raison, toutes douleurs de la volonté, toutes frayeurs de la mémoire, et qu'auront succédé l'admirable sérénité, la pleine suavité, l'éternelle sécurité que nous attendons, la *raison* recevant alors une inextinguible lumière, la *volonté* acquérant une imperturbable paix, la *mémoire* s'attachant éternellement à une intarissable source, afin que Dieu soit réellement tout en tous, ce sera Dieu *vérité* qui produira le premier effet, Dieu *charité* le second, Dieu *toute-puissance* le troisième. Voyez si ce ne serait pas avec raison que vous attribueriez le premier de ces effets au Fils, le second au Saint-Esprit, et le troisième au Père. Seulement prenez garde de n'en soustraire aucun ni au Père, ni au Fils, ni au Saint-Esprit; et que la distinction des trois personnes ne diminue pas plus la plénitude de chacune d'elles que leur réunion ne leur enlève la propriété qui leur convient. Remarquons aussi en même temps ce que de leur côté les enfants de ce siècle éprouvent de semblable par les amours de la chair, le spectacle du monde et les pompes de Satan, car ce sont là les trois moyens par lesquels la vie présente fascine ceux qui sont assez malheureux pour l'aimer. « Tout, en effet, dit saint Jean, tout ce qui est dans

[1] Ps. 37.

» le monde est concupiscence de la chair, concupiscence des yeux, » ou orgueil de la vie[1].» Mais c'est assez sur le *fruit* de la rédemption.

Dans le *mode* que nous avons, si vous vous le rappelez, défini l'anéantissement de Dieu, je propose à votre contemplation trois points de vue principaux, car il n'a pas été simple ou médiocre cet anéantissement, mais lui-même il s'est anéanti jusqu'à la chair, jusqu'à la mort; jusqu'à la croix. Qui pourra dignement estimer l'humilité, la mansuétude, la condescendance qu'il a fallu pour que le Dieu de majesté se revêtît de la chair, souffrît la mort, subît l'infamie de la croix? Mais, dira quelqu'un, le Créateur n'a-t-il donc pu sans tant de difficultés réparer son propre ouvrage? Oui, sans doute, il l'a pu; mais il a mieux aimé que ce fût à ses dépens et par ses opprobres, afin que le plus monstrueux, le plus odieux de tous les vices, celui de l'ingratitude, ne trouvât plus de prétexte dans le cœur de l'homme. C'est pour rendre l'homme débiteur d'un plus grand amour qu'il s'est chargé des plus grands travaux; c'est pour avertir, par la difficulté de cette rédemption, des hommages qu'il lui devait, celui que la facilité de sa condition n'avait rendu que plus irréligieux. Que dirait, en effet, l'homme ingrat après sa création? Il est vrai, c'est gratuitement que j'ai été créé; mais quelle peine, quelle difficulté à éprouvée le créateur en me créant? aucune; il a dit, et j'ai été fait comme toutes les autres créatures. Or, qu'y a-t-il de si grand à m'avoir donné même de grandes choses, puisqu'une seule parole lui a suffi? C'est ainsi que l'impiété de l'homme, atténuant le bienfait de la création, trouvait dans la source même où il eût dû puiser son amour l'origine de son ingratitude, et cela pour chercher des excuses à ses péchés.

Mais la bouche de ceux qui disaient des choses injustes a été fermée, et il est aujourd'hui plus clair que le jour que pour vous, ô homme, il a fait les plus grands frais, il n'a pas dédaigné de devenir de maître serviteur, de riche pauvre, de verbe chair, et de Fils de Dieu fils de l'homme; souvenez-vous désormais que s'il est vrai que c'est de rien que vous avez été créé, ce n'est pas néanmoins de rien que vous avez été racheté. Il n'a mis que six jours pour créer tout l'univers, et vous parmi cet univers; mais c'est pendant trente années tout entières qu'il a opéré votre salut sur la terre. Oh! que de fatigues, et combien de souffrances ne s'est-il pas imposées à lui-même par l'ignominie de

[1] 1 Jean, 2.

la croix et les infirmités de la chair et les tentations de l'ennemi! N'y a-t-il pas mis le comble par toute l'horreur d'une mort cruelle. Oui, mais cela était nécessaire; c'est ainsi, c'est ainsi, Seigneur, que vous avez sauvé les hommes et les bêtes, « selon » l'abondance, ô mon Dieu, de votre miséricorde[1]. »

Occupez-vous, pénétrez-vous de ces méditations, et, afin d'acquérir l'abondance de ces parfums qui ne sont pas moins suaves que salutaires, ranimez avec leur bonne odeur vos entrailles que la mauvaise odeur des péchés a infectées longtemps; et cependant ne vous figurez pas posséder encore ces parfums « les plus exquis » qui embaument les mamelles de l'épouse; les bornes de ce discours, que je dois finir, m'empêchent de commencer à vous en parler. Gravez dans votre mémoire, éprouvez par vos œuvres ce que je viens de vous dire des autres, et aidez-moi du secours de ces parfums par celui de vos prières, afin que je puisse vous entretenir dignement, et de ce qui est digne des délices de l'épouse, et de ce qui doit édifier vos âmes en l'amour de l'époux, Jésus-Christ, notre Seigneur. Ainsi soit-il.

XIIe DISCOURS.

Du précieux parfum de la compassion.

Je me rappelle vous avoir décrit déjà deux espèces de parfums : celui de la *contrition*, qui embrasse beaucoup de péchés, et celui de la *dévotion*, qui renferme beaucoup de bienfaits; tous les deux salutaires, mais non pas tous les deux agréables; car le premier pénètre par ses pointes, parce que le souvenir amer des péchés excite à la componction et cause de la douleur, tandis que l'autre, plus adouci, calme cette douleur et donne de la consolation par la vue de la bonté divine. Mais il est un troisième parfum qui surpasse infiniment ces deux premiers; et j'appelle ce troisième parfum celui de la *compassion*, parce qu'il est composé des nécessités des pauvres, des inquiétudes des opprimés, des agitations des tristes, des fautes des pécheurs et, enfin, de toutes les infortunes de quelques misérables que ce soient, fussent-ils même ennemis. Ces matières paraissent méprisables, et cependant le parfum qui en émane est supérieur à tous les autres parfums. Ce parfum guérit : « Car bienheureux ceux qui font miséricorde, » parce qu'eux-mêmes obtiendront miséricorde[2]! » De nombreu-

[1] Ps. 35. — [2] Matth., 5.

ses misères, recueillies ensemble et considérées par l'œil de la compassion, sont donc les propres matières avec lesquelles se composent les parfums les plus exquis, dignes des mamelles de l'épouse et agréables aux sens de l'époux. Heureuse l'âme qui prend soin de s'engraisser, de s'enrichir de la collection de parels aromates, et qui, les imprégnant de l'huile de miséricorde, les distille aux brasiers de la charité. « Quel est, pensez-vous, cet » homme aimable qui est miséricordieux et qui prête à ceux qui » sont dans le besoin [1], » qui est prompt à compatir, ardent à secourir, qui regarde comme plus heureux de donner que de recevoir, qui est facile à pardonner, difficile à se mettre en colère, qui ne consent jamais à se venger en aucune manière et qui, dans toutes les nécessités de ses frères, regarde les leurs comme les siennes propres? O âme, qui que vous soyez, qui êtes ainsi affectée, qui êtes ainsi imbibée de la rosée de la miséricorde, qui êtes ainsi inondée des entrailles de la compassion, qui vous faites ainsi toute à tous, qui pour vous-même devenez ainsi comme un vase inutile, afin d'aller au devant des autres et de les secourir promptement, partout et toujours; qui, enfin, êtes ainsi morte à vous-même, afin de vivre à tous; c'est vous, oui, c'est vous qui possédez ce troisième, cet heureux parfum, le plus exquis de tous les parfums; ce sont vos mains qui ont préparé cette liqueur de toute suavité, liqueur qui ne tarira point dans le temps mauvais, qui ne s'évaporera point dans l'ardeur de la persécution, car toujours Dieu se souviendra de tous vos sacrifices et votre holocauste lui sera toujours agréable.

Il est des personnages opulents dans la cité du Seigneur des vertus. Cherchons si l'on rencontre chez eux cette espèce de parfums. Le premier qui s'offre à moi comme d'ordinaire, c'est Paul, ce vase d'élection, vase aromatique, en effet, vase odoriférant et rempli de toute sorte de poudres de senteur. Car partout il était pour Dieu la bonne odeur de Jésus-Christ, et ce cœur qu'affectait ainsi la sollicitude de toutes les églises répandait nécessairement au loin et de tous côtés les exhalaisons d'une très grande suavité. Or, voyez quelles étaient les matières, quels étaient les aromates dont il s'était approvisionné. « Je meurs, dit-il, chaque jour » pour votre gloire [2]. » Et encore : « Qui est faible, sans que je » m'affaiblisse avec lui? qui est scandalisé, sans que je brûle [3]? » Et cet homme riche pour composer les parfums les plus excel-

[1] Ps. 111. — [2] I Corint., 15. — [3] II Corint., 11, 29.

lents abondait de mille autres provisions semblables qui vous sont bien connues. Il convenait, en effet, qu'elles fussent parfumées des premiers, des plus purs aromates, les mamelles qui allaitaient les membres de Jésus-Christ, dont saint Paul était certainement la mère, puisqu'il sentait de nouveau pour eux, et jusqu'à deux fois, les douleurs de l'enfantement, jusqu'à ce que Jésus-Christ fût formé en eux, et que les membres fussent reformés à leur chef.

Apprenez comment un autre riche avait aussi à la main des matières choisies, avec lesquelles il composait les parfums les plus excellents. « L'étranger, dit-il, n'est point demeuré dehors; ma » porte a toujours été ouverte aux voyageurs [1]. » Et encore: « J'ai été l'œil de l'aveugle et le pied du boiteux, j'étais le père » des pauvres; je brisais les mâchoires de l'injuste et je lui arra- » chais sa proie d'entre les dents. Si j'ai refusé aux pauvres ce » qu'ils demandaient et si j'ai fait attendre en vain les yeux de la » veuve, si j'ai mangé seul mon pain et si l'orphelin n'en a pas » mangé aussi; si j'ai négligé de secourir celui qui n'ayant point » d'habit mourait de froid, et le pauvre qui était sans vêtement, si » les membres de son corps ne m'ont pas béni lorsqu'ils ont été » réchauffés par les toisons de mes brebis, etc., etc. » Quelles odeurs pensons-nous que cet homme n'ait pas répandues sur la terre par cette foule de bonnes œuvres? Chacune d'elles était un parfum, et il en avait si bien rempli sa propre conscience, que, par le baume d'une suavité intérieure, il adoucissait en lui-même les douleurs de sa chair dévorée par la lèpre.

Joseph, lorsqu'il eut entraîné toute l'Égypte après soi par la douce odeur des parfums que ses vertus exhalaient, les fit respirer encore à ceux mêmes qui l'avaient vendu. Les paroles qu'il prononçait étaient des paroles dures, il est vrai; son front paraissait irrité, mais les larmes qui, du fond de son cœur ému, montaient à ses yeux, bien loin d'être une marque de colère, en étaient une de pardon.

Samuel pleurait sur Saül qui cherchait à le perdre, et la moelle de la compassion, *liquéfiée* au dedans par un cœur embrasé de charité, s'écoulait au dehors par les yeux. L'Écriture, pour la bonne odeur de la réputation qu'il répandait de toutes parts, dit aussi de lui « que tous connurent, depuis Dan jusqu'à Bersabée, que » Samuel était le fidèle prophète du Seigneur [2]. »

Que dirai-je de Moïse? De quelle huile, de quelle onction n'a-

[1] Job, 21 et 29, et 31. — [2] 1 Rois, 3.

vait-il pas aussi rempli ses entrailles? Cette maison d'aigreur, dans laquelle il habitait pendant son séjour ici-bas, n'a jamais pu, malgré tous ses murmures et toutes ses fureurs, détruire en lui l'onction de l'esprit dont il avait été une fois pénétré, ni l'empêcher de persister, au milieu des contentions les plus continuelles, des disputes les plus journalières, dans sa même mansuétude. Aussi l'Esprit-Saint assure-t-il de lui avec raison « qu'il était le plus » doux de tous les hommes qui habitaient sur la terre [1]. » Il était en effet si pacifique avec ceux même qui étaient les ennemis de la paix, que non-seulement il ne se mettait point en colère vis-à-vis d'un peuple ingrat et rebelle, mais qu'il adoucissait par son intervention celle de Dieu lui-même, selon ce qui est écrit : « Dieu » avait résolu de les perdre, si Moïse, l'ami qu'il avait choisi, ne » s'était mis comme sur la brèche devant lui, pour détourner sa co- » lère et empêcher qu'il ne les exterminât [2]. Ou pardonnez-leur » cette faute, disait-il, ou, si vous ne leur pardonnez pas, effacez- » moi de votre livre que vous avez écrit [3]. » O homme, vraiment oint de l'onction de la miséricorde ! Eh ! qu'il parlait bien ainsi avec toute l'affection d'un père qu'aucun bonheur ne peut toucher, s'il ne le partage avec les enfants qu'il a mis au monde ! Qu'un riche dise à une pauvre femme : Entrez, venez partager mon dîner ; mais laissez à la porte le nourrisson que vous portez, car il pleure et vous est incommode ; cette femme entrera-t-elle ? Non ; elle préférera jeûner plutôt que de dîner avec le riche, en exposant le gage de son amour. C'est ainsi que Moïse se prive d'être introduit lui seul dans la joie de son Seigneur, si le peuple auquel il sert de mère et pour lequel il en a les entrailles, tout inquiet, tout ingrat qu'il est, n'y est introduit avec lui. Elles sont déchirées ces entrailles, mais cette douleur lui paraît plus supportable que si elles étaient arrachées.

Qui fut plus doux que David? lui qui déplorait la mort de celui qui avait toujours si ardemment désiré la sienne. Et quelle plus grande mansuétude que de regretter celui au trône duquel il succédait ! Avec quelle difficulté ne se laissa-t-il pas aussi consoler de la perte d'un fils parricide? Certainement une si grande sensibilité prouvait en lui une grande abondance de l'onction la plus excellente, et c'est pour cela que, plein de sécurité dans sa prière, il disait à Dieu : « Souvenez-vous, Seigneur, de David et » de toute sa douceur [4] ! »

[1] Nomb., 12. — [2] Ps. 105. — [3] Ex., 32. — [4] Ps. 131, 1.

Tous, ils ont donc possédé les parfums les plus exquis, parfums qui encore aujourd'hui embaument toutes les églises d'une odeur si délicieuse. Et non-seulement ceux-là, mais aussi tous ceux qui, pendant leur vie, se sont montrés si doux et si bienfaisants, se sont appliqués à vivre parmi les hommes avec tant d'humanité, que, ne gardant point pour eux tous les dons qu'ils paraissaient avoir reçus, mais les mettant en commun et se regardant comme obligés vis-à-vis des amis comme des ennemis, vis-à-vis des sages comme des insensés, ils ont, après avoir été utiles à tous, humbles en tous, chéris préférablement à tous de Dieu et des hommes, laissé après eux une odeur de bénédiction. Oui, dis-je, tous ceux qui nous ont ainsi précédés ont répandu dans leur temps et répandent de nos jours encore les parfums les plus exquis. Et vous aussi, si vous partagez volontiers avec nous, qui partageons la même habitation avec vous, les grâces que vous avez reçues d'en haut; si partout, parmi nous, vous vous montrez officieux, affectueux, agréables, faciles, humbles, vous recevrez pareillement de tous le témoignage que vous répandez vous-mêmes les parfums les plus exquis. Quiconque, parmi vous, non-seulement supporte avec patience les infirmités corporelles et spirituelles de ses frères, mais encore, autant qu'il le peut et qu'il lui est permis, les aide de ses services, les fortifie de ses exhortations, les instruit par ses conseils, et, lorsque la règle ne le lui permet pas, ne cesse au moins de les soulager dans leurs infirmités par la sollicitude de ses prières; quiconque en agit ainsi parmi vous répand certainement la bonne odeur parmi les frères, et la bonne odeur des parfums les plus exquis. Un frère semblable dans la communauté est un baume de la bouche. On le montre au doigt, et tous disent de lui : « C'est là le véritable ami des frères et de tout » le peuple d'Israël, qui prie beaucoup pour le peuple et toute » la ville sainte [1]. »

Mais recourons à l'Évangile et cherchons-y quelque chose qui peut-être aussi a trait à ces mêmes parfums. « Marie-Madeleine, » Marie, mère de Jacques, et Salomé achetèrent des parfums » pour venir embaumer Jésus [2]. » Quels sont ces parfums, si abondants qu'ils suffisent seuls, si précieux qu'ils sont achetés et préparés pour le corps de Jésus-Christ? Nous ne lisons pas que l'un ni l'autre des deux premiers parfums l'ait été pour le besoin

[1] II Mach., 15. — [2] Marc, 16.

du Seigneur d'une manière spéciale, ou qu'ils aient été répandus sur tout le corps. Au contraire, nous lisons dans un endroit qu'une femme s'introduit tout-à-coup, lui baise les pieds, et les arrose de parfums; et, dans un autre endroit, que cette femme, ou une autre, ayant un vase d'albâtre rempli de parfums, le répandit sur sa tête. Mais ici : « Elles achetèrent, » est-il dit, des parfums pour venir embaumer Jésus. » Ce ne sont plus des parfums ordinaires, ce sont les plus excellents, les plus forts qu'elles achètent; ce n'est plus une onction déjà faite, c'est une nouvelle qu'elles emploieront dans le service qu'elles vont rendre au Seigneur, et ce ne seront plus exclusivement quelques parties du corps, comme les pieds ou la tête, « c'est Jésus-Christ qu'elles » viennent embaumer, » dit l'Évangile, mais Jésus-Christ tout entier, et non pas seulement quelques-uns de ses membres.

A l'exemple de ces saintes femmes, si vous vous revêtissez aussi des entrailles de la miséricorde, si vous êtes plein de bonté, de libéralité, non-seulement pour vos parents et vos proches, pour ceux que vous regardez comme vos bienfaiteurs ou que vous espérez le devenir (car *les païens eux-mêmes* font cela [1]); mais si, d'après le conseil de saint Paul [2], vous vous efforcez de faire le bien vis-à-vis de tous, et ne croyez pas devoir refuser ou soustraire, dans la vue de Dieu, les services corporels ou spirituels de l'humanité à un ennemi lui-même, il est certain qu'alors vous êtes richement pourvu des parfums les plus exquis, et que ce n'est pas seulement la tête ou les pieds de Jésus-Christ, mais son corps dans tous ses membres et tout entier, que vous avez, autant qu'il est en vous, le dessein d'embaumer. Or, ce corps est l'Église, et c'est pour cela peut-être que le Seigneur Jésus n'a pas voulu qu'on répandît sur son corps mort les parfums que lui étaient préparés, afin qu'on les réservât à son corps vivant. Elle vit, en effet, cette Église, elle qui mange le pain vivant, qui descend du ciel; elle, qui est le corps le plus cher de Jésus-Christ, et pour empêcher la mort duquel il a, comme le sait tout chrétien, livré lui-même à la mort cet autre corps, dont il était revêtu; elle qu'il désire oindre, embaumer, et dont il veut que les membres infirmes soient fortifiés par les plus soigneuses, les plus aromatiques fomentations. C'est donc pour ce corps qu'il a conservé ces parfums précieux, lorsque, anticipant son ascension et prématurant sa gloire, il a, non déçu, mais instruit la dévotion

[1] Matth., 5. — [2] Galat., 6.

des saintes femmes et refusé d'être embaumé, non par mépris, mais par épargne, non par refus du service, mais par réserve du parfum lui-même, et je ne dis pas de ce parfum sensible et corporel, mais de ce parfum spirituel que celui-ci désignait. Par cette économie, il économisait donc, ce maître de la compassion, il économisait les parfums les plus exquis de la compassion pour ses membres qui, soit corporellement, soit spirituellement, en avaient besoin, et sur lesquels il souhaitait qu'on les répandît. S'opposa-t-il, en effet, qu'on répandît un peu auparavant sur sa tête ou même sur ses pieds un parfum qui cependant était d'un assez grand prix? Au contraire, il s'opposa à ceux qui l'empêchaient et composa une longue parabole de réprimandes contre Simon qui s'indignait de ce qu'il se laissait toucher par une pécheresse, et répondit à ceux qui murmuraient contre la perte du parfum : « Pourquoi tourmentez-vous cette fem-» me [1] ? »

Moi-même quelquefois (s'il m'est permis de me livrer à une courte digression), oui, moi-même, lorsque, offrant le sacrifice d'un cœur contrit et brisé par le souvenir de mes péchés, je me recueillais en moi-même avec amertume aux pieds de Jésus, ou me tenais, si vous voulez, à sa tête, et y tressaillais de temps en temps, et comme par hasard, d'allégresse dans le souvenir de ses bienfaits, je vous ai entendus me dire : « A quoi bon cette » perte [2] ? » me reprochant ainsi de vivre pour moi seul, moi qui pouvais, comme vous vous l'imaginiez, être utile à un grand nombre; et vous ajoutiez : « Car on aurait pu vendre ce parfum » bien cher et en donner l'argent aux pauvres [3]. » Mais ferais-je un bon commerce si, quand bien même je gagnerais tout le monde, je venais à me perdre et à subir le détriment de mon âme? Aussi ai-je comparé vos paroles « à ces mouches, dont » parle l'Écriture, qui, mourant dans le parfum, en gâtent » la bonne odeur [4], » et me suis-je rappelé à moi-même cette divine sentence : « Mon peuple, ceux qui vous disent heureux » vous induisent en erreur [5]. » Mais que ceux qui me taxent pour ainsi dire de paresse écoutent le Seigneur qui m'excuse et répond pour moi : « Pourquoi tourmentez-vous cette femme? » c'est-à-dire, vous ne voyez que le visage, et c'est pourquoi vous jugez sur le visage. Celui que vous regardez comme un homme n'en est pas un, c'est une femme, et une femme qui ne peut en-

[1] Matth., 26. — [2] Id. — [3] Id. — [4] Ecclés., 10, 1. — [5] Is., 3.

treprendre d'ouvrages sublimes. Pourquoi le tentez-vous et voulez-vous lui imposer un joug pour lequel je connais mieux que vous son insuffisance? Laissez-le; il fait une bonne œuvre à mon égard; qu'il reste dans la pratique de ce qui est bon, tant qu'il ne pourra pas s'élever à celle de ce qui est meilleur; si, par la suite, de femme il devient homme, et homme parfait, alors peut-être le prendrai-je pour travailler à la perfection.

Mes frères, respectons les évêques, mais redoutons leurs travaux. Lorsque nous les calculons, ces travaux, nous cessons d'envier les honneurs qui les accompagnent. Reconnaissons donc l'extrême incapacité de nos forces, et que ce ne soit plus un attrait pour nous d'imposer les charges des hommes les plus forts sur des épaules molles et féminines. Honorons, honorons les évêques, mais ne les observons pas, car ce serait avec inhumanité que vous censureriez la conduite de ceux dont vous déclinez les obligations onéreuses, et ce serait avec témérité que la femme qui file à la maison querellerait l'homme qui revient du pressoir. Si donc, vous dis-je, celui qui habite dans le cloître surprend celui qui vit au milieu du peuple à se conduire quelquefois d'une manière moins exacte et moins circonspecte, dans le discours, par exemple, dans le repas, dans le sommeil, dans le rire, dans la colère, dans les jugements, qu'il prenne garde de s'élever aussitôt contre lui pour le condamner, mais qu'il se rappelle, au contraire, qu'il est écrit: « Le mal que fait l'homme est préférable au bien que » fait la femme [1]. » Vigilant à la garde de vous-même, vous faites le bien, il est vrai, mais celui qui en secourt un grand nombre se conduit d'une manière plus virile et fait encore mieux. Et s'il ne peut remplir ce ministère sans quelque offense, c'est-à-dire sans quelque inégalité de vie et de commerce, rappelez-vous « que la charité couvre la multitude des péchés [2]. » Que ce que je viens de vous dire vous suffise contre la double tentation dans laquelle tombent souvent, par les instigations du démon, les hommes les plus religieux, soit en ambitionnant la gloire des évêques, soit en jugeant avec témérité les excès de leur conduite.

Mais revenons aux parfums de l'épouse. Ne voyez-vous pas combien est préférable aux deux premiers parfums dont Jésus-Christ permet l'effusion, ce parfum de la *compassion*, le seul qu'il permet qu'on conserve? Aussi rien ne s'en perdit, et le don même d'un verre d'eau froide n'est pas privé de récompense. Il est

[1] Ecclés., 42, 14. — [2] Jacq., 5.

donc bon le parfum de la *contrition*, qui se compose du souvenir de nos péchés et qui est répandu sur les pieds du Seigneur. « Car Dieu » ne dédaigne pas un cœur contrit et humilié. » Il est, je pense, plus excellent, celui de la *dévotion*, qui émane du souvenir des bienfaits de Dieu, et qui est jugé digne de la tête elle-même, au point que Dieu dit de ce parfum : « Le sacrifice de louange » m'honorera. » Mais c'est l'onction de la *compassion* qui se forme de la sensibilité pour les misérables, et qui se verse et s'étend sur le corps tout entier de Jésus-Christ, non ce corps crucifié, mais ce corps qu'il s'est acquis par sa passion, qui forme la liaison de l'un et de l'autre; parfum qui est en effet véritablement exquis, et en comparaison duquel il nous montre qu'il ne fait aucune attention aux deux autres, celui qui a dit : « Ce n'est pas le sacrifice » que je veux, c'est la miséricorde [1].» Aussi regardé-je cette vertu comme celle qui, entre toutes les autres, parfume principalement les mamelles de l'épouse, de cette épouse qui ne cherche en tout qu'à complaire à la volonté de l'époux. N'est-ce pas ce parfum de miséricorde qu'exhalait Thabite, toute morte qu'elle était [2] ? Eh! pourquoi fut-elle affranchie de l'infection de la mort, sinon parce que l'odeur de vie fut la plus forte ?

Mais écoutez encore deux mots sur ces parfums. Quiconque enivre par les paroles et embaume tout à la fois par les bienfaits peut se persuader que c'est à lui qu'il est dit : « Car vos mamelles » sont meilleures que le vin, elles ont l'odeur des parfums les plus » précieux. » Mais, hélas ! qui de nous peut se faire cette application ? Qui de nous possède d'une manière entière et parfaite l'une ou l'autre seulement de ces deux qualités, et n'est pas tour à tour ou stérile en parlant, ou tiède en agissant ? Il n'est qu'une épouse qui puisse à bon droit, et sans aucun doute, s'attribuer cet éloge, et cette épouse c'est l'Église qui, dans sa pleine universalité, ne manque jamais ni de ce qu'il lui faut pour enivrer, ni de ce qu'il lui faut pour embaumer. Ce qui lui manque en effet dans l'un, elle le possède dans l'autre, « selon la mesure du don de Jésus-Christ [3], et la sage disposition de l'esprit qui répartit à chacun ce don comme il le veut. Elle embaume dans ceux qui se font des amis avec les richesses d'iniquité; elle enivre par les ministres de la parole, qui font couler sur la terre le vin d'une joie spirituelle, et qui, la plongeant ainsi dans une sainte ivresse, lui font rapporter son fruit dans la patience. Et c'est elle qui, avec hardiesse et sécurité,

[1] Matth., 9. — [2] Act., 9. — [3] Éphés., 4.

se qualifie du titre d'épouse, comme celle qui a véritablement ces mamelles meilleures que le vin et plus odorantes que les parfums les plus précieux. Mais si aucun de nous ne s'arroge avec présomption la témérité de donner à son âme la qualité d'épouse du Seigneur, cependant, comme nous sommes de l'Église, de cette Église qui se glorifie avec raison de cette qualité et des droits qu'elle donne, ce n'est pas à tort que nous usurpons la participation à cette gloire, car chacun de nous nous participons sans contredit à ce que tous, réunis en corps, nous possédons d'une manière pleine et parfaite. Grâces vous soient rendues, ô Seigneur Jésus, à vous qui avez daigné nous agréger à votre Église très chérie, non-seulement pour que nous soyons du nombre de ceux qui vous sont fidèles, mais aussi pour que réunis à vous, comme une épouse, par d'aimables, de chastes, d'éternels embrassements, nous contemplions à découvert et comme dès à présent votre gloire, qui vous est également commune avec le Père et le Saint-Esprit dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

XIIIe DISCOURS.

De la gloire, de la louange que nous devons sans cesse rendre à Dieu pour tous les biens qu'ils nous a faits.

La mer est l'origine de toutes les sources et de tous les fleuves, et le Seigneur Jésus-Christ l'est aussi de toutes les vertus et de toutes les sciences. Qui est en effet le Seigneur des vertus, si ce n'est le Roi de gloire lui-même? et, selon le cantique d'Anne, « Le Dieu des sciences n'est-il pas le même que le Seigneur[1] ? » C'est de cette source qu'émanent la continence de la chair, la sage activité du cœur, la rectitude de la volonté. Et non-seulement ces vertus, mais aussi, si quelqu'un brille par le génie, excelle par l'éloquence, plaît par les mœurs, c'est encore de cette source que lui viennent ces qualités. De là le discours de science, de là le discours de sagesse; car là sont renfermés tous les trésors de la sagesse et de la science. Et les chastes conseils, et les justes jugements, et les secrets désirs, ne sont-ils pas aussi des ruisseaux de cette même source? Mais si toutes les eaux, par des retours souterrains et secrets, se rendent incessamment dans les mers, pour s'en échapper de nouveau, et se reproduire par un perpétuel, par un infatigable office, à nos yeux et à nos besoins, pourquoi de même les ruisseaux spirituels,

[1] 1 Rois, 2.

afin de ne pas cesser d'arroser les champs des âmes, ne se rendraient-ils pas aussi, sans fraude et sans relâche, à leur propre origine? Que les fleuves de la grâce remontent; oui, pour couler de nouveau, qu'ils remontent au lieu dont ils sont sortis! Qu'il remonte, cet écoulement céleste, pour se reverser avec plus d'abondance sur la terre, qu'il remonte à son divin principe. Que dites-vous donc? Je dis ce que dit l'apôtre : « Rendez grâces en » toutes choses[1]. » Et tout ce que vous croyez avoir de sagesse, et tout ce que vous croyez avoir de vertu, rapportez-le à Jésus-Christ, la vertu de Dieu et la sagesse de Dieu.

Et qui est assez insensé, ajoutez-vous, pour présumer le rapporter à un autre? Personne, assurément; et cela est si vrai, que le pharisien lui-même rendait grâce. Oui, mais la gloire d'une pareille justice n'était pas celle de Dieu; et aussi cette action de grâce, si vous vous rappelez bien l'Évangile, ne le rendit-elle pas plus agréable à ses yeux? Et pourquoi cela? Parce que tout ce que sa bouche exprimait extérieurement de religieux ne pouvait réussir à excuser l'enflure de son cœur auprès de celui qui « ne voit que de loin les choses hautes[2]. » Apprenez, ô pharisien, qu'on ne se joue point de Dieu. Vous vous imaginez avoir quelque chose que vous n'avez pas reçu. —Non, rien, me répondez-vous; et la preuve c'est que je rends grâces à celui qui m'a donné. —Mais si vous croyez ne rien avoir, absolument rien, il est donc vrai qu'aucun mérite en vous n'a précédé pour que vous reçussiez ce dont vous vous glorifiez? Et si vous êtes contraint d'en convenir, d'abord, c'est donc à tort que vous vous préférez avec enflure au publicain, qui n'a pas comme vous ce que vous avez, parce que, comme vous, il ne l'a point reçu. En second lieu, prenez garde de ne pas attribuer entièrement à Dieu les dons qui sont à lui, et de ne pas avec raison vous faire accuser de fraude, et de fraude à son égard, en détournant en votre faveur quelque partie de l'honneur et de la gloire qui lui appartiennent. Peut-être, néanmoins, si vous veniez à vous arroger à vous-même, comme venant de vous-même, quelques-unes des actions que vous célébrez, pourrais-je présumer que vous vous trompez vous-même, plutôt que vous ne voulez tromper, et m'efforcerais-je de corriger votre erreur. Mais, par les actuelles actions de grâces, vous prouvez que vous ne vous attribuez rien à vous-même, et vous reconnaissez avec sagesse que tous vos mérites sont autant de dons

[1] 1 Thes., 5. — [2] Ps. 137.

de Dieu. Et cependant vous méprisez les autres. Vous vous trahissez, et prouvez par-là que vous parlez avec un cœur et un cœur; et qu'avec l'un vous prêtez votre langue au mensonge, tandis qu'avec l'autre vous usurpez la gloire de la vérité. Et, en effet, croiriez-vous le publicain plus méprisable que vous, si vous ne vous regardiez pas comme plus recommandable que lui? Mais que répondrez-vous à l'apôtre qui enjoint et qui dit : « A » Dieu seul l'honneur et la gloire[1] ? » Que répondrez-vous à l'ange qui distingue, et apprend ce qu'il plaît à Dieu de se réserver et ce qu'il daigne partager aux hommes? « Gloire à Dieu, » dit-il, gloire au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux » hommes de bonne volonté[2]. » Voyez-vous maintenant que le pharisien, dans les actions de grâces qu'il rend, n'honore Dieu que du bout des lèvres, mais qu'il s'honore lui-même au fond du cœur? C'est ainsi qu'on peut remarquer dans la bouche d'un grand nombre des paroles d'actions de grâces qui ne sont produites que par une certaine habitude, et non par un sentiment réfléchi; au point même que les plus scélérats des hommes, après chaque crime, chaque forfait qu'ils ont commis, rendent d'ordinaire grâce à Dieu pour le succès qu'ils s'imaginent avoir obtenu, lorsqu'ils ont réussi dans l'accomplissement de leurs volontés perverses. Écoutez, par exemple, un voleur qui, reportant avec lui le fruit de ses mauvais désirs et de sa machination impie, tressaille en secret et dit involontairement : Grâce à Dieu, mes veilles n'ont pas été vaines et je n'ai pas perdu mon travail de la nuit. Un assassin ne se glorifie-t-il pas de même, et ne rend-il pas grâce de ce qu'il a triomphé de son adversaire, ou de ce qu'il s'est vengé de son ennemi? et, jusqu'à l'adultère lui-même, encore tout ému de luxure, ne remercie-t-il pas Dieu de ce qu'il vient enfin de jouir du commerce qu'il convoitait depuis longtemps?

Toute espèce d'actions de grâces n'est donc pas agréable à Dieu; il n'y a que celle qui naît d'une *chaste*, d'une *franche* simplicité du cœur; je dis *chaste* à cause de ceux qui, se glorifiant de leurs mauvaises actions, ont coutume de rendre grâces à Dieu, comme si Dieu se réjouissait à leur exemple, lorsqu'ils font mal, et trouvait de la satisfaction dans les crimes les plus détestables. Que ceux-là entendent cet arrêt : « Vous avez cru, ô homme plein d'i- » niquités, que je vous serais semblable. Je vous reprendrai sévère-

[1] 1 Timoth., 1. — [2] Luc, 2.

» ment, et vous exposerai vous-même devant votre face [1]. » J'ai dit *franche* à cause des hypocrites, qui glorifient Dieu de ses bienfaits, il est vrai, mais qui ne le glorifient que de paroles, gardant dans leurs cœurs la louange que leurs bouches lui offrent; et comme leur conduite est pleine d'artifices en sa présence, leur prière elle-même leur est imputée à péché. Les premiers, avec sacrilége, attribuent à Dieu les maux qu'ils commettent, et les seconds, avec fraude, dérobent à Dieu les biens qui sont à lui, pour se les approprier. Le premier de ces excès est tellement insensé, tellement mondain, et en quelque sorte tellement animal, que je ne crois pas nécessaire de vous prémunir contre lui; mais le second, d'ordinaire, n'est pas sans illusions et sans dangers, surtout pour ceux qui sont religieux et spirituels. C'est une grande, c'est une rare vertu, si, au milieu des grandes œuvres que vous faites, vous ignorez que vous êtes grand, et si votre sainteté, qui est connue de tous, n'est cachée qu'à vous seul. Vous montrer admirable et vous réputer méprisable, voilà ce que j'admire comme plus admirable que les vertus elles-mêmes. Oui, vous êtes un fidèle serviteur si jamais il ne s'attache à vos mains rien de cette grande gloire de votre Seigneur, qui ne sort pas de vous il est vrai, mais qui toutefois passe par vous. Alors selon le prophète : « vous avez » horreur d'un bien acquis par extorsion, vous gardez vos mains » pures, et rejetez tous les présents [2]; » alors, suivant le commandement du Seigneur, « votre lumière brille aux yeux de tous » les hommes [3], » non pour vous glorifier vous-mêmes, mais votre père qui est dans les cieux. Imitateur de Paul et des prédicateurs fidèles qui ne se prêchent pas eux-même, vous ne cherchez pas non plus ce qui est à vous, mais ce qui est à Jésus-Christ, et c'est pour cela qu'il vous sera dit à vous aussi : « Prenez cou- » rage, bon et fidèle serviteur : parce que vous avez été fidèle en » peu de choses, je vous établirai sur beaucoup d'autres [4]. »

Joseph, quoiqu'il sût que la maison et tous les biens du seigneur qu'il avait en Égypte lui fussent confiés, n'ignorait pas que la femme de ce seigneur ne faisait point partie de ce dépôt; aussi ne consentit-il point à y toucher. « Il n'est, dit-il, aucun des biens » de mon maître qu'il ne m'ait remis entre les mains et qui ne » soit en mon pouvoir, excepté vous seule qui êtes sa femme [5]. » Il savait que la femme est la gloire de l'homme, et crut que ce serait une injustice à lui si par un retour contraire il couvrait d'oppro-

[1] Ps. 49. — [2] Is., 33. — [3] Matth., 5. — [4] Matth., 25. — [5] Gen., 39.

bre celui qui l'avait couvert de gloire. Cet homme prudent de la sagesse de Dieu prit garde que cet époux, aussi fortement jaloux de sa femme que de sa propre gloire, avait entendu se la réserver à lui seul et non la confier à un autre. Joseph n'eut donc point la présomption de porter la main sur ce qui n'était pas en son pouvoir. Mais quoi! l'homme est lui-même jaloux de sa propre gloire, et il osera tenter de dérober à Dieu la sienne, comme si ce Dieu n'en était pas jaloux! Écoutez cependant ce qu'il dit : « Je ne donnerai » point ma gloire à un autre [1]. » Que donnerez-vous donc, Seigneur? que nous donnerez-vous à nous? Je vous donne ma paix, dit-il [2], je vous laisse ma paix. C'est assez, je reçois avec reconnaissance ce que vous laissez, et laisse ce que vous retenez ; ce partage me convient, et je ne doute point qu'ils ne me soit avantageux. Oui, j'abjure entièrement la gloire, de peur qu'en venant à usurper ce qui ne m'est pas accordé, je ne perde avec raison ce qui m'est offert. Je veux la paix, je désire la paix, rien que la paix, et celui à qui cette paix ne suffit pas, c'est que vous ne lui suffisez pas vous-même, car c'est vous qui êtes notre paix, et qui de deux parties n'en avez fait qu'une seule [3]. Ce qui m'est nécessaire, ce qui me suffit, c'est de me réconcilier à vous, de me réconcilier à moi-même, car « depuis que vous m'avez mis en opposition avec » moi-même, je me suis devenu à charge à moi-même. » Je suis en garde, et ne serai ni ingrat du bienfait de la paix que vous m'avez donnée, ni sacrilége ravisseur de votre gloire. Qu'elle vous demeure, Seigneur, cette gloire, qu'elle vous demeure dans toute sa plénitude. Si j'ai la paix, ma part est bien assez bonne.

Après la défaite de Goliath, le peuple fut joyeux d'avoir recouvré la paix, mais ce fut le seul David qui parut glorieux. Josué, Jephté, Gédéon, Samson et Judith elle-même, toute femme qu'elle était, remportèrent aussi dans leur temps de glorieux triomphes sur les ennemis, mais tous leurs contemporains se contentèrent de jouir avec joie de la paix qu'ils leur avaient obtenue, et aucun d'eux ne fut l'émule de leur gloire. Judas Machabée, si célèbre par un si grand nombre de victoires, lui, qui par de généreux combats avait si souvent donné la paix au peuple, qui en témoignait son allégresse, partagea-t-il jamais sa gloire avec personne? Au contraire : « Tout le peuple, est-il dit, fut comblé, non de gloire, mais » d'une très grande joie [4]. » Eh! qu'a-t-il fait de moins, leur Créateur, pour n'être pas comme eux glorifié d'une gloire ex-

[1] Is., 48. — [2] Jean, 14. — [3] Éphès., 2. — [4] 1 Mach., 4.

clusive? Seul il a créé toutes choses, seul il a triomphé de l'ennemi, seul il a délivré les captifs. Et l'on associerait quelqu'un à sa gloire! « C'est mon bras, c'est mon seul bras, » dit-il, qui m'a secouru [1]. » Et encore: « J'ai été seul à fouler le » vin, sans qu'aucun homme d'entre tous les peuples fût avec » moi [2]. » Qu'ai-je donc de commun avec la victoire, si je ne me suis point trouvé dans le combat? et ne serait-ce pas la dernière impudence de m'arroger ou la gloire sans la victoire, ou la victoire sans le combat? Montagnes, recevez la paix pour le peuple; recevez-la cette paix, cette paix pour le peuple, mais non la gloire; et cette gloire réservez-la pour celui seul qui seul a combattu, a vaincu. Ainsi soit-il, ainsi soit-il. « Gloire, gloire à Dieu au plus » haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne vo- » lonté [3]. » Oui, aux hommes de bonne volonté, mais non pas à ces hommes de mauvaise volonté qui, peu contents de la paix, avec un œil superbe, un cœur insatiable, prétendent dans leur inquiétude à la gloire de Dieu même, et, perdant ainsi la paix, ne peuvent ni retenir la paix, ni parvenir à la gloire. Croirait-on des murailles qui prétendraient produire les rayons qu'elles recevraient par une fenêtre? et qui ne se moquerait des huées si elles se vantaient d'enfanter les pluies? Quant à moi, je suis certain, quelle que soit l'impuissance de mes sens qui ne peuvent pénétrer plus avant, je suis certain que ce ne sont ni les canaux qui engendrent les eaux des fontaines, ni les lèvres ou les dents les paroles de sagesse.

Lorsque je découvre donc dans les saints quelques traits dignes de louange ou d'admiration, si je les discute avec la claire lumière de la vérité, je trouve bientôt qu'il est bien différent de paraître louable ou admirable, et de l'être réellement. Et, dès lors, je loue Dieu dans ses saints quels qu'ils soient, soit que ce soit cet Élisée, ou ce grand Élie lui-même, qui, tous les deux, ressuscitaient les morts. Ce n'est point en effet par leur puissance, ce n'est que par leur ministère qu'ils produisent à nos yeux ces merveilles étonnantes, et c'est Dieu qui demeure en eux qui les opère. Ce Dieu qui tout invisible, tout inaccessible qu'il est en lui-même, se rend dans les siens louable, admirable, et seul admirable, « puisque seul il opère les merveilles [4]. » Non, ce n'est ni à la plume ni au pinceau qu'appartient la louange d'un écrit, d'un tableau recommandable, ni à la bouche ou aux

[1] Is., 63. — [2] Id. — [3] Luc, 2 — [4] Ps. 71.

lèvres celle d'un bon discours. Mais taisons-nous et laissons parler le prophète : « La cognée, dit-il, se glorifiera-t-elle contre » celui qui s'en sert? La scie se soulèvera-t-elle contre la main » qui l'emploie? C'est comme si la verge s'élevait contre celui » qui la lève, et si le bâton se glorifiait quoique ce ne soit que » du bois[1]. » Et c'est ainsi que tout homme qui se glorifie se déclare contre le Seigneur, si ce n'est pas dans le Seigneur qu'il se glorifie. Mais, en supposant qu'il soit permis de se glorifier, d'où et en quoi me glorifierai-je? Saint Paul me l'apprend : « Notre gloire, dit-il, la voici : c'est le témoignage de notre » conscience. » Oui, c'est avec sécurité, et une entière sécurité, que je me glorifie, si ma conscience m'est témoin que je n'usurpe rien de la gloire du Créateur, et dès lors ce n'est plus contre Dieu, mais en Dieu que je me glorifie, et cette manière de nous glorifier, non-seulement ne nous est pas interdite, mais elle nous est conseillée par ces paroles[2] : « Vous recherchez la gloire » que vous vous donnez les uns les autres, et ne recherchez point » la gloire qui vient de Dieu seul[3]. » Or, se glorifier en Dieu seul, qu'est-ce autre chose que recevoir la gloire de Dieu seul? Et cette gloire n'est pas une gloire médiocre; elle est en effet si vraie qu'elle vient de la vérité même, et coule à la fois si rare qu'à peine un petit nombre de parfaits se glorifient-ils parfaitement en elle. Qu'ils aillent donc, ces vains enfants des hommes, ces trompeurs enfants des hommes! qu'ils aillent et s'accordent ensemble pour se tromper dans la vanité. Celui qui se glorifie avec sagesse éprouvera son ouvrage; il l'examinera avec soin à la lumière de la vérité, et c'est ainsi qu'il aura la gloire en lui-même et non dans la bouche d'un étranger. Ne suis-je pas un insensé, en effet, si je confie ma gloire au dépôt de vos lèvres, et si je suis obligé d'aller l'y mendier toutes les fois que je la voudrai? Sans doute il vous est libre de m'approuver ou de m'improuver, comme vous le jugerez à propos; mais, pour moi, je retiens ma gloire en moi-même et me la garde à moi-même avec plus de fidélité, ou plutôt ce n'est pas à moi-même que je la confie, mais avec bien plus d'assurance à celui qui, exact à la garder et fidèle à la rendre, « est tout-puissant pour en conserver le dépôt jus- » qu'au grand jour[4].» C'est alors que pour jamais la gloire qui vient de Dieu reposera sur chacun de nous, de ceux au moins

[1] Is., 10. — [2] Corint., 1. — [3] Jean, 5, 44. — [4] II Timoth., 1.

qui auront méprisé la gloire des hommes, car la gloire des hommes est une confusion pour ceux qui la recherchent, et David le dit lui-même[1] : « Ceux qui s'attachent à plaire aux hommes » sont tombés dans la confusion, parce que Dieu les a méprisés. »

Mes frères, si vous savez cela, que personne de vous ne désire d'être loué pendant cette vie, car toutes les louanges que vous recherchez ici-bas et que vous ne rapportez pas à Dieu sont autant de vols que vous lui faites. Et d'où donc, d'où vous viendrait la gloire, à vous corruption, à vous poussière? Serait-ce de la sainteté de la vie? Mais c'est l'Esprit qui sanctifie, je dis l'Esprit de Dieu et non pas le vôtre! Serait-ce des signes, des prodiges éclatants que vous opérez? Mais ce n'est que dans votre main, et c'est par la vertu de Dieu qu'ils sont produits. Serait-ce d'une renommée populaire qui répand avec flatterie que vous avez dit une bonne parole et que peut-être vous l'avez bien prononcée? Mais c'est Jésus-Christ qui vous a donné et la bouche et la science; et votre langue qu'est-elle autre chose, sinon « la plume de l'é- » crivain[2]? » Et cette langue elle-même, cette science, ne sont-ce pas des dons que vous avez reçus en prêt? Le talent vous est confié, et l'on doit vous en redemander le compte et l'usure. Si vous êtes trouvé actif à l'ouvrage et fidèle à rapporter du fruit, vous recevrez la récompense de votre travail; sinon le talent vous sera enlevé, et l'on ne vous en demandera pas moins le profit, et vous n'en serez pas moins regardé comme un serviteur méchant et paresseux! Tous, rendez-*lui* donc, à *lui* qui produit en effet, et qui donne tout ce qui est louable, rendez-lui donc la louange pour tous les dons que les innombrables formes de la grâce manifestent en vous; et que ce ne soit point par feinte comme les hypocrites, par simple routine comme les mondains, encore moins par nécessité comme les animaux qui se soumettent à un joug qui leur est imposé. Oui, tous, immolant un sacrifice de louange, et rendant nos vœux de jour en jour, courons avec toute vigilance joindre à l'habitude le sentiment, au sentiment l'affection, à l'affection l'allégresse, à l'allégresse la gravité, à la gravité l'humilité, à l'humilité la liberté. Avançons avec cette libre démarche d'une âme purifiée; enfonçons-nous par des joies spirituelles, par des mouvements nouveaux, pour ainsi dire, dans de délicieuses douceurs, dans la lumière de Dieu, dans la suavité,

[1] Ps. 52. — [2] Ps. 44.

dans l'Esprit-Saint, et prouvons que nous sommes du nombre de ceux que le prophète avait en vue lorsqu'il disait[1] : « Seigneur, » ils marcheront dans la lumière de votre visage, ils se réjoui- » ront dans les louanges qu'ils donneront à votre nom durant » tout le jour, et ils seront élevés par votre justice. »

C'est à merveille, me dira-t-on peut-être, mais votre sujet, vous n'en dites mot? Un moment, je ne l'ai point oublié. Ce que j'ai à traiter ne sont-ce pas ces paroles : « Votre nom est comme une » huile de parfums qu'on a répandue? » C'est là, n'est-il pas vrai, mon devoir et mon ouvrage? Je vous laisse juger si ce que je viens de dire était en soi-même inutile, et me contente de vous faire remarquer en deux mots qu'il n'est point étranger à mon sujet. Ne vous rappelez-vous pas que ce que nous avons célébré en dernier lieu, c'est l'excellente odeur des parfums qui embaument les mamelles de l'épouse? Eh bien, qu'y a-t-il de plus conséquent que cette épouse soit censée ne point s'arroger à elle-même cette bonne odeur, mais qu'elle reconnaisse la devoir au bienfait de l'époux? Or, comme vous le voyez, tout ce que je viens de dire se rapporte pleinement à ce sens. Ce n'est, dit-elle, ni à mes efforts ni à mes mérites que j'attribue ces parfums, ces attraits de mes mamelles; c'est à vous, ô époux, c'est à votre libéralité, à cette huile que vous y avez répandue. Et cette huile c'est votre nom. Voilà pour la suite du texte.

Mais son explication, à l'occasion de laquelle nous avons prolongé si avant le discours d'aujourd'hui sur le plus détestable de tous les vices, celui de l'ingratitude, demande elle-même un autre temps et doit faire la matière d'un nouveau discours. Qu'il me suffise, pour le présent, de vous avertir que si l'épouse elle-même n'ose se rien arroger de toute la grâce, de toute la vertu qu'elle possède, combien moins en ont le droit les jeunes filles qui la suivent et auxquelles nous ressemblons peut-être ? Disons donc, en marchant sur les traces de l'épouse, disons : « Ne nous donnez » point la gloire, Seigneur, ne nous donnez point la gloire, don- » nez-la à votre nom[2]. » Disons-le, non-seulement de parole et de bouche, mais en vérité et d'action, de peur, ce que je ne crains que trop, qu'on vienne à dire de nous : « Ils l'aimaient seule- » ment de bouche, et ils lui mentaient en le louant de la langue; » car leur cœur n'était point droit devant lui, et ils n'ont point » été fidèles dans l'observation de son alliance[3]. » Disons, oui,

[1] Ps. 88. — [2] Ps. 113. — [3] Ps. 77.

disons, mais par un cri qui sorte plutôt de la moelle et du cœur que des lèvres et de la voix : « Sauvez-nous, Seigneur notre Dieu, et » rassemblez-nous des nations, afin que nous rendions gloire à » votre nom, » et non pas au nôtre, « et que nous nous glori- » fiions, » non dans nos louanges, mais « dans les vôtres, » pendant tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

XIV. DISCOURS.

De l'Église des chrétiens fidèles et de la synagogue des juifs perfides.

« Dieu s'est fait connaître dans la Judée; son nom est grand en » Israël[1]. Le peuple des Gentils qui marchait au milieu des téné- » bres a vu la grande lumière[2] » qui brillait dans la Judée et en Israël; il a voulu s'approcher et en recevoir les rayons, afin que lui « qui autrefois n'était pas le peuple devînt aussi le peuple[3], » afin que la même pierre angulaire reçût sur elle deux murs qui venaient de deux côtés différents, et qu'une ville de paix fût à jamais le lieu du Seigneur. La voix d'invitation qui avait retenti : « Réjouissez-vous, nations, avec son peuple[4], » donnaît de la confiance à ce peuple; il a donc voulu se réunir, mais la synagogue l'en a empêché. Regardant cette assemblée des Gentils comme indigne et impure, et lui reprochant la boue de son idolâtrie et l'aveuglement de son ignorance : Quel mérite avez-vous pour vous approcher de moi? lui disait-elle; prenez garde, et gardez-vous de me toucher. Et pourquoi donc? répondait ce peuple. « Dieu est-il seulement le Dieu des Juifs? et ne l'est-il pas aussi » des Gentils[5]? » J'ai beau manquer évidemment de mérite, il ne manque pas, lui, de miséricorde. Serait-il donc exclusivement juste? et n'est-il pas aussi miséricordieux? « Seigneur, faites-moi » sentir les effets de votre bonté, afin que je vive[6]. » Et encore : « Vos miséricordes sont abondantes, Seigneur, faites-moi vivre » selon l'équité de votre jugement. » Or, tout ce qui est ainsi tempéré est douceur et miséricorde. Juste tout à la fois et miséricordieux, quel parti prendra le Seigneur entre la synagogue et ce peuple? L'une se glorifie dans la loi, s'applaudit elle-même de sa justice, croit pouvoir se passer de la miséricorde, et méprise celui qui en a besoin. L'autre, de son côté, reconnaît ses crimes, confesse son indignité, décline le jugement, et im-

[1] Ps. 75. — [2] Is., 9. — [3] I Pierre, 2. — [4] Rom., 15. — [5] Rom., 3. — [6] Ps. 118.

plore la miséricorde. Quel parti prendra-t-il donc ce juge? Oui, dis-je, ce juge auquel et le jugement et la miséricorde sont l'un et l'autre si familiers, qu'il n'appartient à personne d'en user avec plus de facilité que lui. Et que peut-il faire de plus convenable que de laisser recevoir à chacun l'accomplissement du vœu qu'il forme? A la synagogue le jugement; au peuple des Gentils la miséricorde. Les Juifs demandent le jugement, eh bien! qu'ils l'obtiennent; mais que les nations glorifient le Seigneur à cause de la miséricorde! Et tel est l'arrêt et le jugement : que ceux qui méprisent la miséricordieuse justice de Dieu, et veulent établir la leur, qui, bien certainement, ne justifie pas, mais accuse au contraire, soient abandonnés à cette justice qui leur est propre, et bien plutôt opprimés que justifiés par elle.

Le joug de la loi, de cette loi qui jamais n'a conduit personne à la perfection, est un joug que ni les pères de ces Juifs, ni ces Juifs eux-mêmes, n'ont jamais pu porter. Mais elle est forte la synagogue; elle s'inquiète peu si le joug est léger, s'il est agréable; elle est pleine de santé, et elle n'a besoin ni de médecin, ni de l'onction du Saint-Esprit : elle se confie en la loi; que la loi la délivre, si elle le peut. Cette loi, cependant, qui lui a été donnée, n'est pas une loi qui puisse donner la vie; c'est, au contraire, une loi qui donne la mort. Car « la lettre tue[1]; » et c'est « pourquoi, dit Jésus-Christ, je vous dis que vous mourrez dans vos » péchés[2]. » Tel est, ô synagogue! le jugement que vous-même demandez. Querelleuse et aveugle, vous serez délaissée, tandis que la plénitude des nations que vous méprisez avec orgueil et que vous repoussez avec envie entrera et reconnaîtra elle-même que celui qui s'est fait connaître dans la Judée est Dieu, et que le nom qui est grand en Israël est le sien. C'est, en effet, pour porter ce jugement que Jésus est venu dans ce monde : « Afin » que ceux qui ne voient pas voient, et que ceux qui voient soient » aveuglés[3]. » En partie néanmoins : car « Dieu ne rejettera » pas entièrement son peuple[4]. » Il se conservera, comme une semence, ses apôtres et cette multitude de croyants qui n'auront qu'un cœur et qu'une âme; et même il ne le rejettera pas jusqu'à la fin, puisqu'il doit un jour en sauver les restes. Oui, de nouveau, il reprendra sous sa protection « son serviteur » Israël, » et il se souviendra « de sa miséricorde[5], » afin que cette miséricorde, là même où elle ne peut trouver de place, ne

[1] II Corint., 3. — [2] Jean, 8. — [3] Jean, 9. — [4] Ps. 93. — [5] Luc, 1.

cesse pas d'être la fidèle compagne du jugement; car, sans cette raison, et si Israël n'était traité que suivant ses mérites : « Le » jugement, » sans contredit, « serait sans miséricorde pour celui » qui n'a pas fait miséricorde[1]. » La Judée a donc une *huile* abondante de la connaissance divine; mais, avare qu'elle est, elle la retient cette huile en elle-même, comme renfermée dans un vase. Je lui en demande, mais elle n'a ni pitié de moi ni ne veut m'en prêter; seule elle veut posséder le culte de Dieu; seule elle veut en avoir la connaissance; seule elle veut se glorifier de son grand nom; et cela, non par amour d'elle-même, mais par envie contre moi.

Prononcez donc, ô vous, Seigneur, prononcez mon jugement! Que votre grand nom acquière une nouvelle gloire, et que cette huile si abondante se multiplie de plus en plus. Qu'elle s'augmente, qu'elle bouillonne, qu'elle se répande, qu'elle s'écoule sur les nations elles-mêmes, et que toute chair participe au salut de Dieu! Et comment demeurerait-elle, comme le veut le juif ingrat, comment demeurerait-elle tout entière, cette salutaire onction, dans la seule barbe d'Aaron, puisqu'elle n'est pas seulement l'onction de la barbe, mais l'onction de la tête? Or, cette tête est le chef non-seulement de la barbe, mais de tout le reste du corps. Que cette barbe la reçoive la première, à la bonne heure! mais qu'elle ne la reçoive pas seule, et qu'elle la répande, après l'avoir reçue d'en haut, sur les membres inférieurs. Qu'elle descende, qu'elle descende, cette liqueur céleste; qu'elle descende aussi dans les mamelles de l'épouse, de cette épouse qui en est extrêmement avide et qui ne dédaigne pas de l'exprimer de cette barbe pour la faire couler sur elle; et qu'ainsi, tout imbibée de la rosée de la grâce, pour prouver qu'elle n'est point ingrate, elle dise, cette épouse : « Votre nom est comme une huile de parfum » qu'on a répandue. »

Mais qu'elle s'étende encore plus loin, je vous en conjure; qu'elle s'étende jusqu'à la frange de la robe; oui, jusqu'à moi, qui, tout le dernier et le plus indigne de tous que je suis, suis néanmoins de cette robe. Et je le demande, comme un nourrisson en Jésus-Christ, aux mamelles de ma mère par le droit que me donne sa tendresse. Si l'homme, dont l'œil devient méchant par la bonté qu'il voit exercer, en murmure, Seigneur, répondez pour moi, et que ce soit de votre visage et non de l'altier sourcil

[1] Jacq., 2.

d'Israël que parte mon jugement; ou, pour mieux dire, répondez pour vous-même, et dites à ce calomniateur, car c'est vous qu'il calomnie en vous accusant de donner gratuitement et à tort, dites-lui, dites-lui : « C'est moi qui veux donner à ce dernier » comme aux autres [1]. » Pharisien, cela vous déplaît; mais d'où viennent vos sourds murmures? Mon droit, c'est la volonté du juge. Et quel droit peut être plus juste pour mériter et plus riche pour recevoir la récompense? Ne lui est-il donc pas permis de faire ce qu'il veut? Et parce qu'il me fait miséricorde, vous fait-il à vous la moindre injure? Emportez ce qui est à vous, et allez-vous-en. S'il a décrété de me sauver, moi; vous, vous n'y perdez rien.

Exagérez autant que vous le voudrez vos mérites et faites valoir vos sueurs. « La miséricorde du Seigneur est préférable à tou- » tes les vies [2]. » Je n'ai point, je l'avoue, supporté le poids du jour et de la chaleur; mais, par le bon plaisir du père de famille, je porte un joug agréable et un fardeau léger. A peine ai-je travaillé une heure, et si j'ai travaillé plus longtemps, l'amour m'empêche de m'en apercevoir. Que le juif mette en jeu toutes ses propres forces. Quant à moi, je préfère éprouver quelle est la bonne, l'aimable, la parfaite volonté du Seigneur, et c'est dans cette volonté que je retrouve ce qui manque à mon temps et à mon ouvrage. Le juif s'appuie sur la convention du traité, et moi sur le bon plaisir de la volonté. Or, ce n'est point une folie de ma part, car la vie est dans la volonté du Seigneur. C'est elle qui me réconcilie le Père; c'est elle qui me restitue mon héritage et qui même, avec une grâce bien plus abondante, renouvelle en ma faveur la plus solennelle allégresse de la symphonie, de la musique, du festin et du transport de toute la famille. Si mon frère, si mon aîné en conçoit de l'amertume, et s'il aime mieux manger dehors un chevreau avec ses amis qu'avec moi le veau gras dans la maison paternelle, on lui répondra : « Il fallait faire un festin et nous ré- » jouir, parce que votre frère était mort, et il est ressuscité; il était » perdu, et il a été retrouvé [3]. » La synagogue encore aujourd'hui mange dehors avec les démons, ses amis, qui se plaisent à la voir dans sa démence manger le chevreau du péché. Elle le dévore avec gloutonnerie, elle le cache, elle le recèle pour ainsi dire dans les entrailles de sa folie et de sa stupidité; et tandis qu'elle méprise la justice de Dieu et qu'elle veut établir la sienne, elle dit qu'elle n'a

[1] Matth., 10. — [2] Ps. 62. — [3] Luc, 15, 32.

point de péchés, qu'elle n'a point besoin de la mort du veau gras, et se regarde comme purifiée, comme justifiée par les œuvres de la loi. L'Église, au contraire, ayant, par la mort du Verbe crucifié, rompu le voile de la lettre homicide, conduite par l'esprit de liberté, s'élance avec hardiesse jusqu'au sanctuaire de ce Verbe. On la reconnaît, elle plaît; on lui donne la place de sa rivale; elle devient épouse; elle jouit des embrassements les plus doux, et s'attachant, dans la chaleur de l'esprit, au Seigneur, au Christ, qui distille et répand de toutes parts l'huile de son allégresse, elle reçoit elle-même cette huile préférablement à ses compagnes et » dit : « Votre nom est comme une huile de parfum qui est répan- » due. » Et qu'y a-t-il d'étonnant si, en embrassant celui qui est *oint*, elle s'oint elle-même!

L'Église entre et s'asseoit donc dans l'intérieur; mais ce n'est que la seule Église des parfaits; toutefois l'espérance nous en est donnée à nous aussi. Et nous donc, qui sommes moins parfaits, veillons à la porte et réjouissons-nous par cette espérance. Que l'époux et l'épouse soient seuls en dedans et que n'étant troublés par le bruit d'aucuns désirs charnels, par le tumulte d'aucuns fantômes corporels, ils jouissent des plus mutuels, des plus secrets embrassements; mais que la troupe des jeunes filles, qui ne peuvent encore être affranchies de ces inquiétudes et de ces agitations, attendent au dehors; qu'elles y attendent, mais avec confiance, et qu'elles sachent que c'est pour elles qu'est écrit ce qu'elles lisent: « Des vierges seront amenées au roi après elle, et l'on vous pré- » sentera, ô roi, celles qui sont ses plus proches, » et afin que chacune d'elles puisse connaître de quel esprit elle est, j'appelle *vierges* celles qui, fiancées à Jésus-Christ avant d'avoir été souillées par les embrassements du monde, sont demeurées constamment fidèles à celui auquel d'aussi bonne heure qu'avec bonheur elles se sont d'abord dévouées; j'appelle *proches* celles qui, rougissant enfin de leur ancienne difformité, qui les avait autrefois rendues conformes au monde, et dans laquelle elles s'étaient honteusement prostituées elles-mêmes, par toute espèce de concupiscences charnelles, aux princes du monde, c'est-à-dire aux esprits impurs, s'en sont enfin dépouillées, pour revêtir la forme de l'homme nouveau, et qui par des efforts tardifs, mais d'autant plus sincères, se hâtent de se réformer. Que les unes et les autres ne diminuent rien de leurs démarches, qu'elles ne faiblissent point; qu'elles ne se laissent point aller à la fatigue, quand bien même elles ne sentiraient pas encore pleinement en elles le

moyens de pouvoir dire aussi : « Votre nom est comme une huile » de parfums qui est répandue. » Les jeunes filles n'osent point en effet adresser personnellement la parole à l'époux. Cependant celles qui s'étudieront à s'attacher de plus près aux traces de celle qu'elles suivent comme leur maîtresse seront au moins délectées par l'odeur de cette huile de parfums qui est répandue, et animées en même temps, par cette odeur qu'elles en respireront, à désirer, à chercher des degrés plus parfaits.

Moi-même souvent, je ne rougis pas de l'avouer, et surtout au commencement de ma conversion, lorsque, le cœur froid et dur, je cherchais celui que mon âme voulait aimer, car elle ne pouvait encore aimer celui qu'elle n'avait pas encore trouvé, ou au moins l'aimait-elle moins qu'elle ne le voulait, et elle ne le cherchait que pour cela, que pour aimer davantage celui qu'elle n'eût pas cherché si déjà elle n'eût commencé de l'aimer ; oui, lorsque je cherchais celui dans le sein duquel se réchaufferait, se reposerait mon esprit languissant et glacé, et que d'aucun côté personne ne se présentait pour me secourir, personne par le moyen duquel cet épais brouillard qui glaçait tous mes sens intérieurs pût être dissipé, et une printanière suavité, une douceur spirituelle m'être rendue, mon âme succombant, et comme désespérée sous le poids de son ennui, languissait de plus en plus, s'abattait, s'endormait, et répétait mélancoliquement avec elle-même : « Qui pourra soutenir la rigueur extrême de son froid ? Mais tout-à-coup, à la seule parole, et même au seul aspect d'un homme, d'un certain homme spirituel et parfait, que dis-je ? à son seul souvenir, soit qu'il fût ou mort ou absent, mon esprit reprenait son souffle ; les larmes reprenaient leur cours, et ces larmes me servaient de pain le jour et la nuit. Et tout cela, qu'était-ce, sinon l'odeur du parfum, et l'onction dont cet homme était imbibé et qu'il exhalait ? Cette onction en effet ne pouvait parvenir jusqu'à moi que par l'entremise d'un homme ; aussi, quoique je me réjouisse du don, me confondais-je et m'humiliais-je de ce que la seule exhalaison, et une si faible exhalaison fût tout ce qui me parvînt, et que ce ne fût pas la grâce, l'abondante aspersion elle-même. Ainsi, ravi par le seul odorat, mais privé du toucher, je reconnaissais par conséquent que j'étais indigne que Dieu par lui-même embaumât mon cœur ; et encore aujourd'hui si pareille chose m'arrive, je reçois avec avidité le présent qui m'est accordé ; je le trouve agréable, mais je me plains avec douleur de n'avoir pas mérité, quoique je l'aie demandée avec la plus vive instance,

de la recevoir par moi-même, et comme on dit de la main à la main; et, tout confus d'être plus ému par le souvenir d'un homme que par celui de Dieu, je m'écrie aussitôt avec gémissement : « Quand viendrai-je? quand paraîtrai-je devant la face » de Dieu[1] ? » Je pense, mes frères, que plusieurs d'entre vous ont éprouvé la même chose, et l'éprouvent encore de temps en temps. Que doit-on en penser, sinon que c'est là la conviction de l'orgueil, la garde de l'humilité, l'aliment de la charité fraternelle, l'aiguillon du désir? Ce seul, ce même aliment sert et de médecine aux malades, et de diète à ceux qui sont convalescents; il fait la force des débiles et les délices de ceux qui ont recouvré la santé. Oui, ce seul et même aliment guérit tout à la fois les langueurs et conserve les forces; il nourrit tout à la fois le corps et se fait savourer au palais.

Mais revenons aux paroles de l'épouse et courons entendre ce qu'elle dit, mais de manière à nous efforcer nous-mêmes de savourer ce qu'elle savoure. L'épouse, comme je l'ai dit, c'est l'Église; c'est elle à laquelle on a le plus remis, parce que c'est elle qui a le plus aimé, et qu'elle se tourne à elle-même à profit les injures dont la charge sa rivale. Elle en devient, en effet, et plus douce à la correction, et plus patiente au travail, et plus ardente à l'amour, et plus exacte à la vigilance, et plus humble pour la conscience, et plus agréable par la modestie, et plus prompte à obéir, et plus dévote, et plus soigneuse à rendre des actions de grâces. En un mot, tandis que la synagogue, comme nous venons de le dire, éclate en murmures, et rappelle, et ses mérites, et ses travaux, et la chaleur et le poids du jour, l'Église ne fait avec reconnaissance mention que du bienfait, et se contente de dire : « Votre nom est comme une huile de parfum qui » est répandue. »

C'est là, c'est là « le précepte donné à Israël pour célébrer » les louanges du nom du Seigneur[2]; » non à l'Israël selon la chair, mais à l'Israël selon l'Esprit. Comment pourrait le dire, en effet, l'Israël selon la chair? Non qu'il ne possède l'huile de ce parfum. Il l'a, mais il ne l'a pas « répandue ; » il l'a, mais cachée ; il l'a dans les livres, mais non pas dans les cœurs. Il s'attache extérieurement à la lettre, il touche de ses mains le vase qui est tout plein; mais le vase est fermé, et il ne l'ouvre pas pour s'en oindre. C'est au dedans, ô Israël, c'est au dedans qu'est

[1] Ps. 41. — [2] Ps. 121.

l'onction de l'esprit. Ouvrez, et oignez-vous; et désormais vous ne serez plus cette maison de colère. Que fait cette huile dans les vases, si vous n'en éprouvez aucun effet dans vos membres? et à quoi vous sert de lire et de relire dans vos livres le pieux nom du Sauveur, si vous n'avez aucune piété dans vos mœurs? Ce nom est une huile: répandez-le, et vous ressentirez sa vertu. Or, elle est triple, cette vertu... Mais le Juif dédaigne de m'entendre. Écoutez-moi, vous, mes frères, mon dessein est de vous dire pourquoi le nom de l'époux est comparé à une huile, ce que je ne vous ai pas encore appris: trois raisons s'en présentent d'elles-mêmes; mais, auparavant, comme cet époux est ineffable, et que dans la foule des noms qui lui appartiennent, on n'en trouve par conséquent aucun qui lui soit donné d'une manière expresse, nous devons invoquer le Saint-Esprit afin qu'il daigne lui-même nous découvrir lequel il veut, parmi ce grand nombre, que nous adoptions dans cet endroit, puisqu'il ne lui a point plu de nous le faire connaître par écrit. Mais ce sera pour un autre jour, car, quoique j'aie tout préparé dès aujourd'hui, que vous ne soyez point fatigués et que je ne le sois pas moi-même, l'heure néanmoins me prescrit de finir. Conservez dans votre mémoire ce que je viens de confier à votre attention, afin que demain je ne sois pas obligé de le répéter. Ce dont je suis chargé et suis prêt de vous instruire, c'est pourquoi l'époux est comparé à une huile, et quels sont les différents noms parmi lesquels on doit choisir celui qui convient à cet époux. Mais comme il m'est impossible de rien dire de moi-même, je vous enjoins de prier, afin que l'époux lui-même, Jésus-Christ, Notre-Seigneur, nous le révèle par son esprit, lui auquel appartiennent la gloire et l'honneur dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

XVe DISCOURS.

Comment le nom de Jésus est dans toutes les adversités le salutaire remède des chrétiens qui sont fidèles.

« L'esprit de sagesse est plein de bonté[1]. » Il ne se rend point ordinairement difficile à ceux qui l'invoquent, lui qui souvent avant d'être invoqué, dit de lui-même: *Me voici*[2]. Écoutez donc ce que cet esprit, par le moyen de vos prières, a daigné me faire

[1] Sag., 1. — [2] Is., 58.

connaître sur le sujet que nous avons différé hier jusqu'à ce qu'il nous éclairât, et recevez dans son temple le fruit de vos oraisons. Je vais montrer d'abord quel est le nom qui est comparé à l'huile avec raison, et je dirai ensuite par quelle raison ce nom lui est comparé. Vous rencontrez à chaque page de l'Écriture une foule de noms qui, épars de tous côtés, appartiennent tous à l'époux. Mais tous, je les réduirai à deux principaux. Car je m'imagine que vous ne rencontrerez aucun nom parmi tous ces noms qui ne présente l'idée, ou d'une grâce miséricordieuse, ou d'une majesté toute-puissante. Le Saint-Esprit nous en assure lui-même par la bouche qui lui sert le plus communément d'organe : « J'ai entendu deux choses, dit David, que la puissance » appartient à Dieu, et que vous êtes, Seigneur, rempli de miséri- » corde [1]. » Quant à la majesté, « son nom est saint, il est ter- » rible [2]. » Quant à la miséricorde, « il n'est point sous le ciel » d'autre nom donné aux hommes, par lequel nous devions être » sauvés [3]. » Mais cela va s'éclaircir par des exemples [4] : « Voici le » nom qu'ils donneront à ce roi, le Seigneur qui est notre juste ; » voilà le nom de la majesté. « Il portera [5] le nom d'Emmanuel ; » voilà celui de la miséricorde. Jésus-Christ lui-même en parlant de lui : « Vous m'appelez, dit-il, maître et Seigneur [6]. » Le premier de ces deux noms est celui de la miséricorde et le second celui de la puissance, et il n'est pas moins Dieu en instruisant l'esprit de la science qu'en donnant au corps la nourriture. Le prophète dit encore : « Son nom sera : l'admirable, le conseiller, Dieu le fort, le » père du siècle futur, le prince de la paix [7]. » Or de tous ces noms, le premier, le troisième, le quatrième appartiennent à la puissance, et tous les autres à la miséricorde. Mais lequel de ces deux noms est celui qui est *répandu ?* celui de la puissance et de la majesté, transfusé pour ainsi dire en celui de la grâce et de la miséricorde. Le voilà celui qui est avec abondance répandu par Jésus-Christ notre Sauveur. Et en effet, ce nom *Dieu* par exemple, ne se transfuse-t-il, ne se perd-il pas dans celui d'*Emmanuel*, c'est-à-dire *Dieu avec nous ?* ce nom *admirable* dans celui de *conseiller ?* ceux-ci, *Dieu, fort*, ne se mêlent-ils, ne se confondent-ils pas avec ceux de *père du siècle futur*, de *prince de la paix?* et le même Seigneur *qui est notre juste* n'est-il pas aussi *le Seigneur miséricordieux et bon?* » Je ne dis rien ici de nouveau : le nom d'*Abram* n'a-t-il

[1] Ps. 61. — [2] Ps. 110. — [3] Act., 4. — [4] Jérém., 23. — [5] Is., 7. — [6] Jean, 13. — [7] Is., 9.

pas été autrefois transfusé en celui d'*Abraham?* celui de *Sarai* en celui de *Sara?* et nous nous rappelons que dès lors le mystère de cette salutaire transfusion fut solennellement figuré.

Ou chercher désormais ce nom, dont le tonnerre aussi terrible que fréquent retentissait sans cesse aux oreilles de nos pères? « C'est moi qui suis le Seigneur, c'est moi qui suis le Seigneur [1]. » Il m'est dicté à moi de commencer ma prière par un nom plein de douceur et de paternité et qui me donne une entière confiance d'obtenir l'effet des demandes que je forme. Les serviteurs sont nommés des amis, et ce n'est pas seulement à des disciples, c'est à des frères que la résurrection est annoncée. Qu'y a-t-il là d'étonnant? et puis-je être surpris si Dieu, lorsque la plénitude des temps a été arrivée, accomplissant lui-même ce qu'il avait promis par Joël [2], et répandant de son esprit sur toute chair, la pleine effusion du nom a eu lieu; lorsque je trouve que les Hébreux, eux-mêmes, ont reçu les premiers une partie de cette effusion? Que veux-je dire? Vous le prévenez sans doute, et le savez déjà. Quel est le nom qui, pour la première fois, a été répondu à la question de Moïse? « Je suis Celui qui suis, Celui qui est m'en» voie vers vous. » Or, je doute que Moïse lui-même ait pu pénétrer l'obscurité de ce nom, si, en même temps, l'effusion n'en eût été faite. Mais elle a été faite cette effusion, et le nom a été compris; et non-seulement elle a été faite, mais elle a été faite au dehors, car elle l'était déjà au dedans, puisque les cieux avaient ce nom et que déjà les anges le connaissaient. Oui, ce nom a été répandu au dehors, et lui, qui n'était répandu que pour les anges, mais d'une manière infuse et privative, s'est aussi répandu sur les hommes, au point que si l'odieuse opiniâtreté d'un peuple ingrat, d'un peuple pour lequel il a dit : « Je suis le dieu d'Abra» ham, et le dieu d'Isaac, et le dieu de Jacob [3], » ne s'y fût opposée, ce cri unanime s'élèverait, avec raison, aujourd'hui de toute la terre : « Votre nom est comme une huile de parfums qui est répandue. »

Nations, accourez. Vous avez le salut à la main; le nom est répandu, ce nom qui sauvera tous ceux qui l'invoqueront. Le Dieu des anges se nomme aussi le Dieu des hommes; il a envoyé l'huile en Jacob, et cette huile est tombée en Israël. Dites à vos frères : « Donnez-nous de votre huile. » S'ils vous en refusent, priez le maître de l'huile de vous en envoyer aussi à vous-mêmes, et dites-lui : « Faites cesser notre opprobre! » Non, Seigneur, je vous en

[1] Exod., 20. — [2] Joël, 2. — [3] Exod., 3.

conjure, que le malveillant n'insulte point votre bien-aimée, cette bien-aimée qu'avec une condescendance, une miséricorde d'autant plus grande qu'elle en était plus indigne, il vous a plu d'appeler à vous des confins de la terre. Convient-il, j'ose vous le demander, qu'un serviteur méchant prenne sur lui d'exclure ceux qui sont invités par le père de famille qui est bon, et qu'il se prévale de vos propres paroles : « Je suis, a dit le Seigneur, » je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob ? » Mais il n'est pas le Dieu des autres. Répandez donc, ô mon Dieu, répandez, ouvrez votre main de plus en plus et remplissez tout ce qui a vie de bénédictions ! Qu'ils viennent de l'Orient et de l'Occident, et qu'ils s'asseyent avec Abraham, Isaac et Jacob dans le royaume des cieux ! Qu'elles viennent, qu'elles viennent « toutes » les tribus, les tribus du Seigneur, selon le précepte donné à Israël » pour célébrer les louanges du nom du Seigneur [1] ! » Qu'elles viennent et qu'elles s'asseyent, qu'elles fassent des festins et qu'elles tressaillent de joie, et qu'un même « cri d'allégresse et de » louange semblable [2] à celui d'un grand banquet » retentisse de toutes parts : « Votre nom est comme une huile de parfums qui est » répandue. » Si c'est Philippe et André qui sont chargés de nous ouvrir la porte, je suis tranquille et suis sûr que nous n'éprouverons aucun refus, nous tous qui demandons de l'huile, nous tous qui voulons voir Jésus ; car Philippe incontinent ira le dire à André, et Philippe et André le diront à Jésus. Mais Jésus que dira-t-il ? Qu'il est Jésus. « Si le grain de froment ne meurt » après qu'on l'a jeté en terre, il demeure seul ; mais quand il est » mort, il porte beaucoup de fruit [3]. » Qu'il meure donc ce grain de froment, et que la moisson des nations se lève ! Il faut que le Christ souffre, qu'il ressuscite d'entre les morts, et que la pénitence, la rémission des péchés, soit prêchée en son nom, non-seulement dans la Judée, mais encore parmi toutes les nations, afin que par un seul nom, le nom du Christ, des milliers de milliers de croyants soient appelés chrétiens et disent : « Son nom est » comme une huile de parfums qui est répandue. »

Je reconnais là le nom que j'ai lu dans Isaïe. « Le Seigneur, dit » ce prophète, donnera à ses serviteurs un autre nom. Celui qui » sera béni en ce nom sur la terre, sera béni dans le Seigneur [4]. » Ainsi soit-il ! O nom béni ! ô huile pour toujours répandue ! et jusqu'où répandue ? Du ciel dans la Judée, de la Judée dans toute

[1] Ps. 141. — [2] Ps. 41. — [3] Jean, 12. — [4] 65.

la terre. C'est de toute la terre que l'Église crie : « Votre nom est » comme une huile de parfums qui est répandue ! » Oui, dis-je, répandue, puisque non-seulement elle inonde les cieux et tout l'univers, mais qu'elle pénètre jusqu'aux enfers eux-mêmes; si bien « qu'au nom de Jésus, tout genou fléchit dans le ciel, sur la terre » et dans les enfers, et toute langue confesse [1], » et dit : « Votre » nom est comme une huile de parfums qui est répandue.» Voilà le *Christ*, voilà *Jésus*, l'un et l'autre infusés aux anges, l'un et l'autre répandus sur les hommes, et sauvant, suivant l'étendue que Dieu a donnée à sa miséricorde, les hommes et les bêtes, ces hommes qui, comme des bêtes, s'étaient enfoncés et pourrissaient dans leur fumier. Qu'elle est chère, cette huile! mais qu'elle est vile! Elle est vile, il est vrai; mais elle est salutaire, et si elle n'était vile, elle ne se répandrait pas pour moi; et si elle n'était salutaire, elle ne guérirait pas mon âme. Je suis participant du nom, je le suis donc de l'héritage; je suis chrétien, je suis donc le frère du Christ, et si je suis tel que je suis nommé, je suis et l'héritier de Dieu et le cohéritier de Jésus-Christ. Au reste, qu'y a-t-il de surprenant s'il est répandu le nom de l'époux, puisque l'époux lui-même s'est aussi répandu? « Il s'est en effet anéanti lui-même en » prenant la forme d'esclave [2]; » aussi dit-il « qu'il s'est répandu » comme de l'eau [3]. » La plénitude de la divinité s'est donc répandue en habitant corporellement sur la terre, afin que nous tous, qui portons un corps de mort, nous recevions de cette plénitude, et que, remplis de ce parfum vivifiant, nous disions : « Votre nom est comme une huile de parfum qui est répandue.» Tel est le nom qui est répandu, comment il est répandu, et jusqu'où il est répandu.

Mais pourquoi ce nom est-il une huile? Je ne l'ai pas encore dit, et n'ai fait que commencer à le dire dans le discours précédent; mais il est survenu tout-à-coup quelque chose qui m'a paru devoir précéder, et que j'ai entremêlé plus longuement que je ne le croyais; ce qui, je pense, ne m'est arrivé que parce que la femme forte, *la sagesse*, a mis la main à la quenouille, et que ses doigts ont pris le fuseau; car elle sait, cette sagesse, tirer un long fil d'un peu de laine ou de lin, en tresser une toile étendue, et couvrir ainsi ses domestiques d'un double vêtement. Or, entre l'*huile* et le *nom* de l'époux, il se trouve, sans contredit, une grande similitude, et ce n'est pas inutilement que le Saint-Esprit

[1] Philip., 2. — [2] Id. — [3] Ps. 24.

les a comparés l'un à l'autre. Je trouve, quant à moi, si toutefois vous n'avez point vous-mêmes d'idées meilleures, je trouve cette similitude dans cette espèce de qualité triple que possède l'huile, d'éclairer, de nourrir et d'oindre. Elle entretient le feu, elle nourrit la chair, calme la douleur; elle est et lumière, et nourriture, et remède. Remarquez maintenant qu'il en est ainsi du *nom de l'époux;* il brille par la prédication, il nourrit par la méditation, il adoucit et oint par l'invocation. Descendons aux détails.

D'où pensez-vous qu'est venue sur toute la terre une si grande, une si soudaine lumière de foi, sinon de Jésus qui y a été prêché? N'est-ce pas dans la lumière de ce nom que Dieu nous a appelés en son admirable lumière? Et n'est-ce pas avec raison que Paul a dit à ceux qui en sont éclairés et qui ont vu la lumière dans cette lumière : « Vous n'étiez autrefois que ténèbres; mais » maintenant vous êtes lumière en Notre-Seigneur [1]. » Aussi est-ce ce nom que ce même apôtre a reçu ordre de porter devant les rois, devant les nations, devant les enfants d'Israël; et ce nom il le portait comme la lumière; il éclairait avec lui sa patrie, et criait partout : « La nuit est déjà fort avancée et le jour » approche. Quittons donc les œuvres de ténèbres, et revêtons-» nous des armes de lumière. Marchons avec bienséance et avec » honnêteté, comme on marche durant le jour [2]. » Et il montrait à tous la lampe sur le chandelier, annonçant en tous lieux Jésus, et Jésus crucifié. Comment cette lumière ne pénétra-t-elle pas, ne saisit-elle pas les yeux de tous ceux qui la considérèrent, lorsque, sortant comme un éclair de la bouche de Pierre, elle consolida les membres corporels d'un boiteux, et éclaira une foule d'aveugles spirituels? Quel feu ne répandit-elle pas, lorsqu'il dit : « Au nom de Jésus de Nazareth, levez-vous et » marchez [3]? » Mais le nom de Jésus est non-seulement une lumière, il est encore une nourriture. Ne vous sentez-vous pas fortifiés toutes les fois que vous vous rappelez ce nom? Qu'est-ce qui engraisse mieux l'âme de celui qui y pense? Qui augmente les forces? Qui anime les douces, les bonnes mœurs? Qui entretient les affections chastes? Toute nourriture de l'âme est aride si elle n'est imbibée de cette huile; elle est insipide si elle n'est assaisonnée de ce sel. Si vous écrivez, rien ne me plaît si je n'y lis point Jésus; si vous conversez, si vous conférez, je ne trouve aucun goût à vos paroles si le nom de Jésus ne s'y mêle. Jésus

[1] Éphès., 5. — [2] Rom., 13. — [3] Act., 3.

est un miel dans la bouche, une mélodie dans l'oreille, une allégresse dans le cœur. Mais il est encore un remède; quelqu'un de vous est-il triste? Qu'il vienne dans le cœur de Jésus; que de là il saute à la bouche, et déjà, au premier rayon de son nom, tout nuage est dissipé et le calme renaît. Quelqu'un tombe-t-il dans le crime, et, ce qui est pire, court-il par le désespoir se précipiter dans les filets de la mort? s'il invoque le nom de la vie, ne renaît-il pas aussitôt à la vie? Dans qui, dans qui jamais, devant la face de ce nom salutaire, l'ordinaire dureté du cœur, l'engourdissement de la nonchalance, l'aigreur de l'esprit, la langueur de la mollesse ont-elles pu tenir? Dans qui, après avoir invoqué Jésus, la source de larmes, qui peut-être était tarie, n'a-t-elle pas à l'instant sailli avec plus d'abondance et coulé avec plus de douceur? Dans qui le nom de vertu, aussitôt qu'il a été invoqué, n'a-t-il pas rendu la confiance et chassé la crainte, au milieu des périls qui le faisaient palpiter et trembler? Dans qui l'invocation du nom lumineux n'a-t-il pas incontinent fait briller la certitude au milieu des doutes qui l'agitaient et le faisaient vaciller? Dans qui le nom de secours, à peine prononcé, n'a-t-il pas rétabli la force au milieu des adversités qui le décourageaient et le faisaient défaillir? Voilà les infirmités, voilà les maladies de l'âme; il en est le remède, et nous permet même de l'éprouver : « Invoquez-» moi, dit-il, au jour de l'affliction, je vous en délivrerai, et vous » rendrez gloire à mon nom[1]. » Non, rien n'arrête autant l'accès de la colère, rien n'apaise autant l'enflure de l'orgueil, rien ne guérit autant la plaie de la jalousie, rien ne réprime autant le torrent de la luxure, rien n'éteint autant la flamme de la volupté, rien ne tempère autant la soif de l'avarice, rien ne met autant en fuite le désir de tout ce qui est honteux. Et, en effet, lorsque je nomme Jésus homme, je me propose le doux et l'humble de cœur, le bon, le sobre, le chaste, le miséricordieux; et lui-même, enfin, le Dieu qui, recommandable par toute sainteté, par toute vertu, étant aussi tout-puissant, me guérit par son exemple et me fortifie par son secours. Oui, tout cela retentit à mon cœur, lorsque Jésus y retentit lui-même. Oui, de l'homme je prends l'exemple, du tout-puissant le secours : l'un comme la poudre des parfums les plus précieux; l'autre comme ce qui sert à lui donner de la consistance, et du tout j'en compose un remède que les plus habiles médecins ne peuvent imiter.

[1] Ps. 49.

Tel est, ô mon âme, tel est l'électuaire qui est à vous, que vous possédez caché dans le vase du *nom*, du nom de Jésus, électuaire infiniment salutaire, et qui ne manquera jamais d'efficacité contre aucune de vos corruptions. Conservez-le donc toujours dans votre sein; ayez-le donc toujours à la main, afin que tous vos sentiments et toutes vos actions n'aient d'autre direction qu'en Jésus. Et ne vous y invite-t-il pas lui-même? « Mettez-moi, vous » dit-il, comme un cachet sur votre cœur, comme un sceau sur » votre bras[1]. » Mais nous parlerons de cela dans un autre moment. Pour aujourd'hui, vous avez le remède et du cœur et du bras; vous avez dans le nom de Jésus de quoi, ou corriger vos actions lorsqu'elles sont mauvaises, ou les remplir lorsqu'elles sont moins parfaites et moins pleines; vous avez aussi de quoi, ou empêcher vos sentiments de se corrompre, ou les guérir s'ils sont corrompus.

La Judée a eu aussi quelques Jésus, des noms vides desquels elle se glorifie; mais ils sont vides ces noms, car ils n'éclairent, ni ne nourrissent, ni ne guérissent; et c'est pour cela que, jusqu'à ce moment encore, la synagogue est dans les ténèbres, qu'elle meurt de faim, qu'elle est plongée dans l'infirmité. Et elle ne sera ni rassasiée ni guérie jusqu'à ce qu'elle sache que c'est mon Jésus qui domine, non-seulement sur Jacob, mais sur toute l'étendue de la terre; jusqu'à ce qu'elle revienne vers le soir, qu'elle souffre la même faim que celle des chiens, et qu'elle tourne tout autour de la ville. Ces Jésus, en effet, n'ont été envoyés au mort que comme le bâton qui précédait le prophète, et n'ont pu eux-mêmes interpréter leurs propres noms, car ces noms étaient vides. Il a été mis sur le mort, ce bâton, et il n'a rendu au mort ni la voix ni le sentiment, parce qu'il n'était qu'un bâton. Mais celui qui avait envoyé le bâton est descendu lui-même, et aussitôt il a sauvé son peuple de ses péchés, et il a prouvé qu'il était celui duquel on disait: « Quel est celui qui remet aussi les péchés[2]?» Et celui-là c'est celui qui dit: « Je suis le salut du peuple[3]. Voilà, voilà déjà la voix et déjà le sentiment qui existent, et il est évident que mon Jésus ne porte pas un nom vide comme celui des Jésus précédents. Le salut infusé se sent intérieurement; le bienfait reçu se publie ouvertement. Au dedans le sentiment, au dehors la voix. Je suis ému et je loue, et cette louange indique que je vis: car « la louange n'est pas faite pour celui qui est mort, puisqu'il

[1] Cant., 8. — [2] Luc, 7. — [3] Passim.

» est comme s'il n'était plus[1]. » Oui, j'ai la vie, j'ai le sentiment, je suis parfaitement ressuscité, et ma résurrection est entière. Qu'est-ce en effet que la mort du corps, sinon la privation du sentiment et de la vie? Aussi le péché, qui est la mort de l'âme, ne m'avait-il laissé ni le sentiment de la componction, ni la voix de la louange, et j'étais absolument mort; mais il est venu celui qui remet les péchés, et il m'a rendu l'un et l'autre; il a dit à mon âme: « Je suis votre salut[2]. » Et qu'y a-t-il d'étonnant que la mort disparaisse de là où descend la vie? Aussi « croit-on déjà de cœur pour obtenir la justice, et confesse-t-on » sa foi de bouche pour obtenir le salut[3]. » Aussi l'enfant déjà bâille-t-il, et bâille-t-il par sept fois[4]. « Et je vous ai, dit-il, » loué sept fois le jour, à cause des jugements de votre justice[5]. » Remarquez ce nombre de sept, il est sacré ce nombre et renferme un sens. Mais il vaut mieux remettre à nous en occuper à un autre discours; nous nous approcherons alors comme des affamés, et non comme des dédaigneux, de ces mets si excellents, auxquels nous invite l'époux de l'Église, notre Seigneur Jésus-Christ, qui, étant Dieu, est béni par-dessus tout, dans tous les siècles. Ainsi soit-il!

XVIe DISCOURS.

De la contrition du cœur et des trois espèces de la confession véritable.

Que signifie donc ce nombre de sept? Je ne sais si quelqu'un parmi nous est assez simple pour le regarder comme fortuit ou comme oiseux. Mais, pour moi, je ne crois pas que ce soit sans raison que le prophète, s'étendant sur le mort, se soit rapetissé selon la mesure du petit corps de l'enfant et ait appliqué la bouche à sa bouche, les yeux à ses yeux, les mains à ses mains. Le Saint-Esprit a voulu que cela fût fait et écrit ainsi pour instruire sans doute ces esprits que la malheureuse union d'un corps corrompu ne cesse d'abuser et auxquels la folle sagesse du monde a appris à devenir faux eux-mêmes; car « le corps qui se corrompt » appesantit l'âme, et cette demeure terrestre abat l'esprit dans » la multiplicité des soins qui l'agitent[6]. » Que personne ne soit donc ou peiné ou surpris si je m'arrête avec tant de curiosité à fouiller dans tout cela, comme dans des vases de parfums cachetés

[1] Eccl., 17, 26. — [2] Ps. 34. — [3] Rom., 10. — [4] IV Rois, 4. — [5] Ps. 118. — [6] Sag., 9, 15.

par le Saint-Esprit, puisque je sais que c'est là qu'est la vie et que je dois y trouver la vie de mon esprit. Néanmoins je réponds à ceux qui par une imagination trop active voudraient, pour ainsi dire, que, dans tout discours, on leur en donnât la fin avant qu'ils n'en aient reçu le commencement, que je suis le débiteur aussi, et même d'une façon toute particulière, de ceux qui ont le génie plus lent, et que mon désir est moins d'exposer les paroles que de pénétrer les cœurs. D'ailleurs il faut tout à la fois que je puise et que je verse. Or cela ne peut se faire avec un parcours rapide, et il faut, pour y réussir, des traités faits avec soin et des exhortations fréquentes. Toutefois la discussion de ces sens mystérieux nous a occupés plus longtemps que je ne le pensais moi-même. Je m'imaginais, je vous l'avouerai, qu'un seul discours nous suffirait, que nous traverserions promptement cette sombre, cette épaisse forêt des allégories, et qu'avec un jour de route, pour ainsi dire, nous arriverions à la plaine des sens moraux. Mais il en a été autrement. Voilà deux jours que nous marchons sur ce chemin, et il nous en reste encore à faire. Le trait de l'œil découvrait de loin les sommets des arbres et les cimes des montagnes, mais il n'apercevait pas l'épaisseur des buissons et l'étendue des vallées intermédiaires. Pouvais-je prévoir, par exemple, que le miracle d'Élisée se présenterait ainsi tout-à-coup de lui-même au milieu d'une dissertation sur la vocation des Gentils et la répudiation des Juifs? Mais, puisque le voilà, ne craignons pas de nous y arrêter un moment, sauf à revenir ensuite à ce que nous interrompons pour aujourd'hui. Au demeurant, c'est toujours un aliment de l'âme; et n'arrive-t-il pas souvent aux chiens et aux chasseurs d'abandonner la proie qu'ils poursuivaient d'abord pour en poursuivre une autre qui s'est présentée par hasard tandis qu'ils n'y pensaient pas?

Ce grand prophète, puissant en œuvres et en paroles, qui est descendu de la très haute montagne des cieux, me rassure; je conçois une grande confiance de ce qu'il daigne me visiter, moi qui n'étais que cendre et poussière, avoir pitié de moi qui étais mort, se courber sur moi qui étais étendu; se rapetisser sur moi, s'égaliser à moi, petit enfant; partager avec moi, qui étais aveugle, la lumière de ses yeux; délier ma bouche muette par le baiser de la sienne elle-même, et fortifier par le toucher de ses mains la faiblesse des miennes. Je rumine tout cela avec délices, mes entrailles se remplissent, toute mon âme s'engraisse, et tous mes os se répandent en louanges. Tel est le don qu'une fois il

fait à l'homme, à tous les hommes en général, et que nous sentons qu'il renouvelle chaque jour en chacun de nous. Lorsqu'il donne à notre *cœur* la lumière de l'intelligence, à notre *bouche* la parole de l'édification, à nos *mains* les œuvres de la justice, il donne de sentir avec fidélité, il donne de produire ces sentiments avec utilité, il donne de les réaliser avec efficacité; et lorsqu'il vous donne d'avoir des sentiments droits, lorsqu'il vous donne de les exprimer dignement, lorsqu'il vous donne de les confirmer par votre manière de vivre, c'est comme un triple cordage avec lequel il retire vos âmes de la prison du démon pour les attirer après lui au royaume céleste, et ce cordage ne se rompt que difficilement. Oui, avec ses yeux il a touché mes yeux, et il orne le front de mon homme intérieur de deux flambeaux lumineux, la foi et l'intelligence. Il a uni sa bouche à la mienne, et, tout mort que j'étais, il m'a imprimé le signe de la paix; car, lorsque nous étions pécheurs et, par conséquent, morts à la justice, il nous a réconciliés à Dieu; et, en appliquant ainsi sa bouche à ma bouche, il inspire de nouveau à mon visage un souffle de vie, mais d'une vie plus sainte que la première; car d'abord il ne m'avait créé que pour jouir d'une âme vivante, au lieu que maintenant il me reforme pour jouir d'un esprit vivifiant. Il a mis ses mains sur les miennes, et il m'offre le modèle des bonnes œuvres et la forme de l'obéissance; ou, si vous voulez, il a mis le premier la main à des choses fortes, afin d'apprendre à mes mains à combattre et à mes doigts à faire la guerre.

Et « l'enfant, » est-il dit, « bâilla sept fois. » Ne suffisait-il pas pour la gloire et l'évidence du miracle qu'il bâillât une seule? Mais la multiplicité de ce nombre remarquable nous avertit qu'il est mystérieux. Si c'est ce corps immense du genre humain qui d'abord était privé de vie, auquel vous faites attention, vous voyez de tous côtés l'Église, depuis qu'elle a reçu la vie par le rapetissement du prophète qui s'est étendu sur elle, bâiller sept fois pour ainsi dire; car sept fois chaque jour elle est dans l'usage de célébrer la louange. Si c'est sur vous que vous jetez les yeux, vous reconnaîtrez que vous vivez de la vie spirituelle et que vous accomplissez ce nombre mystique, si vous soumettez les *cinq* sens de votre sensualité aux *deux* sortes de charité, et si, suivant le précepte de l'apôtre [1], vous faites servir à la justice pour la sanctification de votre vie ces mêmes membres que vous avez auparavant

[1] Rom., 6.

fait servir à l'injustice pour commettre l'iniquité ; ou encore, si, employant ces mêmes *cinq* sens au salut du prochain, pour compléter le nombre vous y ajoutez ces *deux* choses : chanter devant le Seigneur sa miséricorde et célébrer devant lui sa justice.

J'ai encore sept autres bâillements, c'est-à-dire sept preuves expérimentales, sans lesquelles il ne peut être certain que vous ayez véritablement et sûrement recouvré l'esprit de salut et de vie. Les quatre premiers appartiennent au sentiment de la componction, les trois autres à la parole de la confession. Si donc vous vivez, c'est-à-dire si le sentiment et la voix vous sont revenus, vous reconnaissez vous-mêmes en vous ces sept marques. Vous savez que le sentiment vous a été rendu dans son entier lorsque vous sentez votre conscience déchirée par une quadruple componction, ou, ce qui est la même chose, par une double honte et une double crainte; et, quant aux trois espèces de confessions nécessaires pour achever le nombre de ces sept marques qui prouvent votre retour à la vie, nous en parlerons après. Et d'abord le saint homme Jérémie, dans son gémissement, n'emploie-t-il pas ce nombre de quatre? Et vous employez donc aussi, dans votre lamentation, la même forme que ce prophète, et regardez Dieu comme votre *créateur*, comme votre *bienfaiteur*, comme votre *père*, comme votre *seigneur*. Vous l'avez offensé sous ces quatre qualités. Que votre amertume de même les embrasse toutes les quatre, et que ce soit votre crainte qui réponde à la première et à la quatrième, et votre honte à la seconde et à la troisième. Commençons par la honte : « Il est père. » Il n'est pas craint, en effet, puisqu'il est *père*, car le propre d'un *père* est d'user toujours d'indulgence et de pardon; lorsqu'un *père* frappe, c'est avec la verge et non pas avec le bâton, et quand il a frappé, il guérit : « Je vous frapperai et moi-même » vous guérirai [1]. » Tel est le cri paternel. Vous n'avez donc rien à redouter d'un *père* qui peut bien, il est vrai, frapper quelquefois, mais toujours pour corriger et jamais pour se venger. Mais si je n'ai rien qui m'effraie, quelle n'est pas ma honte lorsque je songe que c'est un *père* que j'ai offensé? C'est lui qui m'a volontairement engendré, non comme le père de ma chair par le mol attrait d'une concupiscence charnelle, mais par la parole de vérité. De plus, il n'a pas épargné pour moi son fils unique, et pour moi il l'a fait prendre chair. Voilà comme il s'est montré mon *père;* mais moi, comment me suis-je montré son fils? Hélas! de quel front, fils si méchant, ose-

[1] Deut., 32.

rai-je désormais lever les yeux vers un père si bon? Je rougis de m'être conduit d'une manière si indigne de mon origine; je rougis d'avoir dégénéré par ma vie d'un *père* si auguste. O mes yeux, fondez-vous en deux sources de larmes! Que la confusion couvre ma face! Que la honte décolore et que les ténèbres cachent tout mon visage! Que ma vie s'éteigne dans la douleur et mes années dans les gémissements! O ignominie! Et quel fruit ai-je retiré de ces actions dont je rougis? Si j'ai semé dans la chair, que moissonnerai-je autre chose de la chair, sinon la corruption? Si j'ai semé dans le monde, le monde ne passe-t-il pas lui-même ainsi que la concupiscence? Malheureux insensé que je suis! ce sont donc des choses vaines, des choses périssables, des choses qui sont à peine des choses, des choses en un mot qui n'ont pour fin que la mort, que je n'ai pas eu honte de préférer à l'amour, à l'honneur de mon *père* éternel. Oui, oui, je succombe de confusion à ces mots: « Si je » suis votre père, où est donc l'honneur que vous me devez [1]? »

Hélas! s'il n'était pas mon père, me couvrirait-il de tant de bienfaits? Eh! quelle foule de témoins il élève en eux contre moi. Et, sans parler des autres qui sont innombrables, cette vue du corps, cet usage du temps, ce sang par dessus tout, ce sang de son fils bien-aimé qui crie de la terre..... Eh quoi donc? j'ai encore à rougir de mon ingratitude; et, pour comble de confusion, je suis convaincu d'avoir rendu les maux pour les biens, la haine pour l'amour. Il est vrai, je n'ai pas plus à redouter de mon bienfaiteur que de mon père. Car il est un vrai bienfaiteur. Il donne avec abondance, et ne reproche point ce qu'il donne. Non, il ne reproche point ses dons parce que ce sont des dons; il ne vend pas ses bienfaits, il me les donne, et ses dons sont sans repentir. Mais plus je dois être pénétré de sa bonté, plus je dois l'être aussi de mon indignité. Plongez-vous donc, ô mon âme, dans l'amertume, et n'en rougissez pas moins; car s'il ne peut lui convenir de redemander ou de reprocher ce qu'il donne, il ne s'ensuit pas qu'il vous convienne en aucune manière de demeurer dans l'ingratitude et dans l'oubli. Ah! « que rendrai-je « donc au Seigneur? » que lui rendrai-je à la fin, et au moins aujourd'hui, « pour tous les biens dont il m'a comblé [2]? »

Mais si la honte remplit par hasard son office avec trop de nonchalance, pour la réveiller, réveillez la crainte. Oui, réveillez-la cette crainte, afin qu'elle vous réveille; mettez donc pour

[1] Malachie, 1. — [2] Ps. 115.

un moment de côté ces noms si tendres de bienfaiteur et de père, et réfléchissez sur des noms plus sévères et plus imposants. Le même, en effet, qui est appelé « le père des miséri- » cordes et le Dieu de toutes consolations[1] » est aussi appelé[2] « le » Dieu, le Seigneur des vengeances. » Il est appelé « le Dieu, » juge juste et fort[3]. » Il est appelé « le terrible dans ses conseils » sur les enfants des hommes[4]. » Il est appelé « le Dieu jaloux[5]. » Sa qualité de *bienfaiteur* et de *père*, c'est pour vous qu'il la possède; mais celle de *créateur* et de *seigneur*, c'est pour lui, car « c'est » pour lui-même qu'il a fait toutes choses[6], » nous dit l'Écriture. Or, pensez-vous que celui qui vous conserve, et défend pour vous ce qui n'est que pour vous, n'aura pas pour ce qui est à lui de zèle et d'activité? Pensez-vous qu'il ne se mettra point en peine de rechercher l'honneur de sa principauté? Eh! « pourquoi donc » le pécheur a-t-il irrité le Seigneur[7], » si ce n'est, « parce » qu'il a dit dans son cœur » ce mot: « Il ne se mettra point en » peine de rechercher. » Et qu'est-ce que parler ainsi dans son cœur, si ce n'est ne pas craindre cette recherche? mais il la fera cette recherche, et il redemandera jusqu'à la dernière obole; il la fera, et s'acquittera avec usure vis-à-vis de ceux qui sont enflés d'orgueil. Oui, il la fera, et redemandera l'hommage à celui qui a été racheté, la gloire et l'honneur à celui qu'il a créé; peut-être dissimulerait-il comme père, pardonnerait-il comme bienfaiteur, mais non comme seigneur et comme créateur, et celui qui, en cette qualité, n'a pas épargné son fils, n'épargnera pas la boue qu'il a formée et le serviteur qui est méchant.

Quelle terreur, quelle horreur doivent vous saisir, lorsque vous songez que vous avez méprisé votre créateur, le créateur de toutes choses, que vous avez offensé le Seigneur, le Seigneur de majesté! C'est le propre d'une majesté d'être crainte, c'est le propre d'un seigneur d'être redouté, et principalement de cette majesté et de ce Seigneur, car si les lois humaines elles-mêmes punissent du dernier supplice celui qui outrage une majesté royale tout humaine qu'elle est, quelle sera la fin de ceux qui méprisent une toute-puissance divine? Elle touche les montagnes cette toute-puissance, et les montagnes se dissipent en fumée; et un vil, un misérable monceau de poussière, que le premier, le plus léger souffle va disperser pour ne jamais se réunir, osera irriter

[1] II Corint., 1. — [2] Ps. 93. — [3] Ps. 7. — [4] Ps. 65. — [5] Ex., 20. — [6] Prov., 16. — [7] Ps. 9.

cette majesté terrible? Celui-là, celui-là est à craindre qui, après qu'il aura tué le corps, a encore la puissance de le précipiter dans l'enfer. Je frissonne à l'idée de cet enfer et du visage de ce juge redoutable aux puissances célestes elles-mêmes. Je pâlis quand je me représente cette colère du Tout-Puissant, ces yeux de sa fureur, ce bruit horrible du monde qui s'écroule, cet incendie des éléments, cet ouragan impétueux que j'entends, cette voix de l'archange, cette parole âpre et piquante. Je redoute les dents de la bête infernale, le gouffre profond, et ces lions rugissants tout prêts à dévorer. J'ai horreur de ce ver rongeur, de ce brasier consumant, de cette fumée, de cette vapeur, de ce soufre, de ce souffle des tempêtes. Ces ténèbres extérieures me font frémir. « Eh! qui donnera de l'eau à ma tête, et à mes yeux une fontaine de larmes[1], » afin que je prévienne, par mes larmes, ces pleurs et ces grincements de dents, ces chaînes rigoureuses des pieds et des mains, et le poids de ces fers qui écrasent, qui étreignent, qui brûlent et ne consument pas. Hélas! hélas! pourquoi, ô vous, ma mère, m'avez-vous enfanté, moi, le fils de la douleur, le fils de l'amertume, de l'indignation et d'un éternel désespoir? Pourquoi, aliment des flammes, et né pour en être consumé, ai-je été reçu sur vos genoux et allaité de vos mamelles?

Celui qui est ainsi affecté a, sans contredit, recouvré le sentiment, et éprouve, dans cette double crainte et dans cette double confusion, les quatre premiers bâillements; les trois qui restent, il les ajoute par la voix de la confession, et désormais l'on ne pourra plus dire de lui qu'il est sans sentiment et sans voix; mais il faut pour cela que cette confession vienne d'un cœur *humble*, *simple* et *fidèle*. Confessez donc avec *humilité*, avec *simplicité*, avec *fidélité*, tout ce qui pèse sur votre conscience, et ainsi vous aurez les sept marques dont nous parlons. Il en est qui se glorifient « lorsqu'ils ont mal fait, et qui se réjouissent dans les choses les » plus criminelles[2], » et le prophète les désigne lorsqu'il dit : « Ils ont publié hautement leurs péchés comme Sodome[3]. » Mais ceux-là, je les écarte de cette discussion comme des mondains. Et qu'avons-nous de commun avec ceux qui sont du dehors?

Cependant, et parmi ceux mêmes qui se sont revêtus du saint habit, et qui ont fait profession dans l'état religieux, nous en entendons quelquefois plusieurs qui rappellent et vantent avec

[1] Jérém., 9. — [2] Prov., 2. — [3] Is., 3.

la dernière impudence ce qu'ils ont fait de mal autrefois : par exemple, les assauts de force qu'ils ont livrés jadis comme des gladiateurs; les combats de littérature ou de subtilité qu'ils ont soutenus, ou enfin quelques-uns de ces traits qui, favorables selon la vanité du monde, n'en sont pas moins nuisibles, funestes et condamnables quant au salut de l'âme. Cette preuve décèle un esprit encore tout mondain, et l'habit religieux, pour ceux qui en agissent ainsi, est moins la robe de leur renouvellement que le manteau de leur vieille conduite. Quelques-uns, il est vrai, lorsqu'ils font de semblables récits, ont l'air du repentir et de la douleur; mais au fond d'eux-mêmes c'est la vaine gloire qu'ils recherchent, et, loin d'effacer par-là les fautes qu'ils ont commises, ils ne font que s'abuser eux-mêmes; car « l'on ne se » joue point de Dieu [1]. » Non, ils n'ont point dépouillé le vieil homme, ils le pallient seulement par le nouveau; et cette confession, loin de découvrir ou de dégager l'abcès du vieux levain, ne fait que le consolider et le durcir, selon ce qui est écrit : « Mes os » ont vieilli et perdu leur force, tandis que je criais tout le jour [2]. » Et quelle confusion pour nous, lorsque nous nous rappelons la honteuse hardiesse de quelques religieux, qui ne rougissent pas de prendre plaisir à publier, à vanter ce qu'ils devraient pleurer, comme d'avoir, après avoir reçu le saint habit, supplanté avec finesse ou trompé quelques frères en matière sérieuse, rendu, par un coupable talion et avec une impudente audace, l'injure pour la malédiction, c'est-à-dire le mal pour le mal, ou, bien plus encore, la malédiction elle-même pour la malédiction!

Mais la confession est d'autant plus dangereuse et funeste qu'elle est plus subtilement superbe lorsque nous ne craignons pas de découvrir sur notre propre compte ce qui est même honteux et déshonorant, et que ce n'est pas parce que nous sommes humbles, mais parce que nous voulons le paraître; car vouloir retirer la louange de l'humilité n'est pas la vertu, mais le renversement de l'humilité. L'homme véritablement humble veut être réputé vil, et non célèbre comme humble; il se réjouit du mépris qu'on fait de lui-même, et, s'il est superbe par quelque endroit, ce n'est que par le mépris même qu'il fait des louanges. Eh! quoi de plus pervers, quoi de plus indigne que de faire servir à l'orgueil la confession, qui est la gardienne de l'humilité, et de vouloir paraître meilleur par cela même qui fait paraître plus méchant?

[1] Galat., 6. — [2] Ps. 31.

Nouveau genre, admirable forme de vanité! Ne pouvoir passer pour saint qu'en se faisant regarder comme un scélérat! Aussi, une pareille confession, qui n'a que le masque et non la vertu d'humilité, loin de mériter le pardon, provoque-t-elle bien plutôt la colère. Et de quoi a servi à Saül de reconnaître, sur le reproche que lui en faisait Samuel, qu'il avait péché? Sa confession fut certainement criminelle, puisqu'elle n'effaça point la faute; car le maître de l'humilité eût-il pu mépriser une confession qui eût été humble, lui auquel il est inné de donner la grâce aux humbles? Non, il n'eût pu ne pas s'apaiser, si la même humilité qui paraissait sur les lèvres eût brillé dans le cœur; et c'est ainsi que j'ai dit que la confession devait être humble.

Il faut aussi qu'elle soit simple, qu'elle ne prenne point plaisir 1° à excuser l'intention, toute cachée qu'elle peut être aux yeux des hommes, lorsqu'elle est coupable; 2° à alléger, à diminuer une faute qui est grave; 3° à s'excuser sur le conseil d'autrui, lorsque soi-même on n'a été, contre son gré, forcé par personne. Le premier de ces vices est plutôt une défense qu'une confession, et aigrit plutôt que d'apaiser. Le deuxième montre l'ingratitude, puisqu'en diminuant la faute on diminue d'autant la gloire du bienfaiteur qui la remet; car un bienfait est d'autant moins libéral qu'il paraît émaner d'une source moins gratuite et moins nécessaire. Celui donc qui atténue ainsi le don du bienfaiteur s'adjuge le pardon à lui-même; et c'est là ce que font tous ceux qui s'efforcent d'alléger leurs péchés par des paroles. Quant au troisième, l'exemple du premier homme suffit pour en détourner. Pourquoi n'obtient-il pas en effet le pardon de sa faute, malgré l'aveu qu'il en fait, si ce n'est sans doute parce qu'il mêle à cet aveu la faute de la femme? C'est une espèce d'excuse que d'en charger un autre, tandis que vous êtes accusé vous-même. Or, demandez au saint homme David combien il est non-seulement inutile, mais même dangereux, de vouloir vous excuser ainsi quand vous êtes repris. Il appelle des paroles de malice ces excuses qu'on cherche pour excuser ses péchés; il demande, il conjure que son cœur ne s'y laisse point aller, et avec raison sans doute; car c'est contre sa propre âme que pèche celui qui s'excuse, puisqu'il repousse ainsi le remède de l'indulgence, et qu'il se ravit de sa propre bouche le souffle de la vie. Or, quelle plus grande malice que de vous armer vous-mêmes contre votre propre salut, que de vous percer vous-mêmes du poignard

de votre langue? « Eh ! pour qui sera bon celui qui est méchant » pour lui-même[1] ? »

Enfin que la confession soit fidèle, de manière que vous confessiez avec espérance et sans aucun doute d'obtenir le pardon, de peur que vous ne vous condamniez vous-même de votre propre bouche plutôt que de vous justifier. Le traître Judas et le fratricide Caïn ont confessé l'un et l'autre. « J'ai péché, a dit l'un, en livrant le » sang innocent. Mon iniquité est trop grande, a dit l'autre, pour » que je puisse espérer le pardon. » Confession sincère, mais confession inutile à tous les deux, puisqu'elle a manqué de foi. Telles sont les trois qualités à observer pour la confession ; joignez-les aux quatre précédentes de la componction, et vous aurez d'une manière complète les sept marques dont il s'agit.

Ainsi contrit et vous étant confessé comme nous venons de le dire, vous êtes sûr désormais que vous avez recouvré la vie, et vous n'êtes pas moins sûr, j'imagine, que le nom que porte Jésus, ce Jésus qui a voulu et qui a pu opérer en vous de si grandes choses, n'est pas un nom vide, et que ce n'est pas d'une manière vide qu'il est venu lui-même après le bâton qu'il avait d'abord envoyé. Non, il n'est pas venu d'une manière vide, parce que lui-même n'est pas venu vide. Eh ! comment serait-il vide, celui dans lequel habite la plénitude ? car à lui l'esprit ne lui est pas donné par mesure. Aussi est-il venu dans « la plénitude du temps[2], » montrant par-là qu'il est venu plein et bien plein, lui que le Père « a oint d'une huile » de joie plus que tous ceux qui y avaient part avec lui[3] ; » qu'il a oint et envoyé « plein de grâces et de vérité ; » qu'il a oint, afin qu'il oignît lui-même. Et tous ceux qui ont mérité de recevoir de sa plénitude ont été oints par lui, ce qui lui fait dire[4] : « L'esprit du » Seigneur s'est reposé sur moi, parce que le Seigneur m'a rempli » de son onction ; il m'a envoyé annoncer sa parole à ceux qui sont » doux, pour guérir ceux qui ont le cœur brisé, pour prêcher la grâce » aux captifs et la liberté à ceux qui sont dans les chaînes, pour pu» blier l'année de la réconciliation du Seigneur[5]. » Il venait, comme vous l'entendez, oindre nos plaies ; il venait adoucir nos douleurs ; c'est pour cela qu'il est venu oint lui-même, qu'il est venu plein de douceur et de mansuétude, et d'une grande miséricorde pour tous ceux qui l'invoquent. Il savait que c'était vers des infirmes qu'il descendait ; il s'est donc montré tel qu'il le fallait à ces infirmes, et comme les infirmités étaient innombrables,

[1] Eccl., 14. — [2] Galat., 4. — [3] Ps. 44. — [4] Jean, 1. — [5] Is., 61.

ce prévenant médecin a eu soin d'apporter avec lui grand nombre de médicaments. Il a apporté l'esprit de sagesse et d'intelligence, l'esprit de conseil et de force, l'esprit de science et de piété, l'esprit de la crainte de Dieu.

Voyez combien de fioles pleines d'onguents aromatiques ce céleste médecin a préparées pour guérir les plaies de ce malheureux qui était tombé entre les mains des voleurs. Elles sont, ces fioles, au nombre de sept, et peut-être sont-elles disposées pour procurer les sept bâillements dont nous avons parlé; car c'était dans des fioles qu'était l'esprit de vie. Il en a fait couler sur mes plaies de l'huile et même du vin, mais en moindre quantité. Car ainsi le demandaient mes infirmités. Il fallait qu'il élevât la miséricorde au-dessus du jugement, comme l'huile est élevée au-dessus du vin sur lequel elle surnage. C'est donc cinq barils d'huile qu'il a apportés et seulement deux de vin. Ces deux derniers barils sont la *force* et la *crainte*; car les cinq autres, par leur propre suavité, prouvent qu'ils sont remplis d'huile. C'est dans cet esprit de *force* que, « semblable à celui que le vin qui l'a enivré a rendu » plus fort [1], » il est descendu aux enfers, « a brisé les portes d'airain, rompu les barrières de fer [2], » enchaîné le fort et lui a enlevé les dépouilles qu'il avait faites sur les captifs. Il n'est pas moins descendu avec l'esprit de *crainte*, mais terrible aux autres et non timide lui-même.

O sagesse! sagesse fortement douce et doucement forte, forte pour moi et douce à moi, avec quel art médicinal rendez-vous par l'huile et le vin le salut à mon âme? Vous atteignez de la fin à la fin avec force; vous disposez tout avec douceur; vous repoussez l'ennemi, et vous secourez l'infirme. Guérissez-moi, guérissez-moi, Seigneur, et je serai guéri, et je chanterai, et je célèbrerai votre nom, et je dirai : « Votre nom est comme une huile de parfum qui est répandue. » Non, ce n'est pas du vin qui est répandu, car je ne veux pas que vous entriez en jugement avec votre serviteur; c'est de l'huile, car vous me couronnez de vos miséricordes et de vos grâces. L'huile évidemment, qui surnage sur toutes les liqueurs auxquelles elle est mêlée, désigne par-là même ce nom qui est au-dessus de tout nom. O nom plus suave, plus délicieux que tous les noms! nom plus illustre, plus choisi, plus auguste, plus élevé dans tous les siècles que tous les autres noms, vous êtes, oui, vous êtes l'huile véritable qui réjouit la face de l'homme

[1] Ps. 77. — [2] Ps. 106.

et qui oint la tête de celui qui jeûne, afin qu'il ne respire point l'odeur de l'huile du pécheur. Oui, vous êtes « ce nom nouveau » que la bouche du Seigneur a donné [1], et qui aussi a été donné » par l'ange avant qu'il eût été conçu dans le sein [2].» Non-seulement le juif, mais quiconque l'invoquera, ce nom répandu si au loin et pour toujours, sera sauvé, car c'est le nom que le Père a donné au Fils, à l'époux de l'Église, Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est Dieu béni au-dessus de tout dans les siècles. Ainsi soit-il.

XVII• DISCOURS.

Du soin qu'on doit prendre d'observer les mouvements du Saint-Esprit quand il s'approche ou qu'il s'éloigne, et de la jalouse envie du démon contre le genre humain.

Pensons-nous être entrés assez avant dans le sanctuaire de Dieu, en scrutant ces sens admirables et mystérieux? Et s'il reste encore quelque chose à y scruter, oserons nous suivre l'Esprit dans une profondeur plus intérieure? C'est cet Esprit, en effet, qui scrute non-seulement les reins et les cœurs des hommes, mais les profondeurs elles-mêmes de Dieu; et soit pour ce qu'il y a d'humain, soit pour ce qu'il y a de divin, je le suivrai avec sécurité partout où il ira, pourvu toutefois qu'il conserve nos cœurs et nos intelligences, de peur que nous ne venions à le regarder comme présent tandis qu'il est absent, et à suivre, dans un sens égaré, notre propre esprit à sa place; car « il va et » il vient comme il le veut [3],» et personne ne sait facilement « d'où » il vient » et « où il va. » Or, cependant, c'est ce qu'il n'est pas permis d'ignorer sans perdre peut-être son salut, et au moins est-il extrêmement dangereux de ne pas connaître ces différences d'éloignement et de retour; car, en n'observant point avec la plus grande vigilance ces alternatives et ces dispensations du Saint-Esprit à notre égard, il arrive et que nous ne le désirons point quand il est absent, et que nous ne le glorifions point quand il est présent. Néanmoins il ne s'éloigne que pour se faire recherche avec plus d'avidité; il ne daigne revenir que pour consoler. Eh! comment le recherchera-t-on si on ignore qu'il s'est en allé? ou comment le recevra-t-on d'une manière digne de sa majesté, si l'on ne s'aperçoit pas qu'il est revenu? L'âme donc qui ne sait pas reconnaître son éloignement est ouverte à la séduction et celle

[1] Is., 62. — [2] Luc, 2. — [3] Jean, 3.

qui ne se prépare pas à son retour, se montrera ingrate quand il se présentera de nouveau pour la visiter.

Élisée demanda autrefois à son maître, lorsqu'il s'aperçut que l'instant de son départ approchait, un certain don qu'il désirait, et, comme vous le savez, il n'obtint ce don que s'il lui était accordé de voir son maître au moment même où il lui serait enlevé. Cela leur arriva en figure, et n'est écrit que pour nous. Par cet exemple prophétique nous sommes avertis d'être vigilants et soigneux sur l'œuvre de notre salut, que l'Esprit opère incessamment dans la partie la plus intime de notre être, avec l'admirable subtilité et la merveilleuse douceur de son art divin. Si donc nous ne voulons pas être privés du double manteau, que jamais, à notre insu, cette onction céleste qui enseigne toutes choses ne nous soit enlevée, et que jamais elle ne nous soit rendue sans nous trouver préparés, le visage toujours attentif et le sein toujours ouvert pour recevoir l'abondante bénédiction de Dieu; semblables en un mot, comme il le désire lui-même, « à des hommes qui attendent leur seigneur lorsqu'il revient des noces, » ce seigneur qui ne revient jamais les mains vides des inépuisables délices du banquet divin. Nous devons veiller par conséquent, et veiller à toute heure, parce que nous ignorons quelle est celle à laquelle l'Esprit doit venir ou s'en aller. Il va, il vient, cet Esprit; et celui qui est ferme, lorsqu'il est soutenu par lui, tombe nécessairement lorsqu'il en est abandonné. Il tombe, mais il ne se brise pas, parce que le Seigneur met encore la main sous sa chute. Et c'est ainsi que par des retours successifs dès le matin il visite, et tout-à-coup il éprouve ceux qui sont spirituels, ou plutôt ceux qu'il appelle lui-même à cette bienheureuse spiritualité. Aussi « le juste tombe-t-il sept fois et se relève-t-il sept fois; » mais, pour cela, il faut que ce soit *pendant le jour* qu'il tombe, c'est-à-dire qu'il se voie tomber, qu'il sache qu'il est tombé, qu'il désire de se relever, qu'il recherche la main qui lui doit aider, et qu'il dise : « C'était par un pur effet de votre volonté, Seigneur, que vous m'aviez affermi dans l'état florissant où j'étais; aussitôt que vous avez détourné votre visage, j'ai été tout rempli de trouble. »

Autre chose est de douter de la vérité, ce que vous éprouverez nécessairement lorsque l'Esprit cessera de souffler, et autre chose de goûter la fausseté et de s'y plaire, ce que vous éviterez facilement pourvu que vous reconnaissiez vous-même votre propre ignorance et que vous disiez avec le saint homme Job : « Si j'ai

commis quelques fautes ; c'est mon ignorance qui m'a fait tomber. » L'ignorance, mère perfide, a deux filles aussi perfides qu'elle : la *fausseté* et le *doute*, l'une criminelle et fatale, l'autre douloureuse et pénible. Toutes les deux cessent d'exister aussitôt que l'Esprit parle, et alors, non-seulement la vérité, mais l'évidente vérité brille. Car, étant l'Esprit de vérité, il répugne à toute fausseté, et étant l'Esprit de sagesse, la splendeur de la vie éternelle, et atteignant partout par la pureté de sa lumière, il ne laisse subsister ni doute ni obscurité. Mais lorsque cet Esprit ne parle pas, il faut se défier du doute, quand bien même il ne serait pas importun, et toujours détester la fausseté. Il est en effet bien différent d'avoir d'une manière incertaine telle ou telle opinion, ou d'affirmer avec témérité ce que l'on ignore. Il faut donc de deux choses l'une, ou que l'Esprit parle toujours en nous, ce qui n'est certainement pas en notre pouvoir, ou que, lorsqu'il lui convient de se taire, son silence même nous instruise, de peur que, pleins d'une fausse sécurité, nous ne pensions pouvoir le prévenir, et n'écoutions notre propre cœur au lieu de sa voix, et afin que s'il lui plaît de nous laisser dans le doute, du moins il ne nous abandonne pas au mensonge. Or, on peut proférer un mensonge sans mentir, et on peut mentir en affirmant une vérité. On peut en effet dire ce qui est faux en le croyant vrai, et affirmer ce qui est vrai en le croyant faux ; de sorte que dans le premier cas on dit vrai en mentant, tandis que dans le second on ment en disant le vrai.

Ces prémisses posées pour la sûreté et la garantie de l'inexpérience, je suivrai désormais l'Esprit qui, comme j'en ai la confiance, marche devant moi ; et avec une réserve égale, autant qu'il me sera possible, à celle dont je viens de parler, j'essaierai de pratiquer moi-même ce que j'enseigne, de peur qu'on ne me dise aussi : « Vous qui instruisez les autres, vous ne savez pas vous instruire vous-même. » Je dois donc distinguer entre ce qui est évident et ce qui est douteux ; ne pas révoquer l'un en doute, et ne pas affirmer l'autre avec témérité, ce que je ne puis attendre que des secours de l'Esprit, car tout effort humain y est impuissant. Qui d'entre les hommes, en effet, a pu connaître si le jugement dont j'ai parlé dans mon quatrième discours, et que Dieu, suivant ce que j'y ai dit, a prononcé sur le monde, a été rendu auparavant dans le ciel ?

Je poursuis donc le même sujet. Vous pensez peut-être que ce Lucifer, d'abord si brillant et si pur, mais depuis si méchamment

audacieux, s'est enflammé d'envie contre l'espèce humaine avant d'être changé en ange de ténèbres, et, murmurant en lui-même avec une sourde indignation, a dit de l'*effusion de l'huile* : *A quoi bon cette perte?* Prenez garde, cependant, je n'affirme pas que cet Esprit ait ou n'ait pas parlé ainsi, car je ne le sais pas! Je dis seulement, si toutefois on ne le regarde pas comme incroyable, je dis que, plein de sagesse et brillant de lumière, il a pu prévoir l'existence future des hommes, et leur participation à la même gloire que celle dont il jouissait. Toutefois s'il l'a prévu, c'est dans le Verbe de Dieu, tandis que c'est en lui-même qu'il a conçu cette noire envie, s'indignant d'avoir des égaux et trahissant le dessein de se créer un empire et des sujets. Ils seront, s'est-il dit, d'une nature faible, infirme et bien inférieure à la mienne. Il ne convient pas qu'ils soient mes concitoyens et les étrules de ma gloire. Et c'est peut-être cette pensée impie que trahissent en lui sa présomptueuse élévation et le siége sublime qu'il affecte en signe d'autorité. « Je m'élèverai, dit-il, sur la montagne la plus haute; je m'assiérai aux côtés de l'Aquilon. » C'est ainsi qu'il voulait imiter le Très-Haut, et de même que celui-ci, assis sur les chérubins, régissait toute la nature angélique, il prétendait s'asseoir aussi au lieu le plus remarquable pour gouverner de là toute la nature humaine. Mais qu'il s'en faut qu'il ait réussi! Il a médité l'iniquité, que son iniquité le confonde! Nous ne connaissons, nous, d'autre juge que celui qui nous a créés. Non, ce n'est pas Satan, c'est le Seigneur qui jugera la terre; c'est lui qui est notre Dieu dans les siècles des siècles; c'est lui seul qui nous régira à jamais.

Satan a donc conçu la douleur dans le ciel et le paradis même; il a enfanté l'iniquité, une race de malice, une mer de mort et d'angoisses; et c'est l'orgueil qui a tout fait. Oui, quoique ce soit « par l'envie du Diable que la mort est entrée sur la terre, néanmoins c'est l'orgueil qui est le commencement de tout péché. » Mais de quoi, malheureux, cela lui a-t-il servi? En êtes-vous moins, Seigneur, au milieu de nous? Votre nom en est-il moins invoqué sur nous? Le peuple de votre choix et l'Église de ceux que vous avez rachetés en disent-ils moins: « Votre nom est comme une huile de parfum qui est répandue? » Et tandis qu'on me repousse, qu'on me chasse, vous-même, ô mon Dieu, répandez cette huile sur mes traces et en moi, car, après que vous vous serez mis en colère, vous vous rappellerez vos miséricordes. Cependant Satan est devenu le prince des ténèbres, et il a reçu

l'empire sur tous les enfants d'orgueil, afin que cet orgueil même combattît en faveur du royaume d'humilité, car c'est lui qui, dans cette misérable principauté qu'il possède, fait d'une foule d'humbles autant de rois élevés en gloire et éternels. Quel admirable et profond jugement! Oui, cet esprit superbe crée pour ainsi dire les humbles, et c'est lui qui, en les attaquant tous et en succombant sous tous, leur tresse à son insu des couronnes qui ne se flétriront jamais. C'est en effet toujours et partout que le Seigneur jugera les peuples, sauvera les enfants des pauvres et humiliera le calomniateur. C'est toujours et partout qu'il défendra les siens, qu'il repoussera loin d'eux ceux qui leur nuisent, et « qu'il ne laissera point la race des justes sous la verge des pécheurs, de peur que les justes n'étendent leurs mains vers l'iniquité. » Mais enfin il viendra un temps où il *brisera l'arc*, où « il mettra les armes en pièces et jettera les boucliers dans le feu. » Tu places, misérable, ton siége sur l'aquilon, cette plage nébuleuse et glacée, et voilà que les indigents sortent de la poussière, que les pauvres s'élèvent du fumier pour s'asseoir avec les princes, pour occuper le trône de gloire, et pour que tu voies avec une rage impuissante s'accomplir cet oracle : « L'indigent et le pauvre loueront votre nom, ô mon Dieu! »

Grâces à vous, ô mon Dieu, père des orphelins, juge des pupilles, une montagne de fertilité, d'abondance et de bénédiction s'est embrasée au-dessus de nous. Les cieux ont distillé leur huile à la face du Dieu de Sinaï, et cette huile a coulé comme un fleuve. Le nom que l'impie nous enviait, ce nom dont il voulait nous ravir la protection, est aujourd'hui dans le cœur et la bouche des petits enfants, et c'est de leur bouche, de la bouche de ceux même qui sont encore à la mamelle que sort la louange la plus parfaite. Le pécheur le voit, il le voit et en frémit de colère; colère aussi implacable que la flamme préparée pour lui et ses anges est inextinguible. Telle est l'œuvre du Dieu des armées. Combien, ô mon Dieu, ô mon amour, combien m'aimez-vous! Partout vous vous souvenez de moi, partout vous défendez avec zèle le salut de l'indigent et du pauvre, non-seulement contre les hommes superbes, mais contre les anges mêmes. Dans le ciel sur la terre, vous jugez ceux qui cherchent à me nuire, vous terrassez ceux qui m'attaquent. Partout vous me secourez, partout vous m'assistez, partout, Seigneur, vous êtes à ma droite, afin que je ne sois pas ébranlé. Voilà ce que je chanterai pendant ma vie à la gloire du Seigneur, ce que je célébrerai au nom de mon

Dieu pendant mon pèlerinage sur la terre. Voilà ses prodiges; voilà les merveilles qu'il a opérées; voilà le premier, le plus grand des jugements qu'il a prononcés, et que m'a appris la Vierge Marie, cette confidente de ses secrets, lorsqu'elle s'est écriée: « Il a arraché les grands de leur trône, et il a élevé les humbles; il a comblé de bien ceux qui étaient affamés, et il a renvoyé les mains vides ceux qui étaient riches. »

Mais revenons à nous-mêmes, scrutons nos propres voies et, afin de le pouvoir dans la vérité, invoquons l'Esprit qui est lui-même la vérité; rappelons-le de cette hauteur où il vient de nous conduire, lui demandant de nous diriger dans les sentiers mêmes qui sont le propre de notre faiblesse, car nous ne pouvons rien sans lui. Ne craignons pas qu'il dédaigne de s'abaisser jusqu'à nous, lui qui s'irrite bien plutôt du moindre effort que nous tentons sans lui. Il n'est pas en effet comme cet esprit qui s'en va et ne revient plus. Mais, comme esprit de Dieu, il nous mène et nous ramène de clarté en clarté, tantôt nous ravissant à lui dans sa lumière, tantôt s'accommodant à nos ténèbres et les éclairant, afin que, soit que nous soyons avec lui, soit qu'il soit avec nous, nous marchions toujours comme des enfants de lumière.

Nous avons traversé les ombres des allégories; c'est la morale qui doit nous occuper maintenant. Nous avons élevé l'édifice de notre foi; apprenons à nous bien conduire; nous avons exercé notre intelligence, traçons désormais la règle de nos œuvres. « Tous ceux qui craignent le Seigneur sont intelligents pour le bien; » et nous le serons nous-mêmes, pourvu que nos pensées et nos actions soient dirigées à la louange et à la gloire de Notre Seigneur Jésus-Christ, qui est le Dieu béni au-dessus de tout, dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

BIBLIOTHÈQUE CHRÉTIENNE DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE,

A l'usage du Clergé et des gens du monde.

Format grand in-18, papier jésus superfin satiné à 3 fr. 50 c. le vol.

NOMENCLATURE DES OUVRAGES QUI ONT PARU :

Œuvres spirituelles de FÉNELON, contenant son Traité de l'existence de Dieu et ses Lettres sur la religion ; nouvelle édition, rangée dans un meilleur ordre, et précédée d'un Discours préliminaire, par M. DE GENOUDE. 2 vol. Prix : 7 fr.

Œuvres choisies de SAINT FRANÇOIS DE SALES, contenant l'Introduction à la vie dévote, un choix de ses Lettres spirituelles et le Traité de l'amour de Dieu ; précédées d'une Notice sur sa vie et ses écrits, par V. DE PERRODIL. 2 vol. Prix : 7 fr.

Oraisons funèbres de BOSSUET, FLÉCHIER, MASSILLON, MASCARON, BOURDALOUE et LARUE, précédées d'Etudes historiques sur ces orateurs, par A. NETTEMENT ; d'Etudes littéraires sur l'oraison funèbre, par LA HARPE, et de Notices biographiques, par DUSSAULT. 2 vol. Prix : 7 fr.

La Divinité de Jésus-Christ annoncée par les prophètes, démontrée par les évangélistes, prouvée par l'accomplissement des prédictions de Jésus-Christ, et reconnue par les plus grands philosophes de l'univers; ouvrage suivi de l'Histoire d'une âme et de celle des Conversions les plus célèbres ; par M. DE GENOUDE. 2 vol. Prix : 7 fr.

La Vie de Jésus-Christ au point de vue de la science, par JEAN KUHN, docteur de la Faculté de théologie de Tübingen ; traduite de l'allemand par F. NETTEMENT, pour faire suite à la Raison du christianisme. 1 vol. Prix : 3 fr. 50 c.

Méditations sur l'Évangile, par BOSSUET. 1 vol. Prix : 3 fr. 50 c.

Dictionnaire des Hérésies, ou Mémoires pour servir à l'histoire des égarements de l'esprit humain par rapport à la religion chrétienne, par PLUQUET ; ouvrage continué jusqu'à nos jours par V. DE PERRODIL. 2 vol. Prix : 7 fr.

Le Chemin du sanctuaire montré à ceux qui aspirent au sacerdoce, ou Manuel des Ecclésiastiques, traduit de l'italien, du R. P. FORESTI DA CARPI, de la Compagnie de Jésus, par un Directeur de séminaire ; ouvrage approuvé par la Congrégation de l'Index. 1 vol. Prix : 3 fr. 50 c.

Élévation à Dieu, par BOSSUET ; ouvrage suivi de l'Ordinaire de la sainte messe et et précédé d'une Notice sur l'auteur, par V. DE PERRODIL. 1 vol. Prix : 3 fr. 50 c.

Discours sur les rapports entre la science et la Religion révélée, prononcés à Rome, par NICOLAS WISEMAN, évêque de Mélipotamos, docteur en théologie, principal du Collége anglais et professeur de l'Université de Rome; publiés par M. DE GENOUDE. 4e édition, revue et corrigée par l'auteur, avec planches. 1 vol. Prix : 3 fr. 50 c.

Nouvelle exposition du dogme catholique, par M. DE GENOUDE, suivie de la Doctrine de l'Eglise catholique, par VÉRON, des Maximes de l'Eglise sur le salut des hommes, par Mgr l'évêque d'Hermopolis. 1 vol. Prix : 3 fr.

Défense du christianisme par les Pères des premiers siècles de l'Église ; traductions publiées par M. DE GENOUDE, 1re série, 1 vol. Prix : 3 fr. 50 c.

Les Confessions de saint Augustin Aurélie, évêque d'Hippone, texte latin et français, traduction de M. LÉONCE DE SAPORTA. Nouvelle édition, revue et corrigée. 1 vol. Prix : 3 fr. 50 c.

De la Perfection chrétienne, par RODRIGUEZ, traduction de l'abbé REGNIER DESMARAIS, revue sur les meilleurs textes espagnols, par V. DE PERRODIL 2 vol. Prix : 7 fr.

La sainte Bible, traduction nouvelle, par M. DE GENOUDE. 2 beaux volumes imprimés à deux colonnes, papier glacé. Prix, *par exception :* 8 fr.

Paris. — Imprimerie d'ALEXANDRE BAILLY, rue du Faubourg-Montmartre, 10.

3 2044 069 681 872